
JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1788.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N^o 7.

*Topographie médicale de la ville & de
l'hôpital de Bruyères; par M. FELIX
POMA, ancien médecin stipendié des
villes de Boulay, Bruyères & Saint-
Diez, &c.*

PREMIÈRE PARTIE,
*Contenant la situation & la description
de la ville de Bruyères, l'examen de*
A ij



l'air, des eaux & du sol de ce territoire, & le tableau du génie & des mœurs de ses habitans

BRUYÈRES est une petite ville de la province de Lorraine, située dans les Vosges, entre Saint-Diez, Remiremont & Lunéville. Son nom vient de la grande quantité de bruyères que l'on rencontre sur les montagnes des environs. Toute la juridiction de Bruyères est hérissée de montagnes, qui font partie de celle des Vosges, & la ville est située dans la partie où ces montagnes laissent un passage ouvert pour descendre dans le pays plat de la Lorraine. Bruyères est placé vers le 29^e degré 1 min. de longitude, & le 48^e degré 9 min. de latitude, & est divisé en deux parties, la ville & les faubourgs. Le terrain auquel on a donné le nom de ville n'en mérite pas le nom : ce n'est qu'un amas irrégulier de quelques maisons situées sur le revers de la montagne, & formant une rue angulaire qui s'étend depuis le château jusqu'à l'église paroissiale, au-dessus de laquelle on voit encore les débris en pierre d'une grande porte qui fermoit autrefois cette ville. À cet endroit, qui est le pied de la montagne,

commence le faubourg , qui forme seul l'étendue de la ville de Bruyères. On y trouve trois rues principales. La première, qui est une continuation de la rue dont nous venons de parler, conduit à une place carrée, petite, mal entretenue, nommée *l'ancien marché*; la deuxième continue tout droit vers le sud-ouest; la troisième, dite *des Capucins*, se détourne à gauche vers le sud-est, en formant un angle droit, & aboutit à une place fort ample, d'une forme carrée & régulière, ornée d'assez beaux édifices: on y a planté des arbres qui n'ont pas réussi. Cette place s'appelle *la Place neuve*, & sert pour le marché des bestiaux.

Bruyères est le chef-lieu du bailliage de ce nom, qui est un bailliage royal. Il y a une juridiction commune, une maîtrise seigneuriale des eaux & forêts, & un hôtel-de-ville. On y trouve une église paroissiale, un couvent de Capucins, & on y voyoit jadis une maison de religieuses Annonciades. Ce monastère, dont les ruines subsistent encore, a été abandonné par le malheur des guerres, & cette communauté s'est réfugiée à Vaucouleurs. Il y a de plus un hôpital de charité, dont nous parlerons particulièrement.

Cette petite ville, qui est aujourd'hui sans murs & sans portes, a été autrefois fortifiée & défendue par un château situé sur le sommet de la montagne. Ce château, où l'on disoit encore la messe en 1766, & qui ne présente plus aujourd'hui que des ruines, a été élevé pour défendre le passage des vallées sur lesquelles Saint-Diez domine. On dit qu'il a été bâti par *Jacques*, marquis de Bade, dans le dessein de protéger le bailliage des Vosges, qui lui avoit été donné en 1426, par le duc *Charles II*, son beau-père. Mais ce château existoit long-temps auparavant; car, suivant l'histoire de Lorraine, il fut pris par *Ferri de Biche*, frère du duc *Simon II*, qui vivoit dans le douzième siècle, & rendu au duc en 1179. On a voulu faire remonter l'origine de la ville de Bruyères au sixième siècle, mais il est beaucoup plus vraisemblable qu'elle doit sa naissance au château, autour duquel seront venus successivement s'établir ceux qui, dans les temps de désordre & d'anarchie, cherchoient à se mettre à l'abri de la tyrannie féodale.

En 1263, le duc *Ferri III* affranchit la ville de Bruyères, & déclara qu'elle seroit régie par les loix de Beaumont en

Argonne (a). En 1274, le duc de Lorraine engagea à l'église de Remiremont tout ce qu'il avoit à Bruyères & à Arches. En 1426, *Charles II* donna Bruyères, avec d'autres lieux, pour apanage à sa fille *Catherine* de Lorraine, qu'il marioit au marquis de Bade; mais ce feigneur partant peu de temps après pour la Sicile, permit au duc *Jean*, petit-fils du duc *Charles*, de racheter ce domaine. En 1474, cette ville fut ravagée par *Charles*, duc de Bourgogne, & rendue peu de temps après au duc de Lorraine. En 1693, *Louis XIII* accorda la neutralité à plusieurs villes de Lorraine, dans lesquelles Bruyères étoit comprise.

Bruyères est au centre de quatre-vingt villages & hameaux qui forment un bailliage : son assiette est étroite & resserrée par un grand nombre de montagnes qui la dominant de tous les côtés, excepté de celui du sud-ouest, où l'on voit s'ou-

(a) L'archevêque de Rheims, *Guillaume de Champagne*, ayant, vers 1182, bâti la ville de Beaumont entre Mouzon & Stenay, à l'ouest de la Meuse, en Argonne, fit, pour attirer des habitans dans cette ville, une loi qui rendoit leur condition meilleure que celle des autres peuples, qui étoient tous serfs. Il accorda des franchises, des privilèges, & il créa des magistrats.

vrir une plaine très-variée. La perspective qu'elle présente est d'autant plus agréable, qu'on voit réunis dans un espace peu considérable, des champs cultivés, des bouquets de bois, des ruisseaux multipliés, & que la vue peut s'étendre dans une vallée spacieuse à laquelle viennent aboutir plusieurs autres vallons, dont les formes sont différentes.

Pour considérer un pays sous tous ses rapports physiques, il faut suivre la marche tracée par *Hippocrate*, & étudier, d'après ses préceptes, la nature de l'air, les qualités des eaux & les propriétés du sol. C'est dans ces vues que nous avons joint aux recherches topographiques & médicales que nous allons présenter, différens passages tirés du livre d'*Hippocrate*, sur l'air, l'eau & les eaux.

Lorsqu'un médecin arrive dans une ville qui lui est inconnue, il doit s'occuper d'examiner avec soin sa situation, pour connoître quelle est sa position, soit par rapport aux vents, soit par rapport au soleil; car sa position au nord ou au midi, l'aspect du levant ou du couchant, sont des causes propres à mettre une grande différence dans la constitution de ses habitans (a).

(a) *Si quis ad urbem sibi ignotam pervenerit, in*

En examinant la situation du bailliage de Bruyères, dans l'intention de prononcer sur la nature de l'air qu'on y respire, on voit qu'il faut diviser cette contrée en deux parties; savoir, en pays de montagne, & en pays de vallée.

Dans le pays de montagne, l'air y est, en général, léger; &, pour me servir, des expressions de *Borden*, il y est trop pur & trop vierge. On observe une grande différence dans ses qualités, suivant que les montagnes sont plus ou moins hautes. Au sommet il est vif, élastique, & d'une sécheresse qui rend son action sur les vésicules pulmonaires trop sèche & nuisible: au pied des montagnes, il est modifié & corrigé par son mélange avec les vapeurs aqueuses & inflammables qui s'élèvent de la terre.

La chaleur de l'air varie à-peu-près dans la même proportion que la pesanteur, & le thermomètre pourroit, ainsi que le baromètre, servir jusqu'à un cer-

ejus situm curam habere debet, ut cognoscat quomodo ad ventos, aut solis exoritur sit exposita; nec enim vires æquales habet quæ ad septentrionem & quæ ad austrum sitæ est, & nec ea quæ ad orientem solem aut ad occidentem spectat.

HIPPOCRATES, de aëre, locis & aquis.

tain point pour juger de la hauteur des montagnes. Le froid que l'on ressent sur ces montagnes ne dépend pas seulement de leur hauteur ; il est d'autant plus vif, qu'elles sont plus isolées. Pour juger du degré de froid que l'on éprouve dans cette partie des Vosges, il suffit de dire que les glaces & les frimats sont continuels sur les pics les plus élevés. Les neiges qui y paroissent de bonne heure n'y fondent que tard, & le sommet des monts les plus hauts en est encore recouvert dans le mois de mai, & quelquefois vers la S. Jean.

Ces neiges & ces glaces sont des causes permanentes qui ont la plus grande influence sur la température habituelle de l'atmosphère. Les vents qui balaient ces montagnes doivent charier des molécules glaciales, & ce sont eux qui portent la froidure dans le reste de la Lorraine.

D'autres causes concourent encore à refroidir l'atmosphère : d'un côté les montagnes arrêtent par leurs cimes élevées les vapeurs qui s'élèvent dans tout ce territoire, & les nuages condensés dans ces lieux élevés donnent naissance à une grande quantité de sources vives, ou à des pluies qui ne peuvent se porter au loin ; d'un autre côté, l'évaporation

continuelle des ruisseaux multipliés dont ce pays est entrecoupé, les forêts nombreuses qui attirent les nuages, doivent entretenir une humidité perpétuelle sur le sol & dans l'atmosphère. Les orages y sont communs, mais le tonnerre n'y est pas aussi fréquent que dans le plat-pays, où le sol fournit beaucoup de vapeurs inflammables. Lorsque le tonnerre gronde, le bruit qu'il produit est affreux, parce que les éclats de la foudre sont répétés par les échos des montagnes. Souvent les orages produisent des torrens qui traversent avec impétuosité les terres sablonneuses, les entraînent & les portent sur des terres cultivées; mais si ces météores ont la propriété d'entretenir une certaine fraîcheur dans l'atmosphère, si l'on peut leur reprocher quelques désordres locaux & particuliers, on doit remarquer que ce sont des instrumens généraux dont la nature se sert pour entretenir la salubrité de l'air, & pour fertiliser le sol sec & aride des montagnes. En effet, les pluies purifient l'air en le dégageant des vapeurs grasses & huileuses dont il est chargé, & elles sont nécessaires sur des montagnes de sable pour suppléer au ferein, qui n'y est pas, à beaucoup près,

aussi fort que dans le plat pays. Les vents ont une grande influence dans ces différentes vicissitudes de l'air.

Le médecin doit considérer les vents chauds & froids, d'abord ceux qui sont communs à tout le monde, puis ensuite ceux qui sont particuliers à chaque pays (a).

Le vent de sud est celui qui est le plus commun dans le territoire de Bruyères ; il règne pendant l'été : il souffle aussi fréquemment dans l'hiver ; mais il est plus souvent sud-ouest, que véritablement sud. Dans cette direction, il est humide, & quelquefois froid & piquant, à cause des neiges. Le nord est froid & sec ; il règne en hiver, quelquefois assez long-temps, & il est fort âpre. Dans les froids les plus grands & les plus tenaces, il est nord-est. Le nord-ouest amène la neige ; il est fréquent & impétueux. Ce qu'il est important de remarquer, c'est qu'il n'est pas rare de voir le vent de nord succéder subitement au sud, & que dans l'été, ce même vent produit, avec une grande sécheresse, un si grand refroidissement

(a) *In considerationem habere debet medicus ventos tum calidos tum frigidos, præcipue eos qui omnibus sunt communes deinceps eos qui cuique regioni sunt familiares. HIPPOCRAT. ibid.*

dans l'atmosphère, qu'on croit voir renaître la température de l'hiver.

Les saisons de l'année & leur influence sur le corps humain, sont un des principaux objets que le médecin doit considérer (a).

A Bruyères, les saisons ne sont pas constantes, & plusieurs s'étendent au-delà des bornes qu'on leur donne dans la division ordinaire de l'année. Il faut en chercher la raison dans son sol montueux & escarpé, & dans plusieurs autres causes secondaires, telles que les pluies fréquentes, les orages, la fonte des neiges, & l'irrégularité des vents. Cette propriété des pays montagneux étoit connue depuis long-temps. *Où les saisons éprouvent des changemens très-fréquens, vous trouverez un pays très-sauvage, un terrain fort inégal, & beaucoup de montagnes (b).*

Le printemps a ici une température particulière : quelquefois le commencement de mai est très-froid ; d'autres fois, l'air paroît s'adoucir. A cette époque,

(a) *Primum medicus anni tempora considerare debet, quid horum quidque possit.* HIPPOCR. *ibid.*

(b) *Ubi anni tempora creberrimas mutationes faciunt, illic efferatissima, maxime inæqualis regio; montes plurimos in eâ inuenies.* HIPPOCR. *ibid.*

les neiges fondent dans les vallées, sur les petites élévations, & l'on voit quelques beaux jours. Vers l'équinoxe du printemps, surviennent les vents de sud & d'ouest, & le temps est pluvieux. Si au contraire le nord souffle, le froid recommence, ainsi que les gelées & les neiges : ensuite le temps est variable jusqu'en mai. En général, le printemps est beaucoup moins agréable ici qu'au plat pays. Il y participe de l'hiver : il est froid, humide. Si les progrès de la végétation ont été lents, les froids les plus vifs ne lui nuisent pas ; mais si par l'effet de la température douce & précoce du commencement de mai, ils ont été prompts & accélérés, le froid qui survient ensuite nuit beaucoup aux jeunes plantes. L'été est très-court, mais la chaleur y est quelquefois insoutenable, sur-tout à la fin de juillet & au commencement d'août. Cette forte chaleur est produite, sans doute, par la réverbération des rayons lumineux qui viennent tomber sur les rochers nus, ou sur un sol sec & sablonneux, & par la pente des montagnes qui forme, en certains endroits, des gorges où l'air a peu de mobilité. Au reste, ces chaleurs ne sont pas durables. Les orages, la fonte tardive des neiges qui occupent les

hauteurs, font succéder au chaud un froid subit. L'automne est quelquefois uniforme, sec & agréable; d'autres fois, il participe des extrêmes du froid & du chaud : mais il est ordinairement humide & froid. Dans les mois d'octobre & de novembre, le vent de sud amène une température douce; mais lorsque le nord souffle, on a de la neige. L'hiver est précocé, quelquefois humide & froid, mais plus généralement d'un froid âpre & vif. Les mois de janvier & de février sont généralement froids & secs, & donnent beaucoup de neige & de glace; mais on voit quelquefois naître au milieu de l'hiver, les jours tempérés du printemps.

Il est aisé de conclure, d'après ce précis, que les saisons sont fort inconstantes à Bruyères & dans les environs. Mais l'irrégularité qui a lieu dans les vicissitudes de l'air pendant le cours de l'année, s'observe très-souvent dans la variation que présente l'atmosphère dans le cours rapide d'une journée. Les matinées y sont ordinairement froides ou fraîches, & quelquefois nébuleuses. Le midi est brûlant en été; le soir, il règne un vent frais & un air froid. On éprouve souvent dans le même jour la tempéra-

ture des quatre saisons. A une matinée fraîche & nébuleuse, succède un midi brûlant, que remplace une soirée pluvieuse & froide. Le moindre orage change l'état de l'atmosphère, & le vent remplacé par le nord, fait parcourir en peu de temps au thermomètre un grand nombre de degrés.

Les vallées forment la partie la moins étendue, quoique la plus habitée du bailliage de Bruyères. Elles ont une profondeur relative aux montagnes, & y sont généralement très-étroites. Le fond de ces vallées y est beaucoup plus élevé que le plat pays, ce que prouvent l'écoulement rapide des eaux & l'abaissement du mercure dans le baromètre. L'air de ces vallées est bien différent de celui des montagnes. Il est plus pesant, plus dense, moins élastique. Sa température est plus douce, & dans certains temps même, la chaleur y est très-vive, parce que le soleil y est réfléchi, non-seulement par les rochers, mais par les vapeurs qui se trouvent dans la moyenne région de l'air. Cependant la sensation que produit la température de l'air de ces vallées, a quelque chose de particulier ; elle est mêlée d'une certaine impression de chaleur tempérée

par une âcreté froide , qui , malgré l'ardeur des rayons réfléchis , vient irriter & rafraîchir la peau.

L'air de ces vallées est humide , & obscurci le plus souvent de vapeurs épaisses , que les rayons du soleil ne peuvent pas dissiper. On voit la source de ces vapeurs dans les ruisseaux , & dans l'accumulation des eaux qui descendent des montagnes : on la trouve dans les forêts , qui arrêtent les exhalaisons qui s'émanent d'un sol marécageux , & dans les obstacles que le local met au déplacement de l'air. Si les habitans ne sont pas incommodés de cet air épais & stagnant , ils le doivent à l'action des vents qui y soufflent le plus souvent avec impétuosité ; mais si quelque cause s'oppose au renouvellement de l'air , ce brouillard devient nuisible. En général , on a observé que les épidémies étoient plus fréquentes dans les vallées , & il n'est pas rare de voir le côté d'une montagne , qui est à l'abri des vents , être ravagé par les épidémies , tandis que les habitans de la côte opposée , qui est dans une exposition tout-à-fait différente , jouissent de la meilleure santé.

Telle est la nature de l'air du bailliage de Bruyères , dont , comme l'on voit , les

qualités varient selon les différentes élévations ou profondeurs, suivant les différentes expositions des habitans, à raison des eaux qui la traversent, & du sol qui en fait la base.

- L'air que l'on respire à Bruyères est un air de montagne, parce que la situation de cette ville est élevée, & qu'elle est éloignée de toutes les causes qui pourroient le corriger. Cette ville est dominée de tous les côtés par de hautes montagnes qui l'empêchent de recevoir les influences bénignes du vent d'est & de nord. Elle est à peine ouverte à ceux de l'est, mais elle est toute exposée à l'intempérie du sud-ouest, qui y apporte des émanations de la plaine de Champs, qui, quoique fort agréable à la vue, est insalubre par son humidité. On pourroit peut-être modifier & adoucir cette intempérie, & garantir Bruyères de l'action des vents du sud-ouest, en donnant plus d'étendue à des forêts qui sont placées au sud.

Il faut examiner attentivement quelles sont les qualités des eaux qui servent pour la boisson : car de même qu'elles diffèrent les unes des autres par leur goût & par leur poids, elles sont aussi particulièrement distinguées par leurs propriétés (a).

(a) Potabilium aquarum facultates animo repu-

Les montagnes du bailliage de Bruyères sont remplies de sources d'eau vive. Ces eaux ont un caractère, une intempérie particulière, dépendante des causes locales que nous venons de décrire, de la nature sablonneuse du sol dont elles jaillissent, ou par lequel elles passent de la hauteur des montagnes, de la présence des neiges, du froid & de l'inconstance de l'air. En général, elles sont vives, ténues, fraîches & limpides, & elles blanchissent assez bien le linge : d'un autre côté, elles sont dures & âpres au tact; elles caillent le savon au lieu de le dissoudre : elles cuisent mal les légumes. En bains, elles contractent & resserrent la peau, au lieu de l'amollir.

Elles sont d'ailleurs sujettes à éprouver des changemens fréquens dans leur couleur & dans leur limpidité, à raison de la variation de l'atmosphère ou de leur mélange avec les terres de différente nature sur lesquelles elles coulent. Ceseaux inconstantes sont nuisibles; elles ont encore une autre qualité dangereuse: c'est qu'elles sont *niyéales*, c'est-à-dire, formées sur des montagnes qui sont cou-

tare oportet; quemadmodum enim gustu & pondere, ita & facultate, singula plurimum differunt.

HIPPOCR. *ibid.*

vertes de neige pendant une partie de l'année

Hippocrate avoit prédit plusieurs espèces de maux à ceux qui se servent de ces eaux pour boisson habituelle. Les eaux formées par la fonte de la neige & de la glace sont mauvaises ; car du moment où les eaux se sont solidifiées , elles ne peuvent plus reprendre leur première nature. Ce qu'elles contenoient primitivement de brillant , de soluble & de sapide , se trouve évanoui ; il ne reste que ce qu'il y a de plus trouble & de plus lourd ; c'est pourquoi je regarde les eaux qui proviennent de la glace ou de la neige fondues, comme une très-mauvaise boisson (a).

Les habitans de Bruyères usent généralement pour boisson de l'eau de source , qui leur est distribuée par douze fontaines publiques. La plupart de ces sources viennent de la montagne de *Bormont* au nord-ouest ; quelques-unes

(a) *Pravæ aquæ , ait Hippocrates , quæ ex nive & glacie fiunt. Cum enim semel concreverint non , amplius ad pristinam naturam redeunt ; sed quod in his quidem est splendidum leve & dulce excernitur & evanescit : remanet quod turbidissimum pondosissimum. Hanc ob causam aquas de nive glacie liquatas eorumque similes quidem pessimas esse existimo. HIPPOCR. ibid.*

sont tirées de la monticule du château à l'ouest, d'autres sourdent de celle d'*Aveilon* vers l'est. C'est la montagne de *Bormont*, dont l'exposition est moins salubre, qui en fournit la principale partie. Ces eaux sont ramassées d'ailleurs au pied de cette montagne dans un endroit fangeux, où elles sont mêlées avec celles des torrens & des pluies, & conduites par des canaux de sapin.

Il est important de faire attention comment l'eau arrive dans les villes, & d'examiner si elle vient d'une terre molle marécageuse, ou d'un sol dur & pierreux, si elle découle d'un lieu élevé, ou si elle jaillit d'un endroit profond (a).

Il n'y a, à proprement parler, aucune eau minérale à S. Diez, si ce n'est une source légèrement ferrugineuse; elle jaillit au-dessous de la chapelle de la Madeleine, dont elle a pris le nom, au-delà du village de Laval, près de Bruyères, à l'ouest d'une monticule. Elle coule dans un conduit de sapin, & est recueillie

(a) *Quomodò urbes ad aquas se habeant attendendum num palustribus & mollibus utantur an duris, & ex sublimi ac saxoso loco scaturientibus.* HIPPOCR. *ibid.*

dans une auge de pierre qui va se perdre sur la route. Elle est fraîche, limpide, abondante, & ne tarit jamais. Elle a une saveur austère & un peu ferrugineuse : mêlée avec la noix de galle, elle brunit ; elle dépose le long du conduit, au fond du bassin, une poudre jaunâtre qui est une espèce d'ocre qui s'attache aux végétaux voisins. On a fait autrefois beaucoup d'usage de l'eau de cette source, dont on fait peu de cas aujourd'hui. Cette eau ne devrait cependant pas être négligée. Elle est utile dans les maladies de relâchement, & dans celles où les premières voies sont enduites d'une saburre muqueuse & inerte ; ainsi elle convient dans plusieurs maladies de l'estomac, dans les cachexies, dans les maladies acéscantes & vermineuses des enfans. On s'en est encore servi avec avantage dans le rachitis, dans la suppression menstruelle, & dans les fleurs blanches.

La juridiction de Bruyères renferme plusieurs ruisseaux ; elle donne naissance à quelques-uns, & est traversée par d'autres. Toutes ces eaux sont belles, & coulent avec rapidité, sur un fonds de sable.

Il faut examiner le sol, savoir s'il est nu & sec, couvert de bois ou arrosé par

des ruisseaux multipliés ; s'il est situé dans un vallée profonde & étouffante , ou placé dans un lieu élevé & froid (a).

Les productions des trois règnes ne sont pas fort étendues à Bruyères. Parmi les matières du premier ordre de la table méthodique de M. de Buffon, on trouve beaucoup de *mica* jaunâtre, sur-tout au village de la Chapelle. Parmi celles de la troisième du même ordre, on trouve beaucoup de sable; & à raison du sol, on pourroit diviser la juridiction de Saint-Diez en pays de sable, de gravier & de terre.

Le sable est ce qu'il y a de plus dominant : on le trouve à *Gravillers*, *Bruyères*, *Lavelines*, & il finit à *Granges*. Ces montagnes sont presque adossées à la ville; celles qui sont voisines de *Lavelines* paroissent être de deuxième formation, & sont composées de couches épaisses de roches sablonneuses, dont les grains sont très-fins. Ces couches sont le plus souvent horizontales; le sable est rougeâtre, verdâtre, & quelquefois semblable à de la terre bolaire. *Avison*, montagne voisine

(a) *Terra ipsa inspicienda nuda ne sit & aquis careat, an densa & irrigua an cavo loco sita & æstuoso, an verò sublimi & frigido.* HIPOCR, *ibid.*

qui domine Bruyères, est composé de pierre de sable blanchâtre, rougeâtre; de bancs assez étendus d'un sable fin disposé en couches horizontales, & paroît être aussi de la deuxième formation : dans d'autres montagnes également situées à peu de distance de la ville, il y a des pierres de sable très-dures, remplies de cailloux, de bancs considérables de rochers de sable, qui forment des monts dont le sommet est sec & stérile.

Le grès forme une bande que l'œil peut suivre le long du pied de la chaîne des montagnes. Il est disposé en couches dont les plus épaisses servent de pierre de taille. Les plus minces sont feuilletées, se lèvent par tables, & servent, sous le nom de lave, de couvertures aux maisons. Les grès purs, c'est-à-dire, ceux dont le sable n'a été ni transplanté ni mélangé, sont entassés en gros blocs isolés. Beaucoup sont étendus en bancs continus, & disposés en couches horizontales comme la pierre calcaire.

On rencontre du schiste & des rochers schisteux, & l'on trouve çà & là du granit dans les montagnes.

Parmi les matières comprises dans le second ordre de la première classe, on trouve des matières calcaires & des pierres

pierres à chaux, que l'on prépare dans plusieurs endroits.

La première classe du troisième ordre est la terre végétale, qui est le produit de la décomposition des végétaux & des animaux. Dans les plaines cette terre a plus de profondeur qu'il n'en faut pour la charrue ; mais sur les montagnes il n'y en a pas assez. Sous une surface très-peu considérable, on trouve une terre sablonneuse & froide, qui recouvre le roc. En général, la partie élevée des montagnes est sèche & stérile. Les vallées sont sablonneuses, mais peu à peu on y voit s'accumuler la terre végétale qui y est entraînée des hauteurs. Les pluies sont fort nécessaires pour opérer ces changemens, & il est d'observation que les années sèches sont stériles.

Il est facile de comprendre que la juridiction de Saint-Diez doit être fort inférieure au pays plat par la richesse & par la fertilité du sol. Le labour y est peu de chose, la végétation de toutes les productions y est tardive & lente, & la terre n'y produit qu'une petite quantité de grains, de foin, & même de bois.

On y cultive peu de blé & d'orge, mais le seigle y est très-commun ainsi, que l'avoine, & le sarrasin. Le blé de Tur-

quie y est rare, mais on y cultive beaucoup de millet, de lin, & un peu de colza & de chanvre. La culture la plus considérable & la plus étendue est celle de la pomme de terre. Les fruits y sont multipliés, mais leur maturité est tardive. La vigne n'y réussit pas du tout.

Il y croît beaucoup de plantes qui sont pour la plupart semblables à celles des pays voisins, mais dont quelques-unes sont particulières à la province des Vosges. Les végétaux aromatiques y sont excellens : produits dans un sol pierreux, ils sont peu aqueux, & ont un esprit recteur très-volatil. Les plantes vulnérables y sont communes ; celles qui y sont encore plus abondantes sont l'airelle, appelée *brinbellier*, *vitis idæa fructu nigricante* ; la bruyère, *erica glabra* ; le genet & le génévrier. On distingue sur-tout une espèce de carline, *carlina*, qui y croît abondamment.

De vastes prairies dédommagent ce pays des productions que son sol lui refuse ; elles sont ici la partie importante des possessions. On a l'art de les entretenir & de les arroser de manière à faire constamment une double récolte bien plus considérable que dans le plat-pays ; mais le foin abondant en mousses & en

joncs, n'est propre que pour la nourriture des bêtes à cornes.

Les bois que l'on trouve dans les montagnes de Bruyères, sont des chênes, des hêtres & des pins, qui forment des forêts fort étendues. Le houx est très-commun sur les taillis, & on ne voit que quelques arbrisseaux sur le sommet des montagnes.

Le règne animal est peu varié dans ce canton, mais les espèces y sont fort nombreuses ; on nourrit des troupeaux considérables de moutons & de chèvres, qui sont la richesse du pays. Les bœufs servent au labourage ; les chevaux, dont la race est petite & peu multipliée, sont employés à porter des fardeaux sur les montagnes. La classe des oiseaux est variée & nombreuse ; elle n'offre d'espèce particulière au pays, que celles des coqs de bruyère, des rales & des gélinottes, dont les espèces varient beaucoup : on y voit dans les temps de passage, des bécasses, des perdrix ; différentes espèces de petits oiseaux, & sur-tout des mélanges.

Les poissons sont très-multipliés : on y pêche des truites excellentes, des écrevisses à pieds rouges & blancs ; mais ce qui est le plus remarquable dans les ruisseaux de ce pays, c'est une espèce par-

ticulière d'huître ou de moule qui donne des perles ; cette huître est petite, ovale & d'un gris noir. Selon *Chappes*, ce coquillage n'est pas rare dans cette partie des Vosges, & se trouve dans plusieurs rivières de l'Alsace, mais il est fort commun dans le ruisseau de la Volonne, depuis sa jonction avec le Neurie, jusqu'au village de Champs, & vers Laval & Jermenil. Ce coquillage se plaît sur le bord des rivières dans les endroits les moins rapides. On n'en trouve pas non plus dans les eaux trop vives ni sur le bord des montagnes, à cause de la fonte des neiges. Il se multiplie considérablement, au point que dans les endroits où il est commun, il tapisse le lit de la Volonne. Ces coquillages ont trois pouces de long sur deux de large, mais il s'en rencontre quelquefois qui ont six à sept pouces : les perles sont de différentes couleurs, les unes sont blanches, les autres rougeâtres, & leur forme présente aussi de la diversité : elles n'ont pas une eau aussi parfaite que celle des huîtres maritimes. Les plus rares ont la grosseur d'un pois, & sont d'une assez belle eau. Celles qui sont attachées à la coquille comme des verrues, sont de la couleur de la nacre à ce point de l'ad-

hérence. Cette nacre est quelquefois rougeâtre & la perle l'est aussi : la même perle n'a pas constamment la même nuance, mais la maturité les amène à une couleur uniforme. Les perles ne se trouvent pas dans les plus gros coquillages, mais elles sont souvent dans ceux qui ont le moins d'apparence. On trouve ordinairement des marques à la surface externe de la coquille, qui désignent que l'huître a lâché sa perle, c'est-à-dire, qu'elle s'en est délivrée. Ces marques s'observent aussi sur toutes les parties du coquillage. Ces traces sont très-sensibles, défigurent le coquillage, mais elles ne sont pas également sûres. Celles qui sont sur le milieu sont douteuses, ou bien elles désignent des perles petites, mal faites, adhérentes à la nacre. Les moins douteuses sont celles qui sont près de la charnière, & qui sont dispersées depuis la partie supérieure jusqu'à l'inférieure. Il est fait mention, dans les annales de Lorraine, des perles qu'on trouve dans cette province ; les ducs de Lorraine en faisoient faire autrefois une pêche chaque année, en juin, juillet & août ; aujourd'hui cette pêche est encore regardée comme une propriété précieuse.

Le montagnard des Vosges se ressent de la qualité de l'air, des eaux & du sol particulier à ce pays. Il s'habitue plutôt à l'air du pays plat, que l'habitant de celui-ci ne s'accoutumeroit à celui des Vosges. On y trouve des vieillards de quatre-vingts & quatre-vingt-dix ans, surtout chez les femmes. La population est considérable, & augmente chaque année dans ce pays. L'exposition plus ou moins heureuse des montagnes, influe d'une manière sensible sur les qualités de l'espèce humaine. Les hommes qui habitent la partie des monts les mieux exposés, sont plus forts, plus colorés; ceux qui habitent les sommets sont plus grands (a).

La constitution y approche plus de la bilieuse. Le montagnard est plus maigre, a une fibre plus grêle, plus mobile; il est vif, très-irascible. Les sensations y sont plus vives, & l'entendement plus subtil & plus pénétrant que dans la partie basse de la Lorraine. Ces montagnards présentent dans leur caractère un mélange de finesse & de ruses, avec beaucoup de

(a) *Qui regionem montanam, altam asperam aquis carentem anni temporum mutationes habent admodum varias. Illis forma magnæ sunt, ad robur à natura comparatæ, &c.* HIPPOCR. *ibid.*

simplicité. Leurs passions sont peu variées : actif, mais dur & agreste, le montagnard est, sous le plus grand nombre de rapports, assez insensible à l'attachement, il est indifférent à toute espèce de distinction, & il dirige toute son industrie & tout son génie vers l'intérêt & le commerce, qu'il fait avec intelligence.

L'habitant des vallées, sur-tout celui qui fait son séjour dans les contrées humides, est un autre être : il est pâle, phlegmatique, sa fibre est plus lâche, sa taille est moyenne, le visage est peu coloré, le corps plus robuste, & son caractère est plus indolent.

En général, on trouve plus d'énergie dans les habitans de ces montagnes, que chez ceux de la Lorraine plate. La nature âpre & stérile de cette contrée, a mis en activité des talens qui seroient restés engourdis dans l'aisance & sous un sol plus doux. Le montagnard est avide d'occupations, il méprise les intempéries de l'air : *An otio, an laboribus gaudeant observandum*. Les occupations n'exigent pas des travaux aussi pénibles & aussi continus que dans le plat-pays : l'agriculture y est beaucoup moins étendue ; mais les occupations y sont plus diversifiées & plus continues. Les monta-

gnes les plus inaccessibles , offrent partout des habitations ; & , ce qui surprend encore plus agréablement , c'est qu'elles sont toutes placées d'une manière propre à féconder les prés, en portant sur eux les eaux qu'elles reçoivent & qu'elles réunissent par leur position. Les pâturages sont cultivés avec la plus grande activité & beaucoup d'art. L'habitant fait exciter le sol & le fertiliser, en remédiant à la stérilité de la terre sablonneuse ; il l'engraisse en répandant sur les prés de la chaux & du plâtre. Il y dirige les eaux de sa fontaine, les fait circuler par-tout , en les distribuant par des canaux superficiels qu'il y a tracés. Dans le temps des pluies , il fait recueillir toute l'eau qui tombe pour la garder avec économie, & la partager de la manière la plus sage & la plus égale sur la surface de ses prés.

Les travaux champêtres étant moins étendus dans les montagnes que dans le plat-pays, finissent plus tôt ; mais le montagnard emploie le loisir de l'hiver à d'autres ouvrages : il va dans les forêts chercher le bois dont il a besoin, il prépare le chanvre & le lin, qui ne sort pas de ses mains jusqu'à ce qu'il soit métamorphosé en toile. Son industrie va plus loin, il apprend à être couvreur , à faire des sabots, & à fa-

briquet les instrumens & ustensiles qui lui sont nécessaires. Obéissant sans cesse au génie inventif que lui a donné la nature, il a des travaux pour toutes les saisons de l'année ; ainsi dans cette partie des Vosges, il n'y a point d'excuse pour les paresseux.

On rencontre dans le bailliage de Bruyères plusieurs espèces de manufactures, telles que des forges & des pape-teries : on y travaille aussi le bois de sapin de plusieurs manières ; on en fait des planches, des lattes, des solives qu'on rassemble sous la forme de radeaux & de trains qu'on fait partir par eau. Ce commerce est très-considérable, & s'étend non-seulement aux provinces voisines, mais aux pays étrangers. Les bestiaux, le lin, le chanvre, la toile, sont encore des objets considérables pour la richesse de ce pays. Ces différentes branches d'industrie tiennent en activité presque tous les habitans, qui sont en général dans une situation d'heureuse médiocrité, qu'on ne trouve pas le plus souvent dans les habitans des plaines. Il y a dans l'année quatre foires considérables, renommées pour les bestiaux, & toutes les semaines un marché fort important.

Les habitations sont en général plutôt construites pour la facilité des travaux , que pour la salubrité des habitans ; les maisons sont étroites, mal saines, mal exposées. Beaucoup de ces maisons sont bâties au pied des montagnes , à l'abri des vents & du soleil. Pour gagner quelques pieds de mur , on les adosse à des masses de rochers , à des éminences de terre , sans faire attention à l'humidité qui doit en résulter : elle est si considérable dans plusieurs de ces habitations , que l'on est obligé de faire un canal dans l'intérieur des chambres pour faire écouler les eaux qui transudent des murs.

Les maisons les mieux construites sont obscures , écrasées , basses , & n'ont ni cours, ni rez-de-chaussée ; elles sont presque toutes environnées d'eaux croupissantes , & de fumiers situés sous les fenêtres. Elles sont ordinairement couvertes avec des *ais* de sapin ; chez les habitans les plus aisés , elles sont bâties avec la pierre à chaux , chez les autres avec de la terre grasse ; mais elles sont également pénétrées par les pluies , parce que les pierres sont sablonneuses & très-propres à pomper l'humidité. La violence des vents est ce qui empêche qu'on ne leur donne une grande élévation , de

sorte que le rez-de-chaussée est souvent inférieur au niveau de la terre. Les chambres sont, en général, basses & étroites : construction adoptée pour combattre plus efficacement le froid long & âpre que l'on éprouve. Les fenêtres y sont petites, permettent à peine l'entrée à la lumière, & ne s'ouvrent jamais. Il n'y a pas, comme dans beaucoup d'autres endroits, une distance marquée entre les pièces habitées par les hommes & les écuries.

La maison de chaque habitant est distribuée en deux pièces, un poêle & une cuisine. Ce poêle est la pièce favorite, qui renferme toujours la famille entière ; il y règne une mal-propreté d'autant plus dangereuse, qu'on y accumule le linge sale qu'on y fait sécher, le linge de lessive, & qu'on y entasse les provisions de bouche, le pain, les laitages, les fromages même fermentans. Les lits sont le plus souvent des espèces d'alcoves infectes, & toute la couchette consiste dans des lits de plume.

Des pièces très-peu aérées, remplies de ces différentes espèces de comestibles, infectées par des émanations aqueuses & fétides, & habitées par une famille entière, ne peuvent pas contenir un air

bien pur ; mais l'insalubrité est encore augmentée par la chaleur des poêles qui font les délices de l'habitant des Vosges. Il est aisé de concevoir que dans une température aussi chaude & aussi malsaine, les comestibles qu'on y entasse doivent être disposés à la fermentation & se corrompent facilement, & que la santé de ceux qui habitent ces pièces doit en souffrir : aussi les maladies sont plus communes en hiver, parce que dans cette saison les habitans travaillent bien moins fréquemment en plein air.

Le soin que prend le paysan pour conserver la santé des bestiaux & prévenir leurs maladies, fait un contraste frappant avec la manière dont il se gouverne lui-même. Autant il a de négligence & d'oubli pour ce qui intéresse sa santé, autant il a d'activité & d'intelligence pour soigner ses moutons, ses chevaux & les autres bêtes de somme, qui sont les instrumens de ses travaux, ou l'objet de son commerce. Il met la plus grande attention à les loger sainement dans des écuries, ou dans des granges vastes & salubres. Il fait arriver des sources abondantes d'eau dans des auges de pierre, qui sont toujours très-propres. Chaque espèce de bestiaux est soignée, lavée & pansée de la ma-

nière qui lui convient. Dans les épizooties les soins redoublent, & les plus pauvres habitans mettent tout en œuvre pour connoître, soigner & faire guérir les maladies dont leurs bestiaux sont attaqués.

La manière de vivre influe beaucoup sur la constitution, & c'est sur-tout chez le peuple qu'il faut en étudier les effets. Les gens les moins mal-aisés de cette classe font usage de pain de froment, de lard, de viandes salées séchées à la cheminée, de légumes, de pommes de terre. Le paysan se nourrit principalement de végétaux, de pain de seigle, ou composé de seigle & de froment, & quelquefois même de seigle & de sarrasin, ou de seigle & de pommes de terre. Il mange de la viande séchée, du lard, & ne fait presque jamais usage de viande fraîche : les laitages, la pomme de terre & les légumes, forment sa nourriture habituelle. Il assaisonne beaucoup les mets qui en sont susceptibles, ce à quoi il est excité sans doute par la nature des alimens & par l'influence du climat. La distribution des repas est uniforme. Le déjeûné est composé de pommes de terre cuites à l'eau, qu'on sert au milieu de la cuisine, dans une grande jatte d'osier autour

de laquelle se rassemble toute la famille.

La manière dont vivent les hommes, le plaisir plus ou moins grand qu'ils prennent à boire ou à manger, le genre d'alimens & de boissons dont ils font usage, & qu'ils adoptent particulièrement, la force de leur appétit, l'intempérance ou la sobriété dans la boisson, sont des objets qui doivent être sévèrement examinés ; car les substances que nous employons pour notre nourriture, deviennent des élémens dont nous sommes composés (a). A dix heures, on sert le dîné, que l'on commence toujours par les pommes de terre pour assouvir la première faim ; on mange ensuite une soupe de légumes & de lard. Le goûté se fait ordinairement avec le lait écrémé, & le soupé est semblable au dîné.

Le paysan est sobre & frugal ; l'eau & le lait forment sa boisson ordinaire. Quelques-uns ont du cidre ; très-peu font usage du vin, excepté les jours de marché ou de foire, où ils se dédommagent amplement de leur abstinence. Le vin

(a) *Hominum victus ratio inspicienda quam & maxime delectentur, an potui & cibis dediti, an edaces sint, an potu sibi temperent? Quibus vescimur eis constamus. HIPOCR. ibid.*

dont ils usent ordinairement , est le vin blanc d'Alsace ou de Franche-Comté , qu'ils préfèrent au vin de Lorraine , qui est moins spiritueux. L'usage de la bière est peu répandu ; mais celui de l'eau-de-vie est très-considérable , & quelques-uns en boivent immodérément.

*La deuxième partie de cette topographie
sera insérée dans le premier numéro.*

OBSERVATIONS sur différentes lésions du cerveau.

PREMIERE OBSERVATION.

*Sur l'issue funeste d'un dépôt survenu au
cerveau , à la suite d'un coup de sabre ;
par M. FOLLAIN , médecin de l'hô-
pital de Granville.*

On apporta , le 6 mars 1786, à l'hôpital , un homme qui , dans une querelle élevée au cabaret , venoit de recevoir un coup de sabre , dont il avoit été terrassé. M. Fuc , chirurgien-major de l'hôpital , & moi , visitâmes ce malade une heure & demie après son arrivée. Il étoit sans connoissance , le pouls étoit petit ,

la face pâle. On nous dit qu'il avoit perdu beaucoup de sang, & qu'il avoit vomi une grande quantité d'alimens. Nous trouvâmes une plaie assez considérable, qui s'étendoit depuis la partie supérieure de la future coronale, jusqu'à quatre travers de doigt au-dessus de l'orbite, en se portant obliquement sur la partie latérale droite du frontal, pour gagner l'apophyse orbitaire externe de cet os. En examinant avec la sonde la blessure, nous découvrîmes qu'elle pénétrait jusque dans la substance osseuse; & après avoir débridé pour mettre l'os à découvert, la plaie fut pansée suivant les règles de l'art. Le sang que le malade avoit perdu, & l'état d'ivresse dans lequel il étoit, ne nous permettant pas de pratiquer en ce moment la saignée, nous nous contentâmes de prescrire à ce blessé, une infusion théiforme légèrement émétisée. Quatre heures après, on lui fit une forte saignée du pied. Le lendemain, le malade avoit recouvré la raison, & le pouls paroissoit plus développé; on fit dans le courant de la journée deux nouvelles saignées, dans l'intervalle desquelles on donna deux lavemens purgatifs. Il n'est pas besoin d'ajouter que la diète étoit en même

temps très-sévère. Les symptômes furent toujours en diminuant. À la levée de l'appareil, la plaie nous parut en bon état ; & comme il n'y avoit aucun autre accident , nous crûmes qu'un pansement méthodique suffiroit pour rétablir ce malade. L'état de cet homme devint de jour en jour plus satisfaisant : au bout de quinze jours, il n'y avoit plus aucune douleur de tête, & la plaie paroissoit vouloir se cicatrifer. Nous lui accordâmes quelques alimens , & ses forces revinrent avec tant de rapidité, qu'il ne tarda pas à se conduire comme un malade dont la convalescence est parfaite & assurée.

Le vingtième jour de son arrivée à l'hôpital, étant à se promener, & à jouer dans les cours avec ses camarades, il tomba subitement à la renverse, & on le porta aussitôt sur son lit. A notre visite du soir, nous le trouvâmes paralysé du côté gauche, c'est-à-dire, du côté opposé à la plaie : le bras & la jambe étoient sans mouvement & presque sans sentiment ; la bouche étoit tournée ; en un mot, il étoit dans une véritable hémiplégie. Nous nous occupâmes d'abord de la plaie, dont les bords étoient fongueux, & dont la cicatrice

paroissoit vouloir se rouvrir. Le malade n'avoit pas perdu connoissance ; sa langue, quoique embarrassée, avoit conservé assez de liberté pour qu'il pût nous dire qu'il ne ressentoit aucune douleur, & qu'il avoit déjà éprouvé, autrefois, une attaque semblable à celle dont il venoit d'être frappé. Bien loin d'être rassurés sur le sort de cet homme, nous regardâmes cette attaque comme un accident très-fâcheux, occasionné par le dépôt qui s'étoit formé sur le cerveau, à la suite de la blessure. Pour diminuer cet engorgement, qui nous parut menaçant, nous fîmes faire une saignée du pied. Je fis appliquer ensuite sur les parties paralysées, des emplâtres vésicatoires, & j'ordonnai une boisson antispasmodique & stimulante. Malgré ces différens moyens, le malade devint plus foible, & l'assoupissement augmenta. En vain j'eus recours à un nouvel emplâtre vésicatoire, que je fis placer entre les deux épaules ; les accidens augmentèrent, & le malade mourut le trente-deuxième jour de la blessure.

À l'ouverture du cadavre, qui fut faite par le chirurgien-major, en présence de plusieurs élèves, nous trouvâmes que les tégumens étoient légèr-

ment enflammés aux environs de la plaie. En découvrant l'orbite, nous vîmes l'os fêlé dans la direction du coup, jusqu'aux environs de l'apophyse orbitaire externe, quoique la peau n'eût été coupée par le coup de sabre, que depuis la partie supérieure de la suture coronale, jusqu'à quatre travers de doigt au-dessus de l'arcade séminale. Les bords de la partie offeuse qui avoit été la plus exposée à la violence du coup, quoique divisés par la lame du sabre, avoient souffert un léger enfoncement. Le crâne étant scié, & la partie supérieure de la boîte offeuse ayant été enlevée, la dure-mère & la pie-mère parurent être dans l'état naturel; mais en pénétrant dans la partie médullaire, nous découvrîmes un foyer de matière purulente, d'une couleur verdâtre & d'une odeur très-fétide.

D'après cette description anatomique, n'y a-t-il pas lieu de croire que quand même on auroit appliqué le trépan sur les bords de la fracture, on n'auroit pas guéri ce blessé? soit parce qu'il auroit été appliqué sur un lieu trop éloigné du foyer de la maladie, soit parce que le désordre qui a été produit dans la partie médullaire étoit l'effet de la commotion.

II^e. O B S E R V A T I O N.

Fraçture compliquée du coronal, à la suite d'une chute & de plusieurs autres accidens arrivés à un jeune homme insensé; par M. ROBERT DE GESNAIS, & M. DOUMIE, médecin & chirurgien de l'hôpital de Nevers.

Un jeune homme, dont la tête étoit perdue, fut trouvé au pied d'une croix, percé de trois coups de canif dans la poitrine, un desquels étoit pénétrant. On le conduisit à l'hôpital, où, par le moyen de plusieurs saignées, de la diète & des pansemens convenables, les plaies qu'il s'étoit faites n'eurent aucune suite fâcheuse : au bout de quatre ou cinq jours, elles étoient déjà fermées. Mais la raison ne revenoit pas, & ce jeune homme, disant qu'il vouloit mourir pour ses péchés, refusoit toute espèce de nourriture & de boisson. Quoique ce malade parût tranquille, nous avions recommandé de l'attacher dans son lit. Malheureusement on crut pouvoir négliger cette précaution. Ce jeune insensé profita de la liberté qu'on lui accordoit, pour attenter de nouveau à

ses jours, & il se jeta par la fenêtre. Il se fractura l'avant-bras & l'os coronal. La fracture de ce dernier os étoit à un pouce environ du sourcil gauche, & elle paroissoit s'étendre transversalement, presque jusqu'à la jonction de cet os à l'os pariétal; l'œil & ses paupières étoient fortement échymosés. On lui fit deux saignées, auxquelles on crut devoir se borner, tant à cause de celles qu'on lui avoit faites, que par rapport à l'exténuation produite par le défaut de nourriture. La fracture ne paroissoit d'ailleurs occasionner aucun accident particulier. Le malade fut plus de huit jours dans cet état, qui n'auroit rien eu d'alarmant, s'il eût voulu prendre quelques boissons nourrissantes, qu'il s'obstina constamment à refuser. Mais la privation absolue d'alimens, l'affoiblissoit de plus en plus chaque jour. Le douzième, il survint de la fièvre, & le malade mourut trois jours après, sans avoir éprouvé aucun symptôme qui parût nécessiter le trépan.

A l'ouverture du crâne, nous avons trouvé que les deux tables du coronal étoient fracturées au-dessus du sinus frontal, & que cette fracture s'étendoit presque jusqu'à la suture qui unit in-

férieurement cet os avec le pariétal. Cependant les membranes du cerveau n'ont pas offert d'altération ; les vaisseaux de ce viscère paroissoient contenir moins de sang qu'à l'ordinaire , & il n'y avoit d'autre trace d'épanchement , que quelques points de suppuration à la partie du cerveau qui répondoit à la voûte orbitaire du côté de la fracture. Il n'y avoit rien contre nature dans l'état de la poitrine ; on s'apercevoit seulement qu'une des plaies avoit été pénétrante.

III^e. O B S E R V A T I O N .

Trépan dans un cas douteux ; par M. AUBRY, médecin de l'hôpital de Saint-Diez.

Le 12 novembre 1787, *Barthélemi Gaillard*, postillon à la poste aux chevaux, étant tombé de dix à douze pieds de haut, fut trouvé, environ trois heures après sa chute, étendu sur le plancher, sans poulx, sans chaleur, mouvement ni sentiment. *M. Thiéry*, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, qui fut appelé pour secourir cet homme, parvint en peu de temps à faire renaître la chaleur & à rétablir la respiration, ainsi que

les autres fonctions vitales; mais le malade restoit toujours sans connoissance & dans une sorte d'imbécillité. C'est dans cet état qu'il fut apporté à l'hôpital.

Deux saignées, autant indiquées par la rougeur des yeux & celle d'un visage enflammé, que par l'état du pouls, ne procurèrent point de changement. Le malade eut quelques nausées; & par les soins que l'on prit de favoriser le vomissement, il réjeta les alimens qu'il avoit pris avant sa chute.

Le chirurgien n'ayant aperçu ni plaie, ni contusion sur aucune partie du corps, se crut fondé à attribuer une partie des accidens qu'éprouvoit le malade, à l'ivresse; en conséquence, il recommanda de le laisser tranquille, & de ne lui rien donner jusqu'à sa visite du lendemain matin.

Je fus invité de la faire avec lui; le malade, qui étoit déjà levé, alloit çà & là dans la maison sans pouvoir se fixer nulle part, & sans savoir ce qu'il faisoit: il ne connoissoit personne, pas même son maître, & il demandoit des alimens avec avidité; ses actions, ses discours, ses regards, tout annonçoit chez cet homme un délire que nous cherchâmes à modérer par une diète stricte, & des saignées

d'autant plus multipliées , que ce postillon jouissoit d'une force athlétique & d'un tempérament sanguin. Nous profitâmes du calme momentané qui résulta de ces moyens , pour examiner de nouveau , & plus aisément , toutes les parties du corps du malade : elles étoient sans plaie , contusions ni meurtrissures ; la tête ayant été rasée , les tégumens parurent sains & adhérens au péricrâne ; enfin , en pressant fortement avec les doigts sur le péricrâne , ainsi que le recommande *Sharp* , nous n'eûmes aucun indice de fracture ou de fêlure.

Quelques gouttes de sang dont on n'a pu découvrir l'origine , trouvées le jour de l'accident sur la face du malade , la perte de connoissance , de sentiment , les yeux hagards , certains mouvemens convulsifs , un délire continuél accompagné d'insomnie , annonçoient cependant un dérangement dans le cerveau ; mais nous crûmes devoir l'attribuer à l'effet d'une forte commotion proportionnée à la résistance qu'avoient apportée les os du crâne.

Ces accidens primitifs n'ayant pas paru assez graves ni assez urgens pour nous décider à l'opération du trépan , nous avons cru devoir seulement chercher à
les

les combattre en désemplissant les vaisseaux par des saignées, des émulsions, des lavemens & d'autres évacuans : malgré ces secours, administrés pendant huit jours, les symptômes persévérèrent dans le même état. Le neuvième, le délire diminua ; le malade donnoit de temps en temps des marques de connoissance & de sentiment, sans cependant pouvoir se ressouvenir du passé, & connoître sa situation ; il indiquoit avec assez d'exactitude que le siège de la douleur étoit dans la tête, principalement au côté droit, sur lequel il portoit souvent la main.

Cette diminution dans les symptômes ne sembloit-elle pas confirmer qu'ils étoient la suite d'une forte commotion ? Dans cette idée, nous crûmes que tout ce que nous avions à faire étoit de travailler à résoudre le sang qui pouvoit être épanché, par la rupture de quelques vaisseaux, du cerveau ou de ses membranes ; nous serions, je crois, parvenus à remplir notre objet de cette manière, si, le 20 novembre, quatrième jour de l'entrée du malade à l'hôpital, dans le temps que son état donnoit des espérances, il n'eût, à la sollicitation d'un de ses amis, profité d'un moment où la porte de cette maison resta ouverte, pour aller au caba-

ret : il y resta peu, par la vigilance d'une sœur hospitalière , qui s'aperçut de son évasion ; mais dans le court espace de temps qu'il y demeura , il chargea son estomac d'alimens & de boisson. Peu d'heures après sa rentrée , il vomit du fromage , & éprouva des anxiétés qui ne tardèrent pas à être suivies de convulsions & d'un délire qui devint furieux.

L'ouverture de la jugulaire , les pédiluves , les boissons nitrées & émulsionnées n'apportèrent aucune diminution à ce délire maniaque. Pour prévenir les accidens que cet homme , difficile à contenir , pouvoit causer , on fut forcé de le séquestrer dans une chambre sans feu , & de le lier dans son lit.

Cette maladie , qui sembloit annoncer une inflammation du cerveau ou de quelques-unes de ses membranes , dura près de trois ou quatre jours ; elle fut ensuite suivie presque tout-à-coup d'un assoupissement léthargique avec une si grande privation de tous les sens , qu'aucun stimulant ne put les ranimer.

Les signes rationnels sembloient annoncer alors que cette affection comateuse étoit un accident consécutif , & pouvoit bien être la suite d'un épanchement fait à la longue , ou le produit d'une

suppuration sous le crâne; les auteurs, entre autres M. *Quesnay*, (premier vol. des Mém. acad. de chirurg.) sont d'avis, en pareille circonstance, de hasarder le trépan, n'y eût-il point même de fracture: ne l'a-t-on pas tenté avec succès pour de simples maux de tête? *Andry*, *Pierre Forest* & d'autres auteurs, en rapportent des observations.

L'opération paroissoit d'autant plus indispensable sur notre malade, que ses forces diminuoient, & que la nature & les remèdes n'offroient plus de ressource; mais avant de l'entreprendre, nous nous fîmes un devoir de recourir aux lumières de tous les gens de l'art de cette ville. MM. *Desbacle* & *Gerard*, médecins, M. *Garosse*, ancien chirurgien-juré aux rapports à Nancy, appelés en consultation, furent d'avis de trépaner sans délai. Il ne s'agissoit plus que de décider sur quelle partie du crâne il falloit appliquer la couronne du trépan; elle fut fixée sur le pariétal droit, à raison de la douleur fixe & constante dont le malade s'étoit si souvent plaint.

L'incision des tégumens, le décollement du péricrâne, ne réveillèrent point le malade; & peu d'heures après ces préliminaires, M. *Thiery* opéra avec son

52 DÉPART. DES HÔPIT. CIVILS.

habileté ordinaire en présence de MM. les Consultants, & de plusieurs personnes; à l'ouverture du crâne, on trouva une demi-cuillerée d'un sang noir épais, presque coagulé; vingt-quatre heures après, au premier pansement, il en sortit encore à-peu-près la même quantité, & ayant la même consistance.

Le troisième jour après l'opération, la sensibilité & la connoissance revinrent à *Gaillard*, au point qu'il demanda à être administré; les jours suivans l'ordre se rétablit dans ses idées, & il se ressouvint de ce qui avoit précédé sa chute. A compter de ce moment, le malade a été tous les jours de mieux en mieux: quoiqu'il n'ait jamais voulu observer de régime, il a été bien guéri; & deux mois & demi après l'opération, il a repris son métier de postillon.



O B S E R V A T I O N

*Sur les effets du Polygala de Virginie
donné avec l'oxymel scillitique dans
deux cas de péripneumonies suppurées ;
par M. DE SAINT-FRESNE, docteur-
régent de la Faculté de médecine de
Caën, professeur honoraire de chirurgie.*

Le nommé *Pallet*, de la paroisse de
Saint-Samson en Auge (a), âgé de qua-

(a) Saint-Samson est une petite paroisse du
pays d'Auge, située au dix-septième degré 30
minutes de longitude, & au quarante-neuvième
degré 14 minutes de latitude, un quart de lieue
à l'est de Troarn. La partie habitée de cette pa-
roisse est au bas d'une colline, qui la défend
des vents de nord, & est bornée à l'est, au
sud & à l'ouest par la Dive, qui coule le long
des marais d'Auge, de Troarn, Saint-Samson,
Bures & Barneville : c'est proprement une lan-
gue de terre qui s'avance dans une étendue con-
sidérable de marais, traversés par une infinité
de fossés remplis d'eau stagnante, d'où s'exha-
lent d'épais brouillards que les vents d'est, de
sud & d'ouest, poussent sur les habitations qui
y sont continuellement exposées, n'en étant que
faiblement défendues par la colline qui domine
au nord.

34 EFFETS, DU POLYGALA

tante-cinq ans, d'un tempérament pituitobilieux, fut attaqué, à la fin de mars 1786, d'une péripneumonie catarrale, maladie alors régnante. Le chirurgien appelé pour le secourir, le saigna, lui prescrivit une tisane adoucissante & un looch. La maladie parcourut ses périodes, sans occasionner au malade d'inquiétude sur son état; & quoiqu'elle n'eût présenté aucun signe d'un jugement avantageux, *Pallet* sentant la fièvre diminuer, croyoit toucher au moment de son rétablissement; mais la langueur dans laquelle il tomba, l'avertit bientôt du danger de son état. La fièvre redoubla tous les jours avec de légers frissons, accompagnés de chaleur cuisante dans les mains & sous les pieds, de douleur de côté qui avoit son siège fixe, précisément au même endroit où elle s'étoit manifestée dès l'invasion de la maladie. Cette douleur étoit d'autant plus incommode, qu'elle étoit encore augmentée par une toux sèche & presque continue, sur-tout pendant les redoublemens qui laissoient peu de rémission. Quelques crachats muqueux, mêlés d'un peu de sang, précédèrent une abondante expectoration de matière purulente, si fétide, que le malade se plai-

gnoit davantage de la puanteur que les crachats laissoient dans la bouche, que de toute autre incommodité.

Telle fut l'histoire que *Pallet* me fit de sa maladie, vers la fin d'avril. Il y avoit alors huit jours que les crachats étoient purulens. La fièvre redoubloit chaque jour; l'appétit n'étoit pas absolument perdu; la langue, peu chargée de saburre, n'indiquoit pas de surcharge du côté des premières voies. Depuis que l'expectoration purulente avoit lieu, la douleur de côté étoit moins sensible; la toux fatiguoit moins, & étoit toujours suivie de crachats. Une sueur fétide & visqueuse couvroit la poitrine. Les urines couloient en proportion des boissons prises : elles étoient troubles à leur sortie, & déposoit, en se refroidissant, un peu de sédiment blanc. Pendant la rémission, le pouls étoit moëlleux & égal; mais il se serroit pendant les paroxismes.

Les médicamens, dont ce malade usoit alors, étoient, un opiat avec le quinquina, le sel d'absinthe, le safran de mars, incorporés avec suffisante quantité de sirop de chicorée. La boisson étoit une décoction de chicorée & de centauree. C'étoit avec ces moyens qu'on

s'étoit proposé de supprimer la fièvre.

L'exposé de la maladie, & les symptômes existans, me déterminèrent à croire que la portion du poutmon qui avoit été le siège de la douleur de côté, étoit tombée en suppuration, & que le pus résorbé entretenoit la fièvre. Ces vues paroissoient d'autant mieux fondées, que le malade, à chaque effort qu'il faisoit pour cracher, sentoit les crachats se détacher du point qui avoit été si longtemps douloureux. Ce fut d'après ces vues, que je prescrivis à mon malade un médicament dont j'avois vu, en pareil cas, obtenir le plus grand succès, par M. *Desbois de Rochefort*, l'un des médecins de la Charité de Paris. C'étoit le polygala de Virginie. J'en conseillai la décoction de deux gros dans quatre verres d'eau, pour être réduits à deux, auxquels je fis ajouter une demi-once d'oxymel scillitique. L'un de ces verres étoit pris le matin, l'autre sur les quatre heures après midi : l'infusion des sommités fleuries de mille-pertuis dans l'eau de gruau, fut prescrite pour boisson.

L'effet de ces médicamens ne tarda pas à se manifester. L'expectoration augmenta d'abord ; la fièvre diminua tellement en huit jours, que son invasion fut

à peine sensible : le pouls se ferroit moins ; la chaleur des pieds & des mains fut moins cuisante ; les urines contenoient une plus grande quantité de sédiment. Ce premier succès me fit porter la dose de polygala à trois gros, & celle de l'oxymel scillitique à six. Je permis la bouillie de gruau faite avec le lait coupé. Peu de jours après, je mis mon malade au lait coupé avec l'infusion de mille - pertuis coupée avec l'eau de gruau.

Bientôt j'eus la satisfaction de voir diminuer les crachats, dont l'expulsion n'étoit plus douloureuse. La chaleur des pieds & des mains se dissipa absolument. Les sueurs, qui couvroient la poitrine, ne tardèrent pas à se réprimer. Le malade fut en état de quitter le lit, & même de faire quelques tours dans son jardin, environ trois semaines après avoir commencé l'usage de la décoction de polygala avec l'oxymel scillitique : peu-à-peu je diminuai la dose de l'un & de l'autre, & j'ajoutai à chaque verre de l'infusion, avec laquelle le lait étoit coupé, une once d'eau de chaux seconde. Cette infusion, pour tout remède, long-temps continuée, a terminé le traitement de la maladie, & *Pallet a*

recouvré la santé dont il jouissoit précédemment.

Courci, habitant du bourg de Troarn (a), âgé de quarante-deux ans, homme fort, d'un tempérament pléthorico-bilieux, éprouva dans les derniers jours de décembre 1787, les symptômes d'une péripneumonie catarrale, qui, malgré les secours employés, ne se jugea pas aux époques ordinaires; cependant la toux, la fièvre, l'oppression, la difficulté de respirer diminuèrent sensiblement & semblèrent annoncer un prompt rétablissement; mais la diminution de ces symptômes ne fut suivie d'aucun des signes critiques qui, chez les autres malades, terminoient avantageusement la maladie. Une expectoration de matières pituiteuses & crues, en tenoit lieu.

(a) Troarn est un petit bourg de basse Normandie, situé au dix-septième degré 29 minutes de longitude, & au quarante-neuvième degré 14 minutes de latitude, trois lieues à l'est de Caën, un quart de lieue à l'ouest de Saint-Samson, bâti sur une hauteur, entourée de marais depuis le nord jusqu'au sud-ouest, du sud-ouest au nord par une étendue considérable de bois & de bruyère. Ce bourg, percé par la grande route de l'ouest à l'est, est exposé, sur-tout du côté de l'est, aux vapeurs & aux brouillards d'une étendue de près de trois lieues de marais.

Après quelques jours d'un mieux apparent, la toux devint plus fréquente, la fièvre redoubla chaque jour, les crachats furent muqueux & piteux; les urines, qui avoient coulé convenablement depuis le commencement de la maladie, se supprimèrent peu-à-peu, au point que le malade n'en rendoit pas, à différentes reprises, plus d'un verre en vingt-quatre heures. Les jambes s'œdématisèrent; le ventre se gonfla, & présenta, à l'extérieur, les signes d'une hydropisie commençante.

Courci, justement alarmé sur son état, cessa de suivre les conseils du chirurgien qui l'avoit traité jusqu'alors, pour se livrer à un de ces hommes aussi vils qu'ignorans, qui font profession de duper le public, en prétendant deviner à l'inspection de l'urine, quelle est la maladie sur laquelle on les consulte, & pour laquelle ils donnent des remèdes qui emportent plus souvent le malade que la maladie. Des médicamens trop actifs lui firent sentir la faute qu'il avoit faite. La toux devint plus opiniâtre; la position sur le côté fut impossible; la fièvre ne quittoit presque pas; les joues étoient plus colorées que dans l'état de santé; une chaleur cuisante se fit sentir dans les mains

60 EFFETS DU POLYGALA

& sous les pieds ; la poitrine se couvrit de sueurs ; l'amaigrissement fut considérable ; l'excrétion des urines parut encore diminuer ; l'œdème des jambes se communiqua aux cuisses ; la fluctuation se manifesta dans le bas-ventre : enfin , après des anxiétés & des angoisses considérables , *Courci* rendit une quantité prodigieuse de pus blanc , fourni par une vomique.

Telle fut l'histoire qui me fut faite de la maladie de *Courci* , lorsque je fus appelé pour le voir , une heure après la rupture de la vomique , le 10 février , environ six semaines après l'invasion de sa maladie. Il étoit alors abattu ; le pouls étoit mou , foible & inégal. Je conseillai , pour boisson pendant la nuit , l'infusion de mille - pertuis dans l'eau de gruau. Le malade continua de cracher pendant la nuit des matières semblables à celles dont il avoit rendu la veille une si grande quantité. Le pouls reprit sa force ; la toux fatiguoit moins depuis la rupture de la vomique ; la langue étoit blanche , sans être couverte de beaucoup de saburre ; il y avoit de l'appétit ; le ventre étoit paresseux.

Instruit de tout ce qui s'étoit passé depuis le commencement de la maladie ,

mon prognostic ne devoit pas être à l'avantage du malade. Cependant, son âge & la bonne constitution me rassurèrent un peu. L'indication la plus pressante à remplir, me parut être de favoriser l'expulsion de la matière purulente, afin d'en empêcher la résorption; de cicatrifer l'ulcère, & de détendre le bas-ventre.

Je conseillai la décoction de deux gros de polygala de Virginie dans quatre verres d'eau, pour réduire à deux, auxquels je fis ajouter une demi-once d'oxymel scillitique : l'un de ces verres étoit pris le matin, l'autre l'après midi. L'infusion conseillée la veille, fut continuée. Un lavement émollient procura une selle de matière dure, ce qui fut cause qu'on le répéta le lendemain. Bientôt il n'en fut plus besoin, le canal intestinal ayant repris ses fonctions.

Le polygala & l'oxymel produisirent d'abord une augmentation de la toux, qui ne tarda pas à être suivie d'une copieuse expectoration purulente. La quantité expectorée en quatre jours depuis la rupture de la vomique, équivaloit à quatre pintes. La fièvre diminua en proportion de la quantité du pus expectoré.

Après six jours de ce traitement, se-

62 EFFETS DU POLYGALA

condé par un régime approprié, les urines commencèrent à couler plus abondamment : elles contenoient beaucoup de sédiment blanc, que je jugeai être purulent. Chaque jour leur quantité augmentoit, & je ne tardai pas à m'apercevoir que le ventre perdoit de sa grosseur. L'expectoration diminua sensiblement; les crachats n'avoient aucun mauvais goût; l'appétit augmentoit; le sommeil étoit tranquille; la chaleur cuisante des pieds & des mains se dissipa, & la fièvre diminua. J'augmentai la dose du polygala & de l'oxymel scillitique; je substituai à l'infusion de mille-pertuis, une tisane apéritive nitrée & émulsionnée, & je permis la bouillie de fécule de pomme de terre.

Les urines coulèrent si abondamment, que le malade en rendoit plus de trois pintes en vingt-quatre heures, quoiqu'il ne consommât pas autant de boissons. Une sueur générale succéda à celle qui d'abord ne s'étendoit que sur la poitrine. Le bas-ventre se débarrassa, & se trouva bientôt dans l'état naturel. Peu-à-peu l'œdème des extrémités inférieures disparut; elles furent pendant long-temps couvertes de sueur. La disparition de la fièvre & la diminution des crachats, après

vingt jours de traitement, me firent supprimer le polygala, l'oxymel & la tisane apéritive; j'y substituai douze grains de pillules balsamiques de Morton, & l'infusion de mille-pertuis dans l'eau de gruau. Les pillules ne furent continuées que pendant huit jours. L'infusion de mille-pertuis & le lait ont terminé le traitement.

L'association de l'oxymel au polygala, a sans doute contribué à produire une partie des heureux effets auxquels ces deux malades doivent leur rétablissement. Les praticiens connoissent les propriétés incisives, stimulant & diurétiques de l'oxymel scillitique; mais ces propriétés ne feront point contester au polygala le bien qu'il a produit. Les observations que M. *Baumes* vient de publier, tom. lxxiv, pag. 63 du Journal de médecine, sur les heureux effets de ce médicament administré seul, prouvent évidemment la confiance qu'il mérite.



OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS

*Sur les bains d'Aix dans le pays de Foix;
par M. NAUDINAT, médecin à
Montauban.*

Je suis d'un tempérament maigre & bilieux, âgé de soixante cinq ans, & je jouissois d'une bonne santé, lorsque vers la fin du mois de juillet 1786, je fus attaqué d'une douleur rhumatismale sur la partie antérieure & moyenne de la cuisse gauche. La fièvre, qui se déclara en même temps, fut si vive, qu'on fut obligé de réitérer quatre fois la saignée. Je fus, dans l'espace d'un mois, purgé huit fois, pour détruire la putridité qui se manifesta. On essaya inutilement diverses applications sur l'endroit de la douleur. Le vingtième jour de ma maladie, l'âcre rhumatismal se porta sur les fausses-côtes du côté gauche. Un vésicatoire sur cette partie, & un autre sur la cuisse, dissipèrent d'abord mes douleurs; mais ce calme ne dura que cinq jours : au bout de ce temps, l'humeur rhumatismale se jeta sur la région lombaire, & sur la partie antérieure de la cuisse droite : quelques jours

après, la gauche en fut aussi affectée. Ces divers maux tenoient mon corps courbé, & rendoient ma démarche difficile, chancelante & douloureuse. La tisane de squine, coupée avec le lait de vache, le lait pur, que je pris soir & matin, & un régime exact, réparèrent un peu l'appauvrissement de mon sang, & apportèrent quelque foible soulagement à mes douleurs, sans cependant qu'il me fût possible de me redresser. Je passai l'hiver & le printemps dans cette triste situation. J'usai, dans cette dernière saison, des bouillons tempérans, des boissons légèrement diaphorétiques & de beaucoup de petit-lait.

Leurs effets étoient si peu sensibles, que je pris le parti de recourir au moxa, & je fis brûler deux cylindres de coton sur les lombes, & deux sur les cuisses, dont j'entretins pendant un mois la suppuration; ces cautérisations diminuèrent seulement mes souffrances, & me donnèrent la facilité de me redresser un peu, mais sans me tirer du déplorable état où j'étois réduit.

Fatigué, rebuté de tous ces remèdes, & entièrement découragé par leur peu d'efficacité, je pensois à recourir aux eaux thermales, lorsque j'eus connoissance

66 OBSERVAT. ET RÉFLEXIONS

du traité sur les eaux thermales d'Ax. La méthode de les employer, leur manière d'agir, & les observations qui en constatent les vertus, y sont si bien présentées, que je me rendis à Ax le 20 août 1787, dans l'espoir de trouver en elles une grande ressource, ainsi que dans les avis de M. *Pilhes*, auteur de ce traité, & médecin intendant de ces eaux. Il me conseilla d'abord des bains, dont la chaleur étoit à 30 degrés du thermomètre de *Réaumur*. Je passai aux bains à 33 degrés de chaleur, ensuite aux bains à 36 degrés & demi, & je terminai ce traitement par six douches que je reçus sur les reins & sur les deux cuisses. La chaleur en étoit au trente-huitième degré. Je buvois, chaque matin, les eaux du Breil & celles d'Escanous. Je pris en tout trente-trois bains & six douches.

C'est à l'action de ces eaux, & à leur administration méthodique sous ces différentes formes, que je suis redevable du libre exercice des extrémités inférieures & de ma santé.

R É F L E X I O N S.

J'ai examiné avec attention les eaux minérales d'Ax, & la manière arbitraire

dont les malades s'y conduisent. Je me suis convaincu que pour le bien de l'humanité, les médecins devroient aller reconnoître eux-mêmes, sur les lieux, les eaux minérales, & y séjourner quelque temps pour apprécier au juste leurs vertus, & se rendre témoins des abus, des imprudences que les malades y commettent, du mauvais régime qu'ils y gardent, des dangers auxquels ils s'exposent. La plupart des personnes de l'art ne connoissent les divers bains d'eaux thermales, que sur des exposés dictés souvent par l'intérêt ou l'enthousiasme, sur des préventions, pour ou contre, formées par de bons ou de fâcheux effets dépendans purement du hasard. J'ai vu bien des malades ne suivre que leur caprice dans le choix des bains ou des fontaines. J'en ai vu certains, dont les nerfs étoient dans l'inertie ou dans une atonie, principe de paralysie, ne chercher que les sensations agréables d'un bain doux : un de ceux-là tomba, bientôt après, dans un état paralytique, dont il est à craindre qu'il ne se relève jamais. Il en est qui, rapportant des tiraillemens nerveux à une humeur rhumatismale, prennent imprudemment des bains chauds qui les augmentent, en irritant le système des nerfs.

Rien n'est si commun que de voir arriver des malades attaqués de douleurs de rhumatisme fixes & invétérées, se faire doucher sans y être préparés par des bains tempérés, lesquels, en donnant de la fluidité aux humeurs & de la souplesse aux solides, auroient facilité la résolution de l'engorgement rhumatismal, tandis qu'il devient plus fixe par l'abus précipité des douches. Beaucoup de malades, quoique atteints d'affections graves & souvent invétérées, ne passent que dix ou douze jours aux bains, se retirent aussi malades, & reprochent aux eaux le défaut d'une guérison qu'ils auroient vraisemblablement obtenue, s'ils y avoient séjourné le temps nécessaire, en suivant les avis des personnes de l'art.

Les fontaines appropriées aux diverses maladies, & dont la chaleur graduée s'étend depuis le bain frais jusqu'au bain chaud à trente-neuf degrés, exigent une direction éclairée. Le traitement des maladies par les eaux minérales, ne peut être dirigé que par un médecin versé dans leur administration. Il n'est presque pas de partie du corps qu'on n'y expose. J'ai vu la douche sur les sinus frontaux, guérir un engorgement & des douleurs anciennes de cette

partie, en excitant l'excrétion d'humeurs épaisses, purulentes & sanguinolentes. J'ai vu fondre, par son action, un engorgement invétéré des testicules, & une tuméfaction de la matrice, accompagnée de vives douleurs. Je dois ici rendre justice aux talens de M. *Pilhes*; c'est avec le plus grand succès qu'il a mis en œuvre, cette année, toutes ses ressources pratiques, sur-tout dans les traitemens des diverses maladies des pauvres, qui ont été attirés en foule aux eaux d'Ax; par la bienfaisance de madame la princesse *Schakouskoy*. Cette dame, dont le rang & la naissance sont les moindres avantages qu'elle ait reçus de la nature, s'est rendue aux bains d'Ax; le bruit de ses charités s'est répandu dans la province. Elle a, pendant quatre mois, nourri tous les jours quinze pauvres. M. *Pilhes*, dépositaire de ses largesses, fut chargé du détail de leur entretien, & de leur logement. Ces pauvres, revenus chez eux en meilleure santé, bénissent, avec leur famille, la princesse bienfaisante qui a pourvu à tous leurs besoins.

On a répandu dans le public quelques libelles, où l'on attaque le traité analytique des eaux d'Ax & d'Ussat; ces critiques n'en imposeront jamais qu'à ceux

qui n'ont pas été à portée de vérifier les assertions de l'auteur, dont les rapports sont conformes à la vérité.

L'odeur hépatique, l'abondance des dépôts sulfureux, de belle couleur de citron, les glaires favonneuses, & l'onduosité des eaux d'Ax, annoncent leurs vertus & leur analogie avec celles de Barèges & de Banières de Luchon. Ce sont des témoignages que les sens ne peuvent refuser, & qui sont confirmés par les effets qu'elles produisent.

Ces eaux sont particulièrement efficaces contre toutes les maladies provenant de congestion, contre les empâtemens des viscères & des glandes, contre le rhumatisme humoral, les dartres, les pertes blanches des femmes, contre les vices de la limphe, contre tous les maux qu'on attribue à cet hétérogène que le vulgaire appelle *lait répandu*.

Les excellentes observations de M. de Brieuve sur les eaux thermales de Bourbon-l'Archambault, de Vichy & du Mont-d'or, sont terminées par un *post-scriptum*, où l'on trouve un précis sur les vertus des eaux d'Ax. Cet auteur ajoute, *qu'il est peu de sources auxquelles la nature ait prodigué autant d'avantages, & qui doi-*

vent jouir d'une plus grande célébrité ; si M. Pilhes , qui en a fait l'exposé , ne s'est point laissé séduire par l'amour de la patrie.

OBSERVATION

Sur une hémorrhagie survenue à la suite de la fracture du tibia ; par M. GIMÈS, ancien chirurgien-major des vaisseaux du Roi , maître en chirurgie à Argentan.

Le samedi 11 septembre 1784 , le nommé Pâris , de la paroisse de Fleury , proche Argentan , âgé de quarante cinq ans , Journalier de campagne , lequel jouissoit d'un de ces heureux tempéramens , dont l'intégrité des fonctions sembloit ne pouvoir être dérangée que par des violences extérieures , prêtoit son secours pour relever une charrette qui avoit versé , & qu'on ne vouloit pas décharger pour la remettre sur ses roues. Il fut employé à fouler sur le derrière qu'on croyoit le moins chargé ; mais comme , au contraire , il l'étoit le plus , cette partie , entraînée par son propre poids , renversa ce malheureux , & sa

jambe droite se trouva prise sous cet énorme fardeau.

On le transportoit chez lui, lorsque passant devant une maison de campagne, il demanda qu'on eût la bonté de l'entrer pour s'y reposer un instant. (Ce fut chez M. de *Senival*, qui le reçut avec cet esprit de charité qui caractérise les âmes sensibles, & qui ne voulut pas souffrir qu'on l'emportât dans sa chaumière. Sa commisération le porta à lui donner tous les secours qu'il eût pu se procurer à lui même en pareil cas, & même à le retenir chez lui jusqu'à ce qu'il fût en état de reprendre son travail.)

Un chirurgien du voisinage donna ses soins au blessé ; mais une hémorrhagie, survenue le 28 du même mois, laquelle se renouveloit trois ou quatre fois toutes les vingt-quatre heures, inquiéta ses bienfaiteurs, & les détermina à demander d'autres secours.

Ce fut le 6 du mois suivant (octobre) que je fus appelé auprès de ce malade. On n'avoit, jusqu'à cette époque, opposé aucuns moyens pour se rendre maître du sang ; le pouls du malade étoit foible & les syncopes fréquentes.

A l'inspection de la partie blessée, j'observai une infiltration considérable de sang

sang dans tout le tissu de la jambe & du pied, & quelques phlyctènes commençoient à s'élever autour d'une plaie contuse, située au tiers inférieur & interne de la jambe droite ; le fond de cette plaie ne présentoit qu'un tissu cellulaire, si fort boursofflée par l'air & le sang, qu'il surpassoit de beaucoup les bords, de sorte que ce fut avec beaucoup de peine que je pus trouver une issue pour introduire mon stylet ; y étant enfin parvenu, je l'insinuai à quatre ou cinq pouces de profondeur, en le dirigeant du côté de la partie supérieure de la jambe. Je sentis au bout de mon instrument que le tibia étoit dénudé & inégal : circonstance qui me détermina à proposer la dilatation de cette plaie, pour prévenir les accidens redoutables qui sont la suite ordinaire des grandes contusions des os, espérant d'ailleurs que ce moyen pourroit me faire découvrir la source qui fournissoit le sang. Je procédai à cette dilatation le 9 du même mois. L'incision, faite dans toute l'étendue de la dénudation de l'os, manifesta une fracture transversale du tibia, avec un léger déplacement suivant son épaisseur ; cette connoissance me donna de forts indices sur la cause de l'hémor-

rhagie ; & voici quelles furent mes réflexions.

Le coup avoit été reçu sur la face interne du tibia , conséquemment cet os, ployé en dehors au-delà de sa ductilité, ayant dû se rompre dans cette direction, l'artère tibiale antérieure, qu'on fait être située très-près de la face externe de cet os, avoit pu être rencontrée par les aspérités des bouts fracturés, & ses tuniques externes en être déchirées, mais l'effusion du sang n'avoir eu lieu qu'après la rupture des tuniques internes. En effet, l'hémorrhagie ne s'est déclarée que le dix-septième jour de la fracture. Il étoit cependant possible que les choses se fussent passées tout autrement ; car, comme le malade n'avoit aucun bandage qui eût rapport à la fracture, qu'il souffroit de cruelles douleurs, & qu'il avoit sa jambe presque toujours en mouvement pour trouver quelque position qui pût le soulager, on conçoit que l'une ou l'autre des artères tibiales, & même toutes les deux, auroient pu être ouvertes dans les différens mouvemens que faisoient les bouts résultans de la fracture. Cette dernière hypothèse pouvoit cependant être gratuitement conçue, puisque le péroné n'ayant point partagé l'accident, ne pou-

voit permettre que difficilement au bout fracturé, assez de déplacement pour atteindre les artères : l'intégrité du péroné assuroit également le bon état de la troisième artère de la jambe qui porte son nom. Bien qu'il fût probable que l'ouverture fût à l'artère tibiale antérieure, je n'en étois pas assez convaincu pour agir avec sécurité.

Dans cette alternative, qui pouvoit devenir funeste au blessé, je n'avois (parmi tous les moyens connus pour arrêter l'hémorrhagie) que la compression ; mais ce moyen me paroissoit d'une bien foible ressource dans un cas si urgent, ne pouvant d'ailleurs exercer la compression que dans l'endroit où l'artère fémorale perce le troisième abducteur de la cuisse : procédé qui n'eût pas été sans inconvénient, vu l'état de la partie.

J'avois vu plusieurs fois ce procédé, employé seul, entraîner les suites les plus funestes. Entr'autres faits de cette nature, en voici un bien frappant par son analogie avec celui que je publie. J'étois dans un des plus grands hôpitaux du royaume ; on y conduisit un soldat qui avoit reçu un coup de sabre sur le tiers inférieur de l'avant-bras, en voulant parer

un coup qui auroit porté sur la tête. L'os cubitus & l'artère cubitale avoient été coupés, & l'hémorrhagie étoit considérable. On pansa la plaie avec méthode. Le tourniquet de M. *Petit* fut appliqué sur l'artère brachiale, pour la comprimer à l'endroit où, quittant la gouttière bicipitale, elle sort d'entre les attaches des grands ronds de l'omoplate, très-large du dos, & grand pectoral. Cette compression fut méthodique. Des élèves qui se relevoient pour maintenir le tourniquet en place, & pour comprimer l'artère sous-clavière à l'endroit où elle passe sur la première côte, assuroient le succès de ce procédé, s'il eût eu à réussir. Malgré tous ces soins, l'hémorrhagie se renouveloit de temps à autre; &, soit effet de la compression, ou de la stagnation du sang infiltré qui croupissoit depuis long-temps dans le tissu des parties de l'avant-bras & de la main, l'engorgement excessif y détermina la gangrène, & on fut réduit à la triste nécessité d'en venir à l'amputation.

Toutes ces considérations me firent rejeter la compression pour chercher le moyen de m'assurer quelle artère étoit lésée. A cet effet, je remplis de charpie la plaie que je venois de dilater, j'élevai

par-dessus des compresses graduées, & je fis un bandage médiocrement serré.

Comme le malade étoit à trois quarts de lieue de mon domicile, ce ne fut que le lendemain que je le vis. Les choses étoient dans le même état, mais le sang avoit été contenu. Je laissai subsister l'appareil. Le 11, je levai la bande, en soutenant toutes les pièces qui étoient sur la plaie, & en faisant les recherches les plus exactes sur le trajet de l'artère tibiale antérieure; je crus sentir quelque pulsation, mais si peu sensible, que je craignois d'être trompé par l'espoir que j'avois de pouvoir déterminer une tumeur anévrysmale. Le lendemain mes doutes s'évanouirent par la certitude la plus complète; une légère tumeur s'éleva, & les pulsations furent manifestes. La mauvaise odeur que la plaie exhaloit me détermina à lever l'appareil pour le renouveler. Il n'y eut point d'hémorrhagie pendant ces manœuvres, mais le malade perdit un peu de sang pendant la nuit. Ce léger inconvénient n'empêcha pas que la tumeur anévrysmale ne fût très-sensible au pansement suivant. Les choses aussi favorablement disposées, je fis appeler des personnes de l'art (qui se rendirent le lendemain, 13 du même

mois,) afin de juger avec moi de la nécessité de mettre l'artère tibiale à découvert, pour en faire la ligature. Toutes les opinions se réunirent à mon avis.

La confiance que j'avois tâché d'inspirer à mon malade, lui donnoit une espérance qui ranimoit son courage, auparavant abattu, & le calme de son esprit avoit déjà procuré un heureux changement dans les fonctions indépendantes de son accident.

Le 14, je procédai à l'opération de la manière qui suit. Après avoir placé un tourniquet sur le lieu où l'artère fémorale perce le grand triceps, & m'être assuré du juste trajet de l'artère tibiale antérieure, j'incisai la peau du tiers inférieur & externe de la jambe, dans à-peu-près quatre pouces d'étendue, à cause de la profondeur de l'artère en cet endroit. Cela fait & l'aponévrose tibiale mise à découvert, je la perçai légèrement pour introduire la sonde cannelée, que je poussai entre les muscles & l'aponévrose jusqu'à l'angle supérieur de l'incision des tégumens; après quoi je l'incisai; je séparai ensuite avec le manche d'un scalpel & mes doigts, le muscle jambier antérieur du muscle extenseur du gros orteil, sans éprouver la moindre

difficulté, & l'artère fut à découvert. Je priai celui qui étoit chargé du tourniquet, de vouloir bien le lâcher; à l'instant le sang jaillit avec force : l'ayant fait referrer, & absorbé le sang avec la charpie, je pris une aiguille courbe garnie de plusieurs brins de fil cirés en forme de ruban, je la dirigeai vers le fond de la plaie pour saisir l'artère de manière à la prendre seule sur l'aiguille; je la tirai à moi avec ménagement : je fis un nœud simple & peu ferré. La même manœuvre fut faite au-dessous de l'ouverture de l'artère; après quoi je fis lâcher de nouveau le tourniquet; & voyant que le sang ne venoit plus, je fus assuré que la ligature étoit assez serrée : le tourniquet remis, je pansai le malade comme on le fait, en général, après ces sortes d'opérations.

Je fus obligé de lever l'appareil deux jours après, pour panser la première plaie, dont le mauvais état me donnoit de l'inquiétude : je trouvai les choses bien changées, les bords s'étoient affaîsés ainsi que le fond; tout le tissu cellulaire, qui avoit été distendu & infiltré de sang, formoit une couche gangréneuse qui couvroit toute cette plaie; la suppuration étoit ichoreuse & fétide; je

80 HÉMOR. A LA SUITE DU TIBIA.

panfai avec la charpie sèche, n'étant pas muni d'antiseptiques.

Au pansement suivant, tout le tissu cellulaire qui avoit été macéré par le séjour du sang, & ensuite mortifié, s'enleva avec le plumaceau, & la suppuration déjà établie étoit de bonne qualité. Le 18, je levai l'appareil de l'opération de l'anévrisme. La suppuration étoit également bien établie & louable. Je n'employai dans mes pansemens, pendant toute la cure, que de la charpie sèche.

Après quarante jours (à compter de celui de la ligature de l'artère), je fis lever le malade, qui n'éprouva d'autres accidens que ceux qui sont ordinaires à la suite des fractures. La plaie faite pour mettre l'artère tibiale à découvert, a suivi régulièrement, & sans aucune interruption, la marche que la nature emploie pour la cicatrisation; mais la plaie contuse qui avoit été dilatée, n'est parvenue à sa parfaite consolidation que quelques temps après, de légères exfoliations ayant occasionné de petits abcès de temps à autre. Le malade a pu battre en grange dans le mois d'avril suivant, & reprendre ses travaux les plus pénibles vers la fin de l'année.



OBSERVATION (a)

Sur une fragilité des os ; par M. GOODWIN, chirurgien à Eart-Soham en Suffolk, communiquée dans une Lettre au docteur HAMILTON, médecin à Ipswich, & par celui-ci au docteur SIMMONS, après y avoir ajouté quelques observations.

Marie Bradcock, pauvre femme de la paroisse de Dalinghoë, près du marché de Wickham, dans la province de Suffolk, pendant l'hiver de 1783, fut attaquée, dans la plupart des membres, de douleurs, qu'elle attribuoit à un rhumatisme, quand un jour, en traversant sa maison, elle se heurta le pied contre une brique, & ne fut pas peu surprise de le trouver fracturé près de la cheville.

Avant d'être parfaitement rétablie de cet accident, elle devint grosse : étant

(a) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. vj, troisième partie de l'année 1785, page 288 ; traduit par M. Affollant.

mal portante & foible, au moment que son mari l'aidoit à sortir du lit, son fémur gauche se cassa en deux, quoiqu'il n'eût été exposé à aucun effort particulier.

Elle accoucha heureusement, & bientôt son bras gauche se fractura près de l'épaule, en le posant simplement sur le cou d'une personne qui l'aidoit à se lever sur son lit. Cette fracture guérit aussi très-bien. Peu après (étant étendue dans son lit) son fémur gauche se cassa très-haut près de la hanche, & au bout de quelque temps plus bas, près du genou. Une de ses clavicules se cassa aussi sans violence. Son bras droit éprouva le même sort en levant de dessus la table un vase qui contenoit environ une chopine.

Elle souffre actuellement de la troisième fracture de son fémur droit, qui se fit dimanche dernier (pour s'être levée légèrement sur son lit,) à l'endroit même, ou près de cette partie du genou qui avoit été fracturée ci-devant, & qui étoit réunie par un calus.

On a laissé les os se réunir d'une manière irrégulière par le secours du bain & des bandages seulement. Il eût été dangereux de faire l'extension des membres; car la situation est si déplorable, qu'elle ne peut hasarder de se remuer,

même pour laisser faire son lit, dans la crainte que ses os ne se fracturent.

Elle est âgée de trente-deux ans, & d'un tempérament délicat ; elle a la fibre lâche, le teint blanc & les cheveux légèrement bruns. Actuellement elle est dans le sixième mois de sa neuvième grossesse. Sa manière de vivre a toujours été très-moderée ; jamais elle n'a pris de remèdes mercuriels, & elle a joui en général d'une assez bonne santé.

Avant que ses os se cassent, elle éprouve constamment, pendant plusieurs semaines, une douleur considérable à l'endroit même où la fracture doit se faire. Cette douleur va en augmentant jusqu'à ce que l'os soit fracturé, & elle cesse alors en peu de jours : l'os s'unit en cinq ou six semaines par un calus. Actuellement elle se plaint d'une douleur un peu au-dessus du coude, & d'après ce qu'elle a si souvent éprouvé, elle s'attend que son bras se cassera en cet endroit.

Cette malheureuse femme a eu, dans l'espace d'un an & demi, huit fractures, dont sept sont arrivées dans les douze derniers mois, & toutes sans aucune cause suffisante, ou du moins sans aucune cause externe à quoi on puisse les attribuer.

OBSERVATIONS ajoutées à la précédente ; par le docteur HAMILTON.

J'ai fait les recherches que vous m'aviez recommandées , relativement à l'observation que je vous envoyai dernièrement. J'ai aussi visité la malade, comme l'ont fait quelques centaines de personnes, parce que son histoire avoit été insérée dans le Journal d'Ipswich, pour engager les personnes charitables à envoyer leurs dons. Dans son urine ni dans sa transpiration , je n'ai rien trouvé qui différât de l'état de santé. A en juger par son teint & par d'autres circonstances, on seroit porté à soupçonner une disposition aux scrophules , quoiqu'elle n'ait jamais eu cette maladie. Elle m'a appris cependant que plusieurs personnes de sa famille en avoient été affligées, & que dans ce moment même un de ses enfans en étoient attaqué.

Sa cuisse droite est considérablement contournée, ce qui est dû à la manière irrégulière dont il a fallu souffrir que se fît la réunion de l'extrémité des os fracturés. Sa cuisse gauche a au moins le double de volume de la droite ; peut-

être cela est-il occasionné par la pression exercée sur les vaisseaux lymphatiques de cette partie, puisque la malade s'appuie constamment sur le côté gauche.

Ce que l'on vient de lire, & d'autres exemples de fragilité des os, que l'on peut trouver dans les livres, me donne la liberté d'ajouter celui d'une dame de cette ville, qui, après avoir souffert pendant long-temps d'un cancer au sein, auquel elle a succombé, eut une cuisse cassée, simplement en se levant de dessus son siège.

Détails (a) ultérieurs concernant une négresse, qui pratiqua sur elle-même l'opération césarienne.

Depuis que cette observation a paru pour la première fois, nous avons reçu quelques renseignemens curieux sur le même sujet, par le docteur *David Morton*, médecin très-recommandable alors à Kingston, dans la Jamaïque, & actuellement à Londres; c'est lui que le docteur *Brodbelt*, dans sa Lettre à M. *Cawley*, a cité comme ayant donné les

(a) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. vij, première partie de l'année 1786, page 61; trad. par M. *Affollant*.

soins à la malade. Nous apprenons de ce médecin que la négresse étoit bien con-formée , & grosse pour la quatrième fois ; qu'elle se fit l'incision, non pas avec un couteau bien tranchant, comme on l'a dit au docteur *Brodelt*, mais avec un couteau de boucher, dont la pointe étoit émouffée. La plaie, beaucoup plus large qu'il n'étoit nécessaire pour l'extraction du fœtus, fut cousue par une sage-femme négresse, qui, se contentant de faire rentrer les intestins, laissa le placenta dans la matrice.

Il étoit environ huit heures du soir quand la malade se fit l'incision. Le doct. *Morton*, qui la vit trois heures après, la trouva couchée à terre sur de la natte : elle étoit sans pouls ; il coupa aussitôt les points de suture, retira le placenta à travers l'ouverture ; & après avoir enlevé, avec beaucoup de soin, les morceaux de paille & les ordures que la sage-femme y avoit laissés adhérens, il recousit la plaie d'une manière convenable, & la pansa comme il est de coutume.

Le docteur *Morton* vit encore la malade le lendemain matin, à cinq heures ; alors son pouls se faisoit sentir distinctement au poignet, & elle étoit en état de parler. L'enfant mourut le cinquième

jour du tétanos , maladie extrêmement fatale aux nouveau-nés dans les climats situés entre les tropiques ; mais la mère , bien loin d'être attaquée de dysenterie & de périr au bout de onze jours , comme on le rapporta au docteur *Brodbelt* , se rétablit peu-à-peu , & la plaie fut complètement guérie en cinq semaines. Ce fait arriva en 1769 , & la négresse , aussitôt après la guérison , passa au pouvoir de M. *Philips* , de la paroisse de S. Thomas à l'Orient. Jaloux de connoître la suite de son histoire , le docteur *Morton* écrivit , il y a environ cinq ans , au chirurgien qui avoit soin de cette négresse , dépendante alors de M. *Philips* , & il apprit qu'à cette époque elle jouissoit d'une bonne santé , & qu'elle étoit accouchée depuis peu à terme , d'un enfant vivant. Tels sont les détails de ce fait très-curieux , dont il y a lieu d'espérer que le docteur *Morton* , lorsqu'il en aura le loisir , donnera au public un exposé plus circonstancié.



*NOUVELLE MÉTHODE de préparer
les fleurs de sel ammoniac martiales ;
extraite des annales chimiques de M.
CREEL, 1787, & traduite de l'allemand
de M. SCHILLER, de Rothenbourg ;
par M. COURET, élève en pharmacie
à Paris.*

La préparation des fleurs de sel ammoniac martiales, dit M. Schiller, étant depuis long-temps l'objet de mes réflexions, j'ai tenté plusieurs expériences pour en abrégér l'opération, & mes soins se sont portés sur-tout à les obtenir par la voie de la cristallisation, ou du moins d'une dessiccation ménagée. En conséquence j'ai préparé d'abord des fleurs de sel ammoniac martiales par la sublimation. Pour cela j'ai pris deux gros de limaille de fer non rouillée & très-pure, & quatre onces de sel ammoniac, ayant soin préalablement d'arroser la limaille de fer avec un peu d'acide marin, j'en ai fait évaporer l'humidité superflue. De cette manière, ce mélange m'a donné, 1°. une once d'alcali volatil caustique; 2°. deux onces de fleurs de sel ammoniac mar-

tiales, bien colorées en jaune; il s'est encore trouvé au fond du vaisseau quelques gros de sel marin à base martiale. J'ai examiné ces fleurs, & j'ai remarqué qu'elles étoient composées de deux sortes de sels neutres; savoir, d'un peu de sel marin à base martiale, & de sel ammoniac, dont l'acide peut être séparé très-facilement. Plusieurs observations préliminaires m'avoient déjà fait voir que les fleurs de sel ammoniac martiales, étoient composées de deux sortes de sels neutres. Ainsi ces dernières expériences étant confirmées, & voyant d'un autre côté la perte considérable en sel ammoniac, verres, charbons, &c. je fus obligé de chercher un autre procédé moins dispendieux & bien supérieur, en ce qu'il a l'avantage de pouvoir fixer, ou, pour mieux dire, d'assurer l'efficacité de ce médicament. En effet, plus les fleurs de sel ammoniac martiales sont riches en fer, plus elles ont de vertu dans les différentes maladies où l'on se propose de les administrer.

Voici le procédé.

Faites dissoudre une once de sel ammoniac dans une certaine quantité d'eau pure; ajoutez à cette dissolution une so-

lution de fer dans six gros d'acide marin délayé, autant qu'il lui en faut pour être parfaitement saturé, ce qui fait à-peu-près vingt-quatre grains. Faites évaporer le mélange dans un vase de terre ou de verre, en remuant toujours avec une spatule de fer jusqu'à siccité; de cette manière on obtiendra un sel ammoniacal martial, beaucoup plus chargé de fer que n'est celui qu'on prépare par sublimation (a).

(a) J'ai préparé aussi plusieurs fois en Allemagne des fleurs de sel ammoniac martiales, de la manière suivante: Je fais une solution de vingt-quatre onces de sel ammoniac dans suffisante quantité d'eau pure, à laquelle j'ajoute deux onces de limaille de fer bien pure, & je fais bouillir ce mélange, en ajoutant de nouvelle eau à proportion qu'elle s'évapore, jusqu'à ce que tout le fer soit dissout. Alors je filtre la liqueur saline, & la fais évaporer à siccité. Par ce procédé j'obtiens, sans avoir recours à l'acide marin, comme a fait M. Schiller, un sel ammoniac chargé de fer autant qu'il peut l'être. (*Note du traducteur françois.*)



*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de mai 1788.*

La colonne de mercure s'est soutenue, du premier au quatorze, de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes, à l'exception du 6 & du 9, où elle s'est abaissée, à midi seulement, à 27 pouces 11 lignes; elle s'est abaissée, du quinze au dix-neuf, de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 10 lignes; elle s'est relevée, le dix-neuf au soir, à 28 pouces, & s'est soutenue de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes jusqu'au vingt-six, où elle s'est abaissée, & a continué jusqu'au trente-un, de 27 pouc. 11 lign, à 27 pouces 8 lignes: elle s'est relevée, le trente-un au soir, à 28 pouces.

La colonne s'est élevée pendant ce mois à 28 pouces 4 lignes; elle s'est abaissée à 27 pouces 8 lignes, ce qui fait une différence de 8 lignes.

Du premier au quinze, le thermomètre a marqué, au matin, de 6 à 12; à midi, de 8 à 20; au soir, de 7 à 15.

Pendant cette quinzaine, les vents ont soufflé cinq jours N-N-E., trois jours N-E., un jour E., un jour E-S-E., trois jours O-S-O., deux jours O. Le ciel a été serein trois jours & tout le quatrième, où il y a eu une forte brume le soir; un jour couvert & pluvieux; & variable dix jours. Il y a eu trois fois de l'orage avec tonnerre, une fois de la grêle, trois journées avec des averse fréquentes : le vent N-N-E violent deux fois.

Du seize au trente-un, le thermomètre a marqué, au matin, de 6 à 13; à midi, de 11 à 22; au soir, de 7 à 16.

Le ciel a été beau deux jours, pluvieux, couvert, orageux huit jours : il y a eu sept fois du tonnerre, deux aurores boréales. Les vents S-E. & S-S-E. ont été forts.

Le degré de la plus grande chaleur a été 22, le moindre 6; ce qui fait une différence de 16 degrés.

L'hygromètre est monté de 8 à 12 pendant la première quinzaine, & de 4 à 10 la seconde.

Il est tombé à Paris, pendant ce mois, 2 pouces 7 lignes 2 dixièmes d'eau.

La température humide & froide du mois précédent, est devenue assez promptement chaude, de manière que les derniers jours d'avril & les premiers de mai, la chaleur a été vive & s'est soutenue jusqu'au onze, où elle a commencé à se tempérer & à se refroidir, le quatorze & le quinze, par N-E., qui étoit fort ; & a continué par un temps pluvieux du quinze au vingt-trois, où elle s'est réchauffée, & s'est maintenue dans cet état jusqu'au trente-un, malgré les fréquens orages, les averse, le tonnerre, &c.

Cette température n'a point diminué les affections catarrhales ni arthritiques qui ont continué de régner ; les rhumes, les douleurs de ventre, les dévoiemens ont été aussi nombreux que le mois précédent : il s'est manifesté de plus des dyssenteries blanches ou muqueuses. Les maux de gorge, les fluxions, les ophthalmies, ont été très-inflammatoires, & ont exigé des saignées répétées, & même des

locales. Il y a eu quelques maux de gorge qui ont dégénéré en gangrène ; mais toutes ces affections ont cédé facilement aux moyens indiqués.

Les douleurs vagues, les courbatures, les maux de tête, accompagnés d'étourdissemens, ont été fréquens ; mais une ou deux saignées, les délayans & les purgatifs, ont dissipé facilement ces accidens.

Les éruptions ont été communes aux enfans & aux adultes ; la rougeole a régné sur les enfans ; quoique régulière & bénigne, elle a exigé les émétiques réitérés & les purgatifs, en raison des engorgemens glanduleux desquels peu d'enfans ont été exempts. Les petites véroles ont été bénignes & très-douces ; il y en a eu peu de confluentes, & celles-ci ont encore été très-bénignes.

Les maladies aiguës de la poitrine ont été constamment compliquées avec l'affection rhumatismale ; elles ont été plus inflammatoires que le mois précédent ; elles n'ont cependant point été fâcheuses,

non plus que les fièvres inflammatoires, dont les résultats ont été favorables.

Les fièvres mésentériques ont été très-communes, leur marche en général très-lente, sans être plus fâcheuses que celles du mois précédent.

Les fièvres intermittentes ont été peu nombreuses, & se sont terminées comme les fièvres printannières; les anomalies ont été en proportion plus nombreuses, & nullement rebelles.

Il est cependant à remarquer que pendant ce mois les affections scorbutiques ont été très-nombreuses, & celles dépendantes de la veine-porte. Il y a eu beaucoup de toux sèches, quinteuses, avec douleur & gonflement d'estomac qui en dépendoient, & que l'application des sangsues a dissipées sur le champ; mais le retour des accidens ne tardoit pas à se manifester, si on n'avoit pas soin de redonner du ton à ces organes.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A I 1788.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au matin.</i>	<i>Dans l'après- midi.</i>	<i>Au soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>Dans l'a- près-midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>Degr.</i>	<i>Degr.</i>	<i>Degr.</i>	<i>Ponc. Lig.</i>	<i>Ponc. Lig.</i>	<i>Ponc. Lig.</i>
1	11, 9	20, 1	15, 7	28 2, 2	28 2, 0	28 1, 7
2	12, 1	19, 1	14, 1	28 1, 7	28 1, 4	28 1, 5
3	10, 2	15, 3	9, 1	28 2, 0	28 2, 3	28 2, 0
4	9, 6	17, 5	13, 8	28 1, 9	28 1, 0	28 1, 4
5	10, 6	17, 6	12, 5	28 1, 4	28 0, 7	28 0, 5
6	11, 8	19, 4	12, 5	28 0, 1	27 11, 6	28 0, 1
7	12, 6	17, 5	11, 9	28 0, 2	28	28 0, 4
8	12, 6	16, 2	10, 5	28 0, 7	28 0, 3	28 0, 5
9	11, 5	18, 1	10, 3	28	27 11, 6	28 0, 3
10	11, 7	14, 1	8, 1	28 0, 9	28 1, 5	28 1, 5
11	9, 1	15, 2	11, 3	28 2, 8	28 2, 4	28 2, 7
12	11, 4	15, 1	11, 9	28 3, 5	28 3, 7	28 2, 9
13	9, 8	18, 8	14, 3	28 3, 2	28 2, 9	28 2, 2
14	6, 8	13, 2	9, 5	28 1, 5	28 0, 6	28 0, 8
15	6, 5	8, 8	7, 2	27 11, 3	27 11, 2	27 11, 0
16	6, 5	11, 7	7, 7	27 11, 0	27 10, 1	27 10, 9
17	6, 8	11, 1	7, 8	27 10, 5	27 10, 7	27 10, 4
18	8, 5	14, 6	8, 9	27 11, 0	27 10, 8	27 11, 5
19	8, 9	13, 4	7, 5	27 11, 3	27 11, 3	28 0, 9
20	9, 0	14, 7	11, 7	28 1, 7	28 2, 3	28 3, 0
21	9, 1	16, 3	9, 0	28 3, 8	28 3, 6	28 4, 2
22	8, 3	15, 9	15, 0	28 4, 4	28 3, 4	28 3, 4
23	10, 8	18, 6	12, 0	28 3, 5	28 2, 8	28 1, 0
24	10, 7	20, 2	13, 2	28 1, 8	28 1, 7	28 1, 5
25	12, 6	20, 7	12, 3	28 1, 7	28 2, 0	28 1, 3
26	12, 6	22, 1	13, 4	28 0, 8	28 0, 1	27 11, 9
27	12, 3	21, 1	16, 5	28	27 11, 8	27 10, 2
28	13, 4	20, 5	13, 8	27 9, 9	27 9, 3	27 9, 3
29	11, 8	20, 0	12, 0	27 8, 8	27 8, 5	27 8, 5
30	12, 2	18, 9	10, 6	27 8, 6	27 8, 5	27 9, 7
31	10, 8	16, 5	10, 3	27 10, 8	27 10, 7	28 0, 5

ETAT

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après midi.</i>	<i>Le soir.</i>	<i>Vents domi- nans dans la journée.</i>
1	Ciel pur.	Quelq. nuag.	Couv. brume.	Calme.
2	Ciel pur.	Ciel pur.	Ciel pur, vent.	N-N-E.
3	Beau ciel, vent.	Vent.	Un peu couv.	N-N-E.
4	Beau tems, v.	Beau, ton. v.	Beau, vent.	N-N-E.
5	Ciel pur.	Ciel pur.	Ciel pur.	E.
6	Ciel pur.	Chargé de va- peurs.	Averse à 7 h. tonnerre.	E-S-E.
7	Beau soleil.		Cou. en part.	O-S-O.
8	Couvert.	Eclairci.	Pur.	Calme.
9	Averse à 6 h.	Soleil & pluie, grêle tonn.	Beau.	O-S-O.
10	Clair & co. alt.	<i>De même.</i>	Vapeurs.	O.
11	Beau temps.	Beau temps.	Couvert.	Calme.
12	Ciel pur.	Ciel pur.	Ciel pur.	N-E.
13	Ciel pur.	Ciel pur.	Ciel pur.	N-E.
14	Ciel à demi-c.	<i>De même.</i>	Beau temps.	N-E.
15	Couv. & pluv.	<i>De même.</i>	<i>De même, ve.</i>	N-N-E.
16	Gr. averse à 11 heur. & dem.	Averse à 4 h.	Eclairci.	N-E.
17	Couvert.	Couv. pluie.	Couvert.	Calme.
18	Beau, tonne. vers midi.	Pluv. tonn. à 5 heures.	Pluvieux.	Calme.
19	Couvert.	Averses fréqu. tonnerre.	Assez beau.	O-N-O.
20	Couvert.	Assez beau.	Ciel pur.	N.
21	Cl. & c. altern.	Averse à 1 h.	Beau.	N-N-O.
22	Ciel pur.	Beau, de nuag.	Couvert.	N-N-E.
23	Nuages.	Nuages.	Ciel pur.	Calme.
24	Ciel pur.	Quelq. nuag.	<i>Aurore bor. à 10h. un quart</i>	Calme.
25	Ciel pur.	Quelq. nuag.	<i>Aurore bor. à 11 heures.</i>	S-E.
26	Assez beau.	Assez beau.	Vent assez fort	S-E.
27	Ciel pur.	Ciel pur.	Couvert.	S-E.
28	Couvert.	Couvert.	Ave. & ton. v.	S-S-E.
29	Beau temps.	Gr. averse, to.	Gr. averse, to.	S-O.
30	Couvert.	Av. fréq. ton.	Couvert.	S-S-O.
31	Co. en gr. par.	Pluvieux, ton.	Couvert.	Calme.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 20 7 deg.

Moindre degré de chaleur. . . 6 5

Plus grande élévation de *pouc. lig.*

Mercure..... 28 4, 2

Moindre élév. de Mercure.... 27 8, 6

Nombre de jours de Beau.... 15

de Couvert, . 11

de Nuages.. 6

de Vent.... 5

de Tonnerre. 7

de Pluie, ... 11

Quantité de Pluie 2 pouc. 7 lig. 9

Le vent a soufflé du N..... 1 fois.

N-E..... 4

N-N-E..... 5

N-N-O. . . . 1

S-E..... 3

S-S-E. 1

S-O. 1

S-S-O..... 1

E..... 1

E-S-E..... 1

O..... 1

O-S-O. 2

O-N-O. 1

Calme..... 8

TEMPÉRATURE, Elle a été fort chaude.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de mai 1788; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps a été d'une température plus douce que de coutume, dans le cours de ce mois, & il y a eu plus de jours sereins que cela n'arrive d'ordinaire dans cette contrée. Nous avons même effuyé, vers la fin du mois, quelques jours de chaleur. Le 25, le 26 & le 27, la liqueur du thermomètre s'est élevée à 21 degrés au-dessus du terme de la congélation, & le 28 elle s'est portée à 22 degrés $\frac{1}{2}$.

Le mercure, dans le baromètre, a toujours été observé au-dessus du terme de 28 pouces ou très-près de ce terme, jusqu'au 28 du mois. Le vent a presque toujours été au nord.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 22 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 6 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$, & son plus grand abaissement a été de 27 pouc. 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 13 fois du Nord.

9 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

8 fois du Sud.

E ij

6 fois du Sud vers l'Ouest.

3 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 14 jours de temps couvert ou nuageux.

9 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse
durant la plus grande partie du mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille dans
le mois de mai 1788.*

La petite-vérole a été la maladie dominante de ce mois ; mais elle a été presque bornée aux enfans, & elle n'avoit point un caractère fâcheux. La fièvre putride vermineuse s'est considérablement étendue parmi le petit peuple, & elle y a fait quelques ravages ; à quoi a contribué beaucoup le défaut de traitement convenable dans le principe de la maladie. Plusieurs personnes ont aussi été attaquées de la fièvre double-tierce continue, n'ayant pas un caractère aussi fâcheux. Les fièvres tierces étoient encore fort communes.

La pleuro-péritonéumonie a été encore assez commune ce mois. Elle étoit purement inflammatoire dans la plupart des sujets. La pneumonie s'est ensuivie dans ceux en qui la maladie n'a pu être jugée ni par une expectoration louable, ni par des selles bilieuses.

Nous avons vu aussi nombre de personnes attaquées de mal de gorge, & d'autres d'embarras phlogistiques dans les entrailles, qui étoient fort opiniâtres.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Nova aſſa helvetica phyſico-mathematico-anatomico-botanico-medica, &c.
Nouveaux Mémoires helvétiques de phyſique, de mathématiques, d'anatomie, de botanique & de médecine, enrichis de planches en taille-douce; premier volume. A Bâle, chez Schweighauſer; & à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1787, in-4°. de 317 pag. Prix 6 liv.

1. L'impreſſion des Mémoires de la Société phyſico-médicale de Suiffe a été interrompue, durant dix ans, par la perte ſucceſſive de pluſieurs de ſes membres, MM. *Jean-Henri Reſpinger*, docteur en médecine de la Faculté de Bâle, & ſecrétaire de la Société, le baron *de Haller* & ſon fils, *Sulzer*, *Lambert*, *Zwinger*, *Euler* & *Daniel Bernoulli*, parent du ſecrétaire actuel.

Le premier volume des anciens Mémoires parut en 1751, & le huitième en 1777.

Cette Collection eſt intéreſſante, ſurtout pour la médecine & l'hiſtoire naturelle. On y trouve des deſcriptions de maladies faites avec ſoin, des cas extraordinaires; l'hiſtoire naturelle de

plantes nouvelles ou rares, de monstres, de pierres figurées.

Le doyen de la Faculté de médecine de Bâle, est toujours le président de la Société.

Le premier volume des nouveaux Mémoires contient:

1°. *Préface*, par M. DANIEL BERNOULLI, secrétaire.

2°. *Catalogue des membres actuels de la Société.*

3°. *Vie de DANIEL BERNOULLI, professeur ordinaire public de physique & de médecine dans l'Académie de Bâle, prononcée, le 7 mars 1783, par DANIEL BERNOULLI, son neveu.*

Donnons une idée de ce panégyrique d'après cet auteur, & d'après un habile biographe français.

Daniel Bernoulli naquit à Groningue le 7 février 1700, de *Jean Bernoulli*, alors professeur de mathématiques dans l'université de cette ville, & de *Dorothée Falkner*, d'une des plus anciennes & des plus illustres familles de Bâle. Fils & neveu de deux mathématiciens que la voix de leurs contemporains avoit placés à côté de *Newton* & de *Leibnitz*, *Daniel Bernoulli* fut d'abord destiné au commerce; mais ses yeux étoient accoutumés dès l'enfance à l'éclat de la gloire, & on ne put le résoudre à les abaisser sur la fortune; alors on l'obligea de suivre les études de médecine, travail du moins plus analogue à son goût & à son génie. On n'avoit pas négligé de lui donner quelques leçons de mathématiques, car son père regardoit cette science comme le fondement de toutes les autres, & comme un instrument utile

dans toutes les professions de la vie. Il passa quelques années en Italie ; il en partit comblé d'honneurs littéraires , après avoir refusé , à vingt-quatre ans , la présidence d'une Académie que la république de Gènes se proposoit d'établir. L'année suivante, il fut appelé à Pétersbourg. Quoiqu'il jouit dans cette Académie naissante, d'une fortune au-dessus de ses desirs , il revint , en 1733 , se fixer dans sa patrie , & y occuper dans l'université, d'abord une chaire de médecine, puis une de physique , à laquelle il en réunit une autre de philosophie spéculative. Depuis ce moment l'histoire de sa vie n'est plus que celle de ses travaux. Neuf fois il a remporté ou partagé, à l'Académie des Sciences de Paris , des prix disputés par ce que l'Europe avoit de plus savans mathématiciens. Il remporta le premier à l'âge de vingt-quatre ans. En 1734 , il partagea le prix avec son père. En 1748 , il remplaça son père dans l'Académie des Sciences de Paris : depuis quatre-vingt quatre ans cette place a été occupée par des Savans de son nom. *Daniel Bernoulli* étoit simple, sans vanité , sans fausse modestie ; sa société étoit agréable. Il ne s'étoit point marié : dans sa jeunesse on lui proposa un parti très-avantageux ; mais l'extrême économie de la femme qu'on lui destinoit , l'eut bientôt décidé à renoncer à cet engagement ; depuis ce temps il n'a plus pensé au mariage que pour se souvenir qu'il avoit été sur le point de perdre en un jour sa liberté & son repos. Il étoit bienfaisant sans faste. Il a fait une fondation en faveur des pauvres étudiants qui passeroient à Bâle ; il jouissoit dans cette ville d'une haute considération. Sa vie uniforme & réglée, exempte

de passion, lui procura une santé constante. Malgré la délicatesse de son tempérament, il conserva près de quatre-vingts ans sa tête toute entière. Au commencement de mars 1782, ses infirmités se manifestèrent; il n'eut plus qu'une existence pénible, jouissant à peine de sa tête quelques heures de la journée; & le dix-sept au matin, son domestique, en entrant dans sa chambre, le trouva mort dans son lit. Un sommeil paisible de quelques heures avoit précédé son dernier moment, & lui avoit épargné tout ce qu'il auroit pu éprouver de regret ou de souffrances.

4°. *Observation sur un lézard vivipare, par MM. JACQUIN, père & fils, à Vienne.*

5°. *Trois nouveaux genres de plantes, du jardin botanique de Vienne; par les mêmes.*

Ces genres sont décrits avec beaucoup de sagacité.

Le premier a été envoyé sous le nom de *sclerocarpus africanus*. Cette plante appartient à la syngénésie du chevalier de Linné; elle a fleuri dans une serre chaude depuis juin jusqu'en décembre. Cette plante est annuelle.

Le second genre a pour titre *elæodendrum*. L'espèce qui a réussi de graines dans deux serres du jardin de Vienne, en 1773, venoit des îles Bourbon, aux Indes orientales, raison pour laquelle on la nomme *bois d'olive du Levant*; c'est un arbrisseau qui a fleuri la quatrième année, depuis le mois d'avril jusqu'en juillet. Il est toujours vert, & donne des noyaux ayant la saveur d'amandes.

Le troisième genre est également venu de se-

mences envoyées d'Afrique , & recueillies sur une plante nommée *arbre très-vaste de la Chine*. Elle ressemble à la jacinthe ; elle a donné beaucoup de fleurs dans la serre chaude , en mai & juin ; elle naît spontanément dans l'isle de Saint-Maurice. MM. *Jacquin* lui ont donné le nom de *Lachenal tricolore*, pour honorer la mémoire de M. *Werner* de Lachenal , botaniste suisse , qui a enrichi l'histoire des plantes de *Haller*. La corolle de la fleur offre trois couleurs , ce qui a déterminé son nom trivial.

Ces trois nouveaux genres se trouvent dans la nouvelle édition du *Systema vegetabilium* de M. *Murray*.

6°. Sur le son des corps élastiques ; par feu M. *LAMBERT*, de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

7°. Sur les machines qui produisent leur effet au moyen d'une manivelle , par le même.

8°. Quelques méditations sur la diminution du soleil , & la résistance de l'éther ; par *MELANDIER HIELM*, professeur d'astronomie à Upsal , & chevalier de l'étoile polaire.

9°. Histoire des fièvres miliaires qui ont régné à Bâle & dans ses environs pendant l'année 1756 ; observées par feu *JEAN-RODOLPHE ZUINGER*, & publiée par son neveu *JEAN-LOUIS BUXTORF*, premier médecin de Bâle.

10°. Histoire d'une céphalée rhumatique , d'amblyopie & de toux sèches , guéries avec l'infusion de bois de quassie ; par *PHILIPPE-RODOLPHE VICAT*, docteur en médecine à Lausanne , & de la Société royale des Sciences de Cotingue.

M. *Vicat* a employé aussi avec succès , contre ces maladies , la douce-amère , ainsi qu'à

l'extérieur, la liqueur volatile anodyne de *Vogel*. Comme ce remède n'est pas connu en France, nous allons en donner la composition :

Prenez de l'Esprit de vin rectifié, une once ;
 De l'Esprit de sel ammoniac fait au vin,
 demi-once ;
 D'Opium, deux scrupules ;
 De Camphre, un scrupule.

Faites digérer le tout à froid, pendant trois jours, dans une fiole, que vous remuerez de temps en temps, ensuite coulez.

Dans le besoin, on verse quatre ou cinq gouttes de cette liqueur dans la main, on inspire ensuite fortement par les narines. Cette liqueur est utile contre la céphalalgie, la migraine, & pour aiguïser la vue. Dans l'odontalgie, on en met quelques gouttes avec du coton sur la dent douloureuse.

11°. Histoire d'une paraplégie ; par le même.

12°. Histoire d'un vieillard asthmatique ; par le même.

13°. Description particulière de quelques genres de maladies ; par MATTHIEU MEDERER, docteur en chirurgie, & professeur à Fribourg en Brisgau.

14°. Discours sur la structure admirable du corps humain ; par ACHILLE MIEG, docteur en médecine, & professeur public ordinaire de pratique ; prononcé à Bâle le 26 juin 1787.

15°. Observations medico-chirurgicales ; par GASPARD HETTER, docteur en médecine à Saint-Galles ; traduites de l'allemand en latin.

Ces observations, au nombre de quatre, exposent les heureux effets de l'application des sangsues & de l'écorce de bois de garou sur des glandes parotides skirrheuses, ainsi que des cendres de ce bois sur une tumeur énorme des testicules.

16°. *Description d'un monstre né à Bâle ; par M. DANIEL BERNOULLI, docteur en médecine, professeur public d'éloquence, & secrétaire de la Société Helvétique.*

17°. *Considérations hydrostatiques ; par M. JACQUES BERNOULLI, membre de l'Académie impériale des Sciences de Pétersbourg.*

Quoique les loix fondamentales de l'hydrostatique soient démontrées avec toute la rigueur qu'on peut désirer, & que l'expérience soit parfaitement d'accord avec les démonstrations, on fait cependant qu'il en résulte des espèces de paradoxes, dont on n'ose pas révoquer en doute la certitude, mais dont on chercheroit en vain l'explication dans les traités hydrostatiques ; ces paradoxes cependant, au lieu de paroître contraires aux vérités connues & manifestes, s'en déduisent comme des conséquences nécessaires.

Ce n'est pas tout, il semble que des auteurs célèbres aient fait de fausses applications de ces loix, pour estimer la force des métaux ou de telle autre matière que ce soit, quand ils renferment quelque fluide élastique qui cherche à les faire éclater.

M. Bernoulli, dans ce Mémoire, s'occupe de ces deux objets, de manière à satisfaire les amateurs de la science.

18°. *Observations & recherches sur la nature*

de quelques montagnes du canton de Berne ; par le comte G. RAZOUMOWSKY.

On peut considérer le canton de Berne, relativement à ses montagnes, en parties septentrionale, occidentale & méridionale ; ces parties sont les plus riantes , & offrent les aspects les plus variés , les plus délicieux , les sites les plus pittoresques & les plus singuliers que l'on puisse voir , peut-être , en aucun lieu du monde. M. le comte de Razoumowsky, auteur d'un *système des transitions de la nature dans le règne minéral* , a divisé son Mémoire en quatre sections, qui ont pour objet les pierres , & les substances qui composent les montagnes & les rochers des environs de Berne.

19°. *Observations de médecine pratique , par M. SOCIN , docteur en médecine & philosophie à Bâle , conseiller aulique du sérénissime prince Guillaume IX, Landgrave de Hesse-Cassel.*

Il s'agit , dans la dernière observation , d'un écoulement spontanée , & très-copieux de pus par l'ombilic , arrivé à une petite fille de huit ans ; & dans la seconde d'un crachement de sang. L'histoire de cette maladie , & son traitement , sont ici détaillés avec beaucoup de soin. C'est un prêtre , âgé de trente-cinq ans , qui en étoit attaqué , & que M. Socin a parfaitement guéri.

20°. *Premier Essai pour servir de suite à l'histoire des plantes de la Suisse , de l'illustre DE HALLER ; par WERNER DE LACHENAL , docteur en médecine , & professeur public ordinaire de botanique & d'anatomie.*

Il n'est question dans ce premier Essai , que des plantes de la *syngénésie polygamie égale* du

chevalier de Linné. M. *Werner* y démontre les difficultés qu'il y a pour déterminer fidèlement les caractères essentiels des genres, & pour distinguer exactement les espèces. Il tâche, dans quarante paragraphes, de corriger les erreurs de plusieurs sçavans botanistes, qui ont confondu les genres & les espèces des *hypochæris*, *hieracium*, *rhagadiolus*, *leontodon*, *crepis*, *hyoseris*, *prenanthes*, *taraxacum*, *pieris*, *hedypnois*, *apargia*, *hieracioides*, *lapsana*, *andryala*, *conyza*, *pilosella*, *pulmonaria*, *chondrilla*. Il est facile d'observer que M. *Werner* n'est pas un botaniste de cabinet, que son travail est fait d'après ses excursions botaniques, d'après des inspections exactes sur les plantes mêmes ; & après avoir comparé les espèces entr'elles, il a soin d'indiquer leur lieu natal.

21°. *Observation sur un phénomène arrivé à l'Etoile-Algol ; par DANIEL HUBER, maître ès-arts à Bâle.*

CALEB DICKINSON unterfuchung der natur und ursache des febers : *Recherches sur la nature & les causes de la fièvre, avec un examen des diverses opinions des auteurs, concernant sa cause prochaine, & particulièrement de celle qui a été enseignée dans la chaire pratique de l'université d'Edimbourg. On y a joint quelques observations sur*

l'existence de la putréfaction dans le corps vivant, & une méthode de guérir les fièvres; par CALEB DICKINSON, docteur en médecine. A Gottingue, 1788; in-8°. de 134 pag.

2. On a fait connoître l'original anglois, tom. lxvij, pag. 137 de ce Journal. Il suffit d'avertir que la traduction allemande est due aux soins de M. *Fuhner*.

GEORGII BAGLIVI med. theoric. in Romano archilyc. professoris, Societatis regię Londinensis, academ. Imp. Leop. & collegæ, opera omnia medico-practica & anatomica; novam editionem, mendis innumeris expurgatam, notis illustravit & præfatus est PHIL. PINEL, D. M. *A Paris, chez Pierre-J. Duplain, libraire, Cour du Commerce; deux vol. in-8°. 1788.*

3. Il y a eu peu de médecins en qui la prudence & la sagacité se soient trouvées réunies à un si haut degré que dans *Baglivi*. Il a été l'objet de l'admiration de ses contemporains, & ses ouvrages parviendront vraisemblablement jusqu'à la dernière postérité. Il avoit envisagé la médecine sous le point de vue le plus étendu; mais il croyoit que l'observation devoit être la

base de tous les progrès qu'on pouvoit y faire. Il avoit très-bien découvert la source des erreurs qui avoient plus ou moins régné dans la médecine, quoiqu'il ne s'en soit pas toujours garanti lui-même. Il est vrai que les erreurs de *Baglivi* sont celles d'un grand génie, qui tiennent ordinairement à des vérités importantes & à des principes féconds. Tel est son système sur la fibre motrice & sur l'oscillation des solides. Les loix de l'économie animale, mieux connues depuis *Baglivi*, ont fait voir le vice de sa théorie ; mais les observations qui lui servent de base sont précieuses : ce sont des matériaux qui peuvent servir encore.

La pratique de *Baglivi* semble être la plus pure émanation de la doctrine d'*Hippocrate*. Ses expressions, à la vérité, sont quelquefois trop hyperboliques, & l'on ne doit pas compter avec trop de confiance à sa formule, *hoc tibi fit in secretis*, qu'il emploie quelquefois en parlant d'un moyen qui lui a réussi.

Ce qui pouvoit arriver de plus heureux pour les ouvrages de *Baglivi*, & pour les médecins, c'est que M. *Pinel*, qui rédige la gazette de santé avec tant de distinction, se chargeât de diriger cette édition, où il a corrigé toutes les fautes qui s'étoient glissées dans les autres, & qui en rendoient quelquefois le texte inintelligible. Il y a ajouté quelques notes très-sages & très-instructives, pour rectifier quelques erreurs qui étoient moins celles de *Baglivi*, que celles du temps où il vivoit ; & ce peu de notes fait regretter qu'il n'ait pas eu le temps d'y en mettre davantage.



Aphorismi de cognoscendis & curandis febris. Edidit MAXIMILIANUS STOLL, S. C. R. A. majest. consil. medicinæ clinicæ professor public. ord. Vindobonæ typis *Josephi* nobilis de Kurzbek, & invenitur Bruxellis, apud *Matthæum Lemaire*, 1787; in-8°. (pag. 282;) & se trouve à Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n°. 32. Prix 2 liv. 8 s.

4. Le mérite de M. *Stoll*, comme médecin praticien, & comme écrivain dogmatique sur l'art, n'est point équivoque. Ses preuves sont faites; elles sont consignées dans l'ouvrage intitulé *Ratio medendi*, dont la première partie fut publiée il y a sept à huit ans. Il y en avoit trois parties en 1786, qui ont été réimprimées à Paris, la même année, & dont il a été rendu compte dans ce Journal, tom. lxxix, pag. 502.

Les aphorismes que nous annonçons, si l'on s'en rapporte au titre, sont sortis des presses de Vienne; mais on peut en douter, sans faire tort à l'ouvrage.

Un travail de ce genre ne sauroit avoir été conçu & exécuté que par un praticien observateur & réfléchi, tel que M. *Stoll*. On sait que la forme aphoristique avoit été adoptée par le prince de la médecine, & par ses disciples. « Cette méthode d'enseigner (dit GALIEN, comment. in 1. aphor.) est commode pour

les premières instructions ; elle sert à les graver dans la mémoire , & à se les rappeler si on les avoit oubliées ».

Pour donner une idée du travail de *M. Stoll*, qu'il n'est point possible d'analyser ni d'extraire, nous le laisserons parler lui-même, mais dans une autre langue. Voici comme il s'exprime en adressant la parole à son lecteur.

« J'ai toujours fait le plus grand cas de la forme aphoristique employée par *Boerhaave* ; elle dit beaucoup en peu de mots ».

« Les observations faites de bonne-foi & avec exactitude, & les corollaires qu'on en tire par de justes inductions, rendues avec énergie & avec clarté, ne sauroient manquer d'être agréées & de plaire ; c'est un avantage qu'ont ceux de *Boerhaave*. Je me les suis proposés pour modèles ; si je n'ai point réussi, d'autres feront mieux que moi : néanmoins ce ne sera qu'en se rapprochant de *Boerhaave*. Mais autant j'approuve cette concision, autant je désapprouve cette abondance fastueuse & superflue de paroles, si commune aujourd'hui, qui, en remplissant de gros volumes, ne présente rien de solide. Je déteste ce vertige qui fait enfanter des opinions par lesquelles l'art est ébranlé, & qui ne produit que des hypothèses renversées par d'autres hypothèses ».

« Tels sont les motifs pour lesquels j'ai joint mes aphorismes sur le diagnostique & la curation des fièvres, à ceux du célèbre médecin de *Leyde* ; j'en donne un grand nombre, & ils m'ont coûté beaucoup de travail. Quelques-uns, de *Boerhaave*, me sembloient devoir être retranchés ou refaits ; d'autres présentés d'une autre manière : ce grand homme, cet homme

d'un génie supérieur, s'en feroit acquitté à la satisfaction de l'art, s'il eût pu profiter des observations des modernes. Car beaucoup de médecins distingués, & doués de beaucoup de sagacité, ont fait, des fièvres une étude approfondie, qui a été très utile; il en est résulté un grand nombre d'observations, dont il falloit faire un choix, & tirer des axiomes pour les insérer parmi ceux de *Boerhaave*, &c. ».

Un ouvrage formé de matériaux préparés & fournis par des maîtres consommés dans l'art, & employés par une main habile, pourroit-il, lors même qu'il n'auroit pas toute sa perfection, ne pas être applaudi & recherché à cause de son utilité ?

Saggio intorno alle principali, &c. Essai sur les maladies les plus fréquentes du corps humain, & sur leurs remèdes les plus efficaces; par M. FRANÇ. VACCA, docteur en médecine, professeur en l'université de Pise. A Pise, chez Pieraccini, 1787, deux volum. in-4°. de 412 pages chacun.

§. «Voici (dit M. *Vacca*, dans son épître au grand duc de Toscane) le fruit des observations que j'ai faites sur la médecine pendant l'espace de trente-quatre ans. Mon ouvrage présente l'état actuel des forces effectives de la médecine, non de celles que lui prête la crédulité ou l'imposture ».

Ces forces, M. *Vacca* les expose dans la

préface, & les démontre dans le cours de son traité. La médecine, dit-il, n'a fait, jusqu'aujourd'hui, que des progrès lents & foibles, en comparaison de tous les autres arts, beaucoup moins importans & plus récents, & elle est restée absolument imparfaite. Quel est donc le moyen d'assurer & de hâter les progrès de l'art ? C'est, répond M. *Vacca*, « d'observer attentivement les faits instructifs qu'un heureux hasard présente quelquefois dans l'ordre physique de notre économie vitale ; les phénomènes qui accompagnent les maladies à leur apparition ; le cours & l'issue de ces maladies ; enfin, l'action & la force des médicamens qu'on emploie pour les guérir. Les partisans de la médecine purement rationnelle, opposent à ces assertions des argumens que M. *Vacca* réfute, & par l'observation & par des faits. Lorsque la petite-vérole, dit-il, paroît ne pouvoir ni se porter à la peau, ni s'y fixer, la médecine rationnelle ne pouvoit imaginer une méthode curative plus fondée sur les principes physiologiques, que la méthode nommée communément échauffante, laquelle consiste à prescrire intérieurement des remèdes spiritueux & volatils, qui augmentent la force du cœur, & disposent les humeurs à se porter vers la peau ; qu'à tenir le corps bien couvert, & dans un air chaud, afin que les pores restent ouverts. Cette méthode, toutefois, s'est trouvée très-pernicieuse, & l'expérience en a établi une tout-à-fait opposée. »

Nonobstant ces considérations, l'on imagine & l'on imaginera toujours des systèmes. Un des plus récents, est celui de M. *Cullen*, anglois, qui a cru trouver dans le spasme, ou dans l'ato-

nie des nerfs & du genre vasculaire, ainsi que dans la corruption des humeurs circulantes, les deux sources uniques de toutes les maladies. Ce système est simple, mais porte sur des principes purement hypothétiques. M. *Vacca* entreprend de relever les erreurs que présente l'ouvrage du médecin anglois. Il fait voir en même temps que la théorie de *Boerhaave* est défectueuse, & qu'elle peut entraîner dans des erreurs préjudiciables; comme cet homme célèbre assigne à toutes les maladies des causes mécaniques, & réduit tous les vices des humeurs à certaines qualités connues, il s'ensuit qu'un traitement dirigé sur ces principes; doit avoir quelquefois des inconvéniens.

Le but de M. *Vacca* est de s'opposer aux hypothèses, & d'étendre l'empire de l'observation & de l'expérience, sans lesquelles il ne peut, dit-il, y avoir de bonne pathologie.

Cet *essai* est divisé en deux tomes.

Le premier traite des causes, du caractère, de la marche, du traitement des maladies en général, & des fièvres en particulier.

Le second a pour objet les maladies chroniques en général, & quelques autres en particulier. M. *Vacca* y examine, au flambeau de l'expérience, tous les médicamens les plus accrédités. Ce tome est terminé par un discours en forme de supplément, où M. *Vacca* discute les avantages que la médecine pratique a retirés jusqu'à présent de l'étude & des découvertes dans l'anatomie & dans la physique. Il trouve que ces avantages sont en petit nombre, mais qu'on peut en espérer d'autres, d'où il conclut que l'étude de ces sciences est absolument nécessaire.

Les journalistes de Florence, d'après les-

quels nous venons de présenter le tableau de ce livre , assurent que M. *Vacca* est un médecin sans préjugés , & à qui l'autorité n'en impose nullement ; qu'il écrit avec beaucoup de clarté , & qu'on peut le regarder comme un des médecins philosophes de ce siècle.

Au reste, son ouvrage procurera un avantage aux jeunes gens qui se livrent à l'étude de la médecine ; c'est de les empêcher de se préoccuper de certaines opinions d'après la renommée de leur auteur , & de les engager à écouter la voix de la nature , qui parle si souvent sans qu'on l'entende.

Medicina clinica , oder handbuch der medicinischen praxis : Médecine clinique , ou Manuel de médecine pratique ; par M. CHRISTIAN GOTTLIEB SELLE , docteur & professeur en médecine , & médecin de la maison de charité de Berlin : troisième édition corrigée & augmentée. A Berlin , chez Himbourg , 1787 ; & se trouve à Strasbourg , à la librairie académique ; in-8°. Prix 6 liv.

6. On a parlé dans le journal de médecine , tom. lxxij , pag. 454 , de la traduction française de cet ouvrage , faite par un docteur de Montpellier. La première édition allemande parut en 1781 , & celle de 1787 que nous annonçons aujourd'hui est la troisième. Elle a été

considérablement augmentée; il n'y a pas un seul chapitre que M. *Selle* n'ait corrigé.

Ce médecin avoit la confiance du feu roi de Prusse, & a publié la relation de la maladie qui a éconduit ce monarque au tombeau. M. *Selle*, reçu depuis peu à l'Académie royale des sciences de Berlin, jouit de la réputation d'un habile praticien. Outre les ouvrages de médecine estimés qu'il a publiés, il a encore donné des *additions aux sciences naturelles & médicales*.

A treatise on tropical diseases, &c. C'est-à-dire, *Traité sur les maladies qui règnent entre les tropiques, & sur le climat des Indes occidentales; par B. MOSELEY, docteur en médecine; in-8º.*
A Londres, chez Cadel, 1787.

7. La description du climat des Indes occidentales, & l'exposé des moyens d'éviter ses dangereux effets: un Essai sur la dysenterie; la description de la fièvre jaune; une dissertation sur le tétanos; un traité sur le cancer, & un discours sur la colique sèche: tels sont les morceaux qui composent cet ouvrage.

M. *Moseley* nous donne peu de choses neuves dans sa description des Indes occidentales; & les moyens qu'il propose pour se garantir des maladies auxquelles exposé le séjour dans ces contrées, sont à-peu-près les moyens conseillés par les auteurs qui ont traité le même sujet. Il avertit que l'excès des acides dérange l'estomac; mais on n'a pas besoin de passer les mers pour faire cette observation. Il paroît que

la trop grande confiance dans les acides , vient de la persuasion que la chaleur du climat dispose les humeurs à la putréfaction , & que les acides , à cause de leur propriété de résister à la putréfaction , sont les meilleurs rafraîchissans dont on puisse faire usage. Mais notre auteur ne pense pas que dans les Indes occidentales les maladies soient en général putrides ; & si cette hypothèse est fondée , l'utilité anti-septique des acides s'évanouit.

On croit que dans les climats chauds tout tend vers la putréfaction , à cause de la disposition alkalescente des humeurs animales , tant que la vie existe : cette opinion , dit M. *Moseley* , me paroît absolument dénuée de fondement. Si la bile incline vers l'alkalescence , le lait , la lymphe & le chyle penchent vers l'acidité , & toutes les constitutions ne sont pas bilieuses. Il est certain que la fermentation putride s'établit bientôt après la mort , mais au moins dans ces contrées il n'y a point de fièvres pestilentiellles , ni de fièvres contagieuses. »

Voici comment notre auteur s'explique encore ailleurs :

« Les auteurs se sont beaucoup occupés des fièvres putrides , & ont supposé que toutes les fièvres dans les climats chauds tendoient vers la putréfaction ; mais ce sentiment , quelque conforme qu'il soit à la théorie , n'a pour appui ni l'expérience ni l'observation. La fièvre endémique la plus fréquente est la fièvre nerveuse rémittente , qui n'est accompagnée d'aucuns symptômes putrides , & qui a son siège dans le système nerveux , ou , comme on a souvent pensé , dans le cerveau même. Je ne me souviens point d'avoir rencontré dans les Indes occidentales une

fièvre qui ait eu pour symptôme des pétéchies ou une éruption pourprée. Il est même très-rare que les endroits où on a appliqué des vésicatoires deviennent livides ou gangrénés. »

En parlant des changemens qui surviennent aux étrangers transportés dans les Indes occidentales, l'auteur observe que « le contraire de ce qu'on suppose arriver aux Européens, se rencontre dans la race Africaine. A chaque génération, les Nègres se perfectionnent. Ce chaos de notions, gravées par le pur instinct que les Nègres apportent de l'Afrique, peut rarement être modifié, (à moins qu'ils n'en soient sortis très-jeunes) pour recevoir une impression raisonnable qui soit de durée. Cependant si cela arrive, ils regardent avec horreur en arrière sur leur état sauvage, & ils pardonnent difficilement le reproche qu'on leur fait d'être nés en Afrique, & d'avoir vécu dans un état auquel ils étoient destinés par la nature. »

M. *Moseley*, dans l'article sur la dysenterie, a extrait des auteurs anciens beaucoup de passages; peut-être les a-t-il un peu trop multipliés, & pas assez bien choisis. Au reste, sa méthode curative consiste dans l'usage des sudorifiques, c'est à-dire, des remèdes tirés de l'antimoine & du laudanum, après avoir administré l'ipécacuanha. Il nous avertit que dans les contrées entre les tropiques, il est aussi aisé d'exciter la transpiration que de l'entretenir; & que quand la sueur se manifeste, les selles deviennent moins nombreuses; que par conséquent on n'a point à craindre les inconvéniens qui pourroient résulter de la nécessité où seroient les malades de s'exposer à l'air, en allant à la garde-robe, dans le temps que leur corps seroit couvert de sueur.

Au

Au lieu du verre d'antimoine ciré, il emploie le verre d'antimoine porphyrisé ; mais il ordonne en même temps que les malades gardent le lit ; & comme au moyen de cette précaution, l'action de ce drastique sur les intestins est affoiblie, on peut le prescrire à des doses plus hautes qu'on n'oseroit l'administrer dans d'autres circonstances.

« Qu'il me soit permis, dit-il, de répéter qu'on ne doit jamais donner une forte dose d'aucun remède antimonial, lorsque le malade est levé & se promène. Dix grains de verre d'antimoine agiront moins sur le canal intestinal, le malade étant au lit, que ne feroient trois grains pris par un malade qui seroit levé ; & tout son effet se portera sur la masse intestinale, par l'exposition à l'air. Outre cela, on a souvent vu résulter des morts subites par la légèreté avec laquelle on a administré les antimoniaux. Si le verre d'antimoine excite des nausées, je conseille de donner des délayans, mais avec ménagement, à moins que les évacuations du malade n'indiquent une plénitude dans l'estomac : il faut alors faire boire abondamment. »

« A juger des effets du verre d'antimoine ciré, je n'ai jamais pu reconnoître que ce mélange avec la cire produise un effet avantageux ; car il faut donner de l'un & de l'autre une forte dose, autrement ils ne rempliroient point l'effet qu'on attend ; & si la cire, en enveloppant, diminue l'activité du verre d'antimoine, il faut en ordonner une plus forte dose, afin de produire un effet désiré. . . . C'est pour cette raison que je me fers toujours du verre d'antimoine ordinaire, préférant un remède simple auquel

je puis me fier, à un médicament composé, dont l'opération doit être incertaine, s'il n'a point été préparé avec toute l'exactitude possible.»

Lorsque les circonstances s'opposent au traitement que nous venons d'indiquer, M. *Moseley* a recours à la solution vitriolique suivante, dont la dose est depuis une drachme jusqu'à une demi-once.

℞. *De Vitriol blanc*, trois gros.

D'Alun de roche, un gros.

De cochenille pulvérisée, trois grains.

D'eau bouillante, une livre.

On mêlera le tout dans un mortier; pour avoir la solution claire, on la laissera reposer, ou on la filtrera avec le papier gris.

La fièvre endémique aux Indes occidentales, à laquelle la plupart des médecins donnent le nom de *fièvre jaune*, est, suivant M. *Moseley*, une maladie très-inflammatoire & très-meurtrière. Il fait saigner jusqu'à défaillance, & répète même cette évacuation selon les circonstances; il administre ensuite les laxatifs, fait prendre des bains, donne des diaphorétiques, applique des vésicatoires, entretient & répare les forces avec l'écorce du Pérou. Les deux premiers moyens curatifs ont sur-tout mérité sa confiance.

Le tétanos est un des accidens le plus fâcheux dans le traitement des solutions de continuité, & à la suite des opérations. Lorsqu'il est une fois déclaré, M. *Moseley* ne connoît pas de remède qui puisse le dissiper: & il assure que pour le prévenir il n'y a rien qui l'emporte sur le quinquina, donné abondamment après quelque opération chirurgicale, & un anodyn admi-

nistré tous les soirs. C'est ainsi qu'il traite le trismus qui survient dans les climats chauds à la suite des amputations, & qu'on n'a su prévenir, malgré l'attention scrupuleuse qu'on a eue de ne pas comprendre les nerfs dans les ligatures.

Le traité sur le cancer n'est pas fort étendu, mais il est très-intéressant. L'auteur s'y occupe principalement d'une espèce de carcinome assez fréquent sur le musquito. Le remède qu'il lui oppose est le sublimé corrosif, auquel il donne la préférence sur l'arsenic.

Le dernier article, dans lequel il s'agit de la colique sèche ; est très-court ; M. *Moseley* ne croit pas que le rum nouveau soit la cause de cette maladie, ni que cette liqueur forte puisse être imprégnée de plomb. Pour combattre cette colique, il ordonne d'abord les laxatifs les plus doux & les huileux, ensuite il fait prendre la solution vitriolique, dont nous avons donné la recette, à des doses assez fortes pour exciter des envies de vomir. Ce remède, comme il l'assure, lui a toujours très-bien réussi dans cette maladie : il l'a encore vu produire de très-bons effets dans les affections du poulmon.

Medicina teorica e pratica sopra la malattia contagiosa del vajuolo, &c.
C'est-à-dire, *Médecine théorique & pratique de la petite-vérole, par le docteur ANDRÉ VOLPI, médecin, & philosophe napolitain : ouvrage consacré au bien & à l'avantage de l'humanité ;*

in-4°. de 288 pages. A Naples, chez Flauto, 1786.

8. M. *Volpi* a divisé son ouvrage en quatre parties. La première renferme des recherches historiques sur l'ancienneté de la petite-vérole : dans la seconde, on traite de la nature, de l'essence des signes diagnostiques & prognostiques de cette maladie ; les moyens préservatifs, l'extirpation & le traitement de la variole sont les objets de la troisième section : enfin, la quatrième est destinée à des considérations sur l'inoculation.

M. *Volpi*, d'accord avec tous les médecins, dit que la petite-vérole étoit ignorée des Grecs & des Romains ; qu'elle n'a été connue que vers le septième siècle, en Arabie, d'où elle est originaire ; que *Rhazes* & *Avicenne*, qui ont vécu 200 ans après, sont les premiers auteurs qui en aient parlé. Il prétend que peu de temps après la découverte du nouveau monde, la petite-vérole, transportée en Amérique, a moissonné cent mille Indiens dans la seule province de Quito ; que les enfans nés de parens infectés du virus vénérien, essuient toujours une variole plus meurtrière que les autres ; qu'il possède un spécifique tiré de l'antimoine ; & enfin il assure que ce moyen est plus capable de préserver des ravages du levain variolique, que l'inoculation ; que le bien & l'avantage de l'humanité l'obligent à annoncer cette découverte, &c,



MARX, &c. *Über die beerdigung der todten, &c.* C'est-à-dire, *Sur l'enterrement des morts ; par M. J. MARX, in-8°. de 52 pag. A Hannovre, dans la librairie de Schmidt, 1788.*

9. M. Marx présente ici, en forme de lettre à M. Herz, des remarques sur la brochure (a) que ce dernier a publiée contre les inhumations précipitées des Juifs. Déjà connu, par divers autres écrits, pour un ami sincère de la vérité, pour un savant aussi judicieux qu'éclairé, pour un médecin philosophe, M. Marx observe à M. Herz, que parmi d'autres considérations qu'il a négligées dans le développement de ses argumens contre les enterremens précipités des Juifs, pour les engager à les retarder, il a omis d'apprécier les effets fâcheux que le séjour des cadavres parmi les vivans, opère sur ces derniers. M. Marx prouve cette influence redoutable par des observations frappantes, en conséquence desquelles il constate même que les cadavres, eussent-ils été enterrés depuis long-temps, peuvent encore communiquer la maladie qui a causé la mort, si l'on vient à les tirer de la terre. N'en rapportons qu'un exemple, d'après M. Marx. « On connoît, dit-il, un fait singulier arrivé en Angleterre. On y ouvrit une fosse, dans laquelle étoit renfermé, depuis trente ans, un homme mort de la petite-vérole. Dès

(a) Voyez ce qui a été dit de cette brochure, Journal de mai dernier, tom. lxxv, pag. 331.

qu'on eut enfoncé le couvercle du cercueil, il s'en éleva une odeur extraordinaire & très-désagréable. Dans l'espace de peu de jours, quatorze personnes, qui avoient été présentes à cette exhumation, tombèrent malades de la variole, & tous les habitans du village qui n'avoient pas encore essuyé la petite-vérole, à l'exception de deux, furent atteints de cette maladie. Une chose plus remarquable encore, c'est que la variole s'est répandue dans toutes les villes, dont quelque citoyen s'étoit trouvé présent à l'exhumation. La conséquence que *M. Marx* tire de ces faits, c'est que les cadavres conservés au milieu des vivans, & surtout dans les habitations étroites & resserrées, telles que celles des pauvres, exposent la société à des dangers très-évidens ».

Il convient, à la vérité, qu'à l'exception de la putréfaction universelle du corps, il n'y a pas de signe qui, pris seul, indique une mort certaine; il observe néanmoins, que par la réunion de plusieurs autres indices, on peut s'assurer très-positivement de l'extinction de la vie du sujet soumis à l'examen; en sorte que la prompte inhumation, bien que la religion juive n'en fasse pas un précepte, cesse non-seulement d'être dangereuse, mais devient même un usage utile pour éviter l'infection que les cadavres pourroient répandre. D'ailleurs, le cérémonial que les Juifs sont obligés de suivre à l'égard des morts, est d'une nature à faire revenir les asphyxiés, quand il ne leur resteroit que la moindre étincelle de vie. (*M. Marx* donne, dans l'appendice, le détail de ces cérémonies, & remarque que la plupart des Juifs qu'on a rappelés à la vie, l'ont été par le procédé qu'on suit dans

ce moment). Enfin, il faut observer que les personnes, dont l'auteur exige un enterrement prompt, sont seulement les sujets qui ont été attaqués de maladies chroniques, dont on a prévu depuis long-temps la dissolution inévitable & prochaine, & que la loi ordonne expressément de procéder avec plus de lenteur & de précaution à l'inhumation de ceux sur la mort desquels il pourroit y avoir le moindre doute.

Malgré toutes ces raisons, *M. Marx* ne prend la défense des enterremens prompts, qu'en attendant qu'on ait exécuté le plan proposé par *M. Herz* & divers autres savans, qui est d'établir des maisons dans lesquelles on conserveroit des cadavres pendant trois ou quatre jours, ce qui pourroit bien n'arriver jamais.

Nous ne pouvons pas nous dispenser, en terminant cette notice, de remarquer que la manière dont *M. Marx* présente ses réflexions, est digne d'un homme de lettres qui fait se respecter, & conserver les égards dus à un confrère & à un savant, lors même qu'il est d'un sentiment différent.

J. ANDRÆ MURRAY, equitis ordinis
R. de Vasa, M. Britan. R. à consil. aul.
med. professoris P. O., horti R. botan.
præfesi, Societ. scient. Stockholm.
Gotting., &c. membri opuscula, in
quibus commentationes varias, tam
medicas quàm ad rem naturalem spe-
ctantes retractavit, emendavit, auxit,

cum figuris aëneis; deux vol. in-8°.

A Gottingue, chez J. Christ. Dieterich.

10. L'objet de la première des dissertations contenues dans ce recueil, est le raisin d'ours ou la bousserole, que *de Haen* a rendu célèbre par les vertus qu'il lui a attribuées contre le calcul. Tout le monde sait combien il y a eu à combattre des propriétés merveilleuses des remèdes que les médecins allemands de ce siècle, nous ont proposés contre diverses maladies. Il y a des observations pour & contre la bousserole : MM. *Hartmann & Lewis* la regardent sans efficacité. Parmi les autorités favorables à ce remède, M. *Murray* rapporte celle de M. *Buc'hoz*. Si nous citons les étrangers, comme eux citent nos auteurs, il faut avouer que cet appareil imposant de citations, par lequel on cherche à donner du poids à un livre, se réduit à bien peu de chose. Quoi qu'il en soit, *Werlhof* a vu produire de bons effets à la bousserole, mais ce n'est que dans le calcul des reins. L'auteur de la dissertation est réduit à ne pouvoir citer que deux observations qui lui soient propres. Dans la première, il s'agit d'un homme gouteux, qui rendoit des calculs de la grosseur d'un pois, & que l'usage de la bousserole soulagea sans le guérir radicalement. La personne, qui est le sujet de la seconde observation, éprouvoit des douleurs de reins, de la difficulté à uriner, mais ne rendit jamais aucun calcul; elle fut soulagée par la bousserole. Il seroit bien difficile de pouvoir conclure de pareilles observations, que cette plante a quelque action sur le calcul. Il nous semble seulement que cette substance, qui est

tonique, peut calmer & prévenir les spasmes fixés dans les reins, & que c'est à ce titre qu'elle soulage quelquefois dans les paroxysmes néphrétiques, sans qu'on puisse lui attribuer aucune vertu lithontriptique, qu'aucune expérience en effet n'a, jusqu'à présent, démontrée.

On trouvera, dans le premier volume de ce recueil, une dissertation sur *l'origine du pus sans inflammation antérieure*. Quoique ce point de doctrine soit déjà presque généralement établi, on sera peut-être bien aise de le voir confirmer par de nouvelles raisons & de nouvelles observations.

Il en sera sans doute de même d'une dissertation sur la *phthisie pituiteuse*. De même qu'on avoit cru que le pus ne pouvoit point exister sans qu'il eût été précédé d'inflammation, on croyoit que la phthisie dépendoit toujours d'un ulcère du pōumon. Cependant il n'en est pas moins vrai que la phthisie purulente est peut-être moins fréquente, sur-tout dans les pays froids & humides, que la phthisie pituiteuse. Ce dernier genre de phthisie, cependant, n'a pas été inconnu à *Hippocrate* & à *Galen*, qui la faisoient dériver d'une fluxion d'humours descendantes de la tête. Plusieurs médecins célèbres, parmi les modernes, ont bien admis des phthisies qui ont pour fondement premier, des fluxions catarrheales, mais ils ont pensé que l'engorgement pituiteux qu'éprouvent les pōumons, se termine néanmoins par l'ulcération de cet organe. Mais *Fracastor* a vu des phthisiques dont les pōumons, à l'ouverture du cadavre, n'ont présenté aucune trace d'ulcère; ils étoient seulement gorgés d'une pi-

tuite surabondante qui en avoit détruit le ref-
fort. Cela se trouve confirmé par les observa-
tions d'*Huxham*, de *Brendelius*, & de beaucoup
d'autres médecins recommandables par leur sa-
voir. *Van-Swieten*, disciple timide & scrupu-
leux de *Boerrhaave*, pour ne point contredire
les principes de son maître, a dit que cette
affection pituiteuse du poumon, devoit plutôt
se rapporter à l'atrophie & au marasme, qu'à
la phthisie pulmonaire. Exemple frappant de ce
que peut l'attachement servile aux opinions d'un
homme célèbre. *M. Murray* expose très-bien les
signes auxquels on peut reconnoître cette espèce
de phthisie, ainsi que la manière de la traiter : les
remèdes doux & les expectorans huileux y sont
nuisibles. Le kermès minéral peut être très-utile,
lorsque la pituite est d'une nature tenace. Les
vésicatoires, quoique capables de soulager, ne
paroissent pas, à *M. Murray*, propres à opé-
rer une guérison entière. Les anodiens ont peu
d'efficacité, soit pour calmer la toux, soit pour
procurer le sommeil. Le lait ne convient point,
parce que le ton de l'estomac est affoibli. Le
sagon, le salep, ne sont pas non plus d'une
grande utilité. Le quinquina est le meilleur moyen
qu'on puisse employer avant qu'il se soit formé
des obstructions dans le poumon, en employant
préalablement les résolutifs, & , s'il le faut, les
purgatifs. Dans ce dernier cas, les émétiques
doux sont plus utiles que les laxatifs.

Dans une autre dissertation sur la toux con-
vulsive, *M. Murray* fixe le temps où l'on doit
donner le quinquina. On ignore qui a le pre-
mier proposé ce remède contre la toux con-
vulsive : on ne fait pas même quels sont les
motifs qui ont déterminé à le donner. La mar-

cette périodique que prend quelquefois cette toux, a pu suggérer l'idée de l'employer, ainsi que dans les fièvres intermittentes. Certains l'ont donné dans la vue de fortifier; mais sur-tout, selon M. *Murray*, on n'a pas déterminé le temps précis où l'on doit le donner. Il prétend qu'il ne faut pas attendre que les paroxysmes de la toux soient diminués pour l'administrer; qu'on doit le donner, au commencement, associé à la terre foliée de tartre, & ensuite seul; & que si la toux étoit violente, il faudroit y joindre un peu de castoréum: cette pratique lui a beaucoup réussi.

Dans une dissertation, M. *Murray* a pour objet de faire voir que les polypes des bronches sont formés par la même substance qui forme la couëne du sang des pleurétiques, & cette opinion est très-vraisemblable.

Il se propose, dans une autre, de montrer l'affinité qu'il y a entre la goutte & le calcul. Cette affinité avoit été aperçue par un grand nombre de médecins, & sur tout par *Stahl*.

Ce recueil offre plusieurs autres dissertations sur divers objets relatifs à la médecine ou à l'histoire naturelle. Tels sont le traitement de la teigne, le temps propre à l'administration de l'émétique dans les fièvres intermittentes, la métastase de la matière arthritique sur les parties de la génération, le cachou, le suc d'aloës, &c. M. *Murray* traite ces différens objets, en homme aussi versé dans l'histoire naturelle, qu'instruit des loix de l'économie animale, & de la marche de la nature dans les maladies.



Principles of surgery, &c. C'est-à-dire,
Principes de chirurgie à l'usage des étu-
dians dans cet art. Première partie, par
JEAN PEARSON; in-8°. A Lon-
dres, chez Johnson, 1788.

II. M. *Pearson*, dans sa préface, donne la définition de la science & de l'art du chirurgien; il trace les limites qui les séparent de la médecine. Nous ne nous égarerons point avec lui dans des discussions vagues, arbitraires & hypothétiques; ce n'est point par des déclamations inspirées par l'esprit de parti qu'on renverse une opinion qui tient aux mœurs des nations, & à leur législation.

Dans la première partie que nous annonçons de cet ouvrage, l'auteur traite de l'inflammation en général, de l'érysipèle, & des différences qui se trouvent entre ces deux maladies: il passe ensuite aux inflammations en particulier, soit qu'elles aient leur siège dans les glandes, soit qu'elles affectent quelque autre partie. Il y est par conséquent question des furoncles, des abcès aux seins, de ceux du muscle psoas, des panaris, &c. M. *Pearson* s'occupe ensuite de la gangrène & du sphacèle; du charbon, des engelures, des brûlures, du cancer, de l'ozène, des chancres.

Par-tout on reconnoit un chirurgien éclairé,

& nous ne pouvons que recommander la lecture de cet ouvrage aux jeunes chirurgiens; ils y puiseront non-seulement des connoissances profondes, mais ils y trouveront encore des éclaircissemens capables de diriger leur conduite dans les cas embarrassans.

Voici un passage qui mérite l'attention des personnes de l'art, consultées sur des cancers au sein. « Dans les affections cancéreuses aux glandes mammaires, dit M. *Pearson*, les glandes absorbantes situées sous les aisselles, se ressentent fréquemment de la même maladie; & le professeur *Camper* a découvert quelques vaisseaux absorbans qui passent des mamelles aux glandes situées sous le sternum, lesquelles avoient la même apparence morbifique que celles des aisselles. Or, comme les glandes absorbantes placées des deux côtés sous le sternum, communiquent ensemble à l'aide des vaisseaux absorbans, on conçoit facilement de quelle manière la maladie peut être propagée d'un sein à l'autre. Le cancer peut donc reparoître dans une partie guérie en apparence, ou bien il peut survenir à une partie fort éloignée, par la communication des vaisseaux absorbans infectés ».

POTTS foemtliche chirurgische wercke :

*Collection des œuvres de chirurgie de
PERCIVAL POTT, premier chirurgien
de l'hôpital de S. Barthélemi, membre
de la Société royale de Londres; traduite
de l'anglois en allemand; deux volu-*

ntes. A Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788 ; in-8°. avec figures. Prix 6 liv. 10 f.

12. Dès 1777 il parut une traduction allemande de l'excellent ouvrage de M. Pott. Il y a, dit-on, des augmentations considérables dans la nouvelle édition que nous annonçons.

Pour avoir une idée des choses contenues dans l'ouvrage du célèbre chirurgien anglois, on peut lire la notice qui en a été donnée, en annonçant la traduction françoise, publiée en 1777, par M. Lemoine, médecin de la Faculté de Paris. (Journal de médecine, tom. 50, pag. 86.)

The case of a boy who had been mistaken for à girl, &c. C'est-à-dire, *Garçon pris pour une fille, avec trois tableaux anatomiques des parties sexuelles avant & après l'opération, & la cure ; par THOMAS BRUND, chirurgien ; in-4°. A Londres, chez Nicol, 1788.*

13. Le vice de conformation décrit dans cet opuscule, consistoit dans une adhérence vicieuse, & dans la vacuité du scrotum, dépourvu des testicules, en même temps que la verge arrêtée représentoit un clitoris.



Observations anatomiques sur les vésicules séminales, tendantes à en confirmer l'usage ; par M. BRUGNONE, du collège de chirurgie de Turin, directeur de l'école royale vétérinaire. A Turin, 1788 ; in-8°. de 36 pag.

14. Ce Mémoire, qui fut lu à l'Académie de Turin, le 16 décembre 1787, est destiné à entrer dans le recueil de cette Société.

L'auteur, après avoir donné la description anatomique, & des parties qui font l'objet de sa dissertation, & de celles qui leur sont relatives, rapporte les sentimens de plusieurs anatomistes sur la structure & sur l'usage des vésicules séminales. Il fait ensuite l'histoire de la dispute qui s'est élevée entre Swammerdam & Regnier de Graaf, sur la nature de ces vésicules. Le jugement en fut déferé à la Société royale de Londres ; elle nomma pour examiner l'affaire, MM. Needham, Croone & King, qui, après avoir répété les expériences, & disséqué plusieurs animaux, prononcèrent en faveur de Graaf.

D'autres anatomistes plus modernes, ont cru être fondés à ne pas s'en rapporter à cette décision, & sur-tout M. Jean Hunter. Dans un ouvrage qu'il publia en 1786, sous le titre d'*Observations sur certaines parties de l'économie animale*, le second article regarde les vésicules séminales ; il a été traduit en françois, & inséré dans notre Journal, tom. lxx, pag. 237. M. Hun-

ter y soutient qu'on a eu tort de regarder les vésicules séminales comme des réservoirs de la semence, séparée des testicules.

M. *Brugnone*, qui réfute cette assertion de M. *Hunter*, s'est spécialement proposé de faire voir que la semence qui se sépare continuellement des testicules, est portée hors le tems du coït par les vaisseaux déférens, dans les vésicules qui la gardent pour le besoin. L'anatomiste de Turin, pour combattre l'opinion, renouvelée par M. *Hunter*, produit des expériences multipliées, qui paroissent bien solides, & bien capables de ramener au sentiment de *Graaf*, confirmé, il y a déjà cent ans, par le jugement de la Société royale de Londres.

A Collection of engravings, tending to illustrate the generation and parturition of animals, &c. C'est-à-dire, *Collection de gravures, tendantes à éclaircir la génération & le part des animaux*; par THOMAS DENMAN, docteur en médecine; in-fol. A Londres, chez Johnson, 1788.

15. Il n'a encore paru qu'un cahier de cette collection. M. *Denman* le présente au public comme un échantillon d'un grand ouvrage, propre à répandre du jour sur cette fonction naturelle; mais, comme une pareille entreprise est au-

dessus des forces d'un seul homme, M. *Denman* sollicite l'assistance des naturalistes des divers pays ; & pour en assurer le succès , il a voulu que la modicité du prix se réunît à la beauté de l'exécution. Tous les dessins sont copiés d'après nature.

Ce cahier est composé de neuf estampes , avec des explications très- concises en latin & en françois. La première planche représente une noix , avec toutes les parties qui tiennent le germe à l'arbre par le moyen du fruit , &c. La chrysalide , de la phalène , l'atlas , & des œufs de sèche.

Les ovaires de la grenouille , au moment qu'ils vont se décharger des œufs , sont représentés sur la deuxième estampe : l'ovaire gauche est tourné de côté , afin qu'on puisse voir distinctement l'utérus , & le commencement de l'ovaire.

L'ovaire de la poule , & un œuf (prêt à être pondu) dans l'*infundibulum* , sont le sujet de la troisième planche , dont l'objet est d'éclaircir la description d'*Harvey*.

La quatrième offre un beau dessin de la portière de la vache , avec un des cotylédons , & une portion des membranes. Elle est destinée à répandre plus de clarté sur la description qu'*Harvey* a donnée des changemens qui arrivent à la suite de la conception dans cette espèce d'animaux.

Sur la cinquième planche sont trois fœtus humains très-peu avancés. L'une des figures représente des jumeaux , & on y voit très-distinctement le médiastin ou *septum* qui les sé-

pare : cette paroi est encore gravée séparément.

Sur la fixième est la représentation d'un œuf humain. Le cordon spermatique & le placenta de cet œuf sont chargés de tumeurs lymphatiques ou aqueuses.

L'estampe la mieux exécutée qu'on ait peut-être jamais vue , est la septième, d'un artiste allemand, appelé *Hall*. Elle représente un œuf humain au troisième mois de la fécondation.

On voit sur la huitième l'utérus d'une femme morte dans les douleurs de l'enfantement.

Enfin, la neuvième est le tableau d'un utérus qui avoit renfermé des jumeaux.

De vitriolo albo ejusque usu medico & chirurgico : *Du vitriol blanc, & de son usage en médecine & chirurgie ; par M. STOLTE, de Langensalza, docteur en médecine. A Gottingue, 1787 ; in-4°.*

16. *M. Stolte* commence sa dissertation par des recherches sur la nature & la génération du vitriol blanc. Le plus pur se prépare par la dissolution du zinc dans l'acide vitriolique bien clair. Dans celui de Goslar, où l'on en fait le plus grand commerce, il s'y trouve souvent mêlé du fer & du cuivre , mais rarement du plomb. Quoi qu'il en soit, une simple dissolution & la colature ne fussent pas pour le dé-

gager des métaux étrangers ; il faut nécessairement-ajouter à la dissolution du vitriol, un peu de zinc, au moyen duquel le fer & le cuivre se précipitent.

Le vitriol blanc est un puissant astringent, fortifiant en même temps ; il résiste efficacement à la corruption & apaise les convulsions. Le vomissement, qu'il excite quelquefois, est attribué par M. *Stolte* aux parties de cuivre qui y sont souvent mêlées ; car vingt-quatre & vingt-cinq grains de vitriol blanc qu'il avoit préparé lui-même, n'ont excité aucun vomissement à deux malades qu'une petite dose de tartre émétique & d'ipécacuanha a fait vomir facilement. Cependant le mélange de particules de cuivre pourroit avoir son utilité dans le cas où les intestins auroient besoin d'une irritation plus forte que les autres vomitifs ont coutume de causer.

Intérieurement le vitriol de zinc rend de bons services dans l'épilepsie, la fièvre chaude, la fièvre putride, le rhumatisme, la goutte, la colique des peintres, les hémorrhagies, &c. les vers, &c. Extérieurement dans les inflammations des yeux, les ulcères de la bouche, le scorbut ; & au second période de la gonorrhée, en injection.

Kurze beschreibung der mineralwasser
im Brückenauer Bade : *Courte description
des eaux minérales du bain de
Bruckenau*, 1787 ; in-4^o de 4 pag.

17. Cette feuille est publiée par le docteur

Zwierlin, conseiller de la cour de Fulde, & médecin des eaux de Bruckenau.

Ce bain offre trois sources minérales, savoir :

1°. L'eau de Bruckenau, qui est martiale & très-chargée de gaz. Elle se conserve plusieurs années dans des cruches bien bouchées, & reste claire jusqu'à la dernière goutte.

2°. L'eau de Wernarz, qui est de même nature que la première ; mais inférieure en vertu, & moins abondante en principes constitutifs.

3°. L'eau de Sinneberg. Celle-ci ne contient point de principe martial, mais seulement un sel particulier & un portion terreuse. Son usage fait merveille dans les affections néphrétiques, & dans toutes les maladies qui dépendent de l'épaississement des humeurs ; elle a d'ailleurs la propriété de faire suer & transpirer les personnes chez qui ces sécrétions sont très-difficiles à exciter. Aussi cette eau est-elle propre à dissiper les impressions fâcheuses qui proviennent du traitement avec les mercuriaux.

Cet imprimé est terminé par des instructions relatives à la conservation de ces eaux. On y indique le bureau auquel on doit s'adresser pour s'en procurer.

Apparatus medicaminum tam simplicium quam præparatorum & compositorum consideratus. Volumen quartum, auctore JO. ANDREA MURRAY, D. equite ord. reg. de Wafa consiliarius. Brit. aulæ professore medic. &

botan. O. in Acad. R. Gotting. præfecto Horti R. botan. Societatum scientiarum Gotting. Stockholm. Upsal. Gothenb. Lundens. Florent. Lugdun. Divion. Aurel. & Batavo-Flesing, medicarum Paris. Nanc. & Havn. atque œconomicarum Bern. Cell. Georgophil. & Paris. membro : *Apparat des médicamens simples préparés & composés ; par M. JEAN-ANDRÉ MURRAY, &c. A Gottingue, chez Dieterich ; à Strasbourg, chez Kœnig, 1787 ; in-8°. de 665 pag. Prix 7 liv. Tome IV.*

18. On a annoncé (tom. lxxv de ce journal, pag. 153,) les trois premiers volumes de cet ouvrage.

Le quatrième fait connoître soixante-quatorze végétaux, divisés en six ordres naturels, qui sont les plantes des brossailles, les trivalves, les triloculaires, les potagères, les raboteuses & celles à petites épines.

Après les dénominations botaniques & officinales de chaque espèce, suivent la description & les usages, soit médicaux, soit économiques ou pour les arts. M. Murray ne laisse absolument rien à desirer de tout ce qui peut instruire.

Nous allons en extraire quelques articles.

1°. *Nerprun*. Cet arbre se trouve commu-

nément dans les bois montagneux ; le cultivateur le fait entrer dans la construction de ses haies. Ses baies servent à la nourriture des oiseaux , & à fabriquer le *verd de vessie*, dont on se sert pour la peinture & pour la teinture. Elles sont purgatives : vingt suffisent pour procurer des évacuations abondantes , ainsi qu'une once de leur suc. Les baies de nerprun desséchées, prises en décoction à la dose de deux gros, purgent aussi ; réduites en poudre, il n'en faut qu'un gros. Le rob, qu'on obtient du suc par évaporation, est un excellent remède pour purger les pauvres. L'on peut en former des pillules avec de la craie en poudre, pour le rendre plus facile à prendre. Tout le monde connoît le sirop de nerprun, qui se trouve dans les pharmacies : c'est un excellent hydragogue.

2°. *La grande capucine* (*tropaolum majus*, L.) C'est une plante originaire du Pérou, qui a été transportée en Hollande en 1684. Elle sert à orner les jardins ; elle n'est qu'annuelle dans toute l'Europe. Ses feuilles & ses fleurs possèdent l'odeur & la saveur des cressons ; les feuilles récentes pilées, offrent un assaisonnement semblable au raifort. Si on mêle son suc avec de l'esprit de-vin-rectifié, il en résulte un *coagulum*. Le même suc, épaissi en consistance d'extrait, donne une odeur volatile & une saveur acide, qui reste long-temps inhérente sur la langue. L'eau distillée de fleurs de capucine est légèrement âcre, excite un léger chatouillement dans les narines. Ces fleurs mêlées avec la laitue, forment d'excellentes salades ; elles ont le même goût que le cresson alénois. On les place en médecine dans la série des anti-scorbutiques. On confit les baies au vinaigre avec du

fel ; c'est alors un bon succédané des câpres , propre à assaisonner le poisson & les viandes. C'est ordinairement pendant les mois de juillet & d'août qu'elles paroissent , & qu'elles ont la propriété singulière de produire des éclairs. Le fruit , qui est composé de trois baies , de la grosseur à-peu-près d'un pois , est angulaire , convexe & fillonné : avant sa maturité , il a les mêmes saveur & odeur que les fleurs. Etant mûr , c'est un purgatif : *Arnold* , dans ses *observations physico-médicales* , rapporte plusieurs exemples de ses effets ; il assure que trois ou quatre baies de capucine données à un soldat robuste , ont excité six selles copieuses ; deux , administrées à une fille de vingt-six ans , en ont occasionnées cinq ; & trois , ont produit les mêmes évacuations à un homme fort & robuste. Voilà encore un purgatif indigène.

3°. *La pariétaire*. Cette plante a peu de saveur & point d'odeur ; elle est une des cinq herbes émollientes ; sa décoction dégage les voies urinaires , en expulse les graviers & les glaires ; prise alternativement de jour à autre avec la bousserole (*uva ursi*) , c'est un puissant diurétique , qui dissout quelquefois les pierres : trois onces de suc de pariétaire édulcoré avec le sucre , convient dans les mêmes circonstances. Les cataplasmes de la même plante appliqués sur la région du pubis , font uriner.

4°. *Le bois gentil* ou *lauréole femelle* (*daphne mezereum*, L. C'est un arbrisseau dont la fleur purpurine , un peu suave , annonce l'arrivée des beaux jours. On le trouve assez communément dans les bois taillis de nos contrées septentrionales : il est rare en Angleterre ; son écorce ,

ainfi que celle du garou, a été employée avec fuccès en Allemagne, en Suède, en Angleterre & en France, comme exutoire. Avec deux onces de cette écorce en digeftion dans de l'eau chaude, on obtient deux gros & demi d'extrait gommeux. Celui qui eft préparé au vinaigre, eft âcre, produit fur la langue la même fénfation que fi l'on mâchoit de l'eftragon. Il n'y a pas long-temps qu'en Suède on a découvert que cette écorce récente, raclée & appliquée fur la morfure des ferpens vénéreux & des chiens enragés, opéroit de bons effets. La racine eft employée en Ruffie pour appaifer les douleurs de dents : l'on en met un petit morceau dans la dent creufe, ce qui fait faliver. La décoction fuiuante eft fingulièrement vantée par les Anglois, comme un remède efficace pour détruire les maladies vénériennes ; & on dit qu'elle a réuffi dans des cas où les mercuriaux, adminiftrés avec foin, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, n'avoient pas eu de fuccès :

*Prenez Ecorce de la racine de mezéréon concaffée,
ou réduite en poudre groffière, 3 onces.*

De l'eau commune 6 livres.

Faites bouillir à petit feu & réduire aux deux tiers ; ajoutez fur la fin une once de réglife effilée, & paffez.

La colature fe prend à la dofe de quatre onces, trois fois par jour.

A l'article de l'orme, M. Murray rappelle l'emploi de la féconde écorce d'orme pyramidal, contre les maladies cutanées, d'après M. Banau(a).

(a) Voyez Journ. de médec. tom. lxiv, pag. 352.

L'histoire naturelle & médicale du thé, de la résine élastique, du camphre, de la rhubarbe, de la canelle, du laurier *pechurim*, se trouve dans ce volume très-bien traitée.

M. *Murray*, fidèle à son plan, insère dans son ouvrage les nouvelles découvertes, & y joint ses propres observations.

FRANCISCI TAVARES med. doct. in
Coimbric. universitate mat. medic. &
pharmac. P. P. O. reg. scient. Acad.
Lisbonens. soc. corr. de Pharmacolo-
gia libellus academicis prælectionibus
accommodatus. *Petit in-8°. de 299 p.*
A Coimbra, chez Aillaud, 1787.

19. Si l'on fait attention aux difficultés que M. *Tavarès* a dû surmonter pour se procurer les ouvrages étrangers qu'il a consultés, on pourra juger du zèle qui l'anime pour étendre ses connoissances dans les choses relatives à l'art de guérir. Après une lecture suivie, des réflexions & des expériences, M. *Tavarès* présente au public un ouvrage qui, sans contenir des richesses nouvelles, mérite cependant un accueil favorable, par rapport à l'ordre qui y règne, à la clarté avec laquelle les sujets y sont exposés, & à l'avantage dont il peut être pour un cours de pharmacie.

M. *Tavarès* y traite d'abord des instrumens, des poids & mesures en usage chez les apothicaires ; il passe ensuite à ce qui concerne la cueillette & la conservation des simples ; décrit

les opérations mécaniques & chimiques de la pharmacie ; s'occupe des médicamens composés, & termine son ouvrage par des recherches sur les poids & les mesures usités chez les Grecs & chez les Romains , auxquelles il ajoute enfin une explication des caractères chimiques.

Pharmaceutisch - chemische erfahrungen, &c. C'est-à-dire , *Expériences pharmaceutico-chimiques sur les découvertes & perfectionnemens dans la pharmacie pratique ; par J. C. DOLLFUS ; in-8°. de 136 pag. A Leipzig , 1787.*

20. Les chimistes ne travaillent ordinairement qu'en petit , & les procédés propres pour leurs laboratoires ne sont pas toujours praticables en grand ; ainsi la chimie pharmaceutique est encore très-susceptible de grands progrès , même à cet égard ; d'ailleurs , nombre de procédés peuvent recevoir des changemens avantageux , soit relativement à la composition , soit à l'égard de la manipulation. Les remarques , que M. *Dollfus* présente dans cette brochure , semblent en général tendre à ce but. Nous n'assurons point qu'elles soient portées à leur plus grande perfection relative , ni qu'elles soient au-dessus de toute exception ; mais nous osons avancer que , telles qu'elles sont , elles ne laisseront pas d'être très-utiles pour les pharmaciens-chimistes qui les consulteront. Les sujets de ces expériences sont : le mercure précipité rouge , le mercure doux ,

les différentes préparations d'antimoine, la pierre infernale, les cristaux de cuivre, le phosphore, la magnésie, les naphthes de vitriol & de nitre, l'esprit de sel dulcifié, le vinaigre radical, l'éther acéteux, l'esprit de Mindererus, l'acide du tartre, la terre foliée de tartre, les fleurs de benjoin, l'alkali volatil, le sel de Seignette, la distillation des huiles de girofle & de succin.

Observations on the *Specimen alterum pharmacopœiæ Londinensis*, &c. C'est-à-dire, *Observations sur le Specimen alterum pharmacopœiæ Londinensis 1787, indiquant ses nombreux défauts frappans, &c. en forme de Lettre adressée au comité choisi des membres du collège de médecine, pour réformer l'ancienne pharmacopée; in-8°. A Londres, chez Robinsons, 1787.*

21. Le collège de médecine de Londres, occupé, depuis deux ans, à préparer une nouvelle édition de la Pharmacopée publiée d'abord en 1618, plusieurs fois réimprimée depuis, & notamment en 1746, distribua, en 1786, parmi les membres, une copie imprimée de la nouvelle édition méditée, sous le titre de *Specimen Pharmacopœiæ, &c.* & au commencement de l'été 1787, une autre intitulée, *Specimen alterum, &c.* Le comité du collège déclara en même temps qu'il distribuait ces aperçus, dans l'intention de recevoir le sentiment de tous les membres du collège sur les

changemens & additions qu'il a faits, afin de parvenir à rendre la nouvelle édition plus parfaite. Cette conduite est sans contredit digne d'approbation, & les deux *Specimen* n'étant adressés qu'aux membres du collège, ne devoient point servir de sujets à une critique publique. Cependant l'auteur de ces observations a pensé tout différemment. Il s'est même permis de censurer ce dernier *Specimen* avec une aigreur qui ne lui fait pas honneur. Vainement cherche-t-il à justifier sa conduite, en reprochant au collège de n'avoir eu aucun égard à ses remarques, sur le premier *Specimen*, qu'il lui a envoyées. Un homme raisonnable, & que l'intérêt seul de la chose anime, ne doit pas s'écarter des bornes de la modération, lors même qu'il s'aperçoit qu'on n'admet point ses représentations. Au reste, quoique l'auteur ait manqué aux égards qu'il devoit au collège & à lui-même, il n'a pas moins présenté plusieurs bonnes remarques,

WASSERBERG chymische abhandlung vom schwefel : *Traité chimique du soufre*; par FRANÇOIS-XAVIER WASSERBERG. A Vienne; & à Strasbourg, chez Armand Koenig, 1788; in-8°. Prix 3 liv.

22. M. *Wasserberg* est un bibliographe de médecine, & un chimiste autrichien instruit. Parmi les écrits dont il a enrichi la république des sciences & des lettres, ses instituts de chimie se font distinguer, ce qui est un heureux

préjugé en faveur de son traité chimique du soufre.

Richtige beschreibung des kunstlichen verfahrens die edelsteine zu bereiten, &c. C'est-à-dire, *Description exacte de la manière de composer des pierres précieuses artificielles, telles que les topazes, améthystes, hyacinthes & émeraudes; in-8°. de 32 pages. A Quedlinbourg, chez Reufner, 1787.*

23. A la suite de la description des fourneaux nécessaires pour ces opérations, l'auteur donne les formules & les procédés, au moyen desquels on peut contrefaire les pierres précieuses indiquées dans le titre.

Eine unvollkommenheit der blitzableiter, &c. C'est-à-dire, *Une imperfection des paratonnerres, avec le moyen d'y remédier; par MATT. BUTSCHANY, docteur en philosophie; in-8°. de 24 p. A Hambourg, chez Harmsen, 1787.*

24. Les paratonnerres ne sauroient garantir une maison de la foudre, remarque M. Butschany, si la fumée qui s'élève de la maison en ligne perpendiculaire ne les frappe pas. La fu-

mée sert de conducteur au feu électrique; par conséquent lorsque sa colonne dépasse la pointe du paratonnerre, elle attirera le feu du ciel dans la cheminée (a). Pour remédier à cet inconvénient, l'auteur propose de placer sur le tuyau de la cheminée une barre de fer, de manière que la fumée montante soit obligée de l'entourer; d'attacher cette barre au conducteur, & de l'éloigner suffisamment du tuyau de la cheminée, pour que l'air dilaté avec violence ne puisse pas le crever.

Outre ce défaut des paratonnerres, M. Butschany en désigne encore un autre : savoir, qu'ils ne garantissent point de la foudre la maison où ils sont attachés, si la foudre tombe sur la maison voisine, & pénètre dans la première sans aller chercher le conducteur. Il faudroit donc appliquer à une série de maisons, une plaque de cuivre, de fer ou de plomb le long des murs, ou encore mieux d'une cheminée à l'autre, afin d'établir une communication entr'elles, & forcer, pour ainsi dire, par ce moyen la foudre d'aller joindre le conducteur, & de se précipiter en terre.

(a) Cette circonstance ne pourra avoir lieu que très-rarement, attendu que les orages sont presque toujours accompagnés de vent qui dissipera la fumée, & l'empêchera de s'élever en colonne assez haute pour dépasser le paratonnerre.



HANNEMANNS, &c. Abhandlung über die vorurtheile gegen die steinkohlenfeuerung, &c. *Traité sur les préjugés contre le chauffage avec le charbon de pierre; sur la manière de rendre ce combustible plus utile, & sur son usage pour l'échauffement des fours des boulangers; par M. HAHNEMANN, docteur en médecine; avec une appendice, contenant le Mémoire couronné de MM. LANOIX & BRUN sur ce même objet; in-8°. de sept feuilles & demie. A Dresde, dans la librairie de Walther, 1787.*

25. L'auteur croit qu'on peut faire usage de la houille sans aucune préparation, & sans crainte que son odeur suffocante nuise à la santé. Ce n'est, dit-il, que pour flatter le préjugé qu'il s'occupe des moyens de détruire, ou du moins de diminuer ce principe prétendu malfaisant. Il traite par conséquent du charbonnage de cette substance, & de son mélange avec certaines terres. Il ne paroît pas qu'il parle d'après sa propre expérience; cependant, dans les recherches de cette nature, on ne sauroit guère s'en rapporter aux simples spéculations & aux conjectures. Il seroit donc à désirer que dans l'état actuel des choses, où le bois devient si rare, les

souverains concourussent avec les accadémies, à répandre le plus grand jour sur un sujet si important.

An essay on the method, &c. *Essai sur la méthode d'étudier l'histoire naturelle ; discours prononcé devant la Société des étudiants de la nature ; par RICHARD KENTISH. A Londres, chez Elmsly, 1787 ; in-8°.*

29. Dans ce discours, prononcé à Edimbourg en 1782, M. *Kentish* donne un détail général des trois grands départemens de la nature, communément appelés *règnes minéral, végétal & animal* ; il spécifie les distinctions les plus ordinaires de chacun, & désigne les écrivains qui ont le mieux traité ces différens sujets. Cet essai peut être utile à ceux qui se livrent à l'étude agréable de l'histoire naturelle.

Observationes de oestro bovino atque ovino factæ : *Observations faites sur les oestres des moutons & des bœufs ; par BERNARD GOTTLÖB SCHREGER, bachelier en médecine. A Leipfick, chez Solbrige, 1787 ; in-4° de 69 pag. avec quatre planches de fig. en taille-douce.*

27. La préface de cet écrit fait mention des insectes qui vivent dans le corps des animaux ; il y est donc question des vers qui s'engendrent

dans l'espèce humaine, & des divers auteurs qui en ont traité.

M. *Schreger* donne d'abord des explications sur le genre des oestres, lequel appartient à la sixième classe du système de la nature du chevalier de *Linneé*, parmi les insectes diptères, ou à deux ailes. L'oestre offre trois points au lieu de bouche, trois petits yeux lisses, les antennes courtes & petites. C'est ordinairement dans le corps des grands animaux, dit M. *Geoffroy*, qu'on peut trouver les larves des oestres, tantôt dans le fondement des chevaux, tantôt dans les cavités du nez des bœufs & des moutons.

Le genre des oestres, selon M. *Schreger*, compose sept espèces distinctes, mais il ne décrit ici que celles des moutons & des bœufs, ce qui fait l'objet de deux sections.

Dans la première, il est question de l'oestre des moutons ou mouche du ver du nez des moutons. On y trouve sa description, celle de sa larve, le temps qu'il faut pour le métamorphoser en insecte parfait, & les remèdes qui sont en usage contre cette larve vermineuse. *Linneé* prescrit d'abord les sternutatoires, l'esprit-de-vin rectifié, l'eau-de-vie de froment saturée de sel culinaire, l'huile d'amandes rance, le gaz du soufre, l'huile de térébenthine injectée dans les narines; c'est sur-tout ce dernier moyen qui est très-efficace. En Angleterre on se sert d'un onguent fait de goudron, de beurre & de sel.

La section seconde est consacrée à l'oestre des bœufs; M. *Schreger* suit la même marche qu'il s'est tracée dans la précédente; il compare la larve de cette oestre avec celle des moutons, & propose aussi les moyens particuliers pour détruire cet insecte.

Il faut lire , dans cette dissertation , l'histoire naturelle de ces deux insectes : elle est curieuse & intéressante.

Neue litteratur und beytrage zur kenntniss der naturgeschichte vorzüglich der conchylien und fossilien : *Nouvelle littérature , & Mémoires pour la connoissance de l'histoire naturelle , sur-tout des coquilles & des fossiles ; par JEAN-SAMUEL SCHROETER, membre de diverses sociétés savantes. A Leipfick, chez Muller; & à Strasbourg, dans la librairie académique; trois volumes in-8°. 1784-1787, avec des planches & des tables. Prix 24 liv.*

28. Ce curieux recueil fait suite au *journal pour les amateurs de la minéralogie & de la conchyliologie* du même auteur , publié également en allemand en 1775. Les deux premiers volumes roulent sur des mémoires particuliers concernant quelques espèces de nantiles peu connues, de coraux pétrifiés , sur la minéralogie de la principauté de Solms, & diverses pétrifications remarquables , sur-tout d'insectes.

Le volume qui vient de paroître , est divisé en quatre sections.

La première regarde les traités de conchyliologie & de lithologie :

1°. Patelles de la collection de M. Schroeter,

2°. Patelles pétrifiées de la même collection.

3°. Notice sur une ancienne mine d'Ilmenau.

La *seconde section* renferme des observations, des découvertes, des remarques, &c. sur la conchyliologie, ce qui forme la première partie de cette division; dans la seconde, on trouve des objets de minéralogie.

Un traité sur la zéolite, dans lequel, après avoir fait l'histoire de ce fossile, l'auteur en décrit trente-six différentes espèces qui se trouvent dans sa collection, & qui ont presque toutes été trouvées dans le Harz. 2°. Des pierres de la vessie & de l'estomac des chevaux 3°. & 4°. Suite de la notice des bois pétrifiés de Sondershausen.

La *troisième section* est destinée aux notices des écrivains conchyliologiques & lithologiques anciens & modernes. On y trouve celles de *Gottwald, Gronovius & Lind.*

Enfin, dans la *quatrième section*, M. *Schroeter* passe en revue soixante-onze ouvrages, qui embrassent toutes les branches de l'histoire naturelle, & qui ont paru en 1785.

Chaque volume est enrichi de trois planches fort bien gravées : elles représentent des coquillages & des objets lithologiques,

CAROLI LINNÆI fundamentorum botanicorum pars prima, exhibens omnes dissertationes Academicas, quæ varios Aphorismos philosophiæ botanicæ illustrare possunt : *Les fonde-*

nens de botanique de CHARLES LINNÉ, &c.; édition publiée par les soins de M. JEAN-EMMANUEL GILBERT, docteur en médecine, professeur de botanique, premier médecin de la province du Lyonnais pour les épidémies, médecin de l'hôpital général de Lyon, de l'Académie des sciences de la même ville, &c. A Lyon, chez Piestre & de la Mollière; à Nancy, chez Matthieu & Beaurain fils; à Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n°. 32, 1786. Tome I; in-8°. de 604 pages, avec fig. Prix 21 liv. les trois vol. brochés.

29. Nous avons fait connoître dans le tome lxx, page 175 de ce journal, quatre volumes, contenant le système des plantes de *Linné* (a), édition due aux soins de M. *Gilbert*, savant botaniste & directeur actuel de l'Académie de Lyon. Il est de notre devoir de faire connoître la suite des œuvres du célèbre botaniste suédois, que publie le même éditeur.

Le volume qui fait l'objet de cet article, commence par une préface de M. *Gilbert*, qui ex-

(a) On trouve cet Ouvrage à Paris, chez *Croullebois*, rue des Mathurins. Prix, 24 liv. les quatre volumes brochés.

pose l'intérêt que tout botaniste doit prendre pour connoître parfaitement les écrits, la doctrine & les travaux du chevalier de *Linné*. Il donne des notices sur près de soixante dissertations qui composent les aménités académiques de *Linné*. Offrons à notre tour, quelques notices sur divers Mémoires de ce recueil.

1°. *Des noms triviaux donnés par Linné aux plantes.* Cette dissertation rare, de M. *Murray* père, professeur de botanique à Gottingue, démontre combien les noms triviaux sont nécessaires à la botanique. Avant *Linné*, on avoit été obligé de désigner chaque plante par une phrase entière; *Linné* y a substitué un adjectif, qui, joint au mot générique, indique le caractère propre & distinctif de l'espèce; c'est ce qu'il a appelé le nom trivial. Cette idée a conduit à une réforme vraiment utile, parce qu'elle est indépendante de toute méthode.

2°. *Usage de l'histoire naturelle.* Tout le monde connoît les secours que l'agriculture, l'économie rurale, la médecine, le jardinage, le commerce retirent de l'histoire naturelle. C'est par elle que l'on a découvert que la ciguë & l'aconit étoient des plantes vénéneuses; que la *silvie des bois* empoisonnoit les bœufs; que la prêle leur occasionnoit la dysenterie & le pissement de sang; que le vis-argent, la staphisaigre, l'ellébore blanc, la cévadile détruisoient la vermine. Ce Mémoire, divisé en deux parties, & en plusieurs chapitres, est de *Linné*.

3°. *CUI BONO? A quoi cela est-il bon?*

Cette question fatigue souvent l'oreille du cultivateur curieux, ainsi que celle du naturaliste. Lorsque des ignorans voient des médecins

ou des physiciens s'occuper de recherches qui paroissent peu intéressantes, ils ne manquent pas de dire, *d quoi cela sert-il?* & cette parole révolte quelquefois le scrutateur le plus patient.

En faisant la plus légère attention à toutes les merveilles en tout genre qu'étale la nature, on devroit au moins se livrer à l'admiration, & ne point affecter une indifférence vraiment condamnable. Disons, avec un habile naturaliste, que toutes les parties de la nature ont une relation immédiate entre elles.

Tout a son utilité relative, & porte le caractère d'excellence qui lui est propre; tout décelle cette connexion intime, ce commerce non interrompu, qui, par une chaîne graduelle, associe & assimile un règne à l'autre; car la nature semble avoir suivi des gradations, des nuances insensibles, par lesquelles on la trouve conduite d'un règne à un autre, & d'un genre au genre subséquent. Ce système combiné de tous les êtres, échappe à ceux qui ne se donnent pas la peine, ou qui dédaignent d'en approfondir les mystères: les insectes, les coquilles, les mousses, les pétrifications, la moisissure elle-même, qui nous offre un parterre microscopique, font partie de l'harmonie générale & organique.

Les objets les plus vils en apparence, cessent de l'être aux yeux du scrutateur philosophe. Les mousses, ces plantes de la naissance la plus obscure, sont encore un chaînon de la chaîne des êtres; leur étude avoit été à peine effleurée jusqu'à la fin du dernier siècle; néanmoins plusieurs pourvoient à nos besoins, citons-en quelques exemples:

Le *sphagnum palustre* remplit les marais pro-

fonds d'une matière humide , & les convertit , avec le temps , en prairies fertiles. Les Lapons l'emploient en forme de matelas dans les berceaux de leurs enfans , pour les préserver de l'acrimonie des urines.

La *fontinalis antipyretica* est très-utile pour éteindre le feu. Le politric vulgaire , sert de lit commode aux Lapons. On fait avec le *lycopodium clavatum* , des tapis de chambre : on tire une teinture jaune du *lycopodium complanatum*. Le *lycopodium selago* chasse les insectes qui tourmentent les bestiaux , & purge fortement. Le *mnium fontanum* indique les sources. L'*hypnum parietinum* est utile pour boucher les trous de murailles ; le *mnium hygrometricum* annonce les degrés d'intensité de la sécheresse & de l'humidité de l'air.

Les lichens nous offrent une nouvelle scène intéressante ; beaucoup d'entr'eux donnent diverses teintures , comme on peut le voir par les trois lichénographies , couronnées depuis peu dans l'Académie de Lyon.

4°. *Curiosités naturelles.* On trouve dans ce Mémoire le plan d'un cabinet d'histoire naturelle , & des détails qui ne peuvent que piquer la curiosité des amateurs.

5°. *Fondemens de botanique.* On peut les considérer comme l'annonce de tous les ouvrages de Linné. Toute la botanique y est réduite méthodiquement , en trois cent soixante-cinq aphorismes , dans lesquels il est traité des auteurs , des systèmes , des plantes , de la fructification , des sexes , des caractères , des noms , des différences , des variétés , des synonymes & des vertus.

6°. *Histoire des accroissemens de la botanique.*

On marque les diverses époques de ses accroissemens. Sous la première sont placés *Thiophraſte*, *Dioſcoride* & *Pline*, que *Linné* regarde comme les pères de la botanique. La ſeconde époque renferme les fondateurs : *Brunfels*, *Tragus*, *Cordus* & *Matthiſole* ſont de cette claſſe. La troiſième comprend les ſyſtématiſtes, & la quatrième, les réformateurs.

7°. *Réformation de la botanique*. Cette diſſertation préſente bien des objets intéreſſans pour la perfection de la ſcience.

8°. *Auteurs de la botanique*. C'eſt l'énumération ſimple des écrivains, avec le titre de leurs ouvrages.

9°. *Nomenclature des plantes*. Cet article offre les noms génériques latins, italiens, françois, anglois, hollandois & allemands, de chaque plante rangée ſuivant les claſſes de *Linné*.

10°. *Termes de botanique*. Ce Mémoire eſt conſacré à l'explication des mots techniques : beaucoup de botaniſtes françois ont adopté cette nomenclature.

11°. *Fondemens de la fructification*. Les attributs de la fructification, ſont d'abord le calice, la corolle, l'étamine & le piſtil qui forment la fleur; & le fruit qui ſuccède, offre avec lui un réceptacle, un péricarpe & des ſemences.

12°. *Sexe des plantes*. C'eſt une diſſertation qui remporta le prix propoſé, en 1760, par l'Académie impériale des ſciences de Pétersbourg. Perſonne ne pouvoit mieux répondre à la queſtion ſur les parties ſexuelles des plantes, que le botaniſte ſuédois, auſſi obtint-il le prix. Ce Mémoire couronné étoit à peine connu en France.

Les amateurs ne feront pas fâchés de le trouver dans ce précieux recueil.

13°. *Mariage des plantes.* Cette partie explique encore tout ce qui se rapporte au sexe des plantes. Elle remplit amplement & complètement cet objet.

14°. *Nectaire des plantes.* L'usage des nectaires pourroit faire encore aujourd'hui le sujet d'observations vraiment neuves & intéressantes. Les nectaires sont si différens dans chaque famille, qu'on pourroit soupçonner qu'ils n'ont pas un seul & même usage. *Linné* dit que le nectaire n'étoit pas même connu de nom, avant qu'il l'eût déterminé; cependant *Portedera* avoit depuis long-temps fait une mention particulière de cet organe, sous le nom de réceptacle.

15°. *Station des plantes.* L'on trouve des végétaux dans les endroits aquatiques, dans les champs, dans les forêts, sur les montagnes alpines & autres, à l'ombre, & il y en a de parasites. Cette dissertation classe les plantes suivant leur sol natal.

16°. & 17°. *Présumptions en faveur des plantes.*

18°. *Métamorphose des plantes.* Dans cet écrit; *Linné* explique comment s'opère l'acte qui fait dégénérer les plantes en variétés, en monstruosités, & comment se forment les fleurs doubles.

19°. *Pouffe des arbres.* C'est l'indication du temps où les arbres se couvrent de bourgeons & de feuilles. Les arbres dont les gemmes sont les plus printanniers, & qui se font remarquer à l'issue de l'hiver, sont les saules, les peupliers, le bois gentil, le cornouiller mâle, les groseillers.

20°. *Vernation des arbres.* Ce Mémoire fait suite au précédent. *Linné* y fait le développement qui s'opère successivement au printemps sur trente-deux arbres & arbrisseaux. *M. Gilibert* a ajouté à cet article des observations qu'il a faites sur la végétation vernale en Lithuanie.

21°. *Sommeil des plantes.* Dans quelques plantes, la direction des feuilles éprouve des changemens pendant la nuit. Si dans une nuit d'été ; un botaniste, accoutumé au port habituel des plantes, examine celles qui couvrent une prairie, il en voit plusieurs qu'il ne sauroit reconnoître à ce caractère. La même chose arrive ; lorsque la fraîcheur ou l'humidité du jour répond à celle de la nuit. C'est là ce que le chevalier de *Linné* nomme le sommeil des plantes.

22°. *Calendrier de Flore.* *Linné* donne sous ce titre un tableau de la floraison. Il comprend dans ce calendrier très-peu de plantes, & l'on conçoit que la détermination précise doit toujours avoir de l'incertitude ; le sol, le climat, le temps de la plantation, de l'ensemencement, le degré de chaleur, tous ces objets influent plus ou moins sur le moment de l'épanouissement des fleurs.

23°. *Plantes mulâtres.* Ce sont des plantes qu'on croit nées de deux autres espèces, dont elles retiennent les propriétés principales. La pélore, née de la linairé, doit être classée parmi ces plantes. Quoique *Koelreuter* ait présenté depuis peu plusieurs plantes hybrides nouvelles, il y a encore des botanistes qui doutent de cette génération particulière des plantes.

24°. *Usage des mouffes.* Nous avons donné précédemment une idée de l'utilité des mouffes.

25°. *Fondement d'agrostographie.* Les graminées composent une grande famille dans le système végétal. *Liné* en explique ici les caractères essentiels & toutes les différences.

26°. *Arbres de Suède.*

27°. *Arbrisseaux de Suède.* C'est le dénombrement méthodique des arbres & des arbrisseaux qui se trouvent en Suède, avec des observations botaniques très-curieuses.

Les François, sur-tout, doivent des obligations à M. *Gilibert*, de les mettre à portée de profiter des écrits de *Liné*, qui étoit assez rares dans le royaume. Nous ferons connoître successivement chaque volume de ce riche recueil.

Archiv der medicinischen polizei und der gemeinnuzigen arzneikunste: *Archive de la police médicale, & de tous les objets de médecine qui peuvent être d'une utilité générale; par JEAN-CHRÉTIEN-FRÉD. SCHERF, doct. en médecine & chirurgie; grand in-8°. Leipzig; & à Strasbourg, chez Koenig: Tomes II, III, IV, V & VI, 1784-1787. A 4 liv. le volume.*

30. M. *Grunwald* a fait connoître, dans le journal de médecine tom. lxxvj, pag. 564, le commencement de cette collection de médecine légale. M. *Scherf* se plaignoit alors que ses confrères refusoient de concourir avec lui, à

l'exécution d'un recueil aussi utile. Il a été secondé, sans doute, dans son travail, puisqu'il est parvenu au sixième volume de son entreprise, qui est fort goûtée dans le Nord.

Handbuch der staatzarzney kunste, &c.

C'est-à-dire, *Manuel de médecine politique, comprenant la police médicale & la médecine légale, d'après les progrès ultérieurs qu'on a faits dans l'une & l'autre science ; par le docteur J. D. METZGER, conseiller de la Cour de Berlin, & professeur de médecine à Königsberg ; in-8°. de 248 pag. A Züllichau, chez les héritiers Frommann, 1787.*

31. Les personnes qui desiront se former une idée de l'étendue des sciences, dont l'auteur a tracé un tableau dans cet ouvrage, ou les docteurs qui veulent avoir un manuel pour se guider dans leurs leçons, seront satisfaits en lisant cet écrit.

Diatribæ antiquario-medica de Dæmoniis evangelicorum. *A Rinteln, chez Boesendahl, 1787 ; in-4°. de 90 pag.*

32. Cette dissertation, bien faite, est de M. *Timmermann*, docteur & professeur en médecine,

qui paroît très-instruit non-seulement des opinions & des erreurs de l'antiquité sur les phénomènes de la nature , mais encore de la saine physique : il les expose & les réfute.

Il a su répandre de l'agrément sur une matière qui en paroît peu susceptible , & fait briller en même temps d'une manière utile , son érudition & ses connoissances en médecine.

Aominelse tal. oefver Herr TORBERN-OLOF BERGMAN: *Eloge de M. TORBERN-OLOF BERGMAN, ludans l'Académie des sciences de Stockholm, par M. HIELM. A Stockholm, 1787; in-8°. de 104 pag.*

33. *Torbern-Olof Bergman*, fils d'un receveur du Roi, naquit dans la Gothie occidentale, le 9 mars 1735. Le feu qu'il montra dans sa jeunesse , fut modéré par ses maîtres & son éducation au gymnase de Skara. A l'âge de dix-sept ans, il alla à l'université d'Upsal, où il suivit son goût pour les mathématiques & la physique. Il fit connoissance avec le chevalier de *Linné*, en lui envoyant de nouveaux insectes qu'il avoit découverts. Les louanges qu'il en reçut, à l'occasion d'un mémoire, présenté en 1756, à l'Académie royale des Sciences de Stockholm, sur la sangsue, l'encouragèrent à travailler à l'histoire des sangsues de Suède. Il signala son habileté en astronomie, par son observation du passage de Vénus sur le soleil en 1761; publia de curieuses expériences sur l'électricité; obtint deux prix par des Mémoires sur les moyens de garantir des vers les arbres

fruitiers ; écrivit sur les vers des sapins , sur les abeilles , sur l'aurore boréale. Sa description physique de la terre le montra comme un physicien solide , & manifesta ses connoissances dans la minéralogie & la chimie , qu'il fit encore plus admirer dans ses Mémoires sur la préparation de l'alun. En 1767, il remplaça *Wallerius* dans la chaire de chimie. A sa sollicitation on construisit, suivant ses deslins , un nouveau laboratoire , avec une demeure pour les professeurs. Les bornes de ce Journal ne nous permettent pas de détailler les inventions & améliorations qui lui ont acquis tant de renommée en chimie & en minéralogie. On connoît son travail sur les eaux minérales , les affinités chimiques , ses explications sur la nature du tartre vineux , ses découvertes sur les parties constitutives du fer. Il a recueilli la plupart de ses écrits sur ces objets , dans ses *Opuscules physiques & chimiques* ; a mis au jour une édition des leçons de chimie de *Scheffer* , auxquelles il a ajouté des notes ; un essai sur l'histoire de la minéralogie ; un traité sur le chalumeau à souder. L'ordre , la clarté , la pureté du style caractérisent ses écrits. Il a eu la satisfaction de former beaucoup de jeunes Suédois , qui ont rempli avec approbation des places importantes dans les mines , & même des étrangers que sa réputation avoit attirés à Upsal. Ses travaux ne restèrent pas sans récompense ; le Roi l'ayant nommé , à son couronnement , chevalier de l'ordre de Vasa , en 1772 , l'Académie de Berlin l'ayant mis au rang de ses pensionnaires en 1776 , & celle de Stockholm lui ayant aussi accordé des honoires à cause de ses expériences ; les étudiants Finois lui ayant présenté une

médaille de dix ducats où étoit sa figure, sans compter une grande médaille de la main de Sergel. Les étrangers cherchoient à l'envi à se l'attacher, & traduisirent ses ouvrages. Il mourut aux eaux de Médevi, le 8 juillet 1784, âgé de quarante-neuf ans & quatre mois moins un jour, dix jours après qu'il s'y étoit rendu pour sa santé. L'Académie de Stockholm lui a fait frapper une médaille. Le Roi a acheté de sa veuve, sa bibliothèque & ses instrumens de physique.

Neve medicinische litteratur : *Nouvelle littérature de médecine, publiée par MM. SCHLEGEL & ARNEMANN; premier cahier pour 1787. A Leipfick; 1787; in-8°. de 131 pag.*

34. Cet ouvrage périodique, qui se trouve chez *Amand Koenig*, libraire à Strasbourg, forme douze volumes rédigés par *M. Schlegel seul*. Le plan de la *nouvelle continuation* a été étendu, & les coopérateurs actuels sont, *MM. Arne-mann, Ackermann, & Wiegler*, sénateur.

Quoique *M. Schlegel*, nommé premier médecin du comte de Waldenbourg, ait quitté Langensalza, lieu de sa résidence, il continuera de travailler à la littérature médicale.

Giornale perservire alla storia ragionata della medicina : *Journal pour servir à l'histoire raisonnée de la médecine. A Venise, chez Pasquali, 1787; in-4°.*

35. Quoique les extraits des livres étrangers

occupent la plus grande partie de ce journal de médecine, on y insère des observations nationales, parmi lesquelles on distingue celles de M. *Trevisan*, sur l'usage interne des lézards: il a vu guérir un homme de trente ans, d'une exostose au coude, & une femme de quarante, de douleurs aux os.

M. *Palleta* a fait, avec ce reptile, dans l'hôpital de Milan, des expériences qui n'ont pas toutes réussi. Un chancre à la lèvre inférieure a conduit au tombeau un malade qui avoit avalé jusqu'à quatre-vingt-quinze lézards. Cent-vingt lézards, pris en trois mois, n'ont pu sauver de la mort une femme qui avoit un cancer à la matrice. Cependant deux malades ont été parfaitement guéris d'ulcères scrophuleux par ce remède, &c.

Almanach für aerzte und nicht aerzte, &c.

C'est-à-dire, *Almanach pour les médecins & pour tous ceux qui ne le sont pas, année 1788; publié par le docteur CHRÉTIEN GEOFFROI GRUNER. A Jena, chez Cune, 1788; petit in-8°. de 288 pages, non compris la dédicace, le prologue & le calendrier,*

36. Le premier article de ce volume est une *dédicace* à M. le chevalier J. A. de *Brambilla*, docteur en chirurgie, proto-chirurgien impérial & royal, directeur de l'académie médico-chirurgicale, &c.

Dans cette épître, qui n'est qu'un persiflage,
M.

M. Gruner n'épargne point M. Brambilla, lequel, pour exhaufter la chirurgie qu'il exerce, a été assez mal-adroît pour déprimer la médecine (a).

2°. *Prologue*. Il est fait mention de quelques brochures offensantes publiées contre M. Gruner, & de deux autres écrits satiriques sur M. Brambilla.

3°. *Coup-d'œil sur la littérature médicale, depuis la S. Michel 1786, jusqu'à Pâques 1787.*

C'est un tableau qu'il faut voir dans l'ouvrage même.

4°. *Sur la contagion de la goutte, avec quelques résultats de nombreuses expériences faites avec l'arnica.*

Cet article est de M. Kaufsch, médecin pensionné à Militfch. Il prétend que la goutte est contagieuse. Il a observé qu'il y a trente ans, on voyoit à peine à Militfch trois ou quatre gouteux; mais depuis ce temps, le nombre des gouteux a fort augmenté. M. Kaufsch fait grand cas des fleurs & des racines d'arnica contre la goutte.

5°. *Invitation au public pour communiquer*

(a) M. Gruner, qui n'ignore point que l'opinion publique a triomphé, même en Autriche, des efforts impuissans de M. Brambilla, auroit pu ne point embrasser la défense de la médecine, ou en s'en chargeant, y mettre plus de modération. Cette défense, sous sa plume, porte une teinte trop forte de vengeance personnelle. Il falloit se rappeler que les clameurs de la prévention ne peuvent en rien diminuer l'estime accordée par toutes les nations policées, & durant plus de vingt siècles, à une profession dont l'humanité a reçu constamment, & reçoit tous les jours de si grands services.

au docteur Kausch les observations sur des guérisons opérées par l'effet de la musique.

6°. *Les apôtres médicaux en Russie.*

On y lit les détails de l'établissement de plusieurs médecins allemands dans l'Empire de Russie, d'après les propositions & arrangemens faits par sa majesté Impériale & M. le docteur Zimmerman.

7°. *Questions académiques.*

8°. *Nouvelles médicales.*

L'une des plus frappantes, & qui mérite confirmation, est que l'Empereur a ordonné que le titre de docteur cessera dorénavant dans la faculté de médecine à Vienne, mais que les docteurs en chirurgie subsisteront.

De Temeswar, le 8 mai 1787.

Schweitzer, chirurgien-major du troisième bataillon du régiment d'*Alvritz*, s'est cassé la tête d'un coup de pistolet; & dans une lettre qu'il a laissée, il impute la cause de cette mort violente à M. *Brambilla*. Voici le contenu de ses dernières idées; « Ce n'est que parce que le monde me méprisoit que j'ai commis cet attentat: l'objet de mon existence est rempli; je meurs donc! Que fait-on comment d'autres seront obligés de terminer leur vie! Comment *Brambilla*! d'où procèdent tes persécutions? Traite d'une manière distinguée tous les hommes blanchis dans le service. Je conseille à tous les honnêtes gens de ne pas se faire chirurgiens dans l'armée impériale & royale ».

9°. *Biographie.*

1°. de M. *Paul-Jacques Malorin*; 2°. de M. *Etienne de Jutegz*.

HISTOIRE LITTÉRAIRE. 171

10°. *Panegyrique des eaux de Sinnberger*, par M. K. A. Zwielerlein, médecin.

Ces eaux réussissent principalement contre les affections néphrétiques, les graviers, calculs, &c.

11°. *Charlatanisme sous le bonnet de docteur, & sous l'habit de Franciscain.*

C'est à l'occasion d'une annonce que M. le doct. Muller a publiée & fait distribuer pour faire connoître, & vendre une certaine boisson appelée *bischoff*, que M. Gruner livre au ridicule le charlatanisme de MM. de .., Saint-Germain, Cagliostro, Graham, Mesmer, Pichler, Lavater, Muller, &c. &c.

12°. *Spécifique lithontriptique de l'ancien monde.*

Il y est question d'un bouc auquel il faut donner tous les jours du vin autant qu'il veut en boire; mais nous ne devinons pas l'allusion.

13°. *Le roi Gustave & le Critique.*

C'est le parallèle d'une exhortation pleine de sagesse, que le roi de Suède a faite au vice-chancelier, lorsqu'il a été visiter l'université de Lund, avec le délire d'un mauvais critique.

14°. *Le voleur.*

Un criminel condamné à être pendu, se récrie amèrement de ce que son cadavre doit servir de pâture aux oiseaux de proie. Le juge, touché de ses plaintes, lui promet que son corps sera détaché de la potence, & porté à l'amphitéâtre anatomique.

15°. *Encore quelque chose sur le retour à la vie.*

L'auteur critique d'abord M. W. eikard, médecin de la chambre impériale de Russie, & relève ensuite l'absurde assertion que l'odeur du bois, des couleurs & de la terre, sont des moyens

172 HISTOIRE LITTÉRAIRE.

pour rapeler les asphyxiés à la vie. *M. Gruner* propose des tables qui exposeroient les signes de la mort réelle ou apparente, selon les diverses espèces de maladies, qu'on distribueroit gratuitement parmi les citoyens, pour prévenir les enterremens précipités de personnes vivantes. Il est prudent de ne pas tirer du lit trop précipitamment les personnes qui cessent de respirer, & d'attendre les premiers signes de putréfaction, avant de procéder aux enterremens.

16°. *Maladies & revenans mis en parallèle.*

Suivant l'auteur, une éducation vicieuse qui donne ou laisse contracter de mauvaises habitudes, qui influent sur la santé du corps & de l'ame, rend sujet aux maladies & aux illusions d'une imagination frappée.

17°. *Le professeur.*

M. Gruner, qui, depuis quatorze ans, occupe une chaire dans l'Université littéraire de Jena, trace ici le tableau des qualités que doit réunir un professeur.

18°. *Le tombeau d'Hippocrate.*

C'est un apologue dans lequel l'affabulation regarde *M. Brambilla*, & un autre chirurgien son élève. Ils se font des aveux réciproques, & recoivent des leçons du tombeau d'*Hippocrate*.

19°. *Méthode moderne d'étudier, avec une considération sommaire du plan d'études de M. Weikard.*

M. Gruner critique avec raison le renversement de l'ordre dans le cours des études que *M. Weikard* veut faire adopter.

20°. *Travaux & tableau des médecins de Paris.*

HISTOIRE LITTÉRAIRE. 173

On y lit l'énumération des cours & leçons publics, & les noms de deux cents six médecins qui demeurent à Paris.

21°. *Inventaire de docteurs d'après Lueien.*

Ce sont des plaintes amères faites contre certaines facultés, qui confèrent trop facilement les grades en médecine à des sujets incapables.

22°. *Prérogatives & antiquités de la chirurgie ; problème.*

Dans cet article, M. Gruner réfute le sentiment de M. Brambilla, exposé dans un discours latin, qu'il prononça en 1785, à l'ouverture de l'académie impériale de chirurgie-médecine. On peut voir les observations qui ont été faites sur ce discours, dans ce journal, en 1787, tom. lxxij, pag. 466, en annonçant la traduction françoise qu'en a donnée M. Linguet.

23°. *La vérité.*

M. Gruner suppose que Philotimus, très-ancien médecin, reproche aux citoyens de plusieurs villes qu'il visite, les abus qu'ils commettent relativement à l'hygiène, la subordination, & l'enseignement de l'art de guérir. Il est partout mal récompensé, & même chassé.

24°. *Deux mots sur les baisers.*

L'auteur expose à une demoiselle, les inconvéniens qui peuvent résulter d'un baiser, appliqué même simplement sur la main.

25°. *La manie des titres.*

26°. *Pratique clinique grecque.*

C'est le prospectus d'un abrégé de la pratique médicinale des Grecs, rédigé par M. Gruner. Cet ouvrage sera en vente chez Reich, libraire à Leipfick, pour la foire de pâques 1789. Les derniers articles de ce calendrier regardent les

promotions, les changemens & un nécrologe; le tout concerne les médecins.

Ces annales médicales sont remplies de choses curieuses & intéressantes.

Medicinische bibliothek; C'est-à-dire, Bibliothèque de médecine; par JEAN-FRED. BLUMENBACH, professeur de médecine. A Gottingue, chez Dieterich; & se trouve à Strasbourg, dans la librairie académique, 1787; in-8°. deux volumes. Prix 8 liv. 10 s.

37. Cet ouvrage périodique, commencé en 1784, se distingue toujours pour le choix des observations qui y sont insérées, & par des extraits raisonnés de livres importans pour les progrès de la médecine, imprimés chez toutes les nations.

Bibliothek der neuesten physikalisch-chemischen, &c. Bibliothèque de la moderne littérature de physique, chimie, métallurgie & pharmacie; par M. HERMBSLAEDT. Tome I, Partie I. A Berlin, chez Mylius, 1787; in-8°. de 248 pag.

38. M. *Hermbslaedt* juge avec beaucoup d'impartialité & de sçavoir les écrits des sçavans. Il donne l'extrait du magasin d'*Hoepfner*, des mémoires de l'Académie royale des sciences de

HISTOIRE LITTÉRAIRE. 175

Suède, des annales de chimie de *Crell*, des recherches chimiques de *Becker*, de la chimie de *Hagen*, du manuel de chimie d'*Essich*, de l'étude physico-chimique de *Sell*, des préceptes de chimie technique de *Gmelin*, &c.

Magnetische magazin für niederteutschland, &c. C'est-à-dire, *Magasin magnétique pour la basse Allemagne; premier-quatrième cahiers; in-8°. de 371 p. A Brême, chez Cramer, 1787.*

39. L'auteur se propose de rassembler dans ce recueil tout ce qui a paru sur le traitement magnétique, depuis 1785; il n'en rejettera pas même les morceaux manuscrits, les poésies, les extraits d'ouvrages qui ne traitent pas *ex professo* de ce sujet.

A V I S.

Prospectus of a system, &c. *Prospectus d'un système d'anatomie, enrichi de 240 planches, recueillies des plus célèbres auteurs de l'Europe; par AND. BELL, membre de la Société royale. A Londres, 1787; in-fol.*

Le but de cet ouvrage est de présenter un tableau complet d'anatomie : aux figures représentant les différentes parties du corps humain, sera jointe l'histoire de leurs fonctions parti-

culières. Il paroît que cet ouvrage est déjà très-avancé, puisque de deux cent quarante planches dont il doit être composé, cent-quarante sont déjà achevées. Le prix de toute la collection est de neuf guinées.

A N N O N C E.

Ornithologie ; par M. MESSEN , en allemand & en latin. A Leipfick , chez Muller ; & à Strasbourg , dans la librairie académique , 1787-1788 ; quatre Fascicules in-4°.

Il paroîtra dorénavant un cahier chaque trois mois d'oiseaux supérieurement gravés. Il est de six à dix feuilles d'impression , & de deux figures enluminées ; le prix est de 8 liv.

La première partie de ce grand ouvrage contiendra l'histoire littéraire de l'ornithologie par ordre chronologique , en forme d'introduction ; l'anatomie & la physiologie comparées. Les planches sont gravées d'après les dessins faits par M. Merrent , & enluminées d'après nature.

La seconde partie comprendra le système de l'ornithologie , où les oiseaux seront classés d'après leurs parties intérieures & extérieures , leur nourriture , &c.



Les ouvrages suivans se trouvent à Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n°. 32.

1°. CAROLI LINNÆI... *Systema plantarum Europæ...* Curâ J. EMMAN. GILIBERT. Genev. 1785; in-8°. 4 vol. Prix 24 liv. broché.

Il est fait mention de cet ouvrage, Journal de médec. tom. lxx, pag. 175.

2°. CAROLI LINNÆI *fundamenta botanica...* Curâ J. EMMAN. GILIBERT. Lugduni, 1786; in-8°. 3 vol. Prix 21 liv. broché.

3°. *Traité des principales & des plus fréquentes maladies internes & externes; par M. J. FRÉD. DE HERRENSCHWAND.* Berne, 1788; in-4°. Cet ouvrage se trouve aussi chez Poincot, libraire, rue de la Harpe. Prix, 13 liv. 10 s. broc.

Voyez la notice donnée de cet ouvrage dans le cahier de juin de cette année, tom. lxxv, pag. 509.

4°. *Bibliotheca helminthologia, seu enumeratio auctorum qui de vermibus....*

178 A N N O N C E.

scripserunt; edita ab ADOLPHO MO-
DEER. *Erlangue*, 1786; in-8°. Prix
3 liv. broché.

Il est parlé de cet ouvrage, *Journal de médecine*, tom. lxviii, pag. 547.

5°. *Mémoires couronnés en 1786, par
l'Académie des sciences de Lyon... sur
l'utilité des lichens dans la médecine
& dans les arts. Lyon*, 1787; in-8°.
Prix 6 liv. broché.

On a rendu un compte détaillé de ces Mé-
moires, *Journal de médec.* tom. lxxv, pag. 559.

N^{os} 1, 2, 5, 6, 12, 16, 17, 18, 22, 26, 27,
28, 29, 30, 32, 33, 34, 35, 37,
38, M. WILLEMET.

3, 10, M. ROUSSEL.

4, 14, M. J. G. E.

7, 8, 9, 11, 13, 15, 19, 20, 21, 23;
24, 25, 31, 39, M. GRUNWALD.

Fautes à corriger dans le cahier de février 1788.

Page 322, ligne première, entesten, lisez entstehen.

Page 332, ligne 20, Fleicher, lisez Fleischer.

Page 346, ligne 26, Je ne, lisez il ne.

Page 368, ligne 20, ajoutez au commencement inder.

Ibid. ligne 25, merkwirdigen, lisez merkwürdigen.

Cahier du mois de mars.

Page 388, ligne 25, au lieu de plaine, lisez puits.

- Page 421, ligne 23, Stohl, lisez Stoll.
 Page 423, ligne 11, Stohl, lisez Stoll.
Ibid. ligne 28, Stohl, lisez Stoll.
 Page 424, ligne 15, Stohl, lisez Stoll.
 Page 533, ligne 4, Vergleichunh, lisez Vergleichung.
Ibid. Baultund, lisez Baus und.
Ibid. des, lisez der.
 Page 535, ligne 2, meinschaftliche, lisez meinschaftliche.
Ibid. ligne 19, den, lisez die.
 Page 550, ligne première, plombagène, lisez plombagine.
-

TABLE.

OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1788, n°. 7. Topographie médicale de la ville & de l'hôpital de Bruyères.

Par M. Felix, méd.

Page 3

Première partie, contenant la situation & la description de la ville de Bruyères, *ibid.*

Observations sur différentes lésions du cerveau, &c.

Par M. Follain, méd.

39

Observation sur les effets du polygala de Virginie, &c.

Par M. Frefne, méd.

53

Observations & Réflexions sur les bains d'Aix. Par

M. Naudinat, méd.

64

Réflexions,

66

Observat. sur une hémorrhagie survenue à la suite de la fracture du Tibia. Par M. Gimès, chir.

71

Observ. sur une fragilité des os. Par M. Goodwin, chirurgien, &c.

81

Observ. ajoutées à la précédente. Par M. Hamilton, médecin,

84

Détails ultérieurs concernant une négresse, &c.

85

Nouvelle méthode de préparer les fleurs de sel ammoniac martiales, &c. Par M. Couret, élève en pharmacie,

88

<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de mai 1788,</i>	91
<i>Observations météorologiques,</i>	96
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	99
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	100

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	101
<i>Médecine,</i>	109
<i>Chirurgie,</i>	132
<i>Anatomie,</i>	134
<i>Matière médicale,</i>	138
<i>Pharmacie,</i>	140
<i>Chimie,</i>	148
<i>Physique,</i>	149
<i>Economie,</i>	151
<i>Histoire naturelle,</i>	152
<i>Jurisprudence médicale,</i>	155
<i>Botanique,</i>	157
<i>Histoire littéraire,</i>	164
<i>Avis,</i>	175
<i>Annonces,</i>	176

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de juillet 1788. A Paris, ce 24 juin 1788.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1788.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A O U S T 1788.

O B S E R V A T I O N S
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 8.

S E C O N D E P A R T I E.

De la Topographie médicale de la ville & de l'hôpital de Bruyères, contenant la description de l'hôpital, & quelques réflexions sur la constitution des habitans de ce canton, ainsi que sur les maladies auxquelles ils sont le plus sujets; par M. FÉLIX POMA, ancien médecin.
Tome LXXVI. I

*decin stipendié des villes de Boulay,
Bruyères & Saint-Diez, &c.*

L'HOPITAL DE BRUYÈRES est d'une fondation bien nouvelle, puisqu'elle ne remonte pas au-delà du siècle où nous vivons. Son origine est due à la bienfaisance de plusieurs particuliers, qui l'ont doté assez richement pour qu'il pût suffire aux besoins des pauvres de la ville. Il étoit autrefois situé au pied de la montagne du château, & placé ainsi du côté de l'ouest : cette situation mal saine, & sa distribution peu commode, ont été cause qu'on ne l'a pas laissé longtemps dans cet endroit. On a choisi un emplacement à l'extrémité du faubourg, dans une position agréable, & l'on y a construit un bel édifice exactement isolé, qui n'a été fini qu'en 1774. Il est bâti sur un sol sablonneux & assez élevé, au-dessus de la plaine de *Champs* ; il est à l'abri des vents de nord & de nord-est, mais il se trouve fort exposé à toute la force de ceux du sud & du sud-ouest, ce qui contre-balance jusqu'à un certain point l'agrément & la salubrité de la situation de cet hôpital.

On y entre par une cour carrée & très-vaste, dans laquelle on a pratiqué

quatre pièces de gazon, qui sont bordées d'arbres, & séparées par des chemins sablés qui conduisent aux différens bâtimens qui composent l'hôpital. Ces bâtimens consistent en trois corps-de-logis; l'un, qui est plus considérable, est en face & au milieu, & les deux autres forment deux ailes qui se prolongent des deux côtés de la cour.

Le corps-de-logis principal est divisé en trois pièces. La plus remarquable, qui est au milieu, est la chapelle; c'est un petit vaisseau fort régulier, placé en face de la porte d'entrée de l'hôpital, & fort bien éclairé par des croisées opposées. Aux deux extrémités de cette chapelle du côté de la cour, sont deux petits cabinets, faisant saillie, dont l'un sert de sacristie, & l'autre de salle des morts. Aux deux côtés de cette même chapelle on aperçoit deux salles qui n'en sont séparées que par des portes vitrées. Celle qui est à droite est occupée par les hommes, & l'autre est destinée aux femmes.

Ces deux salles, continues à la chapelle, sont élevées de sept à huit degrés au-dessus du sol, & portées sur des voûtes. Elles sont vastes, d'une hauteur suffisante & bien plafonnées. Les deux faces qu'elles présentent sont, l'une à l'est du côté

de la cour, & l'autre à l'ouest du côté du jardin. Chacune de ces salles est éclairée par neuf grandes croisées, dont quatre sont à l'est & quatre autres à l'ouest. Ces fenêtres ainsi opposées, entretiennent le courant d'air le plus libre & le plus salubre. Il y a en outre des ventilateurs pour suppléer à l'ouverture des fenêtres dans la mauvaise saison, & ces ventilateurs sont placés de manière à renouveler l'air, même dans la partie inférieure. Dans chaque salle une large cheminée, dont l'ouverture est une sorte de ventilateur habituel, sert à échauffer l'atmosphère. Pendant l'hiver on place de plus, au milieu de l'une & l'autre de ces pièces, un grand fourneau, dont le tuyau allongé communique beaucoup de chaleur. Les lits sont au nombre de huit dans chacune de ces salles, où ils sont placés en face l'un de l'autre, dans l'intervalle qui se trouve entre chaque fenêtre.

Au bout de la salle des hommes, vers le sud, est un petit cabinet carré qui peut être échauffé par le feu de la cheminée de la salle, & où l'on a placé différentes armoires propres à ferrer le linge nécessaire aux malades.

La salle des femmes a les mêmes di-

menfions & la même diftribution que celle des hommes. Celle-ci communique à la cuifine & à la pharmacie par une porte latérale, qui fe trouve du côté du fud, tandis qu'on ne peut faire le fervice de celle-là que par le moyen d'une galerie qui s'étend tout le long de la façade du jardin. Cette galerie, qui eft fort belle, eft compofée de plufieurs arcades, élevées au-deffus des fenêtres, & qui vont gagner, à droite & à gauche, les deux ailes collatérales. La grandeur des arcades & leur élévation, font qu'elles ne jettent pas d'obfcurité dans les falles. Auffi, bien loin d'être nuifible, cette galerie réunit plufieurs avantages. Le moindre qu'elle préfente eft de faciliter beaucoup la communication entre les différentes parties de l'hôpital. En hiver, elle fert de rempart contre les pluies & les vents; en été, elle empêche la chaleur d'y pénétrer : dans toutes les faifons de l'année, elle offre aux convalefcens une promenade agréable, & où ils peuvent prefque toujours braver l'inclemence de l'air.

Aux deux extrémités de cette galerie font les lieux d'aifance ; les cabinets dans lefquels ils fe trouvent, font trop étroits, & ont d'ailleurs une exposition

défavorable ; car pendant l'été, les rayons du soleil y pénètrent , & en échauffant ces réservoirs de méphitisme , ils en font exhaler la fétidité au point d'en faire remonter l'odeur dans les salles.

Deux ailes forment les côtés de ce bâtiment , elles s'avancent l'une & l'autre presque jusque sur la rue dans la cour d'entrée. La droite est située vers le sud-est de l'hôpital. Elle a deux faces principales & opposées , dont l'une donne sur la cour d'entrée au nord-ouest , & l'autre sur le jardin au sud-est. Au rez-de-chauffée de ce corps-de-logis sont le poêle, la cuisine, la pharmacie, le laboratoire , la buanderie & une chambre à four. Toutes ces pièces du rez-de-chauffée sont élevées au-dessus du sol de 6 à 7 pieds , & portées sur des voûtes qui servent de fruiterie & d'autres magasins. Le long de la cour règne un corridor qui établit la communication entre ces différentes pièces & le reste de la maison. Le premier étage de ce corps-de-logis est composé aussi d'un long corridor, placé immédiatement au-dessus de celui du rez-de-chauffée ; le côté du premier étage qui règne sur le jardin , renferme le dortoir des fœurs, leur infirmerie ; & à l'extrémité il y a quatre petites chambres

destinées aux pensionnaires malades. Deux sont placées d'un côté, & les deux autres du côté opposé.

L'aile gauche a la même longueur que la droite, mais elle n'a qu'un rez-de-chaussée. A son extrémité occidentale sont trois chambres, destinées pour des pensionnaires malades ; elles prennent jour au nord-ouest sur un verger. On trouve ensuite une grande salle, destinée pour les écoles publiques des petites filles, & à l'extrémité orientale de cette aile sont les écuries.

Cet hôpital est ainsi un édifice entièrement isolé, environné par-tout de cours & de jardins. A l'est, est la cour d'entrée ; au sud-est il y a une partie vaste de jardin : on a construit dans cette partie, vers l'est, un vaste hangard & un lavoir ; à l'ouest est le jardin potager, qui est très-spacieux : le verger occupe la partie du nord-est.

L'eau abonde dans cet hôpital, & elle y est amenée de plusieurs sources assez éloignées, qui sont les mêmes qui fournissent de l'eau à la ville.

Les réservoirs sont au nombre de quatre, l'un est à la cuisine, l'autre à la buanderie, le troisième sous le hangard, le quatrième dans le jardin.

D'après l'exposition de cet hôpital, la partie du centre paroît devoir être moins salubre que celle des côtés; mais la grandeur des salles, la manière dont elles sont percées, & leur distribution, ne laisseroient aucun doute sur la pureté de l'air qu'on y respire, sans les latrines qui, comme nous l'avons dit, auroient dû être placées dans un autre endroit.

Cet hôpital est régi par une administration composée de M. *l'Evêque de Saint-Diez*, de quatre directeurs nés, qui sont le lieutenant-général, le procureur du Roi, le Maire royal, le Curé, & d'un directeur qui est nommé par voie d'élection. Il y a pour officiers de santé, un médecin & un chirurgien. Les sœurs hospitalières de Saint-Charles, qui font le service intérieur de l'hôpital, sont au nombre de six, une économe qui est à la tête de la maison, une cuisinière, une pharmacienne, une lingère, une infirmière, & la sixième qui est destinée pour les écoles publiques des filles.

Les endémies sont les maladies formées par les causes particulières au climat & au pays que l'on habite. La constitution de chaque peuple, a dit *Bordeu*, est relative à la terre qui lui a donné

l'être ; ainsi les maladies constitutionnelles de l'habitant des Vosges, doivent être différentes dans les montagnes & dans les vallées.

Sur les montagnes, la légèreté de l'air raréfie le sang & dilate les vaisseaux, ce qui produit un effet très sensible dans le poumon des personnes dont la poitrine est délicate. Dans les unes, il en résulte des hémoptysies, parce que le sang, qui se trouve trop resserré, rompt le tissu foible des vaisseaux pulmonaires. Dans les autres, le peu d'action qu'a ce viscère dans un air si peu énergique, fait que l'hématose est imparfaite, ce qui dispose aux maladies cachectiques. Ces deux causes rendent les affections de poitrine fort communes. Telles sont particulièrement les tubercules, & la phthisie. D'un autre côté l'air froid qui resserre les fibres, condense les humeurs, diminue les évacuations & particulièrement la transpiration. Il en résulte une pléthore qui concoure encore à surcharger les poumons, & à rendre les maladies auxquelles ils sont disposés, plus fréquentes & plus tenaces.

Les yeux sont après le poumon la partie sur laquelle les fluxions se portent le plus fréquemment. La disposition que ces organes ont à éprouver des

inflammations & des maladies analogues, vient sans doute aussi de la quantité de neige qui couvre les montagnes pendant la plus grande partie de l'année, & de la vive réverbération que réfléchit leur surface brillante.

L'habitant des vallées est plus petit, & son tempérament est composé du phlegmatique & du sanguin; il est moins actif, & plus lourd que le montagnard. Il a, en général, la respiration moins fréquente & les coctions plus régulières que l'habitant des montagnes; mais il est exposé par sa position à d'autres maladies. La pression de l'air empêche les vaisseaux de se développer convenablement; elle refoule vers l'intérieur, des parties qui devroient s'exhaler par l'insensible transpiration, ce qui tend à engorger les organes qui sont plus foibles que les autres; mais comme dans les vallées l'air y est moins renouvelé par les vents, & plus chargé de parties humides, la transpiration s'y fait mal, ou est facilement supprimée. De là naissent les engorgemens humides & visqueux de la poitrine, tels que les catarrhes, les asthmes.

Dans les vallées les plus profondes & les plus humides, cette diathèse ha-

bituelle produit des effets plus fâcheux ; elle relâche les fibres , elle détruit leur ressort , & elle augmente considérablement la gravité spécifique du corps. Les liquides circulent avec langueur , ils sont mal élaborés , ils sont stase. Les habitants sont pâles & phlegmatiques , surtout ceux qui travaillent dans les lieux humides , comme les tisserands. Avec une telle constitution , les maladies inflammatoires sont très-rares , tandis que les maladies humorales & putrides sont fort communes. Les fièvres intermittentes , & sur-tout la fièvre quarte , les affections catarrhales & rhumatifantes , les fausses fluxions de poitrine , les diarrhées séreuses , sont les maladies les plus communes. Le corps nageant dans l'humidité , absorbe une partie des molécules aqueuses au milieu desquelles il se trouve plongé , la chaleur vitale en est diminuée , les fonctions languissent , le corps reste surchargé de pituite , de glaires , & les tumeurs aqueuses sont communes. Voilà la source des maladies à *serosa colluvie* que *Charles le Pois* , plus connu sous le nom de *Pison* , a décrites comme particulières à la Lorraine.

Si la chaleur succède au froid qui règne habituellement dans ces vallées , la

constitution devient humide & chaude, & encore plus dangereuse : delà naissent les fièvres putrides vermineuses, que *Maurice Grand-Clas* a observé être fort communes en Lorraine, & les fièvres putrides malignes, que *Joseph Poma*, médecin, avoit vues dans l'île de Sicile, en 1595, & qu'il a décrites avec des circonstances qui les rapprochent des fièvres dont nous parlons ici.

Comme l'air des vallées des Vosges est plus humide que froid, les maladies tiennent plus à la diathèse pituiteuse qu'à la putride. Les affections qui dépendent des obstructions & de la cacochimie sont fort fréquentes : telles sont les pâles couleurs, les fleurs blanches, les fièvres intermittentes printanières, les maladies dartreuses, les affections de poitrine chroniques, les vermineuses, les œdèmes & les fluxions sur les yeux.

Les moyens propres à corriger les effets de cette constitution, sont ceux qu'*Hippocrate* recommande pour l'hiver. Le régime doit être sec, composé de farineux fermentés, très-cuits & aromatisés convenablement. Les anti-putrides & les toniques, tels que les vins généreux, doivent être employés. La loi, se-

lon *Montesquieu* , semble forcer à une ivrognerie de nation qui est bien différente de celle de la personne. Le goût de l'habitant des Vosges pour l'eau-de-vie , tient sans doute à ce besoin du climat. C'est dans une pareille température qu'une vie active & semblable à la gymnastique des anciens, est très-recommandable. Un sommeil court, un exercice violent & soutenu , ou à son défaut, des frictions continuées, sont les moyens propres à vaincre l'inertie causée par le froid, & la plénitude produite par l'humidité.

La différence qui se trouve dans l'ordre & la régularité des saisons, suivant les différentes années, en met de même une très-grande dans les maladies qui règnent dans le territoire de Bruyères. Lorsque le printemps n'a pas cette légère chaleur & cette tempérie douce qui le caractérise, quand l'été n'est pas marqué par une chaleur vive & un peu soutenue, & que l'on n'a pas senti dans l'hiver le froid âpre et rigoureux qui est propre à cette saison, il en résulte des effets relatifs à l'intempérie dominante. Ainsi, lorsque les saisons se succèdent avec précipitation & sans nuance, lorsqu'elles anticipent l'une sur

l'autre, on peut, par l'influence qui est propre à chaque température, prévoir les maladies qui régneront. Cette manière de lire dans la régularité ou l'irrégularité de la saison régnante, les maladies qui doivent survenir dans celle qui va suivre, étoit connue dès l'enfance de la médecine.

L'inconstance journalière de l'atmosphère, les nuits froides qui succèdent à des jours très-chauds, les vents de nord qui remplacent subitement ceux de sud-ouest, forment, comme nous l'avons déjà dit, des vicissitudes nuisibles qui doivent engendrer des maladies (a). Outre les maladies catarrhales, cette inconstance perpétuelle de l'atmosphère agit sur les nerfs qu'elle agace, & qu'elle irrite souvent d'une manière fort remarquable. On a lieu de l'observer principalement dans les pays élevés, où la fibre est grêle & tendue. Aussi sur les montagnes les plus hautes, les affections spasmodiques sont-elles communes lorsque l'air est très-variable. Les enfans y sont particulièrement fort exposés.

Le *seren*, *aura serotina*, est formé par

(a) *In ipsis temporibus magnæ mutationes caloris frigoris faciunt morbos.*

les vapeurs élevées pendant le jour, & qui se condensent lorsque la disparition du soleil refroidit l'atmosphère. Il y en a beaucoup moins dans les Vosges que dans la Lorraine, parce que le sol pierreux & sablonneux de ces montagnes fournit peu d'évaporation; mais il y en a beaucoup dans les vallées, ce qui rend dans ces lieux les maladies produites par les vicissitudes de l'air, plus fréquentes & plus dangereuses.

La médecine offre encore des conseils salutaires aux habitans des pays qui sont exposés à l'inconstance des saisons, & à des changemens fréquens & nuisibles dans l'atmosphère. Le régime doit être diversifié & gradué suivant la température. Quand la température n'est pas décidée, & qu'elle semble tenir plus de l'hiver que de l'été, l'usage des spiritueux doit être permis, & la gymnastique est nécessaire. Lorsque la chaleur règne, il faut prémunir le corps contre les effets, en prenant, dès le matin, des alimens ou des boissons acescentes, & le soir on doit travailler à ranimer la force de la vie pour réparer la déperdition qui a été faite. Dans les cas où la chaleur & le froid surviennent à l'improviste, il faut ralentir leur impression avec d'autant plus de vi-

gilance, que leur activité sera plus forte. Dans tous les temps on doit avoir pour but de ramener le corps à cet état mi-toyen qu'il perd si facilement pendant les violentes secousses de l'atmosphère.

Soit que ce soit un effet dépendant du genre de vie des habitans des Vosges, soit qu'il faille en rechercher la cause dans l'air qu'ils respirent, il y a dans leurs humeurs une disposition acéscénte qui est la cause de plusieurs des maladies auxquelles ils sont sujets, & qui vient souvent compliquer les autres d'une manière fâcheuse : le ton pâle & blafard de la peau, l'odeur aigre & fade qui s'exhale des corps, & qui est quelquefois assez forte pour imprégner les meubles & les appartemens, la qualité des urines, qui sont souvent assez acides pour rougir le sirop violat, les dents qui sont noires, cariées, presque toujours petites & recouvertes d'un mauvais émail, la fréquence des maladies vermineuses : tels sont les signes non équivoques auxquels on peut reconnoître cette cachexie générale.

Les viscères abdominaux se ressentent les premiers de cette constitution. Les digestions sont lentes, la bile peu active : il y a des gonflemens d'estomac, des rap-

ports aigres ; la mauvaise qualité des suc digestifs produit souvent des amas de matières excrémentitielles dans les premières voies , ce qui , au bout de quelque temps , amène des coliques & des diarrhées.

Les obstructions du foie, l'œdème & les autres maladies dépendantes de la viscosité des humeurs & de la lenteur de la circulation , sont encore des suites nécessaires de cette disposition. Les gencives sont corrompues par la qualité mordante de la salive , ainsi que par les suc ichoreux qui exudent des dents cariées , & il s'y produit souvent des fluxions qui sont longues , tenaces & difficiles à guérir. La disposition vermineuse est très-commune dans les enfans , dans les femmes & dans les vieillards , c'est-à-dire , dans l'âge & dans les tempéramens où la nature travaille avec plus de lenteur & de foiblesse à la sanguification.

L'enfance est sur-tout très-affligée par cette disposition acescente. On y observe des croûtes laiteuses rougeâtres , d'une odeur aigre fade , & il y a en même temps des engorgemens dans les glandes cervicales. L'engorgement des glandes du méfentère & le rachitisme , sont des maladies fort communes , sur-tout dans les vallées.

Les filles ont généralement le chlorosis caractérisé, tantôt par une couleur verte, tantôt par une couleur blafarde. Les règles ne paroissent presque jamais avant dix-huit ans, & finissent de très-bonne heure. Pendant tout le temps qu'elles durent, elles ne fluent qu'en petite quantité, & d'une manière difficile & irrégulière. Il est plusieurs femmes qui n'ont jamais été réglées, il en est d'autres qui n'ont jamais qu'un écoulement séroso-muqueux, à peine coloré en rouge. Quoique le flux menstruel ait si peu d'activité, la suppression n'en produit pas moins des accidens très-fâcheux.

Les fleurs blanches sont une maladie très-commune, qui est le plus souvent accompagnée d'angoisse, de foiblesse & de maigreur. Les fausses couches sont beaucoup plus fréquentes qu'elles ne devroient l'être relativement à la population, & les suites de couches sont aussi plus souvent fâcheuses qu'on ne devroit s'y attendre, & c'est la matière laiteuse déviée & égarée qui en est la cause.

Ces différentes maladies attaquent surtout les sujets qui, par une constitution primitivement mauvaise, par l'habitation des lieux les plus mal-sains, ou par l'affoiblissement que produit un travail ex-

cessif, sont particulièrement disposés au relâchement de la fibre & à la dissolution des humeurs.

Il est une classe nombreuse chez laquelle cette disposition acéscence se manifeste par des engorgemens lymphatiques, tels que les tumeurs froides & indolentes, les écrouelles & les goîtres. Ces dernières espèces de tumeurs sont quelquefois formées par trois ou quatre masses entassées qui tuméfient le col, & descendent sur la poitrine d'une manière hideuse pour les yeux qui ne sont pas habitués à voir ces espèces de tumeurs.

Ne pourroit-on pas dire que cette disposition acéscence & cette affection scrophuleuse sont les effets de trois causes combinées ; savoir , de la constitution phlegmatique des habitans de ce pays, de la nature des alimens, & de celle des eaux dont ils usent pour l'entretien de leur vie ? Les humeurs visqueuses inertes n'étant pas élaborées dans les vaisseaux dont la force tonique n'est pas portée au point convenable, contractent un degré d'épaississement qui est beaucoup au-dessus de celui qu'elles devroient naturellement avoir, ce qui occasionne des engorgemens & des stases. Les vaisseaux lymphatiques, les glandes engorgées à l'ex-

térieur & à l'intérieur, forment des tumeurs dures & indolentes. C'est pourquoi ces maladies sont plus communes dans les endroits les plus humides & les plus mal exposés ; c'est pourquoi les enfans & les femmes en sont particulièrement affectés (a).

Pour parler avec exactitude des maladies de ce pays, il me reste à faire mention d'une espèce d'anthrax ou de charbon, auquel on donne communément le nom de *pustule*, ou par abréviation, de *puce maligne* ou *levain*. Cette pustule s'annonce par une douleur lancinante très-vive ; souvent elle est semblable, dans les premiers momens, à la mor-

(a) *Hippocrate* a dit, les femmes & les enfans à la mamelle sont également sujets à l'engorgement des glandes ; & *Méad* ne doutoit pas que la crudité des eaux ne contribuât beaucoup à produire ces maladies. Supposons, dit-il, que les parties les plus épaisses d'une eau est saturée, se déposent dans le corps humain, de quelque nature qu'elles soient, ou minérales, ou salines, elles s'arrêteront dans quelque partie, conformément aux lois du mouvement & à la capacité différente des vaisseaux ; c'est ainsi que les molécules minérales qui abondent dans les eaux nivéales des Alpes, engorgent & obstruent tellement les glandes de ceux qui en boivent, qu'à peine est-il un seul des habitans de ces montagnes qui soit exempt de ces tumeurs,

cure d'une puce : elle augmente bientôt, & parvient à la grosseur d'une aveline. Tantôt elle est placée entre les doigts des mains ou du carpe, tantôt aux bras ou au visage. Communément elle est rouge, saillante, souvent noire & déprimée; quelquefois c'est une phlégmène remplie d'une sérosité âcre, & qui, lorsqu'elle s'ouvre, laisse apercevoir un ulcère sanieux. Dans cette maladie, le pouls est constamment petit, concentré, foible & rare, les forces sont abattues : il y a de la langueur & de la foiblesse ; les malades se plaignent de ressentir un sentiment de froid à l'intérieur du corps, & une chaleur âcre & brûlante à la partie affectée. Cependant les environs de la tumeur se tuméfient, & ce gonflement, qui s'étend avec la plus grande rapidité, est bientôt suivi de la gangrène sèche, qui amène la mort en deux ou trois jours.

Cette maladie, fort connue du peuple des campagnes, paroît avoir lieu ordinairement chez des personnes qui soignent les bestiaux malades, & qui, soit en les fouillant pendant leur maladie, soit en touchant à leurs débris après leur mort, gagnent, par le contact immédiat, le mal dont il sont affectés. La pustule maligne est une maladie fort dan-

gereuse, & dans laquelle il est très-essentiel de secourir de bonne heure les malades. Le danger est grand lorsque la pustule est voisine des parties vitales, que les périodes de son accroissement & de ses progrès sont courts, que le pouls est foible, concentré, & la physionomie abattue, avec des syncopes & un froid extérieur, parce que ces signes annoncent que la gangrène est prochaine. C'est encore un symptôme de mauvais augure, lorsqu'on voit la douleur locale diminuer, sans que les autres accidens perdent rien de leur intensité. On a lieu d'espérer une terminaison plus heureuse quand la pustule est rouge, le pouls vif, animé, qu'il ne paroît aucun des symptômes alarmans que nous venons de décrire.

La nature suffit rarement seule pour la guérison, & les soins sont presque toujours infructueux quand ils sont tardifs. Le fer & les caustiques sont des moyens que l'on doit regarder comme dangereux. Les onguens toniques & maturatifs ont paru plus convenables, & l'on a sur-tout eu occasion de se louer du traitement externe suivant. On prend de la crème fraîche, dans laquelle on bat du savon blanc; on fait avec ce mé-

lange des embrocations répétées sur la pustule maligne. On y applique ensuite des feuilles de chou rouge, qu'on couvre avec la même pommade. L'escarre étant tombée, on renouvelle l'appareil; en peu de temps l'inflammation est calmée, l'œdème se dissipe, la résolution s'opère, & la cure est terminée. On soutient en même temps les forces vitales; on cherche à combattre la foiblesse gangréneuse & l'abatement par des cordiaux légers & des anti-septiques, &c.

Les maladies dépendantes des causes particulières ou les maladies sporadiques, doivent s'offrir à l'observateur dans la juridiction de Saint-Diez, comme dans tous les autres pays. On rencontre une différence frappante, en faisant le parallèle des maladies sporadiques & endémiques. C'est que les maladies endémiques qui dépendent de l'influence du territoire, s'observent bien particulièrement sur la classe du peuple, tandis que les maladies sporadiques sont particulièrement celles que l'on voit naître chez les gens riches & aisés. En effet, ces maladies tirant leur origine de l'irrégularité qu'on peut mettre dans l'usage des boissons, des alimens, dans la manière dont on use de l'exercice, & dont on se livre

au sommeil, enfin, dans l'empire qu'on laisse prendre à ses passions, il est évident que les personnes qui y sont le plus exposées, ne doivent pas être des agriculteurs & des montagnards, dont la vie physique est un exercice continuel, partagé d'une manière régulière suivant les différentes saisons, & dont la vie morale réside dans la pratique constante d'un petit nombre de devoirs, & dans des desirs bornés à leur pouvoir.

On observe quelquefois dans la juridiction de Bruyères des épidémies. Elles sont plus fréquentes dans les lieux bas que dans ceux qui sont plus élevés sur les montagnes. L'hiver y offre communément des affections de poitrine plus ou moins compliquées, qui sont quelquefois inflammatoires sur les montagnes, mais presque toujours humorales dans les vallées, des turgescences stomacales, des affections rhumatisantes & des péripneumonies bilieuses. Le printemps est la saison où il y a le plus de malades. L'habitant de ces cantons a passé l'hiver dans une espèce d'inertie, en comparaison du mouvement qu'il se donne dans les autres saisons; li s'est tenu renfermé dans son poêle, &, par l'effet de cette stagnation forcée, a encore augmenté la plénitude humorale
que

la révolution du printemps travaille à fondre. C'est alors que les fièvres d'accès, les fluxions de poitrine, les maladies cutanées, les varioles sont communes. En été les coliques bilieuses, les diarrhées, les dyssenteries deviennent souvent des maladies générales. L'automne produit des fièvres intermittentes automnales, des affections rhumatismes, de fausses fluxions de poitrine chez les adultes, des hydropisies de poitrine chez les vieillards, & des fièvres vermineuses dans les sujets qui, par leur âge, leur constitution ou leur manière de vivre, y sont disposés.

Il est aisé de voir, d'après le tableau de ces maladies, que les saignées ne sont pas, en général, un moyen de guérir qui leur convienne. On ne peut guère en faire usage que sur les montagnes élevées, où la fibre est plus forte & le sang mieux composé : on peut cependant la pratiquer sur quelques malades, qui, par leur aisance, sont à l'abri de toutes les causes qui énervent la constitution. On peut poser pour règle dans le traitement des maladies de ce pays, que les remèdes les mieux indiqués sont les évacuans, tels que les émétiques & les cathartiques. Viennent ensuite les diapho-

rétiques, les vermifuges, les apéritifs savonneux, les martiaux & les toniques aromatiques. Ces derniers médicamens sont si abondans dans ce pays, que la nature semble les avoir prodigués pour corriger le relâchement & la langueur à laquelle les habitans semblent disposés par la nature du climat & du sol.

En présentant ainsi le tableau de la constitution des habitans des Vosges, & l'aperçu des maladies auxquelles ils sont sujets, j'ai eu principalement sous les yeux la classe la plus nombreuse & la plus pauvre; & comme c'est dans cette classe que se trouvent les individus qui dans leur maladie viennent chercher un asyle & des secours à l'hôpital, j'ai rempli l'objet que je m'étois proposé, puisqu'à la topographie médicale de Bruyères, j'ai joint celle de son hôpital, & le tableau des maladies qui y règnent communément.

R É F L E X I O N S.

En lisant la topographie de Bruyères, on voit que M. *Poma* a pris *Hippocrate* pour guide; & d'après l'exactitude avec laquelle il a suivi ce texte précieux, il semble qu'il a eu pour objet de tracer la marche que tous les médecins devroient

suivre, en méditant sur la nature de l'air, des eaux & du sol du pays qu'ils habitent. C'est en écrivant ainsi qu'on réfute victorieusement ceux qui, par esprit de système, ou par abus du raisonnement, soutiennent que les observations météorologiques ne peuvent être d'aucune utilité à la médecine pratique. Pour répondre au sophiste qui nioit l'existence du mouvement, *Zénon* se mit à marcher devant lui. Il est dans tous les arts des objections auxquelles il ne faut d'autre réponse qu'une démonstration active. La manière dont parle M. *Poma*, peint l'influence inévitable de la température & des vicissitudes de l'air, & les différens moyens qui sont propres à corriger & à modifier leur action; l'art avec lequel il fait unir aux observations d'un physicien & d'un philosophe, les conseils utiles de la médecine, est la preuve la plus frappante de l'avantage qui résulte pour un médecin, de se livrer aux observations météorologiques, & d'en faire une juste application à la pratique de l'art de guérir.

La description de l'hôpital de Bruyères a dû surprendre tous les lecteurs : on ne s'attend pas à trouver dans une petite ville, dont le nom est à peine connu,

un hôpital construit sur un plan aussi conforme aux loix de la salubrité.

Un emplacement parfaitement isolé ; un corps-de-logis, & deux ailes fort régulières, entourées de tous côtés de cours ou de jardins ; des salles grandes & élevées, qui ont par-tout des croisées opposées, avec des dégagemens commodes ; des voûtes qui élèvent le rez de-chauffée à cinq ou six pieds au-dessus du sol ; des jardins de différente espèce ; des promenoirs vastes ; enfin, une belle galerie qui sert d'abri aux salles des malades, de retraite sûre aux convalescens dans les pluies ou dans les grandes chaleurs, & qui établit une communication facile & prompte entre les différens offices : tel est, dans cette maison de charité, l'ordre général des distributions ; ordre simple & commode, qu'on rencontre dans fort peu d'hôpitaux, en y comprenant même les plus modernes.

Un hôpital tel que celui de Bruyères pourroit, avec peu d'additions, convenir à une ville plus considérable, & recevoir un bien plus grand nombre de malades. En effet, il suffiroit d'élever de nouvelles salles sur le même plan, en construisant un étage de plus dans le corps-de-

logis & dans une des ailes. Si l'on portoit la chapelle ailleurs, ce qui seroit plus convenable, on auroit la facilité d'employer le rez-de-chaussée du corps-de-logis principal pour toutes les pièces communes, & l'on auroit au premier étage deux grandes & belles salles séparées par un escalier. Si l'on conservoit la chapelle, il faudroit l'élever en dôme proportionnellement à sa grandeur. En augmentant ainsi l'espace, on donneroit plus de mobilité à l'air; & par le moyen des croisées pratiquées dans la partie la plus élevée de ce dôme, on formeroit un excellent ventilateur.

Il est sans doute bien des manières de varier les distributions dans un emplacement qui seroit semblable à celui de l'hôpital de Bruyères; mais on peut assurer qu'un plan analogue à celui sur lequel il a été construit, est un de ceux qui paroissent le plus convenables pour les hôpitaux d'une grandeur médiocre, dans lesquels il faut concilier ce que l'on doit à la salubrité, & ce qu'exigent la promptitude du service & la nécessité d'une surveillance continue.

M. *Poma*, en parlant des soins que l'on a pris pour renouveler & purifier l'air des salles, remarque qu'on a eu l'at-

tention de placer des ventilateurs à la partie inférieure des salles : l'utilité de ces ventilateurs n'est plus méconnue aujourd'hui ; on sait que dans la composition de l'atmosphère il existe un fluide , un gaz , dont la nature est d'être plus pesant que l'air , & de se précipiter par conséquent à la surface de la terre. C'est l'air fixe , nommé depuis *gaz acide crayeux* , ou *gaz acide carbonique*. Le moyen de déplacer ce gaz & la portion d'air à laquelle il est uni , est donc d'agir avec force sur celle qui est placée à la partie inférieure des salles. L'eau agit , à la vérité , sur ce gaz , il le décompose ; mais , le plus souvent , il n'est pas salubre de répandre de l'eau dans les salles des hôpitaux , & il n'y a que des ouvertures pratiquées à la partie inférieure des salles qui puissent y suppléer.

M. Poma n'a pas décrit la forme des ventouses inférieures établies à l'hôpital de Bruyères : ainsi il y a lieu de croire qu'elles ressembleront aux ventilateurs ordinaires , & qu'elles ne sont autre chose que des espèces d'entonnoirs qui introduisent un air pur. Cette manière de ventouse n'ayant d'autre effet que de pousser une colonne d'air de bas en haut , elle n'est pas propre à purifier la

surface du plancher inférieur des hôpitaux. Pour y parvenir, il faut pratiquer au bas des murs, de distance en distance, dans la longueur des salles, des ouvertures de cinq ou six pouces de haut, sur quatre ou cinq pieds de large. Ces ouvertures sont fermées par des trapes qui sont mobiles dans des coulisses ; & quand les salles sont, comme celles de Bruyères, situées entre cour & jardin, on voit qu'on peut ouvrir en même temps les trapes qui sont diamétralement opposées d'un côté & de l'autre, ce qui balaie rapidement la surface du sol, & introduit un air pur à la place de celui qui étoit corrompu. On peut voir ces ventilateurs dans les nouvelles salles de l'hôtel-dieu, & c'est-là où ils ont été exécutés pour la première fois dans la forme que nous venons de décrire.

M. *Poma* a justement remarqué que la position des latrines étoit très-insalubre : il auroit pu en dire autant de la salle des morts. Il faut porter bien loin du centre des hôpitaux tous ces foyers de méphitisme & de contagion. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit il y a quelques années, sur la nécessité d'éloigner les lieux d'aisance, & sur la manière de les construire ; il suffit

d'observer que, quelle que soit la propreté qu'on fasse régner dans ces endroits, il s'en élèvera toujours des exhalaisons malfaisantes, si l'on n'a pas recours, pour les intercepter, aux moyens pratiqués avec tant de succès aux Invalides & à l'hospice Saint-Sulpice (a).

OBSERVATIONS sur des entérites
produites par différentes causes.

PREMIÈRE OBSERVATION.

*Iléus ou passion iliaque ; par M. FER-
RUS, médecin de l'hôpital de Brian-
çon.*

Un homme de la campagne, d'un tempérament robuste & sanguin, ayant, contre son ordinaire, eu le ventre referré pendant plusieurs jours, commença à ressentir quelques mouvemens de colique auxquels il négligea de remédier pendant 48 heures. Les douleurs ayant insensiblement augmenté, il survint un vomissement, par lequel il rejeta toutes les matières qui étoient contenues dans

(a) Voyez le n°. 4 des hôpitaux civils, année 1786.

son estomac. Il resta encore plusieurs jours dans cet état sans demander du secours.

Quand je vis ce malade, il étoit tourmenté des douleurs de colique les plus aiguës, le ventre étoit très-gonflé, & si sensible à la plus légère compression, que le poids seul de la couverture se faisoit sentir très-vivement. Les urines étoient rares; la langue sale & la bouche amère. Tout ce qu'il rendoit par le vomissement étoit d'un verd foncé & porracé. Le pouls étoit dur & très-fréquent. Je fis faire à l'instant une saignée du bras, & j'en prescrivis une autre trois heures après. Les lavemens émolliens, & les fomentations avec des décoctions de même nature, furent employés dans l'intervalle des deux saignées. J'eus ensuite recours aux lavemens purgatifs; mais, malgré ces moyens, les douleurs & les accidens ne diminuèrent pas. Le malade fut saigné pour la troisième fois, & je le fis mettre ensuite dans un demi-bain. Ce nouveau remède, joint aux boissons émulsionnées, furent encore sans succès. Je tentai une quatrième saignée, après laquelle je voulus faire passer un doux minoratif. Je ne fus pas plus heureux; le malade vomit avec plus de

violence, & la matière vomie ressembloit, par sa couleur & par son odeur, aux matières excrémentitielles : néanmoins, après ce vomissement, le malade se trouva un peu soulagé. On continua les bains & les lavemens, mais sans aucune évacuation par les selles. Le quatrième jour, à compter de l'invasion de la maladie, les forces étoient abattues ; il y avoit des foiblesses, & le malade paroïssoit dans l'état le plus fâcheux. J'ordonnai alors qu'on fit prendre à ce malade, de quatre en quatre heures, une once & demie d'huile d'amandes douces, en ajoutant à chaque dose un gros & demi de sirop diacode. Après la troisième prise de ce remède, le ventre s'ouvrit, le vomissement cessa, & les selles devinrent ensuite faciles & abondantes par le moyen des lavemens ; ce qui fut le signal de la guérison.

II^e. O B S E R V A T I O N

Sur la même maladie ; par le même.

Une femme fort âgée, portant une hernie inguinale, depuis plusieurs années, sujette à des constipations fréquentes, & qui ne buvoit que de l'eau, fut saisie d'une colique qui avoit tous les symptômes de

Piléus. La hernie étoit fort apparente, sans qu'il y eût d'étranglement manifeste. Les douleurs se faisoient principalement sentir vers la région du foie, mais elles n'étoient pas bien vives. Le poulx étoit petit & peu fréquent, le visage pale, la langue fort épaisse & blanche; le ventre étoit très-tendu, les urines étoient en petite quantité, mais claires. Il y avoit de plus un vomissement de matières vertes & jaunâtres.

Je commençai le traitement par les boissons adoucissantes, les fomentations émollientes, & les lavemens de même nature. Je passai ensuite à l'usage des lavemens purgatifs. La saignée, quoique indiquée par la nature de la maladie, me parut un remède dangereux, à cause de l'âge de la malade, de sa soible constitution & de la petitesse de son poulx. Cependant ces premiers secours ne produisirent aucun soulagement, & le vomissement devenoit de jour en jour plus fréquent. Les huileux rendus légèrement anodins, n'eurent pas plus d'efficacité. Au bout de sept jours, la malade vomissoit les matières fécales; elle prenoit à peine quelques instans de sommeil, & elle paroissoit être dans le plus grand danger. Quoique j'eusse fait administrer des

lavemens purgatifs sans en tirer aucun avantage, je crus devoir encore recourir au même moyen, parce que je présu-
mois que si les premiers n'avoient pro-
duit aucun effet, c'est qu'ils n'étoient
pas assez forts. En conséquence, je pres-
crivis des lavemens très-stimulans, faits
avec une forte décoction de tabac. A
peine en eut-elle pris quelques-uns,
qu'elle se sentit un peu soulagée. Au
bout de quelques jours, elle rendit des
matières très-dures, & la hernie disparut.
Aux douleurs que la malade avoit éprou-
vées, succédèrent alors des chaleurs d'en-
traîlles que j'attribuai à l'action du tabac.
Pour les mitiger, j'ordonnai des lave-
mens avec de l'eau tiède, dans laquelle
on ajoutoit quatre onces de vinaigre
pour chaque lavement. Ces derniers re-
mèdes apportèrent du calme, & ache-
vèrent de débarrasser l'engouement ex-
crémentiel qui avoit été la première
cause de la maladie.

III^e. O B S E R V A T I O N

*Sur la même maladie, faite à l'hospice
Saint-Sulpice, en 1780.*

Un homme de trente ans fut apporté

le 16 avril 1780, à l'hospice Saint-Sulpice, ayant un bubonocèle si gros, qu'il n'existoit plus qu'un vestige de la partie virile. La tumeur étoit rouge & tendue comme un ballon, & le cordon fort enflammé. Le pouls étoit serré, vif, & il y avoit vomissement des matières stercorales depuis vingt-quatre heures. J'avois ordonné trois saignées dans la soirée, on n'en fit que deux. Le lendemain on en fit deux autres; on appliqua des cataplasmes émolliens sur l'anneau, & bientôt le relâchement fut assez considérable pour que le malade pût faire la réduction lui-même. Néanmoins le pouls restoit toujours concentré, & le vomissement persistoit, le ventre étoit douloureux; on fit une cinquième saignée, elle diminua le vomissement, mais ne changea rien à l'anxiété, & le pouls devenoit toujours de plus en plus misérable. Des lavemens toutes les deux heures, des embrocations huileuses, une boisson très-abondante du petit lait, firent enfin cesser le vomissement, en ramenant des selles modérées & fréquentes. Du reste l'irritation & la saburre qui persistoient, ne donnèrent aucune inquiétude, & le malade fut promptement guéri.



IV^e. OBSERVATION

Sur une maladie analogue, faite dans le même hôpital, dans l'année 1783.

Une jeune fille de vingt-trois ans, entra dans le même hôpital, le 17 janvier, avec une fièvre très-aiguë au quatrième jour. Il y avoit en même-temps une tension & un gonflement du ventre qui ne permettoient pas qu'on y appliquât la main; la malade n'étoit pas constipée, mais son visage étoit rouge, la respiration difficile & le pouls serré. Cette fille mal réglée, & d'une constitution foible, avoit déjà été saignée deux fois sans beaucoup de soulagement; la langue étoit humide, chargée de saburre. Je prescrivis d'abord les adoucissans sous toutes les formes; mais six heures après, l'érétisme étoit augmenté au point que la malade ne pouvoit plus boire sans nausées, & qu'elle se plaignoit beaucoup de la violence des douleurs. Je fis faire deux nouvelles saignées qui produisirent du calme, mais sans emporter tout-à-fait le mal. Le troisième jour après l'entrée de la malade, les douleurs se renouvelèrent très-vivement, mais sans tension du ventre & sans nau-

lées. Je fis passer une eau de casse légèrement émétisée. Tout son effet se porta sur les intestins ; la malade rendit beaucoup de glaires, & trois vers lombriques, dont un vivant. La fièvre cessa bientôt, & la convalescence fut prompte.

V^e. OBSERVATION

Sur une maladie analogue, faite dans le même hôpital, dans l'année 1780.

Une femme de vingt-huit ans, d'un tempérament sec & bilieux, éprouva une suppression de règles qui fut presque aussitôt suivie d'accidens très-alarmans, ce qui engagea à la transporter promptement à l'hospice. Outre les symptômes hystériques, tels que les anxiétés, l'étouffement, le serrement du col, elle ressentait des coliques très-considérables, & le ventre étoit énormément tendu. La foiblesse du pouls, la pâleur du visage, & la foible constitution de cette femme n'indiquant point la saignée, j'eus recours aux bains de pieds, aux lavemens, aux fomentations anti-hystériques, aux potions anti-spasmodiques éthérées : aucune de ces choses n'apporta du soulagement. Les coliques persévéroient dans toute leur force. La malade vomif-

soit presque tout ce qu'on lui présentoit. Le lendemain, en l'examinant avec la plus grande attention pour découvrir quelle étoit la cause d'un accident qui devenoit de plus en plus grave, je trouvai dans son poulx une irritation accompagnée de foiblesse & d'intermittence; la langue étoit fort bilieuse, l'haleine fétide; le ventre, qui étoit également tourmenté de coliques, me parut moins tendu, ce que j'attribuai à quelques selles bilieuses que les lavemens avoient procurées. Je remarquai de plus que, cinq ou six fois au moins dans chaque minute, il y avoit un tremblement de la lèvre inférieure. Dès-lors les signes de la plénitude de l'estomac me parurent manifestes, & j'ordonnai l'ipécacuanha. Ce vomitif fit rendre de la bile noirâtre, en assez grande quantité pour remplir une jatte. La douleur du ventre cessa presque aussitôt. Le soir le poulx avoit repris l'élévation qu'il a lorsque les menstrues coulent, les règles commencèrent à s'établir, & la maladie fut dissipée.



R E M A R Q U E S

*Tendantes à perfectionner l'usage des
moyens proposés pour rappeler à la vie
les noyés & autres asphyxiés ; par M.
LE COMTE, médecin à Evreux.*

Un homme robuste peut charger un noyé sur ses épaules, & le transporter ainsi à la maison la plus prochaine ; cela vaut encore mieux que d'attendre. Cependant la meilleure manière est de porter le noyé à deux ou trois hommes sur les bras, & dans une attitude naturelle. Si on peut avoir sur le champ une voiture ou un bateau, ce troisième moyen doit être préféré comme le plus prompt. Il ne faut ôter les habits mouillés, que lorsqu'on peut avoir dans le moment des hardes sèches à leur substituer, ou les habits des personnes qui se trouvent présentes. On peut néanmoins, si on a un bateau ou une voiture, envelopper le noyé tout nu dans de la paille. On ne peut, pour rappeler un noyé à la vie, trop inculquer que tous les momens sont précieux, & qu'un quart-d'heure perdu peut décider du sort d'un asphyxié. Si le noyé est couché

dans le transport, il doit l'être sur le côté, & la tête un peu plus élevée que le corps. Quelques auteurs recommandent d'éviter les secouffes, pour ne pas détruire, disent-ils, le peu de vie qui peut rester : mais s'il en reste si peu, tout espoir est ôté ; & quiconque réfléchira sur le traitement, concevra clairement qu'il ne peut réussir, si les nerfs ne sont encore capables de prendre & de communiquer de grands mouvemens. Ce que je recommande sur toutes choses, c'est donc la célérité du transport. On ne doit pas y mettre plus de temps, sous prétexte qu'une maison un peu plus éloignée sera plus commode.

Dans l'endroit où le noyé doit être secouru, il doit se trouver une cheminée avec un feu clair, des hardes sèches, des couvertures, des flanelles ou des serviettes, des briques chaudes, un lit, les personnes nécessaires : trois ou quatre suffisent. On commencera par déshabiller & coucher le noyé devant la cheminée, étant mis dans l'attitude la plus convenable, c'est-à-dire, sur le côté, & la tête un peu soutenue, sans autre précaution que de le bien essuyer d'abord, de mettre sous lui un matelas ou des couvertures, de garnir le côté du corps qui se

trouvera écarté du feu, d'empêcher que l'autre ne reçoive une chaleur trop vive, de le retourner de temps en temps d'un côté sur l'autre. On dressera procès-verbal de son état, tandis qu'on préparera les autres secours, le lit, les briques ou les bouteilles d'eau chaude, un lavement de tabac, ou un lavement de savon & de sel de cuisine, les cordiaux, comme l'eau-de-vie, l'eau-de-vie mêlée de vinaigre scillitique, l'eau-de-vie camphrée animée d'esprit volatil de sel ammoniac. On cherchera le battement du cœur, celui des artères au poignet, au bas de l'humérus, à la tempe. On verra si les mâchoires, la poitrine, les autres articulations obéissent ou résistent aux mouvemens qu'on veut leur donner; si les passages de l'air ne sont point embarrassés; si les yeux conservent leur éclat; si le noyé n'a point quelque blessure mortelle, &c. On s'informerá du temps qu'aura duré la submersion & le transport: tout cela doit être prompt. Avant même que d'entreprendre ces recherches, on donnera les lavemens; & pour les empêcher de revenir aussitôt, on appliquera un tampon au fondement. On lavera le nez & la bouche; ou si le resserrement des mâchoires ne le permet pas,

on lavera du moins les lèvres & les joues avec un pinceau trempé dans l'eau-de-vie camphrée animée d'esprit volatil de sel ammoniac. On s'affluxera de l'état des voies pulmonaires, en soufflant à plusieurs reprises dans la poitrine, & en pressant ensuite le bas-ventre avec la main, pour faire ressortir l'air (a). On

(a) Je dis la chose comme M. *Pia* la favoit, & comme tout le monde la favoit alors. J'ai lu depuis les observations de M. *Chaussier* (*). Je ne les conteste pas. Je demande seulement, que fera-t-on autre chose que ce qu'on avoit coutume de faire, dans les cas où l'on n'aura ni air déphlogistiqué, ni l'appareil nécessaire pour l'employer? Ajoutons que c'est presque demander ce qu'on fera dans tous les cas. On préférera, si on le peut, l'air d'un soufflet à celui qu'un homme tireroit de ses poumons; mais celui-ci pourtant, si on ne peut choisir, doit-il être regardé comme sans effet? Je ne le crois pas, & je persiste à le conseiller toutes les fois qu'on n'aura pas mieux. 1°. Il agit par sa chaleur, & l'on sait que de tous les moyens propres à ressusciter le mouvement du cœur, & probablement aussi l'action du poumon, un des plus puissans c'est la chaleur. 2°. Il peut du moins, comme un autre, remettre la poitrine en mouvement, & personne n'ignore que sans ce mouvement, sans la dilatation & la constriction alternative de la poitrine

(a) Hist. de la Société royale de Médec. année 1780, p. 346.

introduira dans l'une des narines une petite tente ou mèche de papier imbibée d'eau de Luce ou d'esprit volatil de sel ammoniac. S'il en résulte quelque grimace qui annonce que le malade peut avaler, on lui donnera une cuillerée de l'un des cordiaux indiqué ci-dessus, & on aura soin de ne le pas remuer tant qu'il l'aura dans la bouche. Le meilleur est l'eau-de-vie camphrée animée d'esprit volatil de sel ammoniac. Quelques personnes pendant ce travail, seront chargées de renouveler des serviettes chaudes sur les jambes & sur les cuisses. On ôtera ensuite le tampon du fondement, on soulèvera le malade, on l'agitera en différens sens, on le portera dans un lit bafiné; & si le lavement n'est pas revenu, on en donnera un autre. On placera sous les pieds, sous l'articulation des genoux, sous les aisselles, des briques chaudes ou des bouteilles pleines d'eau chaude. On

& du pòumon, la circulation pulmonaire ne peut se rétablir, ni conséquemment la circulation générale & la vie. Ces vérités sont triviales, & tant mieux. J'invite donc les accoucheurs eux-mêmes à ne pas négliger ces procédés de l'ancienne pratique, lorsqu'ils n'auront pas sur le champ ceux de M. *Chaussier*.

frottera, même rudement, avec des flanelles ou des serviettes chaudes imbibées d'eau-de-vie camphrée, les jambes, les cuisses, le bas-ventre & la poitrine. On irritera souvent le dedans des narines avec la mèche d'alkali volatil. Si le noyé peut avaler, on lui redonnera de distance en distance du cordial, avec l'attention de n'en donner une nouvelle dose que lorsqu'on sera sûr que la précédente est avalée; & on en rapprochera les prises, si on remarque des envies de vomir. La secousse procurée par le vomissement paroît être ce qui rappelle le plus efficacement ces malades à eux-mêmes, & la plupart y ont de la disposition. Je n'ose cependant conseiller l'émétique en général, il paroît avoir nui dans plusieurs des cas rapportés par M. *Pia*; je citerai moi-même dans un moment une circonstance où il seroit contraire, & le seul parti sage est de ne le placer que sous les yeux d'un homme de l'art. J'en dis autant de la saignée. Au reste, dans quelque cas que ce soit, je ne voudrois de l'émétique qu'en l'associant à quelque tonique du genre de l'eau-de-vie camphrée (a), parce que l'effet en devient

(a) *De Villiers*, méthode, &c. in-4°. 1771, pag. 12, 13.

plus immanquable, & que la dose, par conséquent, peut être moindre. Si la déglutition n'est pas libre, on injectera un nouveau lavement de tabac, ou la fumée de la même plante. On recommence de temps en temps à pousser de l'air dans le poumon; & si les dents sont ferrées, on le conduit par le nez. On continue les frictions & tout le reste, sans se décourager. *M. Johnson* (a) parle d'une dame qui ne donna les premiers signes de vie qu'au bout de huit heures; & la règle est de n'abandonner un noyé que lorsque la mort est certaine. Il est encore essentiel ici pour le succès, que les secours se suivent sans retardement, & par conséquent que tous les moyens se trouvent dans une boîte dont le dépôt soit connu, comme à Paris.

Tel est le traitement général. Soixante-deux noyés, qui presque tous ne donnoient aucun signe de vie (b), ont été

(a) *Pia*, part. III, pag. 193.

(b) *Pia*, Part. I, p. 12, 19, 25, 28, 31; II. p. 30, 32, 35, 37, 38, 40, 41, 45, 51, 55, 57, 61. III, p. 18, 20, 26, 44, 51, 67, 93, 96, 102, 103, 107, 109, 116, 117, 121, 125. IV. p. 3, 5, 14, 17, 19, 34, 37, 41, 44, 64, 66, 68, 73, 74, 81, 92, 97, 119, 125, 130, 133, 139, 141, 145, 150, 154, 156, 157.

ranimés par ces secours, administrés même avec moins de méthode. Quatorze n'ont pu l'être, quoique traités de même, & retirés de l'eau, l'un promptement (a), les autres au bout d'un quart-d'heure (b), d'une demi-heure (c), de trois quarts-d'heure (d), ou au plus d'une heure (e). J'insiste par-tout sur la célérité. Il n'en est pas de la mort causée par l'eau, comme de celle qui est produite par la vapeur du charbon. Celle-ci peut n'être qu'apparente, quoiqu'on ait resté 14 ou 15 heures exposé à l'action de la cause qui l'a occasionnée (f); tandis que M. *Pia* ne rapporte aucun exemple de noyés rappelés à la vie, lorsque la submersion avoit duré plus d'une heure. On vient de voir même qu'un quart-d'heure suffisoit dans quelques cas, pour qu'un noyé fût sans ressource. Il est donc important que toute personne tombée à l'eau en soit retirée promptement. Il ne

(a) *Pia*, part. IV, pag. 50.

(b) Part. II, p. 71, IV, p. 56, 87.

(c) Part. II, p. 65; III, p. 83.

(d) Part. I, p. 37; II, p. 68. 69; III, p. 80, 81; IV, p. 52.

(e) Part. I, p. 37, 39.

(f) Voyez le Mémoire de M. *Harmann*; *Pia*, Part. IV.

l'est

l'est pas moins, que les secours ne tardent pas à arriver. M. *Harman* a réussi sur des personnes suffoquées par la vapeur du charbon, quoique retirées de l'endroit où elles avoient été frappées, elles eussent resté huit ou dix heures sans secours (a); tandis que je n'ai pu ranimer une petite fille noyée qui n'étoit restée qu'environ cinq quarts-d'heure sur le bord d'une mare. Cette différence entre la mort apparente causée par la vapeur du charbon, & celle qui dépend de l'eau, paroît tenir principalement au froid que l'eau communique à tout le corps. Le premier soin doit donc être de réchauffer les noyés, il suffit souvent seul dans les cas ordinaires, ou lorsque la submersion a duré peu de temps; & indépendamment de l'indication d'étendre le cercle du mouvement du sang, en relâchant tous les petits vaisseaux dont le resserrement avoit repoussé les liqueurs du côté du cœur, il est aisé de sentir l'utilité de ce moyen pour réveiller tout le système nerveux, si l'on considère que la chaleur de la main ou celle de l'eau tiède, rend au cœur de la grenouille le battement qu'il avoit perdu après l'avoir

(a) *Loc. cit.*

détaché du corps de l'animal. J'ai lu quelque part que M. *Johnson*, médecin anglois, le même dont j'ai parlé, conseil-
loit dans cette vue le bain tiède. Je n'en vois rien dans la courte analyse que M. *Le Begue de Presle* nous a donnée de son ouvrage (a); mais je ne doute pas que ce moyen ne soit bon, & même ordinairement praticable, avec la précaution sur-tout de commencer, comme je l'ai dit, par étendre le noyé devant un feu clair pendant que le bain se prépare : d'autres ont recommandé le bain de cendres, ceux de sel, de sable, &c.; mais ceux-ci ont l'inconvénient de consumer sans nécessité un temps considérable, parce que ces matières ne se trouvent par par-tout sous la main dans la quantité qui seroit nécessaire. A mesure que la chaleur s'établit, l'autre indication est de ranimer le principe de la vie, en irritant de tous côtés le système nerveux. D'après les observations rapportées par M. *Pia*, la plupart des noyés avoient été très-sensibles à la mèche d'alkali volatil, & par cette raison elle doit être préférée aux autres sternutatoires, dont quelques-uns même, comme les poudres,

(a) *Pia*, Part. III, p. 186.

en tombant dans le poumon , pourroient causer une toux opiniâtre , ou la suffocation. Il me semble qu'on a trop exalté les vertus de la fumée de tabac , & que la décoction de cette plante en lavement peut lui être substituée avec avantage. On remarque d'ailleurs , le plus souvent , de la répugnance de la part des assistans à injecter cette fumée , même avec une machine ; en sorte que de tous les noyés dont parle M. *Pia* , il n'y en a que quinze (a) à qui elle l'ait été. Un lavement fera moins de difficulté parmi le peuple , & on ne peut douter que ce secours ne soit très-utile. Il est même le seul qu'on puisse porter intérieurement , lorsque les mâchoires sont serrées , ou que le malade n'avale pas ; & ce seroit dans ce cas une négligence criminelle que de l'omettre. J'ai nommé le stimulant qui convenoit pour l'estomac ; & à moins qu'on ne remarque des symptômes évidens d'un retour prochain à la vie , je ne pense pas qu'on puisse en substituer un autre. Il paroît qu'à Paris , comme ailleurs , on a rarement poussé de l'air dans

(a) *Pia* , Part. I, p. 12 ; 23 , 25 ; II, p. 41 ; III, p. 51 , 96 , 102 , 103 , 107 , 109 , 117 , 121 ; IV, p. 66 , 68 , 73.

le poumon (a). Cette pratique cependant mérite d'être recommandée, non-seulement pour dégager le poumon, lorsque l'écume de la bouche principalement, ou le râle de la gorge en marquent l'embarras, mais encore pour rétablir le mouvement du cœur & la circulation : elle a souvent réussi (b), & c'est l'expérience si célèbre de *Hooke*. J'ai parlé du vomissement. C'est ordinairement de l'eau que les noyés vomissent, & M. *Tenon* a dû apprendre de quelle manière elle parvient dans leur estomac. Je doute que la saignée puisse convenir en général avant que les fonctions aient commencé à se rétablir, à moins que ce ne soit pour s'assurer s'il reste encore de l'action dans les vaisseaux. Elle paroît contre-indiquée par tout l'état d'un noyé au moment où on le tire de l'eau, & par la nature des remèdes qui lui réussissent. Si l'on objecte que la rétrocession du sang dans les gros vaisseaux

(a) *Pia*, Part. I, p. 12, 19, 23, 25, 32; II, p. 35, 38, 41, 55; III, p. 18, 20, 26, 44, 51, 103, 107, 109, 116, 117, 126; IV, p. 5, 14, 41, 64, 74, 81, 92, 125, 150, 157.

(b) *Haller*, *Physiol.* t. 3, p. 249.

& dans le cœur sembleroit la rendre nécessaire, je réponds qu'il en devroit être de même dans la syncope, où la saignée cependant seroit souvent mortelle; & nous verrons tout-à-l'heure que c'est l'état de la plupart des noyés. Quelques auteurs ont proposé de les électriser. L'analogie des autres moyens semble promettre quelques succès de celui-ci; &, appliqué directement au cœur dans les animaux morts ou mourans, il en a rétabli les mouvemens (a); mais ce genre de secours ne peut pas devenir assez populaire, & sa singularité seroit peut-être qu'on en négligeroit de plus essentiels.

J'ai recommandé de constater l'état du noyé au moment où l'on arrive; c'est à quoi la plupart des observateurs ont manqué. Cette recherche néanmoins est intéressante, d'une part pour établir peu-à-peu les caractères qui distinguent la mort apparente de la mort réelle, & de l'autre pour le pronostic: or, le pronostic me paroît ici de conséquence. Le peuple a besoin d'être averti, lorsqu'il voit entreprendre le traitement d'un noyé, de l'évènement auquel il doit s'at-

(a) *Haller*, l. c. tom. I, p. 468.

tendre ; parce qu'attribuant à l'art le défaut de succès, s'il avoit lieu, tandis qu'il peut dépendre uniquement de la mort réelle ou trop prochaine, il reprendroit les anciens préjugés, & cesseroit de réclamer les secours dans les cas où ils sont utiles. J'ai dit combien on devoit craindre, lorsque la submersion avoit duré plus d'une heure, ou que les secours tardoient à arriver après la submersion. On regarde la roideur des articulations, dans les cas ordinaires, comme un signe de mort ; dans les noyés il ne faut pas s'y méprendre, elle n'est souvent que spasmodique, & alors elle vaut mieux que la souplesse. Il est ordinaire sur-tout que les mâchoires soient contractées. Ainsi, quoique tous les membres soient flexibles, un homme peut être mort, ou si près de mourir, qu'on ne puisse plus le rappeler à la vie (a). On peut cependant encore espérer, quoique la mâchoire soit pendante ou mobile (b). Au contraire, c'est un présage funeste, lorsque les articulations, mobiles d'abord, se roidissent pendant l'administration des secours, sans qu'il paroisse d'ailleurs de signes de vie.

(a) *Pia*, Part. IV, p. 48.

(b) Part. II, p. 51 ; IV, p. 133.

J'ai vu cette roideur survenir au bout de quatre heures, quoique j'eusse soin de conserver au corps, devant une cheminée, toute la chaleur nécessaire. Un symptôme peut-être plus mauvais encore, c'est lorsque les yeux, brillans d'abord, perdent leur éclat (a), & se couvrent d'une toile glaireuse (b). Il est rare que la saignée réussisse, au bras surtout (c), sans donner des espérances. C'est une bonne marque, lorsque la bouche essuyée se recouvre d'écume (d), ou qu'il paroît de temps en temps quelques bulles d'air sur les lèvres (e), parce que ce symptôme, s'il est indépendant de l'agitation mécanique du corps, prouve un reste de mouvement dans le poulmon. C'est une meilleure marque encore, lorsque ce reste de respiration se déclare par le râle, ou par un petit bruit dans la gorge (f).

On avoit pensé, d'après les expériences entreprises sur les animaux, que la

(a) *Pia*, Part. IV, p. 52, 57.

(b) Part. III, p. 73.

(c) Part. IV, p. 72.

(d) *Loc. cit.* p. 154.

(e) *Loc. cit.* p. 141.

(f) *Loc. cit.* p. 139.

cause de la mort des noyés étoit une écume visqueuse qui embarrassoit la trachée-artère & toutes les voies de la respiration. La conséquence devoit être, qu'un noyé ne pouvoit revenir qu'avec une oppression semblable à un accès d'asthme humoral. Quand les observations de M. *Pia* auroient été rassemblées exprès pour contredire cette opinion, elles ne pourroient être plus concluantes. Un seul, sur ce grand nombre de noyés, eut, en commençant à se ranimer, le râle *d'un apoplectique, ou d'un homme près à expirer* (a); l'oppression de trois autres étoit moins celle de l'asthme humide, que celle d'une esquinancie (b), ou d'une péripneumonie inflammatoire (c) *. Cette écume en effet n'a peut-être jamais tué personne, & la cause est ailleurs. Le dernier effet de la submersion est une syncope; cette syncope arrive plus tôt ou plus tard, selon des circonstances qui varient. Quand elle est prompte, tous les mouvemens ont été

(a) *Pia*, Part. IV, p. 68.

(b) Part. III, p. 124.

(c) Part. III, p. 26; IV, p. 119.

* Aucun des cinquante-neuf autres n'a eu d'embarras à la poitrine.

supprimés presque au moment de la chute ; la respiration a cessé ; nulles, ou presque nulles convulsions qui aient porté ni le sang à la tête , ni de l'eau dans l'estomac ou dans la poitrine : le froid s'est établi presque sans obstacle ; le visage est pâle & défait ; la région de l'estomac n'est point élevée ; les voies pulmonaires sont moins embarrassées d'écume , ou ne le sont point du tout : telle étoit la petite fille que je tentai vainement de rappeler à la vie , au commencement d'octobre 1773. Je lui soufflai de l'air dans le poumon pendant plus de trois heures ; il n'en revint pas la moindre écume , & il paroît que tel est communément l'état des noyés. C'est dans ce cas que la thèse si connue de Beckèr (a), est vraie à-peu-près dans toute son étendue. Quand , au contraire , la syncope tarde , la vue du péril ou le saisissement de l'eau , anime tous les mouvemens ; on voit le noyé se débattre , plonger , reparoître , rompre le courant à droite & à gauche : la respiration se conserve ; l'eau qui , à chaque inspiration , entre dans le poumon , en est aussitôt repoussée dans la bouche par une convulsion ; elle

(a) *De Submerforum morte sine aquâ potâ.*

est avalée en tout ou en partie ; l'estomac s'en remplit quelquefois énormément (a), ainsi que les intestins ; les secousses convulsives de la poitrine poussent le sang à la tête, le cerveau s'engorge, le visage se gonfle, il devient violet, noir, la conjonctive s'enflamme, le col enfle, la langue même (b) : on a vu une véritable échymose s'étendre à toute la face & aux parties voisines (c) ; l'engorgement croît dans le cerveau, la compression succède, toutes les fonctions cessent ; & la syncope survenant à l'apoplexie, le noyé se perd sous l'eau. Cette mort est, en un mot, celle d'un homme qui périt en riant, en pleurant, ou dans une toux convulsive ; & si les noyés échappent dans ce cas, il leur reste pour quelque temps une douleur de tête (d), des étourdissemens (e), à quelques-uns une sorte d'imbécillité (f), & le plus

(a) *Pia*, Part. III, p. 124.

(b) Part. II, p. 50 ; III, p. 26, 124 ; IV, p. 119.

(c) Part. II, p. 50.

(d) Part. I, p. 12, 28 ; II, p. 41, 50, 57 ; III, p. 26, 44, 51, 124 ; IV, p. 17, 125, 157.

(e) Part. III, p. 121 ; IV, p. 73.

(f) Part. II, p. 50 ; IV, p. 125.

souvent de la fièvre. Quelquefois même l'engorgement des parties supérieures se communique à la poitrine ; le noyé, revenu à lui, est oppressé : il touffe, il crache du sang ; il a, comme je l'ai dit, une véritable péripneumonie (a). Quelque graves que paroissent ces symptômes, le plus triste de tous c'est la syncope ; & par conséquent, en supposant la durée de la submersion égale, un noyé pourra être plus efficacement secouru dans le second cas que dans le premier, parce que la syncope a été moins longue. Cet engourdissement du principe de la vie, la syncope, arrivera plutôt dans les personnes naturellement délicates, valétudinaires ou convalescentes, & conséquemment la submersion doit être plus à craindre pour elles. Il me semble aussi, par la raison que j'en ai donnée ci-devant, qu'elle doit être en général plus dangereuse en hiver que pendant les chaleurs de l'été. Au contraire, les personnes robustes ou pléthoriques qui tomberont à l'eau, en été principalement, seront plus sujettes à l'engorgement du cerveau ou à l'apoplexie. Il est

(a) Part. III. p. 26, 124 ; IV, p. 17, 119, 157.

remarquable que ce dernier accident, quoique porté au plus haut degré, comme on le voit dans une des observations de M. *Pia* (a), ne paroît avoir été suivi en aucun cas, ni d'une imbécillité durable, ni de paralysie. Observons en dernier lieu, que les personnes caduques qui se noyent, courent plus de risque que les autres, non-seulement parce qu'elles tombent plutôt en syncope, mais parce que le système nerveux perd de sa sensibilité avec l'âge, & les secours par conséquent de leur activité : les enfans sont dans le cas contraire. Cette réflexion est de M. *Haller* (b).

On ne propose qu'un même traitement pour tous les noyés. Il semble cependant que les remèdes de la syncope ne peuvent être ceux de l'apoplexie ; que si dans la plupart des cas on peut négliger l'engorgement du cerveau, parce qu'il est léger, il peut, dans d'autres cas, être assez grave pour exiger un traitement particulier ; que le premier soin doit être, comme à l'ordinaire, de réchauffer le malade ; mais qu'à mesure qu'il prend de la chaleur, & le cœur du

(a) Part. II, p. 50.

(b) Physiol. tom. III, p. 252.

mouvement, il peut être urgent de le saigner; que dans cette vue, comme les veines jugulaires sont ordinairement perdues dans le gonflement du col, on doit tenir le bras plongé dans l'eau tiède, ou bien ouvrir l'artère temporale; qu'au lieu du lavement de tabac, il vaut peut-être mieux donner celui de savon; que pour peu que les signes de vie paroissent certains ou se succèdent de près, on doit moins tourmenter le malade, lui tenir la tête haute, éviter l'événement, ménager les alkalis volatils, ménager même les frictions, relâcher les jambes, les cuisses, le bas-ventre, en enveloppant ces parties avec des flanelles trempées dans de l'eau chaude, exprimées & souvent renouvelées, ou bien mettre le malade dans un demi-bain d'eau tiède, &c. Quand il n'y auroit que ces distinctions à mettre dans le traitement, il est évident *qu'il ne peut être bien conduit que par un homme de l'art.* D'après l'évaluation des succès de la méthode générale, on peut se promettre de ne perdre qu'à-peu près un cinquième des noyés qui seront retirés dans le même temps, & secourus de la même manière & avec la même célérité; mais il faut remarquer que de tous les auteurs cités par M. Pia, il est le

seul qui ait rapporté également les revers & les succès; les autres n'ont tenu compte que des succès. Jen'ai rien trouvé sur la gradation avec laquelle les fonctions se rétablissent : il paroît seulement que la faculté d'avaler est une des premières à revenir.

Ce sont des bateliers pour l'ordinaire qui retirent les noyés de l'eau ; & c'est avec des crocs qu'ils vont les chercher, lorsque la submersion a duré assez longtemps pour amener la syncope. Quatre personnes ont été blessées en les repêchant ainsi ; l'une d'entr'elles paroissoit même l'être mortellement (a), & rendoit le sang par l'anus. Il me semble avoir lu qu'un académicien de Rouen avoit imaginé & éprouvé une machine qui prévient cet inconvénient : malheureusement, quoi qu'on fasse, il sera impossible que les bateliers aient en tout temps cet instrument sous la main comme leur croc ; & c'est ici sur-tout, c'est au moment où un homme se noie , que la marche de celui qui va à son secours devroit être rapide comme celle de l'oiseau. On accorde un prix à quiconque avertit le premier au corps-de-garde qu'il

(a) *Pia*, Part. II ; p. 68.

y a un noyé (a). Il me semble qu'on devroit aussi, comme dans les incendies, en accorder un à celui qui arrive le premier au secours. Il importe, comme on a vu, de prévenir la syncope, non-seulement parce que le succès des secours devient plus incertain dans cet état, mais parce qu'au moment où elle arrive, le noyé plonge, qu'on perd souvent ensuite bien du temps à le chercher où il n'est pas, & qu'on risque de le blesser.

C'est dans le corps-de-garde que les secours s'administrent. Ces endroits n'ont qu'un poêle, & point de cheminée. L'établissement pêche donc par le point le plus essentiel, par la difficulté de réchauffer commodément & promptement un noyé, & il paroît qu'on l'a senti, du moins quelques noyés ont été aussitôt transportés du corps-de-garde, dans une chambre qui m'a paru destinée par la Ville à cet usage (b). On pourroit peut-être, au moyen d'une pièce de plus dans chaque corps-de-garde, économiser du temps & de la dépense; ce seroit une espèce de fauteuil sans pieds, construit en planches, & garni, comme

(a) Part. I, p. 69.

(b) Part. II, p. 42, 58.

il conviendrait, dont le siège poseroit sur la tablette du poêle, & le dossier seroit appuyé contre le tuyau; le noyé seroit assis dedans, enveloppé dans sa couverture, les pieds soutenus sur un tabouret avec quelques briques chaudes; & alors avec un feu médiocre, on le réchaufferoit plus promptement que dans le meilleur lit.

OBSERVATION

Sur les bons effets des vésicatoires dans une hydropisie anasarque & ascite, compliquée d'aveuglement, de surdité & de bégaiement; par M. ARNAUD, médecin des hôpitaux du Puy en Velay.

Le nommé *André Séjalon*, âgé d'environ soixante ans, entra à l'hôtel-dieu du Puy, le 6 juillet 1786, avec un empâtement général des viscères du bas-ventre, l'œdème des extrémités inférieures, la bouffissure du visage, & plusieurs symptômes qui annonçoient un désordre considérable dans les fonctions des organes. Après l'avoir examiné plus particulièrement, je trouvai les signes cara-

stériftiques d'un épanchement dans la cavité de l'abdomen; j'employai les remèdes ufités en pareilles circonftances, les évacuans par haut & par bas, les apéritifs, les toniques & les diurétiques. Malgré un aflez long ufage de ces moyens, l'état du malade ne devenoit guère meilleur. Enfin il fe fit une révolution fpontanée, & le malade devint tout-à-coup aveugle, fourd, bégue & comme hébété. Je n'attribuai ce changement imprévu, qu'à un refoulement de la férofité épanchée vers les parties fupérieures, vers le cerveau. Sous ce point de vue, je prefcrivis l'application de deux véficatoires derrière les oreilles. Ce remède parut rétablir un peu les chofes; cependant le changement n'étoit pas fort fenfible. Je fis appliquer aux jambes deux larges véficatoires, l'effet en fut merveilleux; à mefure que la fuppuration & une évacuation féreufe s'y établirent, la vue, l'ouïe & la raifon revinrent. Alors furent employés les purgatifs rapprochés, les apéritifs & les toniques alternativement; & au bout de quelques jours le malade fortit de l'hôpital (le 11^e novembre 1786) aflez bien portant.



O B S E R V A T I O N

Sur des accès épileptiques guéris par l'usage des fleurs de zinc ; par le même.

Catherine Gimbert entra à l'hôtel-dieu le 8 février 1788. Cette fille, qui paroïsoit d'ailleurs bien constituée & d'un tempérament sain , étoit âgée de dix-sept ans , & n'étoit pas encore réglée. Elle étoit entrée à l'hôpital à raison d'une affection convulsive de caractère épileptique, laquelle paroïsoit avoir été occasionnée par une frayeur qu'elle éprouva. Se retirant un soir , vers la fin de décembre 1787, avec quelques-unes de ses compagnes, quelques jeunes gens les agacèrent , les poursuivirent. Ses compagnes prirent la fuite ; pour elle, ses jambes refusèrent de se prêter à son évasion , & elle tomba en syncope. Près d'un mois après sa frayeur, elle fut attaquée d'un accès épileptique, qui fut suivi d'un second, une quinzaine de jours après le premier : ce fut alors qu'elle vint chercher du secours à l'hôtel-dieu. Elle fut d'abord saignée du pied , puis purgée ; elle prit ensuite un bol fait avec le safran

oriental, la canelle & la racine de valériane, & par dessus une tasse d'infusion de feuilles d'oranger, ce qui ne fut continué que deux ou trois jours. Il s'annonça des envies de vomir; on lui donna un émético-cathartique, on la repurgea, puis on la mit à l'usage du vin d'absinthe, qui fut continué pendant cinq à six jours.

Alors il survint un nouvel accès (23^e février) dont je fus témoin; elle fut saisie subitement avec un sentiment précurseur de sa chute; elle tomba avec roideur des membres, rougeur au visage, de la gêne dans la respiration, & la perte du sentiment.

Revenue à elle, je la questionnai plus particulièrement, & j'appris qu'elle avoit été saisie de la frayeur dont j'ai parlé ci-dessus, & de la manière que je l'ai détaillé. Je sus en outre qu'elle avoit senti, lors de l'invasion, un serrement à l'estomac, & l'ascension de l'*aura epileptica* à la tête.

Dès cet instant je prescrivis une potion faite avec l'eau d'armoise, celle de fleurs d'orange, la teinture de castoreum, la liqueur minérale anodyne d'*Hofman*, le sel sédatif d'*Homborg*, le succin préparé & le sirop de pavot rouge.

Néanmoins les accès devenoient plus fréquens, & il ne s'écouloit guère huit jours qu'elle n'en éprouvât.

Je tentai alors l'usage d'un bol fait avec le camphre, l'*assa-fetida*, la myrrhe & le sirop d'absinthe, & par dessus une tasse d'infusion de fleurs de tilleul. Ce bol fut pris pendant huit jours consécutifs, deux fois par jour.

Enfin voyant l'inutilité de ces moyens, & les accès continuant, les fleurs de zinc se présentèrent à ma pensée, & je me rappelai ce que j'avois lu, à ce sujet, dans un des journaux de médecine (a), où M. *Baumes* a fait un historique de ce qui a été écrit sur ces fleurs, & d'utiles remarques sur leur usage dans les affections convulsives, & spécialement dans l'épilepsie. Je me décidai à les essayer, & je les ordonnai à la dose d'un demi-grain incorporé avec un peu d'extract de genièvre, deux fois par jour. Elles furent ainsi continuées pendant une douzaine de jours, puis on poussa la dose à un grain; mais après deux jours il s'annonça des nausées : je prescrivis un émétique-cathartique & un purgatif; je fis reprendre ensuite les fleurs de zinc,

(a) Cahier de février 1787.

toujours à la dose d'un grain, jusqu'au 6 avril 1788.

Depuis que la malade commença l'usage de ces fleurs, qu'elle prit pendant trois semaines, jusqu'au moment où j'écris (3 juin 1788), elle n'eut que deux accès, dont l'un le 14 ou 15 de mars, & le second, qui fut à peine sensible, le 27 du même mois, tandis qu'avant leur usage, rarement plus de huit jours se passaient sans que les accès revinssent; & voilà néanmoins plus de deux mois écoulés depuis le dernier accès. Ses règles, au surplus, n'ont point encore paru.

Il me reste à ajouter que pendant l'usage de ce remède, peu de temps après l'avoir pris, la malade éprouvoit, surtout les premiers jours, l'espèce d'ivresse dont parle M. *Baumes* (ouvrage cité ci-dessus); mais ce petit inconvénient se dissipoit bientôt.



P R É C I S

Sur la manière d'employer la Brione, ou l'ipécacuanha européen, dans le traitement de quelques maladies aiguës ; par M. HARMAND DE MONTGARNY, docteur en médecine en l'université de Montpellier, médecin des hôpitaux civils de la ville de Verdun, Trois-Evêchés, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, & de plusieurs autres Académies & Sociétés de sciences & arts, régionales & étrangères.

Lorsque je publiai en 1783 la méthode d'administrer la racine sèche de brione dans la cure des flux de ventre & des dyssenteries (a), je n'avois d'autres motifs que celui de me rendre utile à mes concitoyens & à mes compatriotes pendant une épidémie désastreuse qui ravageoit alors la province des Trois-Evêchés & le Clermontois. Aujourd'hui

(a) Nouveau traitement des maladies dyssentériques à l'usage du peuple indigent, in-4°.

je suis déterminé par des raisons qui ne sont pas moindres ; c'est celle de mettre à même tous les gens de l'art auxquels j'adresse ce précis , d'employer avec le même succès , cette racine indigène dans la cure de quelques autres maladies aiguës , contre lesquelles on ne l'avoit jamais mis en usage avant moi.

Le remède, dont je viens d'enrichir la pharmacie moderne , doit fixer d'autant mieux l'attention de tous ceux qui exercent l'art de guérir , qu'il croît très-communément en Europe , & qu'on peut l'employer avec des avantages précieux , dans une infinité de circonstances où il peut suppléer beaucoup d'autres médicaments. C'est le remède dont je me sers le plus fréquemment & toujours heureusement dans les deux hôpitaux civils de cette ville , & chez mes malades à la ville & à la campagne. Mes assertions sur son efficacité sont donc aussi solidement établies qu'elles peuvent l'être pour inspirer de la confiance , puisqu'elles sont fondées sur des observations méditées chaque jour , & répétées depuis plusieurs années ; sur une expérience consommée par une pratique très-étendue. Enfin elles ne peuvent paroître suspectes , puisque je n'ai jamais pu avoir d'au-

tre intérêt à préconiser l'*ipécacuanha européenne*, & à inviter les médecins à se servir d'un remède qu'ils trouvent partout sous leurs mains, que celui qui anime tout homme dévoué à l'utilité publique, & aux progrès de la profession qu'il a embrassée.

La publication de ce précis a encore pour objet celui de remplir une obligation envers plusieurs personnes de l'art, parmi lesquelles se trouvent plusieurs médecins célèbres, qui, n'ayant connu mes succès dans les dysenteries, que d'après ce qui en a été inscrit brièvement dans quelques ouvrages (a), m'ont fait l'honneur de m'écrire de divers endroits du royaume & des pays étrangers (b), pour

(a) Journal de physique de M. l'abbé *Rosier*, avril 1784. Journal de Paris, n°. 171, 1784. Esprit des Journaux, 1784. Histoire de la Société royale de médecine de Paris, années 1780 & 1781. Journal de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie, par M. *Bacher*, tom. lxij. Journal de Médecine militaire, par M. *de Horne*, tom. vij; & quelques Feuilles étrangères.

(a) *D'Allemagne, de Hongrie, de Hollande, du Danemarck*. Je dois ici de la reconnaissance à MM. *Sualès, Gastinn & Lowehro*, médecins allemands, de l'accueil qu'ils ont fait à ma découverte, & de la bonté qu'ils ont de m'apprendre qu'ils avoient employé, d'après mon expé-

m'engager

m'engager à leur adresser quelques détails relatifs à l'emploi du nouveau remède; mais le défaut de temps nécessaire pour satisfaire à différentes questions dans plusieurs Mémoires particuliers, m'ayant empêché de me livrer à ce genre de travail, j'ai cru devoir prendre le parti d'en publier le sommaire dans un journal, d'autant mieux connu des gens de l'art, qu'il est devenu le dépôt de toutes les découvertes utiles en médecine. J'entre en matière.

Pour se servir avantageusement de la racine de brione, *bryonia alba*, LINN. *bryonia aspera* L. *alba bacis rubris*, BAUH. PIN. 297. *Bryonia*, HALL. HELV. n°. 574. *Brione blanche à baies rouges; couleuvrée; vigne blanche, &c.* elle doit être préparée préliminairement par un procédé simple que j'ai indiqué (a), & que je vais retracer ici.

On arrache cette racine en automne, lorsque la tige est sèche & la baie bien mûre, ou même pendant l'hiver, jus-

qu'on en retire la brione, avec succès dans la cure de quelques dysenteries malignes.

(a) Le tre à MM. les membres de la Société royale de médecine, &c. 1783. Réplique à l'avis au public de M. Clouet, in-4°, 1784.

qu'au moment où elle jette sa pousse au commencement du printemps. Après l'avoir lavée exactement, on la coupe par rouelles minces, que l'on fait sécher ensuite à l'ombre, en les étendant sur de petites claies d'osier, ou en les suspendant après les avoir enfilées en forme de chapelet, de manière néanmoins que les rouelles soient un peu espacées entre elles.

Par cette préparation on enlève à la brioné son odeur vireuse, & on la dépouille de ses principes les plus âcres, qui pourroient la rendre dangereuse dans l'usage interne : elle peut être employée alors avec sécurité dans la cure des maladies aiguës & chroniques, comme vomitive, purgative, béchique, incisive, apéritive, diurétique, fondante, emménagogue, anthelminthique, antispasmodique, antivirulente, &c.

Quelque chargé que soit ce tableau des propriétés de cette racine, ma seule expérience m'ayant mis à même de les vérifier toutes, je ne puis plus douter qu'elle ne les possède véritablement à un degré qui m'a paru souvent extraordinaire, & qu'il seroit sans doute difficile de rencontrer dans quelques autres plantes d'Europe. On conçoit que toutes ces vertus

sont souvent relatives, qu'elles ne peuvent point se développer & produire toujours des effets avantageux aux malades, si l'on n'apporte dans l'application du remède assez de discernement pour l'employer à propos, & pour en régler ou modifier la dose suivant les cas où on se trouve.

Je vais donner ici quelques règles générales, applicables seulement à l'usage qu'on peut faire de cette racine dans la cure de quelques maladies aiguës les plus communes : je me réserve de les étendre par la suite, & d'y insérer celles qui concernent le traitement de plusieurs maladies chroniques ; j'en ferai le sujet d'un traité particulier que je donnerai au public incessamment.

Un demi-gros de racine de brionne préparée suivant mon procédé, réduit en poudre subtile & délayée dans un verre d'eau, que l'on donne le matin à jeun, forme un vomitif légèrement tonique & infiniment doux, qui convient aux constitutions les plus délicates & les plus faciles à émouvoir ; mais dans l'usage ordinaire, c'est-à-dire, chez le plus grand nombre des individus, il n'est point assez énergique, & il faut l'aiguïser avec un grain de tartre stibié, ou prendre une

heure après une même dose de brione.

Le vomitif de brione est peut-être le plus sûr, le moins fatigant & le plus efficace de tous ceux qui sont employés de nos jours. Effectivement il vide l'estomac sans trop l'irriter, & sans causer ces secousses violentes, ces crampes douloureuses qui accompagnent presque toujours les évacuations que produisent les autres vomitifs. Il réunit encore un avantage, qui n'est pas une de ses moindres propriétés, c'est celui de percer par le bas, & de produire plusieurs selles copieuses.

Depuis que j'ai annoncé au public la brione, elle est devenue dans cette province, malgré les efforts réitérés de la fausse prévention, le vomitif le plus commun à la ville & à la campagne, où on le prend par préférence à tout autre. C'est le vomitif ordinaire de beaucoup de gens de l'art ; c'est celui qui tient le premier rang dans la petite pharmacie de la plupart des curés & des seigneurs de paroisses, & des personnes qui, par humanité ou par inclination, s'occupent à donner des soins aux malades ; c'est, en un mot, le remède du riche comme du pauvre, dans les maladies aiguës & chroniques.

On le donne avec le plus heureux succès dans le flux de ventre récent ou ancien; dans les fièvres ou coliques vermineuses; dans les dyssenteries saburreuses ou humorales; dans les fièvres continues-bilieuses, ou ardentes fausses; dans les fièvres putrides & malignes, stationnaires ou intercurrentes; dans les fièvres intermittentes simples ou compliquées; dans les affections catarrhales aiguës, épidémiques ou sporadiques, les rhumes, les maux de gorge, la coqueluche des enfans, & spécialement dans les péripneumonies bilieuses qui règnent annuellement dans cette province; dans les fièvres puerpérales; dans la rougeole, la petite-vérole, &c.

1°. *Dans les flux de ventre, les fièvres & coliques vermineuses, les dyssenteries.* Le vomitif de brione, simple ou aiguilé, peut se donner dans tous les temps de la maladie, mais principalement au moment de l'invasion, ou avant le quatrième jour. On le réitère une, deux ou trois fois, & même plus dans le cours de la maladie, si les accidens continuent avec la même intensité. Je l'ai souvent donné dans la dyssenterie pendant trois jours de suite; mais ordinairement je fais laisser un ou deux jours d'intervalle.

Pendant les jours intermédiaires & ceux qui suivent l'emploi du vomitif, jusqu'au terme de la cessation des symptômes de la maladie. je fais donner, de six en six heures, neuf grains de poudre de brione, dont on forme un bol avec du miel; ou bien j'y substitue la décoction de quatre onces de tamarin (a), & de deux gros de racine de brione dans une pinte d'eau, dont on prend un verre de deux en deux heures.

Dans l'un & l'autre cas, on doit favoriser l'effet de ce léger purgatif par l'usage des boissons délayantes & tempérantes, telles que l'eau d'orge ou de riz très-légère, & acidulée avec l'oxymel simple, ou même l'acide vitriolique, la limonade ou l'orangeade cuite, l'eau de veau ou de poulet, un peu émulsionnée, l'eau de grenouille aiguillée avec le vinaigre ou le suc de bigarade, & édulcorée avec un peu de sucre, le bouillon de perches, le petit-lait, la tisane de racine d'oseille, de fraiser, de farine de froment, par l'usage des lavemens adou-

(a) Chez les pauvres, je fais remplacer le tamarin par des pruneaux, des raisins frais ou secs, du raisiné, des baies de sureau, par une ou deux pommes vertes, ou de terre, bien écrasées.

ciffans, des fomentations ou topiques émolliens; & enfin de tous les autres moyens qui peuvent être indiqués.

La brione administrée à petite dose, après le vomitif, suffit pour atténuer & faire couler peu-à-peu les humeurs glaireuses & glutineuses qui adhèrent aux parois de l'intestin, & qui s'amaissent dans les replis, où ils forment des stases & des congestions d'autant plus à redouter, qu'elles y séjournent plus long-temps, & qu'elles sont la cause de l'irritation, du spasme & des douleurs aiguës qui se font sentir dans le bas-ventre, sur-tout dans la dysenterie.

Une potion purgative composée avec la manne, le tamarin ou la pulpe de casse, ou même le sirop de chicorée ou de roses solutif, aiguillée avec dix ou douze grains de brione, m'a toujours bien réussi pour achever de vider le canal intestinal, lorsque les symptômes de la maladie avoient disparu : il est quelquefois nécessaire de la répéter plusieurs fois.

2^o. Dans les fièvres continues-bilieuses, ou ardentes fausses, dans les fièvres putrides & malignes, la brione tient lieu d'un autre vomitif, & on la donne autant de fois qu'il est à propos de faire vomir,

même après des intervalles très-courts. Ce vomitif réussit d'autant mieux dans ces maladies, qu'en produisant des évacuations très-abondantes, il suffit souvent seul pour prévenir & empêcher la dégénération putride ou gangréneuse, qui vient le plus ordinairement de ce qu'on n'a pas assez évacué les premières voies, mais sur-tout l'estomac.

3°. *Dans les fièvres intermittentes*, le vomitif a les plus heureux, & peut-être les plus étonnans succès, si on l'administre au second ou au troisième accès, deux heures avant l'invasion du frisson, ou même environ douze heures après qu'il est passé. Cette méthode a souvent coupé radicalement la fièvre. Lorsqu'il y a eu déjà plusieurs paroxysmes, elle réussit plus difficilement, ou au moins la fièvre n'est point sans récédive : il faut alors donner le vomitif plusieurs fois de suite.

Quand la fièvre est opiniâtre, ce qui arrive ordinairement lorsqu'elle est ancienne, je fais donner, pendant six jours consécutifs, & de trois en trois heures, après avoir suffisamment évacué l'estomac, dix grains de brione avec autant de kinkina en bol, ou délayée dans un demi-verre de vin bien mûr.

Rarement je fais purger après le vomitif, excepté après le premier; c'est peut-être le vrai moyen, en général, d'empêcher le retour de ces sortes de fièvres, & de les guérir plus sûrement. Il est également important de ne jamais le baigner, ni même se mettre les jambes dans l'eau, si ce n'est long-temps après la cessation de la fièvre.

4°. *Dans les affections catarrhales aiguës de la tête, de la gorge, &c.* le vomitif de brione sert non-seulement à vider le ventricule & les intestins, mais il sert encore à établir & à favoriser l'expectoration qui est si nécessaire pour espérer la solution de ce genre d'accident. Il produit une salivation abondante, d'où naît le dégoûtement des amygdales & des autres glandes qui composent la membrane pituitaire. On ne doit néanmoins l'administrer que lorsque l'inflammation & l'irritation commencent à décroître, ce qui arrive ordinairement vers le troisième jour, & lorsque l'on a pratiqué la saignée, si elle étoit indiquée. J'ai guéri plusieurs esquinancies désespérées, en donnant ce vomitif deux fois de suite, après douze ou quinze heures d'intervalle; & ce qui doit étonner d'autant plus, c'est qu'on avoit donné auparavant

l'émétique, & quelques autres remèdes aussi actifs.

5°. *Dans les péripneumonies bilieuses*, on le donne trois heures après une saignée suffisante, pour amollir & détendre le poulx, & il manque rarement d'emporter le point de côté & le crachement de sang. Il empêche ordinairement ces deux symptômes pathognomoniques, s'il est donné peu après l'invasion de la maladie, & lorsqu'il n'y a encore que la difficulté de respirer & l'oppression douloureuse. Il a eu des succès constants, quand il a été administré le premier ou le second jour dans les péripneumonies bilieuses, catarrhales malignes, accompagnées de fièvre erratique qui ont régné dans cette province depuis quelques années, mais plus fréquemment depuis 1786.

La secousse, que ce vomitif donne, suffit pour établir l'expectoration, que l'on soutient ensuite en donnant de temps en temps une cuillerée d'un looch huileux simple, que l'on aiguise avec dix grains de poudre de brione pour six onces. La brione tient lieu ici de kermès; & comme elle est moins coûteuse, elle convient mieux à l'indigent. J'ai souvent fait donner aussi, dans les mêmes

vues & avec le même succès, l'oxymel de brione, que j'emploie très-heureusement dans les affections muqueuses & chroniques de la poitrine : telles sont l'asthme humide, l'hydropisie de poitrine. Il se prépare ainsi :

On prend une once & demie de brione concassée, une livre de miel ordinaire, & une livre & demie de vinaigre ; on fait bouillir le tout ensemble pendant une demi-heure, & on passe. Il se donne par cuillerées à une ou deux heures de distance.

J'ai employé quelquefois aussi, pour remplir la même indication, le miel brioné qui se fait en incorporant un gros de brione en poudre dans quatre onces de miel ordinaire. On le prend par petite demi-cuillerée ou sur la pointe d'un couteau, & on le laisse fondre dans la bouche. Comme la brione est très-amère, elle rend cette composition très-désagréable au goût, ce qui fait que les malades y répugnent promptement : il est peu de préparations qui agissent aussi puissamment sur les bronches, & qui les débarrassent aussi bien des humeurs dont elles sont surchargées dans les maladies de la poitrine.

6°. *Dans la fièvre puerpérale, le vom-*

tif de brione remplace très-bien l'ipécacuanha, quant à son action sur les premières voies ; mais sa vertu emménagogue est ici d'un grand secours pour exciter ou augmenter l'excrétion des lochies qui se trouvent le plus souvent arrêtées ou considérablement diminuées. Si ce remède est donné à temps, il manque rarement de produire ces deux effets. On soutient le dernier en faisant prendre, pendant quelques jours, quelques verres d'une décoction laxative, que l'on fait en mettant bouillir deux gros de brione & une once & demie de manne dans une pinte d'eau : c'est pour la boisson d'un jour.

7°. *Dans la rougeole, la petite vérole.* Après avoir fait vomir avec la brione dans les premiers instans de l'invasion de la maladie, & avant l'apparition des boutons, je fais donner, jusqu'au moment de la desquamation, du lait de vache, que l'on coupe avec parties égales d'une décoction d'un demi-gros de brione dans une livre d'eau : on édulcore avec un peu de sucre, & on en prend sept ou huit verres par jour. Ce lait excite une diaphorèse légère, qui porte à la peau une partie de la matière virulente, tandis que d'un autre côté il en charie une autre

partie par les voies urinaires, dont il augmente la sécrétion d'une manière très-sensible. On doit purger, ensuite de la dessiccation, autant de fois qu'il est nécessaire pour évacuer la crasse intestinale.

Il seroit absurde de croire que les règles que je viens de poser soient invariables, & qu'elles doivent servir de guide dans tous les cas que je viens de citer; il le seroit encore plus de penser qu'on ne peut ou qu'on ne doit point administrer d'autres remèdes conjointement avec la brione. Je n'ai jamais eu l'intention d'établir de semblables principes, & c'est bien à tort que quelques personnes trop prévenues l'ont publié. Je me suis écarté de ces règles, & j'ai joint à l'usage de la brione, celui d'autres remèdes, toutes les fois que je l'ai jugé nécessaire, & tout médecin doit en faire autant: il sait encore que dans les maladies aiguës décrites ci-dessus, & dans toutes les autres du même genre où il pourroit employer la brione, il doit faire observer en même-temps un régime délayant, adoucissant, le plus approprié aux symptômes que chaque maladie présente, soit dans la constitution primordiale ou acquise, soit dans la constitution individuelle du sujet qui en

est atteint. Une conduite contraire ne pouvant être suivie dans l'usage des autres remèdes actifs, tels que l'émétique, le kermès, l'ipécacuanha du Brésil, &c. ; a donné lieu à des suites souvent fâcheuses : on sent qu'on ne réussiroit pas mieux dans l'emploi de la racine que je préconise, & qu'on auroit tort alors de lui imputer des effets qui seroient dûs à une administration vicieuse ou à un régime insolite, opposé aux indications & aux principes de la saine pratique.

OBSERVATIONS (a)

Sur un passage des épidémiques d'HIPPOCRATE, & sur le commentaire de GALIEN, qui le regarde ; par M. GOULIN.

On consulte souvent les écrits d'Hippocrate, mais on y rencontre des endroits qu'il est très-difficile, & quelque-

(a) Ces observations n'ont point été faites avec précipitation ; elles existent depuis trois ans révolus.

sois même impossible de saisir & de bien comprendre.

En voici un exemple bien frappant, tiré du premier livre des épidémiques. (*Init.*)

Le divin vieillard le commence par l'histoire de la constitution observée à Thas^(a). Il décrit d'abord les diverses maladies qui survinrent aux Thasiens, pendant & après l'hiver; description qui est terminée par cette phrase :

Τὰ δ' ἄλλα ὁκόσα κατ' ἡτρεῖον ἀνόσως δ' ἦγον.

Toutes les éditions portent cette leçon. *Foës* rend ainsi la phrase en latin :

De reliquo autem quoad chirurgiam spectant, in his sine morbo degebant.

On ne voit point pourquoi, dans le texte, il est fait mention de l'ἡτρεῖον, en parlant des Thasiens, chez lesquels *Hippocrate* déclare très-expressément qu'il

(a) Thase, île de la mer Ægée, dans le golfe strymonique, au nord du mont Athos, au sud-ouest & non loin d'Abdère, ville la plus méridionale de la Thrace. Elle étoit éloignée de plus de quatre cents milles de l'île de Cos, patrie d'*Hippocrate*. Thase se nomme aujourd'hui *Thaso*; c'est une des îles de l'Archipel.

ne régna point d'épidémie avant l'été ,
α' νόσος δ' ἤρχον, sine morbo degebat.

Ἱατρεῖον, suivant le dialecte ionien, (& dans la langue commune ἰατρεῖον) signifie en général la maison du médecin, & plus particulièrement l'endroit de sa maison où étoit rassemblé tout ce qui avoit rapport à sa profession; le lieu où il donnoit aux malades ses consultations, & où il leur administroit même les secours de son art : il paroît signifier aussi le lieu où ses disciples étoient instruits, *schola medici.*

Avant *Galien*, & même encore de son temps, le médecin, dans la plupart des villes grecques, étoit logé aux dépens du public : une maison lui étoit spécialement affectée, & la pièce destinée à recevoir les malades qui venoient le consulter, étoit grande, commode, & bien éclairée.

Mais, quel sens faut-il donner à ce mot κατ' ἱατρεῖον dans la phrase d'*Hippocrate* où il se trouve ?

Ouvrons *Galien*, qui a commenté les épidémiques, & voyons comment est expliqué cet endroit dans son commentaire, tel qu'il existe pour nous dans les imprimés depuis deux cents cinquante ans.

Il est conçu en ces termes (a).

Διχῶς ἐστὶν ἐν τοῖς ἀντιγράμμασιν εὐρεῖν τὴν [κατ' ἰητρείον] φωνήν. Ἐν τισι μὲν, ὡς εἶρηται νῦν, τῆς ἐσχάτης συλλαβῆς διὰ τῆς ο γραφομένης · ἐν τισι δὲ διὰ τῆς [η] · Σημαινέσθης τῆς μὲν προτέρας γραφῆς τὰ κατὰ τὸ [ἰητρείον] πραττόμενα · τῆς δὲ δευτέρας γραφῆς τὰ κατὰ [τὴν ἰατρικὴν ὕλην], ὥστ' ἦτοι τῶν κατὰ τὸ [ἰητρείον ἔργον] ἐπὶ τοῖς κάμνεσι γινομένων, ἔξω καθεστήκειναι τὰς θασίας, ἢ τῶν [καθ' ὅλην τὴν ἰατρικὴν] τὰ προειρημένα πασχόντων τῶν καμνόντων · καθ' ἑκατέραν δὲ τήντε γραφὴν καὶ τὴν διάνοιαν, φαίνεται τὸ μετρίως ἐνοκληθῆναι τὰς ἀνθρώπους ἐν τῷ χρόνῳ τῷ ἥρως, ὡς ἂν τῆς τὰς νόσους εργαζομένης αἰτίας, ἐδέπω τι κακότητες ἐχέσης, ὃ προϊόντος ἔσχε τῷ χρόνῳ.

Ce passage a été rendu ainsi par Herm. Crusier : « *Bisariam dictiōnem κατὰ ἰητρείον scriptam in exemplaribus invenias.*

(a) Les mots grecs qui sont entre deux crochets, sont rendus dans la version latine, par ceux qu'on voit écrits en caractères romains.

In aliquibus , ut nunc est dictum , postrema syllaba per o , scribitur ; in aliis per η . Significat autem prior lectio ea quæ in medicâ officinâ fiunt ; altera , quæ secundum materiam medicam ; ut aut operibus quæ in medicâ officinâ in laborantibus administrantur , Thasii abstinerent ; aut iis , quæ per materiam medicam fiunt , in iis qui prædictis detinentur incommodis . Ex utraque sententiâ & lectione apparet leviter afflictos fuisse homines , aùm duraret ver ; quod morbos quæ parent causæ malignum haudum quicquam haberent , quod diuturnitate temporis consecutæ sunt . GALENI oper. Venet. Junt. edit. quarta , 1565 , in-fol. class. iij. folio 105 , verso , lin. 2 ».

Je vais reprendre ce commentaire par parties , afin que mes observations sur chacune étant plus rapprochées , elles soient mieux senties.

COMMENT. de GALIEN. » On trouve dans les copies deux manières de lire ce mot *κατ' ἰντρον* . Dans les unes la dernière syllabe est écrite avec un o , comme on vient de le voir ; dans les autres , elle est écrite avec un η . »

C'est donc à dire que l'une portoit *κατ' ἰντρον* , & l'autre *κατ' ἠντρον* , (o

si l'on veut κατ' ἰντροίον). D'après ce qu'on vient de lire, il ne sauroit y avoir aucun doute qu'il existât deux manières d'écrire ce mot. Le commentaire est formel; nous ne lui donnons aucune entorse; & sans ces deux leçons, le commentateur ne se seroit point arrêté en cet endroit. Il ne l'a fait que pour concilier ces deux leçons, & montrer qu'elles ne changent rien relativement aux Thasiens; ce qu'il est bon d'observer.

COMMENT. de GAL. « La première leçon (κατ' ἰντροίον) signifie ce qui se passoit dans la maison du médecin (dans la salle où il donnoit ses consultations) ».

On conviendra sans peine que cette interprétation est au moins inutile, ou plutôt ce n'en est pas une, puisque l'on n'y apprend point ce qui se passoit dans cette salle relativement aux Thasiens; mais il ne pouvoit s'y rien passer à leur égard; car, d'après Hippocrate, l'épidémie ne régnoit point encore à Thase.

Sans doute il y eut au printemps, comme il y en avoit dans toutes les saisons de l'année, des gens qui vinrent le consulter chez lui, & auxquels il administra même des secours manuels, puisqu'il y étoit obligé par état & par devoir;

mais cet exercice de la médecine dans la maison, n'a aucun rapport avec cet exercice public durant une épidémie ; seul objet dont il est ici question.

Dans ces calamités les malades n'étoient point en état de se rendre dans la maison d'*Hippocrate*, ni d'y être transportés. Sa maison n'étoit point un hospice ou infirmerie publique ; mais il alloit les visiter & les secourir : ce qui est prouvé par plusieurs histoires de malades, chez lesquels l'on voit qu'il se rendoit. C'est à cette inspection des malades, forcés par leur situation de rester dans leurs maisons, & même réduits à garder le lit, qu'on a donné le nom de médecine clinique (a).

COMMENT. de GAL. « La seconde leçon (κατ' ἑρμείην) signifie ce qui se passoit à l'égard de la matière médicale, (κατὰ τὴν ἰατρικὴν ὕλην) ».

Est-on bien instruit par cette interprétation de la pensée d'*Hippocrate* ? La remarque de ce grand médecin porte sur la non-existence d'épidémie chez les Thasiens, avant l'été ; ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

(a) Κλίνη, lectus, un lit.

Mais de quel usage pouvoit être la matière médicale pour les Thasiens, chez lesquels (nous le répétons) il n'y eut point d'épidémie depuis le commencement de l'hiver jusqu'au commencement de l'été ? D'ailleurs *Hippocrate*, si l'on s'en rapporte aux seuls livres reconnus pour être de lui, prescrivait si peu de remèdes, que leur ensemble mérite à peine le nom de matière médicale. On la trouve déjà considérable, dans les traités qu'on a mis, à la vérité, sous son nom, mais que, de l'aveu des plus anciens & des meilleurs critiques, il n'a cependant pas composés.

La mention, qu'on fait ici de matière médicale, est donc visiblement très déplacée.

Comme la phrase suivante du commentaire n'est point susceptible d'être rendue en notre langue d'une manière intelligible, je la rapporterai telle que *Herman Crusier* l'a traduite en latin.

COMMENT. de GAL. « *Ut aut operibus quæ in medicâ offi. in d. in laborantibus administrantur, Thasii abstinerent; aut iis, quæ per materiam medicam fiunt, in iis qui prædictis detinentur incommodis.* »

Si ce traducteur vivoit encore, on

pourroit lui demander s'il s'entendoit lui-même, lorsqu'il a disposé cette série de mots latins, qui pourtant expriment à-peu-près les termes grecs. Il s'est enveloppé de la sorte, (ce qui est assez commun aux interprètes) parce que véritablement le texte n'est rien moins qu'intelligible. Il devoit en avertir. Mais quel que soit le sens qu'on veuille donner aux paroles du texte actuel de *Galien*, jamais il ne présentera de la double leçon une interprétation conséquente, une interprétation claire, précise, & telle qu'on doit l'attendre d'un commentateur.

Tout le commentaire que vous avez exposé, me dira-t-on, doit donc être regardé, & comme un chaos, & comme une absurdité. — J'en conviens.

Il est pourtant de *Galien*, répliquera-t-on, de ce médecin que vous avez grandement loué & vivement défendu; rétractez-vous.

L'attaque est pressante & serrée. Je la repousserai dans un moment. Je dois exposer auparavant le reste du commentaire.

COMMENT. de GAL. « Suivant l'une & l'autre leçon, & suivant le véritable sens qu'elles renferment, il est évident

que les Thasiens ne furent que légèrement affectés au printemps, la cause qui produisoit ces premières incommodités, n'ayant point encore cette malignité qu'elle acquit à mesure que la saison avançoit ».

Galien déclare donc ici très-expressément qu'il y a dans le texte un mot qui, de son temps, se lisoit de deux manières; & que, quelle que fût la leçon qu'on adoptât, il en résultoit également que les Thasiens furent légèrement affectés au printemps, & que les incommodités qu'ils eurent se terminèrent heureusement.

C'est la double leçon de ce mot que *Galien* a voulu expliquer; mais ce mot n'est certainement pas κατ' ἰντερειὼν. La confusion, la disparate, l'inconséquence du commentaire, tel qu'il existe, en est une preuve contre laquelle il n'y a rien à répliquer.

Qu'on lise κατ' ἰντερειὼν, i. e. *secundum medici domum*, ou κατ' ἰντερειῶν, i. e. *secundum materiam medicam*, on ne trouvera jamais rien dans l'une & l'autre leçon, qui puisse confirmer, ou même faire soupçonner la conclusion du commentaire. Ceci bien démontré, il s'ensuit que ce n'est pas le mot dont *Hippocrate* s'est servi en cet endroit.

D'après un très-long & très-mûr examen, j'ose assurer que κατ' ἰντρέϊον qu'on voit dans le texte d'*Hippocrate* & dans celui de *Galien*, n'est autre chose que κατ' ἥρ προϊον (a), i. e. *vere currente*; & que κατ' ἰντρέϊον, du texte de *Galien*, n'est aussi rien autre chose que κατ' ἥρ προϊον (b); i. e. *ineunte, incipiente vere*: expressions dans lesquelles la conclusion du commentaire se trouve véritablement renfermée.

On aperçoit d'ailleurs combien il y a de ressemblance entre ces mots,

Κατ' ἰντρέϊον.

Κατ' ἥρ προϊον.

& avec quelle facilité ces derniers ont pu, étant mal peints, être pris pour les premiers.

Il me semble qu'on ne sauroit refuser de convenir que *Galien*, dans son commentaire, se propose essentiellement d'expliquer la double leçon d'un mot

(a) Προϊον est le participe neutre du 2^e aoriste du verbe προΐημι, au masculin, προΐων; ce participe signifie *qui p occellit jam*.

(b) Προϊον est le participe neutre du présent du même verbe προΐημι : au masculin, προΐων, *prodiens, incipiens*.

qui n'a rapport qu'au printemps. Mais les termes interprétatifs ayant été corrompus par l'ignorance de quelque copiste, l'altération du mot principal a passé dans le texte d'*Hippocrate*; car il est bon d'observer que, dans ces derniers siècles au moins, les commentaires de *Galien* ont servi à rectifier ce que le texte d'*Hippocrate* parut, aux copistes & à d'autres, présenter de défectueux; ce qui est très-évident en quelques endroits par l'intercalation de plusieurs mots du commentaire même de *Galien* dans le texte d'*Hippocrate*. J'aurai peut-être un jour occasion de le faire voir.

La phrase d'*Hippocrate*, rétablie de la manière que je le propose, (car je ne fais que proposer) fera conçue ainsi :

Τὰ δ' ἄλλα ὁκόσα κατ' ἤρ. προΐεν
αἰόσως δ' ἦγον.

I. E. Cæterum ineunte vere fine morbo (*epidemico*) degebant.

Au reste, au commencement du printemps les Thasiens étoient sans maladie (épidémique.)

Mais suivant d'autres copies vues par *Galien*, on lisoit :

Τὰ δ' ἄλλα ὁκόσα κατ' ἤρ. προΐον
αἰόσως δ' ἦγον.

I. E. Cæterum decurrente vere sine morbo (*epidemico*) degebat.

Au reste, durant le printemps les Thasiens étoient sans maladie (épidémique.)

Si l'on veut bien y réfléchir sans prévention & sans préjugé, on sera certainement convaincu que tout ceci s'accorde, & avec ce qu'a dit *Hippocrate*, en commençant son premier livre des épidémiques, & avec ce qu'il va dire.

Tout l'embarras qui se trouve dans le texte du commentaire de *Galien*, existe-t-il moins ? Non. Mais quelques observations vont le faire disparaître.

Si l'on se rappelle que *Galien*, en cet endroit, ne s'est proposé que de donner l'intelligence exacte de ces deux leçons, κατ' ἡρ. προίον & κατ' ἡρ. προίον, on sentira qu'il a dû avoir recours à des périphrases. Mais par une suite nécessaire de l'altération faite dans le terme employé par *Hippocrate*, qu'il s'agissoit d'interpréter, ces périphrases ont été défigurées ; & le commentaire de *Galien* est devenu une énigme inexplicable, pour ne pas dire un tissu d'absurdités.

Ainsi, lorsque pour expliquer la seconde leçon, on fait dire à *Galien* dans le texte actuel, κατὰ τὴν ἰατρικὴν ὕλην, i. e. secundum materiam medicam, il est

de la plus grande évidence qu'il avoit mis κατὰ τὴν ἐαρινὴν ὅλην, en sous-entendant ὥραν, i. e. *per vernum omne tempus* : lorsqu'ensuite, pour faire entendre la première leçon, le texte actuel porte κατὰ τὸ ἱατρικὸν ἔργον, i. e. *secundum medicum opus*, il est clair qu'il faut lire κατὰ τῆς ἑαρος ἀρχὴν, i. e. *veris initio* ; & lorsqu'à la fin, en revenant sur la deuxième leçon, il est écrit κατὰ ὅλην τὴν ἱατρικὴν, i. e. *secundum totam medicam* ; nul doute qu'il ne faille κατὰ ὅλην τὴν ἐαρινὴν, i. e. *per omne vernum tempus*.

Avec ces légères corrections, déterminées par le discours d'*Hippocrate*, le commentaire de *Galien* devient clair, précis, exact, & présente une interprétation vraie d'un passage qui, à raison des deux variantes, embarrassoit tous les lecteurs.

Quoique j'aie rapporté au commencement de ces observations le texte de *Galien*, tel qu'il se trouve dans l'édition de Bâle, je crois devoir le remettre ici sous les yeux, en y insérant les corrections proposées, mais entre deux crochets, afin qu'elles se distinguent aisément. Il sera suivi de tout le passage rendu en notre langue.

Il est à propos d'observer que la leçon

que *Galien* paroît avoir adoptée, est κατ' ἥρ προίεν, *incipiente vere* : c'est elle par conséquent qu'il expliquoit d'abord ; ce qui est l'inverse dans le texte actuel.

Texte de GALIEN avec les corrections qu'on propose.

Δικῶς ἐστὶν ἐν τοῖς ἀντιγράμμασιν εὐρεῖν τὴν [κατ' ἥρ προίεν (1)] φωνήν. Ἐν τισὶ μὲν, ὡς εἰρεῖται νῦν, τῆς ἐσχάτης συλλαβῆς διὰ τῷ [ε] γραφομένης · ἐν τισὶ δὲ διὰ τῷ [ο]. Σημανέσης, τῆς μὲν προτέρας γραφῆς τὰ κατὰ τὸ [ἥρ προίεν (2)] πραϊτόμενα, τῆς δὲ δευτέρας γραφῆς τὰ κατὰ [τὴν ἐαρινὴν ὅλην (3)], ὥστ' ἦτοι τῶν κατὰ [τὴν τῷ ἥρος ἀρχὴν (4)] ἐπὶ τοῖς κάμνεσι γινομένων, ἔξω καθεστῆκεναι τὰς Θασίας, ἢ τῶν [καθ' ὅλην τὴν ἐαρινὴν (5)] τὰ προειρη-

(1) Vulg. lect. κατ' ἡλρεῖον. malè.

(2) Vulg. lect. ἡλρεῖον. malè.

(3) Hic subaudienda est vox ὅλην. Vulg. lect. τὴν ἡλρεῖαν ὅλην. malè.

(4) Vulg. lect. ἡλρεῖον ἔρπον. malè.

(5) Hic subaud. vox ὅλην. Vulg. lect. καθ' ὅλην τὴν ἡλρεῖαν. malè.

μένα πασχόντων τῶν καμνόντων. Κατ'
ἑατέραν δὲ τὴν γραφὴν καὶ τὴν διάνοιαν,
φαίνεται τὸ μείριως ἐνοχληθῆναι τὰς ἀν-
θρώπους ἐν τῷ χρόνῳ τῷ ἡρὸς, ὡς ἂν τῆς
τὰς νόσους ἐργαζομένης αἰτίας; ἔδ' ἐπω-
τι κακώητες ἐχέσης, ὁ προΐοντος ἔσχε
τῷ χρόνῳ.

Ce qui signifie :

« On trouve dans les copies deux ma-
nières de lire cette expression (κατ' ἡρ
προΐεν) : dans les unes, la dernière syl-
labé est écrite avec un ε, comme on
vient de le voir ; dans les autres, elle est
écrite avec un ο. La première leçon (κατ'
ἡρ προΐεν) fait entendre que les incom-
modités (dont *Hippocrate* vient de faire
mention) avoient lieu au commence-
ment du printemps ; & la seconde (κατ'
ἡρ προΐον), qu'elles eurent lieu durant
tout le printemps : de sorte que les Tha-
siens demeurèrent exempts d'épidémie,
soit que les accidens (énoncés) fussent
arrivés au commencement du printemps,
soit que les malades les aient éprouvés
durant tout le printemps. Mais, suivant
l'une & l'autre leçon, & suivant le sens
véritable qu'elles renferment, il est évi-
dent que les Thasiens furent légèrement

affectés durant tout le printemps, la cause qui produisoit ces incommodités n'ayant pas encore cette malignité qu'elle acquit à mesure que la saison avançoit.

Cet endroit, tel qu'il existe dans tous les imprimés, & probablement dans tous les manuscrits qui ont été consultés, auroit pu seul faire accuser *Galien* de déraisonner (a), & même de ne pas entendre le texte d'*Hippocrate*, puisqu'en voulant l'expliquer, il paroît avoir été réduit à s'envelopper dans un flux de paroles inutiles, & à débiter des choses vagues, sans suite ni liaison.

Ce n'est pas l'unique endroit qui soit altéré; il en est mille peut-être qui ne seront rétablis que quand on reviendra à la lecture, presque totalement abandonnée, des ouvrages du médecin de Pergame.

(a) On a été plus loin, on a accusé *Galien* d'avoir rempli ses écrits d'absurdités & d'inepties. Sans doute il a pu se tromper; avouons même qu'il s'est trompé. Eh! quel homme peut se flatter d'éviter l'erreur! mais il y a loin de l'erreur aux inepties qu'on a reprochées à ce médecin. Si ceux qui les lui ont attribuées, eussent été moins précipités, ou moins prévenus, ils auroient pu reconnoître que ces inepties doivent être sur le compte des copistes, qui, par ignorance, ont défiguré ses écrits, comme ils en ont défiguré tant d'autres.

J'observerai, en finissant, que l'altération du passage qui fait l'objet de ces observations, a pu, avant qu'elle fût aussi grande, être favorisée par ce qu'on lit dans le commentaire du même *Galien* sur le livre d'*Hippocrate*, intitulé καὶ ἰντρεῖον.

C'est en expliquant ces mots du texte : τὰ δ' ἐς χειρουργίαν καὶ ἰντρεῖον : *init. lib.*

Galien, toujours éditeur, commentateur & critique, nous apprend que quelques-uns dans cette phrase lisent καὶ ἰντρεῖον, & d'autres κατ' ἰντρεῖον, ou κατ' ἰντρεῖον.

Il explique (a) en quel sens il faut entendre la phrase en admettant la première leçon, & en quel sens elle doit être entendue, si l'on admet la seconde. Mais de ce que ces deux leçons se sont introduites en cet endroit, où elles peuvent être interprétées, il ne s'ensuit pas qu'elles aient pu convenir dans le 1^{er} livre des épidémiques, où très-certainement *Galien* ne les a point vues, comme j'espère l'avoir démontré.

(a) La première ligne du commentaire sur ce passage est altérée; ce n'est pas ici le lieu de le faire voir; il suffit d'en avoir averti.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de juin 1788.

La colonne du mercure ne s'est élevée de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes, que les cinq, six & quatorze; elle s'est abaissée de 28 pouc. à 27 pouc. 9 lignes, du premier au quatre, & les sept, neuf, dix, quinze, dix-sept & trente; le reste du mois de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 7 lignes.

La plus grande élévation a été 28 pouc. 3 lignes, & la moindre 27. pouces 7 lignes; ce qui fait 8 lig. de différence.

Le thermomètre a marqué au matin de 9 à 15, dont huit fois 11, six fois 10 & 13; à midi, de 14 à 23, dont six fois 16, quatre fois 14, 15, 18 & 20; au soir de 9 à 17, dont neuf fois 12, sept fois 13, & quatre fois 14.

La plus grande chaleur a été 23, la moindre 9; ce qui fait 14 degrés de différence.

Le ciel a été beau, mais nuageux deux jours, couvert seize, & variable douze

jours. Il y a eu deux jours de pluie continue: à l'exception de quatre à cinq jours, il y a eu pluie, pluie par averses, & souvent tonnerre, presque tous les jours, dont deux avec grand vent par N-N-E, & par N-O.

L'hygromètre a très-varié de 3 à 10.

Il est tombé pendant le mois 2 pouces 10 lignes 9 dixièmes d'eau à Paris.

La température chaude, humide & pluvieuse, a formé la constitution de ce mois; la variété des vents a peu influé sur la chaleur; le baromètre a démontré le peu d'élasticité de l'atmosphère, & cet état a procuré beaucoup de coups de vent. Les jours les plus chauds ont été du quatorze au vingt-deux, avec un ciel couvert & orageux; le temps s'est rafraîchi par un jour de pluie continue, & s'est maintenu jusqu'à la fin du mois.

Les fièvres méfentériques (qu'on appelle vulgairement *malignes*, & très-improprement *putrides*) ont été dominantes pendant ce mois; elles ont été orageuses. On a remarqué que près d'un septième

en étoit péri; leurs périodes ont eu une marche lente : d'ailleurs elles n'ont rien présenté de particulier ni dans leur cours, ni dans leur convalescence ; quelques-unes se sont manifestées du cinq au sept de la fausse fluxion de poitrine.

Les affections catarrhales & rhumatismales ont continué de régner; les premières ont donné des rhumes, des fluxions, des courbatures : elles se sont jugées rapidement ; les secondes ont eu un caractère plus inflammatoire que dans le mois précédent ; elles se sont manifestées, soit vagues, soit fixées sur des parties déterminées : elles ont été rebelles, & n'ont cédé que difficilement au traitement approprié ; quelques-unes ont été irrégulières, & ont occasionné des dyssenteries très-rebelles, ou des affections à la poitrine opiniâtres & inquiétantes.

Les maladies éruptives ont été très-fréquentes, telles que les érysipèles, qui ont été très-inflammatoires, & avec un début orageux ; mais les symptômes ont

cédé aux remèdes appropriés ; les scarlatines , dont quelques-unes avec le pourpre ; les fièvres rouges , la rougeole ; celle-ci a paru prédominer : elle a été très-bénigne. La petite-vérole a été commune & très-bénigne , même la confluente.

Les fièvres intermittentes , quoique nombreuses , ont cédé facilement au traitement de ces fièvres printannières ; il en est très-peu auxquelles on ait été obligé de recourir au kinkina. Les protéiformes ont été communes ; elles ont cédé également , soit à l'usage de l'éther , soit à celui du kinkina.

Les ophthalmies ont été très-opiniâtres ; beaucoup ont résisté au premier traitement , & sont devenues presque chroniques ; peut-être n'a-t-on pas brusqué suffisamment les saignées dans leur début : toujours est-il vrai que ceux à qui on a fait des saignées copieuses & répétées dans l'invasion , n'ont point été sujets à ces suites : beaucoup ont dégénéré en ulcération à la cornée.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
J U I N 1788.

<i>Jour du mois.</i>	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	<i>Au matin.</i>	<i>Dans l'après midi.</i>	<i>Au soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>Dans l'a- près-midi.</i>	<i>Au soir.</i>			
	<i>Degr.</i>	<i>Degr.</i>	<i>Degr.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>			
1	10, 2	14, 0	11, 3	28 0, 4	28 0, 2	27 11, 9			
2	9, 8	16, 5	13, 8	28 0, 1	27 11, 8	27 11, 5			
3	12, 8	19, 2	13, 0	27 11, 7	27 11, 5	27 10, 7			
4	12, 2	14, 7	11, 7	27 10, 7	28 0, 4	28 1, 8			
5	10, 0	14, 4	10, 7	28 1, 8	28 3, 4	28 3, 7			
6	10, 2	18, 8	13, 3	28 1, 7	28 2, 7	28 1, 4			
7	12, 4	19, 7	15, 3	28 0, 7	27 11, 2	27 10, 7			
8	13, 2	15, 1	9, 1	27 10, 8	27 11, 2	27 11, 7			
9	10, 0	14, 5	11, 3	27 11, 8	28 0, 2	28 0, 2			
10	11, 8	13, 8	12, 2	27 11, 8	27 11, 9	28 0, 2			
11	11, 2	15, 5	13, 5	27 11, 9	27 11, 8	27 11, 8			
12	11, 2	16, 6	13, 8	27 11, 9	27 11, 5	27 11, 7			
13	13, 6	18, 2	13, 1	27 10, 8	27 11, 5	27 11, 9			
14	13, 4	20, 3	14, 8	28 0, 2	28 0, 3	28 0, 2			
15	14, 2	20, 7	13, 2	28 0, 1	27 11, 5	27 11, 5			
16	13, 2	20, 8	14, 1	27 11, 2	27 11, 0	27 11, 8			
17	14, 6	20, 9	14, 4	27 11, 9	28 0, 0	27 11, 8			
18	14, 4	23, 7	17, 3	27 11, 9	27 11, 1	27 10, 4			
19	15, 4	21, 1	15, 2	27 10, 9	27 10, 9	27 10, 6			
20	14, 6	22, 4	14, 1	27 11, 0	27 10, 9	28 0, 0			
21	14, 0	18, 3	10, 4	27 11, 5	27 11, 0	27 11, 4			
22	12, 3	15, 0	12, 2	27 11, 2	27 11, 3	27 11, 8			
23	12, 8	17, 6	12, 2	27 11, 9	27 10, 7	27 10, 3			
24	11, 4	16, 7	12, 6	27 10, 8	27 10, 0	27 10, 0			
25	11, 2	15, 6	11, 1	27 9, 8	27 9, 4	27 9, 8			
26	10, 8	16, 3	12, 1	27 10, 1	27 9, 3	27 8, 8			
27	11, 4	16, 9	12, 7	27 8, 7	27 7, 2	27 7, 2			
28	11, 4	19, 0		27 7, 9	27 7, 1				
29	10, 8	18, 3	12, 7	27 9, 2	27 10, 6	27 10, 6			
30	11, 2	16, 4	12, 6	27 9, 9	27 0, 1	28 2, 5			

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après midi.</i>	<i>Le soir.</i>	<i>Vents domi- nans dans la journée.</i>
1	Couvert.	Cou. cla. à 6 h.	Beau.	Calme.
2	Assez beau.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	E-N-E.
3	Co. en gr. par.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	Variab.
4	Cou. pl. averf.	Cou. en part.	<i>De même.</i>	N-N-O.
5	Beau.	Beau.	<i>De même.</i>	N-E.
6	Ciel pur.	Vaporeux.	Couvert.	Calme.
7	Assez beau.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	N-E.
8	Couvert.	Cou. gr. vent.	Grande averf.	N-N-E.
9	Couv. gra. ve.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	N.
10	Cou. pet. plui.	<i>De même.</i>	<i>De même,</i> gra. vent.	N.
11	Couvert.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	N.
12	Beau.	Nuages.	Couvert.	N-N-E.
13	Co. en gr. par.	<i>De m. un p. d. p.</i>	Co. en gr. par.	N-N-E.
14	Assez beau.	<i>De même.</i>	<i>De même,</i> bea. d'éclairs.	Calme.
15	Beau.	Cou. gr. av. to.	S'éclaircit.	Calme.
16	Assez beau.	Pluf. orages, grande pluie.	Arc en ciel, lunaire.	Calme.
17	Assez beau.	Beauc. de nua.	Pet. plui. ton.	Calme.
18	Assez beau, co. depu. 10 heu.	Couvert.	Tonnerre, pl. la nuit.	Calme.
19	Assez beau.	Couvert.	Couv. gr. ave.	S.
20	Pur, couvert, alternativ.	<i>De même,</i> plu. coup de ton.	Averse à 6 h.	E-S-E.
21	Couv. averf. tonnerre.	Couv. averse, éclairci à 6 h.	Brou.ép. à 2h. après-minui.	Variab.
22	Plui. dep. 10 h.	Conti. de la pl.	Cesse à 8 h.	N-O.
23	Couvert, en grande parti.	Couvert, aver- se à 6 h.	Couvert.	S-O.
24	Couvert.	Pluvieux.	Pluvieux.	S.
25	Co. pluf. aver.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	O-S-O.
26	Couvert.	Couvert, pet. pluie, à 6 h.	Couvert.	S-O.
27	Couv. pluvie.	Couv. pluvieu.	<i>De même.</i>	S.
28	Couv. pluvie.	Averses fréqu.	Couv. pluvie.	S-S-E.
29	Couvert.	Couvert.	Couv. pluvie.	S-S-O.
30	Co. pl. par int.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	O-S-O.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 23 7 deg. le 18

Moindre degré de chaleur. . 9 1 . le 8

Plus grande élévation de *pouc. lig.*

— Mercure..... 28 3, 7 le 5

Moindre élév. de Mercure. . 27 7, 1 le 28

Nombre de jours de Beau.... 9

de Couvert. . 17

de Nuages.. 2

de Vent.... 3

de Tonnerre. 5

de Brouillard. 1

de Pluie.... 20

Quantité de Pluie 2 pouc. 10 lig. 9

Le vent a soufflé du N. 3 fois.

N-E. 2

N-N-E. 3

N-O. 1

S. 3

S-S-E. 1

S-O. 2

S-S-O. 1

E-N-E. 1

E-S-E. 1

O-S-O. 2

TEMPÉRATURE; chaude, , humide & plu-
vieuse.



*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de juin 1788 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Les pluies tant désirées ci-devant par nos agriculteurs, sont venues trop tard pour les productions les plus précieuses de la campagne, & en particulier pour les lins, qui, pour la plus grande partie, ont avorté. Ce n'est que vers la mi-mois qu'elles ont commencé, & elles n'ont pas discontinué jusqu'au 30 du mois inclusivement : elles ont même été abondantes certains jours ; de sorte qu'elles ont nui à la récolte des foins & des colzats.

C'est à l'époque de l'établissement des pluies que les chaleurs ont commencé. Le 16, le 17 & le 19, la liqueur du thermomètre s'est portée à la hauteur du terme de 21 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessus de celui de la congélation : mais après le 20, elle ne s'est guère élevée au-dessus du terme de 16 degrés. Le vent a été constamment nord du 1^{er} au 23 ; mais de ce jour jusqu'au 30, il a toujours été sud.

Le mercure, dans le baromètre, a été observé au-dessous du terme de 28 pouces, depuis le 12 jusqu'au 30 du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 21 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure dans le

292 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

baromètre, a été de 28 pönces 2 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pönces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du Nord
 9 fois du Nord vers l'Est.
 4 fois de l'Est.
 1 fois du Sud vers l'Est.
 9 fois du Sud.
 3 fois du Sud vers l'Ouest.
 2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 26 jours de temps couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.

5 jours de tonnerre.

4 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse dans les premiers deux tiers du mois, & le reste, de l'humidité.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de juin 1788.

Les maladies aiguës ont été peu répandues dans le cours de ce mois. On a cependant vu encore un certain nombre de personnes attaquées de pleuro-péritneumonie & d'esquinancie. (Seroit-ce l'effet des vents du nord, qui ont dominé pendant tout le mois de mai & une partie de celui-ci ?) Il y a eu aussi des fièvres catarrhales bilieuses, ayant un caractère de fièvre double-tierce continue : elles exigeoient, dans le principe de la cure, l'emploi des émético-cathartiques, ensuite de quelques saignées, qui néanmoins ne devoient pas être prodiguées.

La fièvre tierce étoit encore assez commune; mais la maladie dominante étoit la petite-vérole, qui ne s'étendoit guère à d'autres qu'aux enfans en bas-âge. Elle étoit de l'espèce discrète & peu dangereuse. Nos hôpitaux de charité ont servi d'asyle à nombre de bas-officiers des corps de la garnison, dont la poitrine se trouvoit plus ou moins affectée par les fatigues excessives qu'ils éprouvoient dans leurs exercices militaires.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Philosophical Transactions, &c. C'est-à-dire, *Transaâions philosophiques de la Société royale de Londres*, vol. lxxvij, pour l'année 1787, part. II; in-4°. A Londres, chez Davis, 1788 (a).

1. Les articles, relatifs à ce Journal, que renferme cette seconde partie, sont les suivans, que nous allons désigner par les mêmes numéros qu'ils portent dans le recueil; savoir:

(21.) *Expériences faites dans la vue de déterminer l'effet de l'extirpation d'un ovaire, sur le nombre des petits qui naissent de la mère; par JEAN HUNTER, écuyer, membre de la Société royale de Londres.*

(a) On a rendu compte de la première partie, en juin dernier, tom. lxxv, pag. 497.

C'est ici une expérience isolée, qui ne peut servir qu'à engager les physiologistes à multiplier leurs recherches pour pénétrer les secrets de la nature. M. *Hunter* imaginant que, si l'un des ovaires étoit extirpé dans une femelle, le nombre des petits qu'elle produiroit seroit peut-être diminué (a), a choisi deux jeunes truies & un verrat de la même portée, de même gros-seur & de même couleur. A l'une des truies, il a enlevé un ovaire : les deux truies sont de-venues en chaleur en même temps : pendant quatre années consécutives, elles ont porté deux fois par an, mais un nombre différent de petits. Au bout de quatre ans, la truie non mutilée a continué deux ans d'aller au mâle, & a eu cinq portées. La truie à laquelle il ne restoit qu'un ovaire, a donné soixante-seize cochons-de-lait, & l'autre, pendant les quatre premières années, quatre-vingt-sept ; outre cela, cette dernière a encore donné, dans ses cinq portées postérieures, soixante-seize petits : en tout cent soixante-trois cochons-de-lait de ces treize portées.

(22.) *Expériences faites dans la vue de déterminer les quantités positives & relatives d'humidité absorbée de l'atmosphère, par diverses substances dans des circonstances semblables ; par Sir BENJAMIN THOMPSON, membre de la Société royale de Londres.*

(a) Les physiologistes qui prétendent que dans l'espèce humaine, les garçons occupent le côté droit, & les filles le côté gauche de l'utérus, auroient peut être porté plus loin que M. *Hunter* les vûes de leur expérience.

M. *Thompson* avertit que dans un autre Mémoire il rendra compte de ses expériences sur la force conductrice de la chaleur de différens corps. Il se borne, dans ce Mémoire, à examiner le rapport qu'il y a entre la force conductrice de la chaleur, & celle qui, dans les corps, absorbe l'humidité de l'atmosphère. Le résultat de ses expériences est qu'il n'y a aucun rapport entre ces deux propriétés, qui sont indépendantes l'une de l'autre. L'auteur a choisi de préférence, pour sujets de ses expériences, les matières qui servent à faire nos vêtemens : la laine, le poil de castor, ceux de lièvre de Russie, la soie écruë, le taffetas blanc parfilé, le coton, le lin, &c, outre cela, la charpie. Il les a étendues sur des plats nets de porcelaine, & les a laissées durant vingt-quatre heures dans l'air sec d'une chambre chaude, chauffée tous les jours, depuis plusieurs mois, avec un poêle d'Allemagne. Des poids égaux de ces matières ont été rangés d'abord dans une pièce non habitée, à un second, pendant quarante-huit heures, & ensuite dans une cave, où l'air étoit extrêmement humide, l'espace de trois jours & de trois nuits. Le poids de la laine a été augmenté dans la chambre non habitée, de quatre-vingt-quatre parties, & dans la cave, de cent soixante-trois sur mille. La charpie ou toile parfilée n'a gagné en pesanteur, dans la première, que quarante-quatre, & dans la seconde, quatre-vingt-deux millièmes : les autres matières soumises à l'expérience ont donné des résultats intermédiaires dans l'ordre qu'elles ont été citées. Il n'y a que le coton qui ait présenté quelque singularité : dans la chambre non habitée, il avoit acquis une augmentation d'un millième de plus

que la charpie , & dans la cave l'absorption a été moindre de *sept* parties.

Ces résultats diffèrent beaucoup de ce à quoi il sembloit qu'on auroit dû s'attendre ; car comme on fait que le linge prend l'eau avec avidité , tandis que la laine , le poil & d'autres substances animales s'humectent difficilement , on auroit été disposé à supposer que le linge absorberoit plus avidement l'humidité de l'atmosphère , sur-tout si l'on considère la différence apparente du linge & des draps lorsqu'ils sont exposés au même air. Cependant ces expériences prouvent le contraire , & démontrent que des substances qui s'imbibent très - facilement d'eau lorsqu'elles y sont plongées , ne l'attirent pas toujours avec le plus de force , lorsqu'elle est répandue dans l'atmosphère en forme de vapeurs (a).

C'est probablement par un effet de la force avec laquelle la laine attire les vapeurs humides , continue toujours M. *Thompson* , que , portée sur la peau nue , elle excite la transpiration. Elle absorbe avidement les particules de cette vapeur , & les fait passer promptement dans l'atmosphère. D'après ces principes , il recommande de porter des camisoles ou chemisettes de flanelle sur la peau nue , en nous apprenant en même temps que cette pratique lui a été

(a) L'auteur , que nous avons scrupuleusement traduit , ne fait pas attention à la différence de la force qui retient l'humidité , & qui peut être plus grande dans les uns que dans les autres. Cependant , en faisant entrer cette considération dans les réflexions sur le résultat de ces expériences , les conclusions ne seront pas exactement les mêmes.

très-avantageuse avant qu'il en connût la cause physique. « Je suis étonné, dit-il, que cet usage ne soit pas plus généralement suivi, dans la persuasion où je suis qu'il prévient un grand nombre de maladies; & je ne connois pas de plus grande sensualité que celle qu'on goûte en portant ces chemisettes, sur-tout quand on commence à s'y accoutumer. C'est une erreur de croire que c'est un vêtement trop chaud en été. J'en ai porté dans tous les climats & dans les saisons les plus chaudes de l'année, sans en avoir jamais ressenti d'inconvénient. C'est le bain chaud de la transpiration, retenue par la chemise de toile mouillée de sueur, qui rend la chaleur d'été des climats méridionaux si insupportable; mais la flanelle facilite la transpiration, favorise l'évaporation, laquelle comme on sait, produit un froid positif.

(24.) *Observations qui tendent à prouver que le loup, le jackal & le chien sont de même espèce; par JEAN HUNTER, écuyer, membre de la Société royale de Londres.*

Le comte de Buffon a rejeté cette opinion; mais les preuves d'accouplemens féconds que l'auteur de cet article rapporte, semblent mettre la chose hors de doute.

Le premier exemple, que M. Hunter cite, est la production d'un chien-loup femelle, par l'accouplement avec un loup. Le second a été engendré par un jackal femelle avec un épagneul. Les père & mère du premier appartenoient à M. Bookes; cependant on n'est pas positivement sûr qu'aucun chien n'ait pas couvert la mère. Une femelle de cette portée n'a fait de

petits qu'une seule fois ; mais cette postérité a engendré à plusieurs reprises.

Le deuxième fait est rapporté d'après l'autorité du capitaine *Mears*, qui avoit amené un jackal femelle des Indes orientales ; cette femelle avoit fait tant de caresses à un chien épagneul, qu'enfin celui-ci, à son tour, l'a couverte. En conséquence de cet accouplement, elle a mis bas six petits, dont une femelle a ensuite fait cinq jeunes.

Ce Mémoire a valu à l'auteur la médaille d'or fondée par *Copley*.

(25.) *Expériences sur la congélation de l'acide vitriolique ; par JACQUES KENT, écuyer, membre de la Société royale de Londres.*

Cet article, quoique curieux, a un rapport trop éloigné avec ce journal pour en présenter ici le précis. Nous remarquerons seulement que les degrés de concentration & de congélation sont dans une proportion très-exacte & constante.

(26.) *Exposé de quelques nouvelles expériences sur la production du froid artificiel ; par THOMAS BEDDOES, docteur en médecine.*

Ces expériences très-curieuses ont été faites par M. *Walker*, apothicaire à Oxford. Il est le premier qui, par une combinaison des forces frigorifiques des sels, a produit un degré de froid capable de faire geler l'eau dans les plus grandes chaleurs d'été. Les ingrédients & leurs proportions, qui ont paru le mieux répondre à cette fin, sont trente-deux parties pesant d'eau, onze de sel ammoniac, dix de nitre ; l'un & l'autre de ces sels bien secs & en poudre ; enfin seize parties de sel de Glauber, qui conserve encore

son eau de cristallisation. Le sel ammoniac ajouté en premier lieu à l'eau ; a fait descendre au 32° degré le thermomètre, qui, à l'air libre, étoit au 65° : après que le nitre y a été joint, ce même thermomètre est descendu à 24, & le sel de Glauber l'a fait baisser jusqu'à 17.

L'acide nitreux, versé sur le sel de Glauber, a produit le même effet que si on l'eût versé sur de la glace pilée. L'acide nitreux condensé a été d'abord délayé avec moitié de son poids d'eau ; & neuf parties de ce mélange, refroidi au degré de la température extérieure, ont été versées sur douze parties de sel de Glauber. Le thermomètre, qui étoit à 51 degrés, est descendu à 1 au-dessous de 0, & en ajoutant encore six parties de sel ammoniac, il a de nouveau baissé de 8 degrés ; en sorte, qu'en tout, il est descendu de 60 degrés. Au moyen de ce mélange, le docteur *Beddoes* lui-même a fait geler en peu de minutes de l'alkohol de vin très-rectifié, & un autre gentleman a fait descendre le thermomètre de 68 degrés.

En combinant ces mélanges, M. *Walker* a fait geler le vis-argent sans le secours d'aucune portion de glace ni de neige. Lorsqu'il commença cette expérience, le 20 avril 1787, la température du mercure étoit de 45° , en sorte que le point de congélation de cette eau métallique étant à 39° au-dessous de 0, il a été produit un froid de 84. L'appareil, qui a servi à cette expérience, consistoit en quatre terrines d'une grandeur progressivement moindre, placées les unes dans les autres, & toutes ensemble dans un vaisseau encore plus grand. On avoit mis dans chacune de ces terrines une certaine quantité de matière frigorifique, ainsi que dans des pilotes

pour remplir les intervalles ; enforte que la plus grande terrine ; avant qu'on y eût mis les autres , avoit reçu le froid procuré dans le vaisseau extérieur , & que celles d'une moindre dimension , recevoient successivement le froid des autres ; à mesure que les premières étoient refroidies.

Une chose remarquable est que le sel de Glauber , pendant qu'il garde son eau de cristallisation , produit , en y ajoutant de l'huile de vitriol délayée avec quantité égale d'eau , un froid de 44 degrés ; mais que lorsqu'il est délité , c'est-à-dire , qu'il est privé de son eau de cristallisation , il cause plutôt de la chaleur que du froid , en même-temps que le sel ammoniac & le sel de nitre , qu'on a bien séchés dans un creuset , & ensuite réduits en poudre , produisent un plus grand degré de froid que s'ils n'ont pas été préalablement préparés de cette manière.

(27.) *Description d'un duplicateur d'électricité , ou d'une machine à l'aide de laquelle on peut doubler continuellement la plus petite quantité possible d'électricité , soit positive , soit négative , jusqu'à ce qu'elle devienne sensible aux électromètres ordinaires , ou se manifeste par des étincelles ; par le révérend ABRAHAM BENNET , maître ès-arts.*

L'auteur a fait une application très-ingénieuse du condensateur de M. Volta , perfectionné par M. Cavallo , à son nouvel électromètre , décrit dans la première partie de ce volume. Il a rendu très-sensible , par cet appareil , les petites quantités d'électricité rassemblées par une torche allumée , par une lanterne , ou même par un parapluie isolé. Il y a joint un journal de l'électricité , & des autres phénomènes de l'atmosphère , depuis

puis le 23 janvier jusqu'au 2 mars. Nous pouvons seulement observer que la flamme est plus efficace que les pointes pour rassembler l'électricité atmosphérique. M. *Bennet* a placé une lanterne isolée sur une perche d'environ quinze pieds de haut, & l'a jointe, au moyen d'un fil d'or, à un électromètre simple : il a remarqué que les feuilles pendantes d'or de l'électromètre s'ouvroient & se fermoient à chaque nuage qui passoit. Une fois la lanterne étant sur la perche, il s'éleva un brouillard considérable, & pendant ce temps, les feuilles d'or frapportoient contre les parois du verre qui les contenoit ; mais quelques gouttes de pluie étant venues à tomber, l'apparence électrique dans cet appareil disparut entièrement.

(28.) *Quelques particularités relatives à la production du borax, dans une lettre de GUILLAUME BLANE, écuyer, datée de Lucknow le 28 août 1786.*

(29.) *Lettre du père JOSEPH DA RAVATO, prêtre de la mission dans le Thibet, contenant quelques observations relatives au borax, datée de Patna le 10 septembre 1780.*

Le borax est une production des montagnes arides du Thibet, qui sont presque inaccessibles aux étrangers, & n'ont jamais été visitées, même par les habitans de l'Indostan, excepté par quelques Fakirs, que des motifs de religion y ont quelquefois conduits. Les montagnards chargent ce sel sur des chèvres pour le transporter dans ces rochers, & il passe successivement par tant de mains, avant qu'il arrive dans la plaine, que

les habitans de cette dernière , n'ont même que des connoissances très-vagues sur son origine.

Les auteurs de ces lettres ont eu des occasions très-favorables de s'instruire de ce qui concerne ce sujet. Le premier , dans un voyage qu'il a fait avec le vizir dans la principauté de Betowte , dans le temps que le souverain des montagnes , qui paie un tribut au vizir pour les possessions qu'il a dans la plaine , étoit venu avec sa suite pour faire hommage en personne à son seigneur : le second , par l'amitié qu'il avoit contractée avec *Bahadur-Shah* , frère du roi de Népal , dont le royaume s'étend au nord jusqu'aux frontières du Thibet. *Bahadur-Shah* ayant été prié , par le préfet , de lui procurer quelques informations sur ce sujet , il lui a envoyé à Patna un natif de la contrée où le borax se prépare , & qui étoit en état de lui donner les plus grands éclaircissemens.

D'après les détails contenus dans ces deux lettres , il consiste que le borax est absolument une production naturelle , qui existe complètement formée dans la terre ou dans les eaux des lacs , & ne demande d'autre préparation que d'être séparée des impuretés & substances hétérogènes. Conformément au récit de M. *Blanc* , il est produit dans une petite vallée entourée de montagnes couvertes de neiges. Il y a dans cette vallée un lac d'environ six milles de circonférence , dont l'eau est constamment très-chaude , sale , grasse & d'une odeur fétide. Le sol de cette vallée est parfaitement stérile , ne produisant pas même un brin d'herbe , & si chargé de matières salines , qu'après une pluie ou de la neige , le sel se montre par flocons sur la surface. En hiver , quand la neige com-

menge à tomber, on forme de petits réservoirs, en élevant des banquettes de terre d'environ six pouces de haut. Lorsque ces réservoirs sont remplis de neige, on y verse de l'eau chaude du lac, & après que l'eau s'est en partie imbibée, en partie évaporée, le borax reste au fond en forme de gâteau, quelquefois d'un demi-pouce d'épaisseur. On dit qu'il faut absolument de la neige; que dans cette saison la terre est particulièrement riche en sel. La terre ainsi épuisée de borax, n'en fournit plus jusqu'à ce que la neige l'ait couverte trois ou quatre fois; alors les efflorescences salines reparoissent, & la terre devient de nouveau propre à cette opération.

Le père *Ravato* fait mention de diverses vallées éloignées les unes des autres de plus ou moins de journées, dans lesquelles la nature seule opère l'élxiviation, aussi bien que la formation de ce sel: on rassemble l'eau de pluie dans des étangs; & après un séjour de quelque temps, les ouvriers descendent dans ces étangs, & sentent sous leurs pieds, selon la hauteur des eaux, une incrustation de borax plus ou moins épaisse qu'ils enlèvent.

(30.) *Sur les gaz hépatiques; par M. HASENFRUTZ.*

Cet article contient quelques expériences propres à constater la composition de l'air inflammable hépatique, c'est-à-dire, du gaz qui est dégagé d'une solution d'*hépar sulfuris* par l'acide nitreux.

(31.) *Description botanique de l'arbre de benjoin de Sumatra; par JONAS DRYANDER, maître ès-arts.*

Cet arbre a été confondu avec d'autres, même

par *Linné*, qui a néanmoins rectifié une erreur sur l'opinion où l'on étoit concernant son sol natal, qu'on croyoit être la Virginie, au lieu qu'il est indigène aux Indes orientales. *M. Dryander* prouve, dans cet article, que c'est une espèce de *stirax*, *Linn.* & en donne la description.

(32.) *Exposé d'une expérience sur la chaleur; par GEORGE FORDYCE, docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres.*

On ne voit pas à quoi cette expérience, peu intéressante en elle-même, peut conduire.

(34.) *Accouchement de plusieurs parts, avec des observations de M. MAXWELL GARTHSHORE, docteur en médecine, membre de la Société royale & des antiquaires de Londres.*

Le fait rapporté dans cet article, est muni de toutes les preuves nécessaires pour en constater l'authenticité. La mère n'avoit encore mis au monde qu'un enfant, & le mari, infirme depuis plusieurs années, étoit au dernier période d'une phthisie pulmonaire, au moment qu'elle lui donna cinq enfans, dont deux seuls étoient vivans. Cet accouchement n'a demandé que cinquante minutes.

Le docteur *Garthshore*, dans ses réflexions jointes à l'exposé de ce fait, observe, entr'autres choses, que dans l'hôpital Britannique on compte quatre-vingt-onze naissances de gémeaux, sur 18,300 parts. De 1897 femmes accouchées, dans le dispensaire de Westminster, quatre-vingt ont mis au monde des gémeaux, & dans l'hôpital des femmes en couche à Dublin, il y a une naissance de gémeaux sur soixante-deux simples; ensorte qu'on peut estimer qu'en Angle-

terre & en Ecoſſe, il y a environ une naiſſance double ſur ſoixante dix-huit parts ordinaires. En Allemagne, il y en a une ſur ſoixante-cinq à 70, & à Paris, une ſur quatre-vingtſeize. Ce qui fait en tout une naiſſance de gémeaux ſur quatre-vingts naiſſances ſimples. La proportion des enfans triples, quadruples, &c. ne ſauroit être déterminée.

(35.) *Claranthus. Nouveau genre de plante décrit par OLOF SWARZ, docteur en Médecine.*

La petiteſſe des fleurs de cette plante, qui n'eſt ni belle ni utile, eſt un obſtacle à ſa dénomination triviale. Elle eſt originaire de la Chine, & cultivée depuis long-temps au jardin de Kew.

(38.) *Observations ſur la ſtructure & l'économie des baleines ; par JEAN HUNTER, écuyer, membre de la Société royale de Londres.*

Les diverſes baleines, dont M. Hunter fait ici la deſcription, ſont le *delphinus phocaena*, le *grampus*, le *delphinus delphis*, la *balæna roſtrata*, la *balæna myſticeta*, le *phyſeter macrocephalus*, & le *monodon monoceros*. Comme il eſt impoſſible de donner un abrégé de cet article, nous en traduirons ſeulement quelques paſſages.

« Le blanc de baleine, dit M. Hunter, ſe trouve diſſéminé par-tout le corps, en petites quantités, mêlé avec la graiſſe ordinaire de l'animal; mais ſ'il eſt en proportion inférieure par-tout ailleurs, il eſt très-abondant à la tête en comparaiſon de l'huile qu'il y a, & avec laquelle il eſt néanmoins mêlé comme dans les autres parties du corps. »

« De ce qu'on trouve le blanc de baleine le plus abondamment à la tête, & dans cette cavité qui, par un observateur superficiel, pourroit être regardée comme l'intérieur du crâne, à cause de la conformation particulière de cette partie, quelques auteurs ont conclu que c'étoit le cerveau. »

« Ces deux espèces de graisse sont contenues dans des cellules du tissu muqueux, de la même manière que la graisse des autres animaux ; mais outre les cellules ordinaires, il y en a de plus grandes ou ligamenteuses, formées par des portions de membranes aponévrotiques, qui traversent en compartimens le tissu cellulaire pour le renforcer & aider à soutenir le poids de l'huile, laquelle forme principalement le volume de la tête. »

« Il y a deux endroits à la tête qui sont les principaux sièges de cette huile : ils sont situés le long de ses parties supérieure & inférieure. Les narines sont placées dans l'entre-deux, & il y a un grand nombre de tendons qui passent au nez, ainsi qu'à différentes autres parties de la tête. »

« Le blanc de baleine qui est renfermé dans les plus petites cellules, & en même-temps le moins ligamenteuses, est le meilleur. On le trouve au-dessous des naseaux, le long de la partie supérieure de la tête, immédiatement sous la peau & sous la membrane adipeuse. Ces cellules ressemblent à celles qui contiennent la graisse ordinaire dans les autres parties du corps immédiatement sous la peau. Celui qui est au-dessous de la lèvre supérieure, c'est-à-dire, entre la bouche & les naseaux, est rassemblé dans des cellules fort ligamenteuses, & distribué dans des

chambres, dont les partitions sont perpendiculaires. Ces chambres sont plus étroites vers le nez, & vont en s'élargissant de plus en plus vers la partie postérieure de la tête, où le blanc de baleine est le plus pur. »

» Quand on extrait ce *sperma ceti* étant froid, il ressemble beaucoup à la substance interne du melon d'eau, & se trouve en masses solides. »

Voici un autre passage qui probablement fera plaisir à nos lecteurs. »

« Bien qu'on ne puisse pas dire que les poissons de cette classe ruminent, ils approchent néanmoins, pour le nombre d'estomacs, de la classe des animaux ruminans. Toutefois je crois qu'ici l'ordre de la digestion est renversé à certains égards. Il paroît qu'il faut regarder dans les uns & dans les autres, le premier estomac comme un réservoir. On ne connoît peut-être pas positivement l'usage précis des deuxième & troisième dans les animaux ruminans; mais il est certain que la digestion se fait dans le quatrième; & j'imagine que dans la famille des baleines, la digestion se fait dans le deuxième estomac, sans pouvoir indiquer au juste à quoi servent les troisième & quatrième ».

« On ne sauroit tirer aucuns éclaircissemens sur la nature des alimens, & la manière dont se fait la digestion, par l'inspection seule du cœcum & du colon. Le *delphinus phocaena*, muni de dents, & pourvu de quatre cavités dans l'estomac, n'a point de cœcum, ce qui est particulier à quelques animaux terrestres, tels que l'ours, le blaireau, le lapin des Indes, le furet, &c. Le *delphinus delphis*, qui n'a que deux petites dents à la mâchoire inférieure, n'a pas de cœcum non plus. Une autre espèce de baleine,

qui n'a point de dents, a un cœcum, presque comme le lion, qui a des dents, & un estomac très-différent de ceux des baleines.»

» Je pense que toutes les baleines se nourrissent de poissons. Il est probable que chaque espèce a son goût particulier, quoique dans le besoin les différens individus s'accoutument de diverses espèces.»

On est fâché que ce Mémoire curieux & intéressant, manque d'ordre & de clarté.

Abhandlungden der Koniglichen medicinischen Gesellschaft in Kopenhagen: *Actes de la Société royale de médecine de Copenhague; traduits du latin. A Offenbach; & à Strasbourg, chez Amand Koenig, 1787; in-8°. Tome 1. Prix 3 liv. 10 s.*

2. On a fait connoître la constitution de cette société de médecine, ainsi que le premier volume de ses Mémoires, dans le Journal de médecine, tom. lxiv, pag. 267. Les pièces intéressantes que contient ce recueil, ont engagé les Allemands à le traduire dans leur idiôme.

SYDENHAMS medicinische Wercke :
Œuvres de médecine de THOMAS SYDENHAM; traduites du latin en allemand, avec des notes; par MASTALIS:

2 volumes grand in-8°. A Vienne,
1787. Prix 4 liv. 15 s.

3. Sydenham, à l'exemple d'*Hippocrate*, s'est appliqué à l'observation, dont les médecins s'étoient trop éloignés. Ce qu'il a publié en ce genre, lui a donné, parmi les plus grands maîtres, une place distinguée & permanente. Ses écrits sont entre les mains de tous les médecins, & toutes les écoles en recommandent la lecture. Aussi ont-ils été souvent réimprimés : on compte plus de seize éditions latines depuis 1683 ; deux traductions angloises, une françoise, & aujourd'hui une allemande, que nous annonçons.

Practical observations on the puerperal fevers, &c. C'est-à-dire, *Observations pratiques sur la fièvre puerpérale, dans lesquelles on recherche la nature de cette maladie, & on recommande une méthode curative qui a réussi jusqu'à présent ; par PHILIPPE PITT WALSH, docteur en médecine, membre du collège des médecins, &c. ; in-8°. A Londres, chez Dilly, 1787.*

4. La mort a enlevé l'auteur depuis la publication de cet écrit, dans lequel on ne nous apprend rien de nouveau ; il confirme seulement l'utilité des vomitifs & des fomentations.



Commentatio de aphthis quæ ab ill. Societate medica Parisiensi palmam alteram obtinuit, &c. auſt. ARNEMANN, in-8°. de 89 pag. *A Gottingue, chez Dieterich, 1787.*

5. Le public adoptera ſans doute le jugement de la Société royale de médecine de Paris, qui a décerné le prix à ce Mémoire.

L'auteur y traite, 1°. des aphthes ordinaires des enfans, de leurs cauſes, des ſymptômes, des prognostics & de la méthode curative; 2°. Des aphthes malignes qui attaquent les enfans dans les hôpitaux, &c., lesquelles cependant, ſelon l'auteur, ne diffèrent des premières que par le degré; 3°. des aphthes ſymptomatiques, qui régulièrement ne ſe rencontrent que chez les adultes. Notre auteur attribue ces ulcères à un vice des humeurs, & aux levains contenus dans les premières voies; par conſéquent il ne les regarde pas comme critiques, & ne croit pas qu'il faille ſecondier leur éruption.

Verſuch einer vollſtändigen abhandlung, &c. *Effai d'un traité complet ſur la maladie angloiſe; par M. CAPPEL: première partie, 1787; in-8°. de 137 p. A Strasbourg, dans la librairie académique.*

6. M. Cappel ne fait remonter l'ancienneté

de cette maladie, qu'à l'année 1620, quoique elle paroisse avoir été connue d'*Hippocrate* même, (suivant M. *Le Febvre de Villebrune*, dans ses commentaires sur les aphorismes).

Cet essai traite de la nature, du cours & des causes de cette maladie. M. *Cappel* rapporte les divers sentimens des auteurs, & paroît se décider pour celui qui l'attribue à l'abondance d'acide. Il s'est appliqué à l'examen des phénomènes observés à l'ouverture des cadavres. Parmi les auteurs qu'il a cités, on ne trouve point MM. *Hérissant, Nooth, Farrer, Merrin, Pyne, &c.* qui ont bien parlé de cette maladie.

De phthisi pulmonali hæreditaria: *De la phthisie pulmonaire héréditaire ; par M. CHAVET. A Munster, chez Perrenon, 1787 ; in-8°. de 183 pages, sans l'avant-propos.*

7. Il y a, suivant M. *Chavet* & plusieurs autres praticiens, une vraie & une fausse pulmonie. Dans la dernière, les poumons ne sont point ulcérés, quoique le malade expectore un vrai pus, provenant des organes bronchiques.

Il y a des pulmonies dont le principe est dans le fœtus même ; celles-là sont assurément héréditaires ; & il y a des pulmonies accidentelles : chacune demande un traitement différent, suivant sa cause & sa nature. Tous ces points sont traités avec beaucoup de discernement par M. *Chavet*.



CHR. EUF. RUSCHIG de lunæ imperio
in valetudinem corporis humani nullo :
*La lune n'a aucun empire sur le corps
humain ; par M. CHR. EUF. RUS-*
CHIG. A Virtemberg, chez Durrius,
1787 ; in-4°. de 31 pag.

8. M. *Balfour*, médecin & chirurgien au Bengale, donna, en 1785, un traité anglois sur l'influence de la lune dans les fièvres (a). Il assure que cette influence est très-active, non-seulement sur les fièvres intermittentes, rémittentes, rhumatiques, bilieuses, nerveuses, mais bien encore sur la variole, les maux de tête, les flux de ventre, les douleurs de dents, les ophthalmies, les asthmes, les convulsions, le gonflement de la rate, les affections des voies urinaires. Pour expliquer cette action, il admet une attraction réciproque de la lune & de la terre.

Le célèbre *Mead* a composé un traité de l'influence du soleil & de la lune sur le corps humain ; il y démontre combien cette influence a de pouvoir sur les paroxysmes de l'épilepsie, sur la manie, les vapeurs, les vertiges, les spasmes, & une foule d'autres maladies. *W erthoff* a également écrit sur ce sujet.

Ce sont les principes de ces trois auteurs que M. *Ruschig* combat ; mais *Hippocrate*, avant eux, disoit : « Ce ne sont pas seulement de légers services que la science des astres peut fournir à la médecine, mais elle est à celle-ci de la plus

(a) Voyez Journ. de médéc. tom. LXVJ, pag. 129.

grande utilité, parce que la diversité des saisons produit des changemens analogues sur l'estomac des hommes».

Galien, & mille médecins après lui, attribuent aux astres, & à la lune en particulier, un pouvoir marqué sur la santé de l'espèce humaine.

Reports of the humane Society for the recovery of persons apparently drowned, &c. C'est-à-dire, *Rapports de la Société en faveur des personnes en apparence noyées: années 1785 & 1786; in-8°. A Londres, chez Doddsley, 1787.*

9. Depuis l'établissement de cette Société, en 1774, 897 personnes ont été rendues à la vie. Ce nombre, assez considérable en lui-même, est encore augmenté par celui des asphyxiés qui doivent leur retour à la vie, aux sociétés établies à Tewksbury, Whitehaven, Norwich & Bristol, dont l'auteur rend également compte.

Après ces détails, on lit quelques lettres de MM. *Rite, de Gravesend; & Sherwin d'Enfield*, sur la suspension de l'animation. M. *Sherwin* conseille la transfusion du sang dans les cas d'asphyxie. Nous ne faisons mention de ce conseil inconsidéré, que pour rappeler à nos lecteurs que vers l'an 1668, cette opération a été essayée sur cinq cents individus de notre espèce, & qu'il n'y a eu que deux sujets qui en aient retiré quelque avantage. Cette non-réussite ne doit point encourager à de nouveaux essais, & sur-tout dans des cas où le danger im-

minent exclut toutes les tentatives qui sont dangereuses en elles-mêmes , & qui feroient négliger ou suspendre d'autres secours reconnus efficaces. Il est d'ailleurs certain qu'il y a bien peu de cas qui admettent l'évacuation du sang , bien capable d'éteindre entièrement l'étincelle de vie qui subsiste encore, & qui est peut-être déjà un peu ranimée par les frictions , &c. &c. M. *Sherwin* pense qu'en faisant couler huit ou dix onces de sang du bras d'un homme vigoureux dans la veine jugulaire de l'asphyxié, la chaleur portée à l'oreille & au ventricule droits du cœur, pourroit réveiller l'irritabilité de cet organe. Mais pour que le sang étranger parvienne au cœur, ne faut-il pas que la circulation soit déjà rétablie ? & la circulation rétablie , a-t-on besoin de porter au cœur un *stimulus* étranger, d'augmenter les causes d'oppression de la nature ?

Nous apprenons encore par ce recueil, qu'on a proposé une médaille d'or & une autre d'argent, pour deux Mémoires qui auront indiqué les méthodes les plus judicieuses de traiter les asphyxiques. Les Mémoires envoyés au concours, ont dû être rendus à M. le docteur *Hawes* pour le premier de mars dernier, & le jugement a dû être porté par la Société royale de médecine de Londres.

ASTI, entwurf der nothwendigsten kenntnisse von dem gift toller thiere :

Abrégé de notices intéressantes sur le venin des animaux enragés ; traduit de l'italien de FÉLIX ASTI, docteur en médecine , avec des notes , par

M. SPOHR. A Lemgo; & à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1787; in-8°. Prix 2 liv.

10. Il y a dix ans que parut à Mantoue ce traité sommaire sur le virus hydrophobique. Comme on avoit lieu de craindre qu'on eût mangé la chair d'animaux enragés, les Mantouans demandèrent à la Faculté de médecine son avis à ce sujet. C'est dans ces circonstances que *M. Asti* composa cet écrit, dans lequel on trouve d'abord une histoire chronologico-philosophique de la rage, ensuite la théorie, les symptômes & les signes, enfin les remèdes les plus accrédités, par lesquels les anciens & les modernes ont combattu cette maladie. *M. Asti* réduit les principaux de ces médicamens à quatre. L'usage interne des cantharides, le mercure & ses préparations, le musc marié au camphre, & le spécifique du roi de Prusse. Il donne avec la plupart des médecins, la préférence aux frictions mercurielles.

Abhandlungen und beobachtungen, &c.

Mémoires & observations de médecine-pratique & légale; par JEAN-EDME KÉK, docteur en médecine. A Berlin, 1787; in-8°. de 175 pag.

11. Ce volume est composé de neuf Mémoires.

Le premier traite de l'usage de l'esprit de sel ammoniac, non-seulement dans la paralysie, les défaillances, les inflammations, mais

bien encore dans la dysenterie, la diarrhée, & les maladies causées par les vents. Ce médicament se donne également avec succès aux enfans qui ont trop d'acide dans les premières voies.

Le second Mémoire est sur l'usage de l'ipécacuanha, recommandé dans l'hémoptysie, par M. *Dahlberg*, & dans la fièvre puerpérale ou des femmes en couches, par M. *Doulcet*.

Le troisième traite de la goutte, de l'arthritique, du rhumatisme, & des remèdes contre ces maladies. M. *Kek* croit que l'arthritique & le rhumatisme ont beaucoup d'analogie. Il attribue peu d'effet aux sudorifiques communs; mais il conseille les diurétiques & les résolutifs, sur-tout, parce que cette matière morbifique est composée d'une viscosité épaisse & d'une acrimonie volatile. Il pense que le relâchement & la foiblesse dans les solides, s'y joignent quelquefois; il recommande, par cette raison, l'usage des bains froids.

Le quatrième contient des expériences sur l'efficacité de la benoite. M. *Kek* en a éprouvé de grands effets, non-seulement dans les fièvres tierces, comme *Buchaive*, mais aussi dans la diarrhée & la toux convulsive.

Le cinquième regarde l'hydropisie. M. *Kek* prouve que les vomitifs & les purgatifs drastiques ont procuré du soulagement dans les tempéramens robustes; il loue les pillules scillitiques, le sel végétal & les autres résolutifs.

Le sixième contient des expériences sur la petite-vérole. Comme on ne peut espérer l'extirpation totale de cette maladie, il recommande aux médecins de s'occuper à modérer & adoucir la variole. Il fait beaucoup d'éloge, du mer-

cure doux mêlé au camphre & aux yeux d'écrevilles.

L'objet du septième est une observation de médecine légale, qui prouve combien les expériences faites avec les poumons des jeunes enfans sont douteuses & trompeuses.

Le huitième est consacré aux maladies épizootiques.

Il s'agit, dans le neuvième, de la réformation des formalités prescrites jusqu'ici par les magistrats, dans l'enlèvement des corps morts.

Surgical tracts, &c. C'est-à-dire, *Traité de chirurgie, contenant un traité sur les ulcères des jambes, &c. deuxième édition, à laquelle on a joint des observations sur les maladies des yeux les plus communes, & sur la gangrène; par MICHEL UNDERWOOD, docteur en médecine; in-8°. A Londres, chez Mathews, 1788.*

12. Le traité de M. *Underwood* sur les ulcères des jambes, &c., parut en anglois en 1783. Cette édition est annoncée avec une notice dans notre Journal, tom. lxj, pag. 210. Il a été traduit par M. *Le Febvre* de Villebrune (à Paris, chez *Barrois le jeune*, 1784, in-8°. de 228 pages); il est par conséquent connu. Il ne nous reste donc qu'à rendre compte des deux autres pièces qui y sont jointes dans cette nouvelle édition.

Les observations sur les maladies des yeux,

paroissent pour la première fois, & contiennent beaucoup de choses, sinon entièrement neuves, du moins très-importantes. M. *Underwood* recommande de distinguer très-soigneusement, dans ces cas, l'inflammation *active* d'avec l'inflammation *atonique*; mais il avoue en même-temps que cette distinction est difficile à saisir dans la pratique; les principaux indices ne sont peut-être tirés que du degré de la douleur & de la fièvre.

Lorsque les douleurs des yeux sont causées par l'irritation, ou qu'elles se rencontrent dans une constitution très-irritable, l'auteur fait usage des vapeurs de l'esprit volatil aromatique dans l'eau bouillante, qu'il dirige vers l'œil au moyen d'un entonnoir: il les emploie dans la proportion de deux drachmes d'esprit sur deux onces d'eau.

Il conseille de combattre les ophthalmies atoniques avec des collyres en forme d'onguent, plutôt qu'avec des eaux ou esprits ophthalmiques, & pense que l'onguent de *sir Hans Sloane* est sur-tout très-utile, à cause des poudres stimulantes qui y entrent. Il recommande même dans certains cas l'extrait de saturne, & dans d'autres, l'onguent citrin seul, ou mêlé à un cérat selon les circonstances. Il est persuadé qu'il n'y a que peu de taches sur la cornée transparente que l'*aqua sappharina* ne fasse disparaître.

Dans les remarques sur la grangrène, l'auteur distingue très-judicieusement entre la mortification qui est une suite de l'atonie, & celle qui survient à une inflammation violente. Il veut qu'on administre, contre la première, un huitième de grain de vitriol bleu, quatre ou six fois par jour, dans une cuillerée d'eau de cannelle.

M. *Underwood* ne prétend pas que ce soit un remède spécifique convenable à tous les sujets ; mais il l'a vu souvent réussir lorsque le quinquina & l'opium n'avoient eu aucun succès.

Pour guérir la gangrène survenue aux blessures à la main en disséquant des cadavres , il indique le vin & l'écorce du Pérou.

Médecine vétérinaire , par M. VITET , docteur & professeur en médecine ; Tome III , contenant l'exposition des médicamens nécessaires au maréchal , & l'analyse des auteurs qui ont écrit sur l'art vétérinaire , depuis VEGÈCE jusqu'à nos jours , &c. ; se trouve à Paris , chez Périsset le jeune , pont Saint-Michel. (Voyez Journal de médecine , tom. lxxiiij , page 322 , cahier de novembre 1787 ; & tom. lxxiv , pag. 143 , cahier de janvier 1788.

13. Ce troisième volume est divisé , comme on le voit dans le titre , en deux parties parfaitement distinctes ; la première de 349 pages , & 10 pour les titres ; & la table contient l'exposition des médicamens nécessaires au maréchal , elle a pour épigraphe :

La multitude des médicamens & les formules compliquées , sont les enfans de l'ignorance.

BACON.

« Les anciens, bien loin de nous avoir frayé une route facile dans l'étude de la matière médicale, semblent l'avoir rendue plus scabreuse; il a donc fallu, pour s'ouvrir une nouvelle carrière, expérimenter sur les bestiaux sains, comme sur les malades, les médicamens les plus célébrés par les auteurs modernes, choisir ceux qui ont paru être de la plus grande efficacité, les distribuer par classes selon leurs différentes vertus; ranger les espèces de chaque classe selon les règnes, en commençant par le règne végétal, pour terminer par le règne minéral; enfin disposer les plantes, les animaux & les minéraux, de manière que l'ordre des végétaux commence par les espèces les plus foibles en vertus, & se termine graduellement par les espèces les plus fortes ».

Après avoir ainsi exposé le plan de son travail, M. *Vitet* s'occupe d'abord des médicamens en général; tout ce qu'il dit à ce sujet étant fondé sur des principes généraux, communs à la médecine des hommes & à celle des animaux, ne peut manquer d'être instructif pour les vétérinaires qui, en général, étudient trop peu cette partie. Il indique rapidement les principaux remèdes tirés des trois règnes; les compositions pharmaceutiques les plus en usage, le degré de confiance qu'elles méritent, les observations à faire dans l'administration des substances simples pour s'assurer de leur vertu; le choix de ces substances qu'il desire, avec raison, voir réduites à un petit nombre; la manière de les recueillir, de les conserver, de les préparer & de les formuler; il s'élève contre le danger & les abus qui résultent de l'emploi des formules compliquées, & fait sentir l'impossibilité de rien

établir de certain sur les effets particuliers de chacune des substances qui les composent ; il s'élève aussi & il critique vivement les expériences faites avec différens médicamens sur le sang & les autres humeurs des animaux : expériences que M. *Bourgelat*, qui les rapporte, ne donnoit lui-même que comme des efforts insuffisans pour parvenir à la connoissance des effets & de l'action des médicamens (a).

Ces médicamens sont divisés en onze classes ; subdivisées en genres. La première comprend les mucilagineux (*tempérans, adoucissans, muqueux, relâchans, aqueux, émolliens & huileux*) ; elle renferme quatre genres, 1°. les mucilagineux aqueux ; 2°. les mucilagineux secs ou farineux ; 3°. les mucilagineux sucrés ; & 4°. les mucilagineux huileux.

La seconde classe contient les médicamens acides (*rafraichissans, répercussifs, astringens, aigrets, acidules*) ; elle est subdivisée en deux genres ; le premier comprend les acides végétaux, & le second les acides minéraux. M. *Vitet* dit, en parlant du vinaigre, page. 81 : « Des observations réitérées sur des hommes mordus d'un chien enragé, prouvent que le vinaigre, donné à forte dose, guérit de la rage : on peut tenter ce remède sur les animaux ; s'il ne réussit pas seul, il faudroit y mettre infuser de la racine de gentiane ou des feuilles de sauge ».

(a) Voyez *Matière médicale raisonnée, à l'usage des élèves de l'école royale vétérinaire, &c. Lyon, 1765, in-8°, article viij, page 12 & suivantes.* — Voyez encore *Expériences de médecine sur des animaux, &c. ; par M. BROWNE LANGRISH, traduit de l'anglois. A Paris, 1749, in-12.*

M. *Vitet* range le plomb & toutes ses préparations dans cette classe, sans doute à cause de sa grande dissolubilité dans les acides, & du fréquent usage qu'on fait de ses dissolutions dans le vinaigre, comme répercutives, astringentes, &c. Il proscriit l'usage intérieur des acides minéraux, parce qu'ils sont destructeurs des substances animales; que malgré leur mélange avec beaucoup d'eau miellée, ils causent des coliques violentes, particulièrement aux chevaux; qu'ils attaquent les dents, les agacent, & mettent les bestiaux dans l'impossibilité de manger, jusqu'à ce que l'agacement soit passé; parce qu'ils rendent les fonctions vitales plus languissantes, au lieu de les ranimer; qu'ils s'opposent peu au penchant des humeurs vers la putridité; sont ennemis des nerfs; rafraîchissent beaucoup moins que l'acide végétal, & répercutent beaucoup plus. (pag. 90, 96).

Nous pourrions opposer à l'opinion de M. *Vitet*, sur les effets des acides minéraux, celle de *Minderer*, *Fuller*, *Huxham*, *Barberet*, *Clerc*, *Vicq-d'Azyr*, *Bourgelat*, &c. qui, tous, les ont recommandés & employés avec succès dans les maladies des hommes & des animaux; mais nous nous contenterons de rapporter ce que M. *Chabert* a écrit de l'usage intérieur de ces acides.

« Si on en ajoute un gros ou deux sur un seau d'eau blanche ou commune, on a une boisson très-réprimante, très-rafraîchissante & très-calmante; elle étanche la soif plus facilement que ne le feroit l'eau commune; elle mate le mouvement du sang & des humeurs; elle s'oppose aux déperditions excessives; elle fortifie les solides; elle est un très-bon préservatif dans les cas d'épizooties; elle prévient les maladies

inflammatoires , telles que l'angine , la péri-pneumonie , l'anthrax , &c. ; s'oppose aux progrès de celles qui ont pour cause le relâchement & la dissolution , telles que l'anasarque , l'hydropisie , la pourriture , &c. ; prévient encore la courbure , & les maladies qui sont la suite d'un exercice forcé dans le temps des plus grandes chaleurs ».

« Les maîtres de postes & les entrepreneurs des voitures publiques , dont les chevaux sont exposés , dans certains temps de l'année , à des travaux outre mesure , ont senti mieux que personne l'utilité de cette boisson acidulée ; ceux à qui nous l'avons conseillée lors de ces travaux , ont observé que leurs animaux étoient exposés à moins de maladies : nous sommes-très persuadés que cette boisson ne seroit pas moins salutaire aux chevaux de troupes , dans des momens où ils sont ou ont été forcés à des marches fortes , & exposés à l'ardeur du soleil dans toute sa force ».

« Ces acides corrigent au surplus la crudité de l'eau & sa putréfaction ; ils tuent les insectes qui y ont pris naissance ; ils les précipitent au fond du vaisseau , ainsi que la vase dont elle pourroit être imprégnée , ils l'épurent , & la rendent plus propre à la dissolution des alimens ». (a)

Après cette seconde classe , M. Vitet a placé (page 98) les médicamens somnifères (*narcotiques*, *assoupissans*, *anti-spasmodiques*, *anodins*, *soporifères*) dont il n'a pas cru devoir faire une

(2) Extrait de l'histoire des drogues les plus usitées dans l'art vétérinaire , manusc.

classe particulière (a) ; les raisons de cette exclusion sont fondées sur les faits suivans :

« Faites prendre à un cheval , jeune ou vieux , vif ou lent , grand ou petit , de l'opium en solution dans de bon vin , depuis demi-once jusqu'à deux onces , dans quelque saison que ce soit , les artères battront avec un peu plus de force & de fréquence , l'appétit augmentera , l'animal paroîtra plus vigoureux & plus animé , les urines couleront librement & un peu plus abondamment. Donnez à un bœuf dégoûté & dans la vigueur de son âge , deux onces d'opium dissous dans du vin , son appétit se réveillera , sa vivacité semblera se ranimer , & la chaleur des tégumens sera plus considérable ».

« Les effets que ce remède opère sur la brebis , sont à-peu-près semblables aux précédens ; il excite l'appétit ; elle reste quelque temps sans bêler , les forces vitales s'accroissent , le cours des urines augmente , & la chaleur des tégumens ne prend pas un accroissement bien sensible ».

« Un mouton âgé de trois ans , abattu & dégoûté depuis deux jours , fut séparé du troupeau pour être soumis à nos expériences. Une once d'opium dissous dans un verre de vin , le mit dans l'heureuse nécessité de manger beaucoup plus de foin qu'il n'auroit fait dans l'état de parfaite santé ».

« Ainsi l'opium , au lieu d'assoupir , de faire dormir , d'exciter la sueur & de rendre la partie sur laquelle on l'applique , moins sensible ,

(a) Les *antispasmodiques* retrouvent cependant une place plus loin dans la classe des *aromatiques*, page 258.

donne au bœuf, au cheval & à la brebis plus d'appétit & de vigueur, & excite le cours des urines, particulièrement chez la brebis, » (p. 99, 100).

Nous avons dit, en rendant compte du premier volume de cet ouvrage (a), que M. *Vitet* avoit consacré neuf années à des recherches pénibles, & qu'il avoit sacrifié vingt-mille livres pour faire des expériences sur des animaux; nous avons ajouté que ces expériences & ces sacrifices étoient insuffisans, & nous avons promis de le faire voir; c'est ici le lieu de remplir notre promesse.

M. *Vitet*, en traçant la marche à suivre dans l'administration des substances simples pour s'assurer de leurs effets, recommande sur-tout de donner seul, à différens sujets, sous différentes formes & à des doses graduées, le médicament dont on fait l'examen. « Quel cas peut-on faire (dit-il avec raison) d'une observation fondée sur l'administration des remèdes compliqués? Que je fasse prendre à un cheval une once d'aloës succotrin, & autant de feuilles de senné, l'animal sera purgé; mais lequel des deux médicamens a agi & produit les bons effets de la purgation (1)? je n'en fais rien; par conséquent me voilà dans l'impossibilité de rien établir de

(a) *Journal de médecine*, tome lxxiij, p. 324.

(1) Cette réflexion avoit été faite, il y a longtemps, par *Galien*. Voici comment il s'exprime: « Quand un malade a fait usage de beaucoup de remèdes, dont il s'est trouvé bien ou mal, il est véritablement difficile, pour ne pas dire impossible de juger auquel d'entr'eux on peut attribuer le soulagement ou les accidens fâcheux. » Comment. sur le premier aphor. (Note de M. J. G. E.)

certain sur les effets particuliers de chacun de ces remèdes; il faudroit pour cela les avoir administrés chacun en particulier». (pag. 9).

En faisant l'application de ces préceptes aux expériences qu'il a tentées avec l'opium dissous dans le vin, ne peut-on pas être en droit de demander à M. *Vitet*, lequel de ce médicament ou du vin a produit les effets qu'il a observés, tels que l'accélération du pouls, l'accroissement de la vigueur & de la vivacité, l'augmentation de l'appétit & de la chaleur, la sécrétion plus abondante des urines, &c. ? s'il les attribue à l'opium, comme ses conclusions ne laissent pas lieu d'en douter, on pourra lui observer que plus loin (pag. 292) il dit : « Il est certain que le vin fortifie, échauffe & anime le cheval & le bœuf, il les rend vifs, ardens, impétueux, souvent indociles, fougueux & terribles; il restaure les forces vitales & musculaires, il réveille l'appétit, il hâte la digestion, les urines sont très-abondantes, &c. » Les effets qu'il a observés (pag. 99) peuvent donc être attribués au vin seulement. Il y a plus encore; si à la suite de l'administration de ces deux substances, les animaux étoient devenus indociles, fougueux, vertigineux, ou s'ils avoient été assoupis, chancelans, étourdis, si le ventre s'étoit météorisé, &c.; M. *Vitet* n'auroit pas manqué d'attribuer alors ces effets à l'opium; cependant il en a encore observé de pareils de l'administration du vin seulement (pag. 293).

Les praticiens n'ignorent pas, au reste, que les spiritueux & les acides sont les correctifs & les antidotes des poisons narcotiques. Le vin ne pouvoit donc que corriger ou détruire les effets de l'opium.

Les sacrifices que M. *Vitet* a faits, ont été, comme on voit, quelquefois inutiles; & ses expériences, sur lesquelles nous aurons occasion de revenir encore, souvent insuffisantes; aussi dirons-nous avec lui: « Qu'il ne faut pas s'en tenir aux observations des hommes célèbres sur les effets & les vertus de certains médicamens. On a vu si souvent l'expérience faire éclipser les louanges qu'ils leur avoient données, qu'on ne doit jamais s'en rapporter qu'à soi-même ». . . Il faut bien de l'amour pour la vérité, des moyens, de la constance & du jugement, pour assigner avec justesse & certitude les effets d'un médicament & ses vertus. (pag. 10). (a).

Il résulte au surplus des expériences que nous avons tentées avec les substances narcotiques & avec l'opium seul, expériences que nous aurons occasion de détailler ailleurs, que ces substances produisent dans les grands animaux des effets entièrement opposés à ceux qu'a observés M. *Vitet*, quoiqu'il les ait données à la même dose; les principaux de ses effets sont la stupeur, l'abattement, l'assoupissement, mais plus souvent le délire, l'apoplexie, le vertige, la phrénésie, la cécité, l'insensibilité, des indigestions, des météorisations, une dégénérescence gangréneuse du sang & des viscères, & la mort. Nous avons aussi été à portée d'observer les bons effets de l'usage modéré de l'opium seul dans plusieurs maladies nerveuses, ou après des opérations douloureuses dans des sujets très-irritables.

(a) M. *Vitet* avoit ici vraisemblablement en vue l'eau de chaux première, que M. *Bourgelat* avoit fait annoncer dans l'*Avant-coureur* du mois de novembre 1767, n°. 48, comme un remède qui laissoit entrevoir des succès dans la cure de la morve.

La troisième classe renferme les médicamens (*purgatifs, doux, âcres, amers, cathartiques, évacuans*); comme la seconde, elle n'est subdivisée qu'en deux genres, 1°. les purgatifs végétaux, 2°. les purgatifs minéraux.

M. *Vitet* expose d'abord les effets des purgatifs dans le cheval, le bœuf & la brebis; il rend compte des expériences que lui-même & quelques autres ont tentées avec plusieurs substances regardées comme purgatives, mais qui n'ont point paru avoir cette vertu, telles que, l'ipécacuanha, le jalap, les sels neutres alkalis, l'élatérium, la pulpe de coloquinte, la gomme gutte, &c. Il indique ensuite les maladies dans lesquelles les purgatifs peuvent être utiles ou contre-indiqués; le temps & la manière les plus propres pour les administrer; les précautions à prendre avant, pendant & après leur administration; les égards à avoir relativement aux espèces de bestiaux, à leur tempérament, à la structure des organes des premières voies, aux substances dont ils se nourrissent, à leur genre de vie, aux pays qu'ils habitent, à la température de l'air, à la saison, &c. Tous ces détails sont importans, & on ne sauroit trop y insister, cette classe de médicamens étant celle dont l'emploi est le plus dangereux & souvent le plus abusif.

Nous ferons encore quelques observations sur les expériences que M. *Vitet* a tentées avec les purgatifs.

« Une once de jalap, mêlée avec du lait & du sel, & administrée à une jeune brebis, tuméfie beaucoup le ventre; le poulx devient très-fréquent, la bouche s'échauffe, la chaleur des tégumens s'accroît; cet état dure environ

douze heures, au bout duquel temps l'animal recouvre peu-à-peu son premier état, sans que les crottins paroissent plus humides & plus abondans n. (pag. 105).

S'il est difficile de rendre compte pourquoi M. Vitet n'a pas suivi dans ses expériences les préceptes qu'il donne aux autres, & sur lesquels il insiste en plusieurs endroits, on doit lui savoir gré, au moins, de la franchise avec laquelle il les expose; mais n'auroit-il pas dû dire aussi, quel étoit son but en associant le jalap au lait & au sel? On sait que le lait émousse l'action des substances âcres, & qu'il se décompose dans les premières voies. On pourroit être d'autant mieux fondé à croire que la réunion de ces trois substances est la cause du défaut de succès des expériences de M. Vitet dans l'administration du jalap comme purgatif, qu'il résulte des expériences que nous avons tentées en 1772 avec cette substance seule, qu'elle purge le cochon à la dose de six gros, le chat à la dose de deux gros, & que M. d'Aubenton assure, d'après les siennes, qu'à la dose de cinq gros il a purgé des moutons après huit à neuf heures sans qu'ils aient paru souffrir, & sans qu'ils aient cessé de manger: aussi conclut-il, contre l'opinion de M. Vitet, que le jalap est un bon purgatif pour les moutons (a).

Il résulte encore de nos expériences que l'infusion, à froid, de la coloquinte dans l'eau; purge le mouton, le cochon, le chien & le chat;

(a) Voyez *Mémoire sur les remèdes purgatifs, bons pour les bêtes à laine*, lu à la Société royale de médecine, le 12 septembre 1780, & imprimé dans le tome iv, du Recueil des Mémoires de cette Compagnie, années 1780 - 1781, page 256 & suiv.

& de celles de M. d'Aubenton, que la gomme gutte, à la dose d'un gros, purge les moutons (a). Ces deux substances sont aussi du nombre de celles que l'expérience a forcé M. Vitet de rejeter du nombre des purgatifs. (pag. 117).

Il prescrit l'aloës depuis une once & demie jusqu'à trois onces pour le cheval & pour le bœuf; il le délaie avec des jaunes d'œufs, & il l'étend dans l'eau blanche. (pag. 223).

Lorsque l'aloës est bon, il purge ordinairement bien, à la dose d'une once, les chevaux de taille ordinaire; à celle de deux onces, il purge fortement, même les chevaux de la grande taille, & à trois onces, il occasionne presque toujours des superpurgations. Si M. Vitet n'a pas observé ces effets à cette dose dans le cheval, c'est que sans doute les jaunes d'œufs & l'eau blanche ont en partie maté son action (b); on pourroit en effet être étonné de la dose énorme des purgatifs que les anciens maréchaux prescrivoient, si on ne les voyoit pas administrer ces mêmes purgatifs avec du lait, de l'huile d'olive, du beurre frais ou du lard, qu'ils croyoient propres à en accélérer l'action, & qui, au contraire, l'anéantissoient en grande partie (c).

(a) Voyez le Mémoire cité, page 260.

(b) Voyez ce que nous avons dit de l'aloës, dans ce Journal; tome 150, page 526, note (1); cahier de décembre 1778, & dans le Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique, au mot ALOËS.

(c) Voyez la grande Maréchallerie du sieur DE LESFINEY, Paris, 1642, in-8°, pag. 172 & suiv.

Le nouveau & parfait Maréchal, par DE LA ROSSINIÈRE. Paris, 1660; in-8°, page 283.

« Praticiens, qui voulez rendre des services importants à l'art vétérinaire , ne prescrivez jamais qu'une seule substance purgative dans un véhicule analogue aux qualités du médicament, & à l'espèce de la maladie & du malade ; par cette méthode vous serez à même d'apprécier ses vertus & sa dose ». (pag. 117).

La quatrième classe comprend les médicamens urinaires (*diurétiques*). M. Vitet n'admet point la distinction qu'on en fait presque généralement, en diurétiques froids & en diurétiques chauds ; parce que, selon cette division, tous les médicamens peuvent être rangés dans la classe des diurétiques, pourvu qu'ils soient administrés dans des circonstances favorables. Il ne regarde comme urinaires, proprement dits, que ceux qui font couler en plus grande abondance les urines de l'animal bien portant, eu égard à la quantité de sa boisson : les substances qui lui ont paru avoir cette vertu, sont particulièrement la patience, le persil, la térébenthine & ses préparations, l'alkali fixe & ses préparations, le nitre, le sel marin & les eaux minérales.

L'emploi de la térébenthine, de la poix grasse, ou du goudron en forme de *charge*, est regardé par M. Vitet, comme une mauvaise pratique qui devrait être entièrement bannie, & qui n'est avantageuse dans aucune maladie. Il pense de même du *ciroëne* dont les maréchaux se servent fréquemment, selon lui, pour empêcher les tégumens de prendre beaucoup d'extension dans

Le nouveau & savant Marechal, par MARKAM. Paris, 1666, in-4°, pag. 148.

Le parfait Marechal, par SOLLEYSEL. Paris, 1754; premier Partie, pag. 91, &c. &c.

l'hydropisie des jambes ; pour consolider les plaies récentes , les ulcères superficiels , & pour répercuter les inflammations commençantes : « Le ciroène est une préparation inutile & souvent dangereuse ; les maréchaux devroient faire leurs efforts pour l'oublier , de même que le baume d'*Arcéus*, l'onguent d'althéa , l'onguent basilique , enfin tous les onguens & les emplâtres où il entre plusieurs substances de diverses qualités » . (pag. 154 , 155 .)

On voit que M. *Vitet* prononce la proscription entière des onguens , des emplâtres , des charges , &c. dans la chirurgie vétérinaire . Leur emploi trop fréquent & souvent contre-indiqué , est sans doute un abus qu'il faut détruire ; mais si M. *Vitet* avoit pratiqué la médecine des animaux , sur-tout dans les grandes villes & à la suite des armées , il auroit vu combien tous ces remèdes peuvent être utiles , & combien ils sont souvent nécessaires pour maintenir ou suppléer d'autres médicamens , pour servir eux-mêmes d'appareils & de bandages à différentes parties qu'il est impossible de fixer de toute autre manière ; il auroit reconnu la vertu des *charges* dans les efforts des reins & des autres articulations ; celle des *ciroènes* dans les mêmes cas (a) ;

(a) Feu M. le marquis d'*Offin* n'employoit jamais pour les efforts de boulets de ses chevaux , soit à l'armée , soit dans les ambassades , soit à Paris , d'autres remèdes qu'un chiffon trempé dans la poix liquéfiée , & appliqué bien exactement autour du boulet , dont on avoit coupé le poil très-près . Ce topique , qui est un vrai *ciroène* , reste sur la partie jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même ; & il arrive souvent que les chevaux sont redressés

pour résoudre les engorgemens froids & indolens; pour aider l'action du feu; & il ne les auroit vu employer dans aucune des circonstances pour lesquelles il dit que les maréchaux en font usage; il auroit observé que les onguens basilique, d'althea, &c., ne peuvent souvent être remplacés par aucune autre application pour mûrir certaines tumeurs indolentes des amygdales & des parties charnues; il se seroit convaincu enfin, qu'il est plus facile de prescrire du fond de son cabinet des cataplasmes à renouveler toutes les heures, que de les appliquer ou les faire appliquer même toutes les six heures; que des substances qui préviendront ces embarras multipliés & toujours renaissans, seront constamment préférées par le plus grand nombre, &c. &c.

La classe cinquième comprend les médicamens sudorifiques (*diaphorétiques, transpiratoires*), du nombre desquels l'antimoine est exclu. La grande quantité de crasse que l'étrillement répété enlève, & la chute des poils qui accompagne ou qui suit très-souvent l'usage de cette substance minérale, prouvent néanmoins évidemment sa vertu diaphorétique.

Les médicamens salivaires (*salagogues, masticatories, apophlegmatifans*) forment la sixième classe. M. Bourgelat avoit fait deux classes de ces remèdes, ou plutôt il les avoit divisés en internés & en externes; les salivaires agissans par une secousse générale interne, comme le mercure; & les masticatoires étant des remèdes

avant la chute entière du chiffon. On peut d'ailleurs la retarder en l'imbibant de poix à mesure qu'il se détache.

purement locaux, dont l'action ne s'exerce que dans la bouche seulement, comme l'*assa fætida* (a). M. Vitet n'a point admis cette distinction, & il considère tous ces remèdes sous le même point de vue. Le tableau qu'il fait de la salivation mercurielle, annonce cependant des effets qui ne sont jamais la suite de l'emploi des masticatoires.

«Frottez le cheval d'une grande quantité d'onguent mercuriel, toute la tête s'enflera, particulièrement les parotides; les amygdales & les glandes maxillaires, les gencives & le voile du palais s'enflammeront; il sortira de sa bouche beaucoup de salive d'une odeur fétide: la mastication ne pourra pas s'exécuter, la déglutition sera très-difficile; l'animal perdra ses forces, & il mourra le troisième ou quatrième jour, si le gonflement des glandes salivaires ne diminue pas». (pag. 186 & 298).

L'alkali volatil est aussi un médicament dont la vertu salivaire est constante & quelquefois considérable dans le cheval. Il agit long-temps encore après son administration. C'est en le donnant à des chevaux morveux que nous lui avons observé cette propriété, dont on n'a pas encore fait mention jusqu'à présent.

On trouve dans cette classe (pag. 192) les racines de *vrai acorus*, & le *calamus aromaticus*, indiquées comme deux racines différentes.

Les médicaments détersifs forment la septième classe; ils sont subdivisés en trois genres; 1° na-zeau-détersifs (*errhins*, *ptarmiques*, *sternutatoi-*

(a) Voyez *matière médicale* déjà citée, article xxiiij, pag. 83; & article xxxiiij, pag. 142.

res); 2°. déterfifs pulmonaires (*expetorans*);
3°. déterfifs purulens.

La classe huitième comprend les médicamens resserrens (*astringens*, *restreintifs*, *styptiques*, *traumatiques*, *acérbes*, *stegnotiques*, *sarcotiques*, *vulnéraires*, *absorbans*, *glutinatifs*, *cicatrisans*).

La neuvième, les aromatiques (*résolutifs*, *atténuans*, *incisifs*, *apéritifs*, *fondans*, *désobstruans*, *carminatifs*, *fébrifuges*, *dépuratifs*, *alexipharmiques*, *nervins*, *alexitères*, *odoriférans*, *corroborans*, *cordiaux*, *céphaliques*, *anti-épileptiques*, *anti-spasmodiques*, *anti-putrides*, *stomachiques*, *aphrodisiaques*, *stimulans*, *échauffans*).

Ces trois classes renferment des détails instructifs & intéressans sur plusieurs points; mais la réunion d'une aussi grande quantité de médicamens différens, sous une seule & même dénomination, & dont quelques-uns pourroient former des classes particulières, tandis que d'autres, quoique dans des classes différentes, réunissent les mêmes vertus, ne présente pas toujours aux élèves des idées claires & distinctes sur la vertu & les effets de chacun d'eux.

On trouve le mercure placé dans la classe des aromatiques (pag. 296), & M. Vitet justifie ainsi les motifs qui l'ont déterminé: «Le mercure, dit-il, devoit être rangé dans la classe des salivaires, à cause de la propriété qu'il a de faire saliver les bestiaux; mais comme on ne l'emploie jamais pour exciter la salivation, qu'il est presque aussi volatil que les huiles essentielles, & qu'il est d'une grande ténuité, il m'a semblé qu'il pouvoit être plutôt admis dans cette classe, que dans celle des salivaires».

Ne doit-on pas être étonné, après cela, de lire dans l'errata de ce volume: *Nota. Le mercure*

que nous avons placé dans la classe des salivaires, a été transposé dans la classe des aromatiques par inadvertance. Il est vrai que dans la table qui précède le volume, le mercure est placé dans la classe des salivaires, & que dans la classe des aromatiques, où il est cité aussi, on renvoie à l'errata; mais les tables & les errata ne sont imprimés, comme on fait, qu'après les volumes, & les motifs qui avoient engagé M. Vitet à le changer de classe, subsistent dans l'ouvrage. Cette prétendue inadvertance ne doit donc être regardée que comme la suite des réflexions de l'auteur.

La dixième classe comprend les médicamens inflammatoires, (*vesicatoires, rubéfiants, attrahifs, épispastiques, rétoires, ruptoires*), & la onzième les médicamens caustiques (*escarrotiques, cathérétiques, rongeurs, cautères-potentiels, feux morts*.) Après avoir accumulé plusieurs classes avec celles des déterfifs, des resserrens & des aromatiques, M. Vitet auroit bien pu n'en faire qu'une seule des inflammatoires & des caustiques, dont les effets sont absolument les mêmes, & qui ne diffèrent que par le plus ou moins d'intensité de leur action. Il s'étend beaucoup sur ces remèdes, & on trouve même dans la première de ces classes quelques observations de pratique sur les bons effets de l'application des cantharides.

Par cette notice, on voit que M. Vitet n'a point adopté dans la partie médicale de son ouvrage, la division presque généralement suivie de médicamens internes & externes. Cette marche évite peut-être des répétitions & des longueurs, mais, comme nous l'avons déjà dit, elle n'est pas sans inconvéniens pour les étudiants, aux-

quels il faut toujours faire enyifager les choses sous leur véritable point de vue, & les hommes instruits s'accoutumeront même difficilement à trouver des emplâtres, des onguens, des digestifs, &c. lorsqu'il s'agit de remèdes mucilagineux, rafraîchissans, diurétiques; des caustiques avec des salivaires & des purgatifs, &c. Du reste, M. Vitet a joint la description botanique des plantes, & l'histoire des substances qu'il indique; il a aussi donné les procédés des principales préparations pharmaceutiques & chimiques d'usage; & quoiqu'on n'y trouve pas les principes élémentaires de ces différentes sciences, les connoissances qui y sont répandues pourront suffire à un grand nombre de vétérinaires (a).

Baldini methode die kinder ohne brust gros zu saugen : *Méthode d'allaiter les enfans à la main au défaut de nourrices; traduit de l'italien en allemand. A Stendal; & à Strasbourg, chez Amand. Kœnig, 1787; in-8°. avec fig. Prix 15 s.*

14. M. Philippe Baldini, professeur de médecine dans l'Université royale de Naples, auteur de plusieurs écrits concernant l'art de guérir, publia, en 1784, cette méthode pour élever les enfans, laquelle, deux ans après, a été tra-

(a) La longueur de cette notice, & l'abondance des matières, nous obligent de remettre la dernière partie à l'un des prochains Journaux.

duite en françois ; elle vient de l'être en allemand. Cette méthode consiste en un instrument terminé par un tuyau garni à son extrémité d'une éponge très-fine de la grosseur du mamelon , & par laquelle l'enfant suce le lait contenu dans cette machine. M. *Baldini* n'oublie pas, dans cette instruction , d'exposer les motifs qui doivent engager les mères à allaiter leurs enfans , & décrit les nombreux inconvéniens qu'entraîne le secours des nourrices à gages. Il assure que les vices se propagent avec le lait.

Observations concernant the medical virtues of wine, &c. C'est-à-dire, *Observations concernant les propriétés médicales du vin, dans une Lettre au doct. BUCHAN, par un gentleman de la Faculté. On y a joint les détails de quelques guérisons remarquables opérées par le Tokay de Espagne, &c. ; in-8º. A Londres, chez Stuart, 1786.*

15. L'exposé des effets du vin en général, & de l'influence qu'a cette liqueur sur le jeu des organes du corps humain , tant pour prévenir que pour guérir diverses maladies, est suivi de la description des bonnes qualités du *Tokay de Espagne*, & du catalogue des cures qu'il a opérées. « Il consiste par ce petit nombre d'observations, dit ensuite l'anonyme, que le

Tokay de Eſpagna poſſède toutes les vertus médicinales qu'on a attribuées en tout temps aux meilleurs vins. Il fortifie l'eſtomac , rétablit l'appétit , réſout les obſtructions , entretient toutes les ſécrétions , & guérit les maladies les plus opiniâtres ». L'auteur obſerve néanmoins que , « quiconque deſire recueillir les avantages de ce remède divin lorsqu'il eſt malade , doit en faire un uſage très-modéré en ſanté ».

Pharmacopœia collegii regalis medicorum Londinenſis ; in-4°. A Londres , chez Johnſon , 1788.

16. L'eſprit de réforme qui a préſidé à la rédaction de cette pharmacopée , autoriſe , ſans contredit , un examen ſévère de cette production. Mais à peine trouveroit-on une compilation dans ce genre , faite par un ſimple particulier inſtruit , qui eût beſoin de tant d'indulgence que ce recueil. Il n'y règne point d'uniformité. Les motifs d'excluſion & d'adoption ne ſont pas par-tout d'une juſteſſe évidente ; les nouvelles dénominations ſont ſouvent forcées & défectueuſes ; les procédés pharmaceutiques imparfaits , vicieux , &c.

Examen phyſico-chimique des principes de l'air & du feu , ou Lettres à mad. la marquiſe de P. M... ſur la chaleur du globe ; par M. LE SEMELIER. A Amſterdam ; & ſe trouve à Paris ,

chez P. F. Didot le jeune, *imprimeur, quai des August.*; Théophile Barrois le jeune, *libraire, rue de Hurepoix*; Croullebois, *libraire, rue des Mathurins*, 1783; 2 vol. in-8°. Prix broché 9 liv.

17. L'auteur, en donnant un nouveau système sur les principes de l'air & du feu, s'est douté de la prévention défavorable qu'il alloit inspirer à la plupart des lecteurs. C'est pourquoi, dans son discours préliminaire, il entreprend la défense des systèmes en général, attribuant à la paresse des lecteurs, le dégoût qu'on a pour eux. Il nous semble que bien loin que cette paresse soit la véritable cause d'un tel dégoût, il n'y a pas de plus doux oreiller, pour un lecteur paresseux, qu'un système ou un roman auquel M. *Le Semelier* compare avec raison un système. Un roman a rempli son but, lorsqu'il a bien peint les passions, & offert un tableau de mœurs vraies: c'est la vérité propre à ce genre d'ouvrage; & il importe peu que les événemens qui en font le fond soient faux. Mais un système de physique ne représente point le véritable état de la nature, lorsque de quelques faits certains, on tâche, à l'aide de quelques rapports imparfaits & de beaucoup de conjectures arbitraires, de faire un ensemble qui amuse plutôt qu'il n'éclaire l'esprit. « En attendant, dit M. *Le Semelier*, que nous ayons mieux, jouissons, sans les déprécier, des biens que nous avons, & gardons-nous, surtout, de regarder comme inutiles des systèmes qui ont servi, s'ils sont détruits, ou peuvent servir, s'ils doivent l'être un jour, à

fonder des théories plus fécondes & plus lumineuses ; songeons enfin que sans les systêmes de *Ptolémée* & de *Descartes* , nous serions peut-être fort loin encore d'avoir ceux que nous ont donnés *Copernic* & *Newton* . C'est se faire illusion que de croire que les tourbillons de *Descartes* aient contribué au progrès de la physique ; pour se convaincre du contraire , on n'a qu'à réfléchir au temps & aux efforts qu'il a fallu pour détruire ces rêves. En effet , l'esprit humain est trop borné pour qu'une erreur n'y occupe pas la place d'une vérité. D'ailleurs , les hommes ne changent pas d'opinions aussi facilement qu'on le pense , ils tiennent long-temps , & peut-être toujours , aux premières impressions qu'ils ont reçues. L'amour-propre même contribue à les perpétuer : on se résout difficilement à avouer qu'on s'est long-temps trompé ; & lorsqu'on est imbu d'un systême , on le défend jusqu'à l'extrémité , luttant de toutes ses forces contre la vérité qui doit le remplacer.

L'indulgence que *M. Le Semelier* montre pour les systêmes , donne lieu de soupçonner qu'il défend sa propre cause ; son examen physico-chimique des principes de l'air & du feu le prouve. En partant de quelques faits incontestables , il établit des principes auxquels il s'efforce de ramener , par des inductions peu rigoureuses , la plupart des phénomènes de la nature , & d'expliquer les choses qui nous sont , & nous seront peut-être toujours les plus inconnues.

L'air , selon *M. Le Semelier* , est composé d'eau , d'acide & de phlogistique ; il établit une distinction entre l'air principe & l'air atmosphérique ; le premier est un produit nécessaire des

émanations du soleil, & constitue la base de l'air que nous respirons ; & qui forme notre atmosphère ; ce dernier a de plus les parties aqueuses que la terre lui fournit. L'auteur y admet aussi un acide, dont il prouve la présence par le sel neutre, que cet acide forme avec l'alkali fixe qui lui est présenté ; il pense que tout acide méphitique est un produit de l'acide du soleil & de l'air, ou plutôt qu'il n'est que ce même acide dépouillé, rapproché & extrait d'une grande quantité de matière lumineuse ou aérienne. L'air doit sa fluidité à la matière de la lumière, qui est un de ses principes constituans. Il lui doit aussi son élasticité & sa compressibilité, que l'eau ne sauroit lui donner, n'étant par elle-même ni élastique ni compressible. Mais c'est à l'eau qu'on doit attribuer sa pesanteur ; & sa condensation & sa raréfaction sont des effets qui dérivent visiblement de son élasticité. M. Le Semelier assure que les acides, étant le principe même de la chaleur, ne sont point susceptibles de congélation, quoique des expériences semblent infirmer son opinion : quant à la manière dont il explique le froid artificiel, produit par le moyen des acides & des sels, elle nous a paru des plus obscures. La faculté la plus essentielle de l'air, est la faculté d'alimenter le feu, & il tire cette propriété de sa nature expansible, & du phlogistique qu'il contient. M. Le Semelier prouve l'existence du phlogistique dans l'air, par celle du fluide électrique, qu'il croit n'être que le phlogistique de l'air, détaché par le frottement de ses autres principes.

M. Le Semelier considère la chaleur « sous deux points de vue différens, ou comme une matière réelle, ou comme une modification de la ma-

tière. Sous ce dernier aspect, la chaleur ne paroît avoir d'existence qu'autant qu'elle se rend sensible dans les corps : comme matière , elle existe indifféremment avec ou sans effet ; elle y reste souvent dans l'inertie & sans se faire connoître... La chaleur sensible pourroit donc n'être regardée que comme un effet de l'action imprimée à la matière qui la produit , & sans laquelle la chaleur n'auroit jamais lieu ». Les particules matérielles qui constituent la chaleur , portent le caractère d'un principe acide ; & cet acide igné , repandu dans toute la nature , par son union avec la lumière ou le phlogistique , forme le feu lumineux & sensible que fournissent les substances combustibles. Voilà les deux vrais élémens du feu , qui consistent dans les matières de la chaleur & de la lumière ; l'acide du feu ou la matière de la chaleur étant plus fixe que le phlogistique & la lumière , se concentre dans le charbon , tandis que le dernier de ces principes reprend dans la flamme qu'il constitue , sa forme , sa volatilité & son éclat. M. Le Semelier regarde l'acide igné comme l'acide universel , dont tous les autres acides ne sont que des modifications ; & quant aux métaux , il ne les envisage *que comme des substances composées de ces élémens volatils ; fixes , solidifiés , & portés par la sublimation vers la superficie de la terre , lors de l'incendie primitif du globe , dont la métallisation est l'effet & la preuve.* Il explique encore , par ses principes sur la nature de l'air & du feu , les causes de la fermentation , les effets de l'électricité & du magnétisme , qu'il regarde comme identiques , les affinités , & les causes des évaporations de la terre. Nous nous sommes interdit toute discussion sur ce système ,

qui en demanderoit de trop longues pour les bornes de ce Journal, & qui d'ailleurs intéresse plus particulièrement les phyficiens que les médecins.

CAROLI LINNÆI fundamentorum botanicorum pars prima, exhibens omnes dissertationes Academicas, quæ varios Aphorismos philosophiæ botanicæ illustrare possunt: *Les fondemens de botanique de CHARLES LINNÉ, &c.; édition publiée par les soins de M. JEAN-EMMANUEL GILBERT, docteur en médecine, professeur de botanique, premier médecin de la province du Lyonnais pour les épidémies, médecin de l'hôpital général de Lyon, de l'Académie des sciences de la même ville, &c. A Lyon, chez Piestre & de la Mollière; à Nancy, chez Matthieu & Beaurain fils; à Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n°. 32 (a), 1786. Tome II; in-8°. de 732 pages, avec figures.*

18. Ce volume renferme trente-trois differ-

(a) On a rendu compte du premier volume dans le cahier précédent, juillet, pag. 155 & suiv.

tations , que nous allons parcourir rapidement.

1°. *Vertus des plantes.* Cette première apprend à connoître les propriétés des plantes , d'après leurs différentes classes & leurs caractères génériques. *Linné* y distingue les auteurs pharmacographes , empiriques , astrologues , figuristes , chimistes , botanistes & systématistes. Parmi les traits particuliers de cette dissertation , nous avons remarqué que l'ail appliqué à la plante des pieds communiquoit son odeur forte à l'haleine ; qu'en saupoudrant des ulcères avec le tabac , on excitoit le vomissement.

2°. *Flore économique :* c'est un traité intéressant , qui offre en abrégé les plantes utiles dans l'économie , & qui peuvent servir d'alimens à l'homme & aux animaux ; qui sont d'usage dans la peinture , dans la teinture , dans l'architecture & dans les arts.

3°. *Pan de la Suède.* *Linné* voyageant sur les Alpes de la Laponie , s'arrêta dans une forêt touffue & ombragée , tant pour se reposer , que pour y laisser pâture les chevaux qui le conduisoient. Il remarqua que ses chevaux dévoreroient certaines plantes avec avidité , tandis qu'il y en avoit d'autres auxquelles ils ne daignoient pas même toucher. Il forma aussi-tôt le dessein de faire , d'après l'expérience , sur ce sujet important , des observations qui sont l'objet de cette dissertation : on y fait connoître les plantes utiles ou nuisibles aux chevaux & au bétail.

4°. *Flore ouvrant un asyle aux insectes.* C'est l'histoire des insectes qui vivent sur chaque plante ; par exemple , le troène fournit une nourriture à la cantharide , au sphinx noble & à une phalène.

5°. *Censure des simples.* Dans cette dissertation, *Linné* présente des réformes & des doutes, qui méritent l'attention des médecins. La racine d'*acorus vrai* des Indes, ne vaut pas celle de *calamus* aromatique, qui est une plante d'Europe très-commune. Les propriétés de la semence d'*agnus castus* sont très-douteuses, ainsi que celles des sommités d'euphrase. Les vertus ou propriétés des feuilles d'ancolie, sont non-seulement douteuses, mais encore suspectes.

6°. *Plantes officinales.* Une Suédoise vendoit impunément de mauvaises herbes puantes, pourries, mal conservées, pour des médicamens; c'est ce qui détermina *Linné* à rédiger ce catalogue des plantes officinales, contenant leur nom pharmaceutique vulgaire, ensuite les noms botaniques, génériques & triviaux; leurs parties d'usage en médecine. Avec ces distinctions & ces précautions, on peut éviter diverses méprises, toujours nuisibles aux malades.

7°. *Médicamens à odeur forte.* Ce Mémoire contient trois classes de remèdes, qui sont les âcres, les amers & les subinsipides.

8°. *Odeur des médicamens*, qualité propre à faire reconnoître leurs vertus & leurs usages. Cette dissertation est divisée en sept classes, où sont traité des remèdes aromatiques, suaves, ambrosiaques, alliés, hircins, fétides & nauséabonds.

9°. *Saveur des médicamens.* Les saveurs, distinguées en sèche, aqueuse, visqueuse, acide, salée, stiptique, douce, grasse, amère, âcre & nauséuse, forment les sujets de plusieurs sections.

10°. *Purgatifs indigènes.* L'écorce de l'aulne noir, (*rhamnus frangula*, L.) purge très-bien dans le scorbut, les hydropisies, l'asthme humide; c'est enfin un bon hydragogue. Les baies de nerprun, peuvent être employées avantageusement pour purger les hydropiques, les cachectiques, dans les affections arthritiques & siphylitiques. Les autres purgatifs indigènes contenus dans cette dissertation, sont le lin purgatif; les feuilles & racines d'eupatoire; les fleurs & semences de genest; les fleurs d'*acacia nostras*; l'écorce d'épine-vinette: la racine de liseron des haies; celles de la valériane officinale, de brione, d'ieble, de polypode récente, de violettes, de talictron, de belle-de-nuit à fleurs longues, le lichen aphtheux, le lycopode, les feuilles & racines de cabaret, la gratiolo, le fruit du concombre sauvage. Avec ces végétaux, il est facile de se former une pharmacie peu dispendieuse.

11°. *Usage des menthes.* Linné rapporte une propriété particulière aux menthes; c'est d'empêcher la coagulation du lait: elles conviennent par conséquent aux personnes obligées de prendre le lait lorsqu'il a peine à passer. Les menthes conviennent encore contre les maux d'estomac, l'anorexie, l'hystérie, la colique, les fleurs blanches, l'asthme, le vomissement, les tumeurs des mamelles, la toux convulsive, la surdité.

12°. *Plantes tinctoriales.* Les plantes principales, propres à la teinture, sont le curcuma, le safran, la gaude, l'indigotier, l'orcanète, le carthame, le bois de Campêche, les santals, le genest des teinturiers, la sarrette, le tournesol, Linné fait monter à cent sept le nombre des espèces tinctoriales, tant exotiques qu'indigènes.

13°. *Variété des alimens.* Les anciens anachorètes vivoient cent ans, en ne mangeant que du pain, & ne buvant que de l'eau ; mais aujourd'hui que l'art des cuisiniers est porté au dernier point du raffinement, il n'est plus possible de vivre si long-temps.¹ On nous empoisonne de bonne heure, par des mets dont on se défie d'autant moins, qu'ils flattent l'odorat & le goût.

14°. *Marché potager.* Les choux, les carottes, les panais, les navets, les raves, la scorzonère, l'asperge, l'artichaut, le cardon, formant, avec soixante autres plantes, les classes végétales propres à nous alimenter.

15°. *Jardin culinaire.* Les plantes céréales tiennent le premier rang dans cette dissertation ; elles sont suivies des potagères, des légumineuses, des fruits, &c.

16°. *Usage du thé.* On trouve ici les caractères génériques du thé, sa description botanique, sa synonymie, son origine, l'indication de son lieu natal, ses propriétés, ses préparations, ses éloges, ses succédanés.

17°. *Usage du café.* Nous avons plusieurs traités sur le café ; malgré leur étendue, celui de Linné méritera long-temps la préférence. L'Histoire naturelle du café y est décrite avec précision ; son usage est devenu général, même pour le peuple des villes & même des villages. Le café excite l'urine, tue les vers, est carminatif, céphalique, atténuant, stimulant & échauffant.

18°. *Usage du chocolat.* Le chocolat est, comme tout le monde fait, une préparation faite avec la noix de cacao : son usage est utile
dans

dans la phthisie, l'atrophie, le marasme, la consomption, la manie, la mélancolie, l'hypochondriacisme & les hémorroïdes.

19°. *Des enivrans.* L'opium, la semence de pomme épineuse, la jusquiame, la belladone, le safran, l'ivraie, sont les plus puissans enivrans & soporifiques qui se trouvent dans le règne végétal. *Linné* indique encore plusieurs autres plantes enivrantes & assoupissantes.

20°. *Des salades.* Les principales salades sont celles de laitue, d'endive, de pissenlit, de mâche, de pourpier, de cresson, de céleri; on peut les garnir avec l'estragon, le cerfeuil, les jeunes pousses de pimprenelle, les fleurs de capucine, de buglosse, de bourrache & de primevère. Parmi dix-huit plantes que *Linné* offre pour des salades, nous n'y trouvons pas la raiponce, qui donne une excellente salade d'hiver.

21°. *Plantes esculentes de la patrie.* L'objet de cette dissertation rentre beaucoup dans celui de la *Flore économique*; on y traite des plantes comestibles exclusivement aux autres.

22°. *Diète acidulaire.* Elle consiste à faire usage de salades, d'eaux minérales gazeuses, de fruits acides, d'oseille.

23°. *Fruits esculens.* Cent trente-trois végétaux fournissent des fruits manducables. *Linné* en rapporte les diverses propriétés, la manière de les préparer, lorsqu'on ne les mange pas crus.

24°. *Transmutation des fromens.* Les anciens étoient dans la persuasion que le blé se changeoit en seigle, le seigle en orge, l'orge en yvraie; mais l'étude de l'histoire naturelle nou

a appris que ces transmutations n'étoient pas possibles ; que si les fromens dégénèrent, c'est l'influence du sol, du climat, de l'exposition, & par une culture négligée ; ce sont des êtres de la nature ; des espèces constantes & distinctes.

25°. *Essai sur la culture des végétaux, conformément aux loix de la nature.* Quand on ne voudroit pas faire attention à la nécessité de conserver dans les jardins botaniques, les plantes domestiques & étrangères pour l'instruction de la jeunesse, l'utilité seule, la plupart d'entre elles étant propres à notre nourriture, à la médecine, à la teinture, fait assez sentir combien leur culture doit intéresser. D'après cette considération Linné a cru devoir rassembler les principes généraux de la culture des plantes, afin que, chacun observant dans quelle circonstance la nature les place, le cultivateur soit en état de l'imiter.

26°. *Principes de l'économie, fondés sur la science naturelle, & sur la physique.* Le globe terrestre n'est composé que d'élémens ou de choses naturelles. Les élémens sont les substances simples ; mais les choses naturelles sont des corps qui ont reçu de la nature leur configuration. Nous appelons physique la science qui a pour objet les élémens ; & science naturelle, celle qui examine les propriétés des corps figurés : tel est le début de ce Mémoire, digne de son auteur.

27°. *Catalogue des végétaux qui sont en usage dans la médecine, & qui naissent en Suède.* Dans ce dénombrement, fait en faveur des pharmaciens suédois, entrent les plantes officinales usuelles, avec l'indication exacte des endroits où elles croissent spontanément.

28°. *Herbes propres à la teinture, qui sont d'usage en Gothie & Oelandie.*

29°. *Dissertation physique sur les végétaux.* Il est question ici de l'anatomie des plantes de Grew, des observations de Malpighi, de Hales, sur la végétation & la fructification.

30°. *Flore Alpine.* Linné mesure l'élévation des hautes montagnes ; il indique les plantes qui y croissent, & les range suivant son système.

31°. *Chlore de Suède.* C'est l'énumération méthodique des plantes qui naissent dans la patrie de Linné ; le nombre se monte à 1292 espèces ; nous devons à M. de la Tourrette, botaniste françois, la *Chlore Lyonoise*.

32°. *Dissertation sur l'accroissement de la terre habitable.*

33°. *Discours sur la nécessité de voyager dans sa patrie.* Lorsque Linné obtint une chaire de médecine dans l'université d'Upsal, il prononça à cette occasion ce discours inaugural.

In laudem celeb. viri D. FRANCISC. DE LAMURE, regis consilarii medici, in Ludovicæo medico Monspeliensi, professoris regii & decani, oratio inauguralis, quam pro solemni studiorum instauratione in Ludovicæo habuit ; die 6 mensis novembris, anni 1787, HENRICUS LUDOVICUS BRUN, regis consiliarius medicus, in eodem Ludo-

vicæo professor regius , è regia scientiarum Societate. *A Montpellier , chez J. F. Picot , seul imprimeur du Roi , & de l'université de médecine , 1788.*

19. L'orateur , dans son exorde , rappelle & loue l'usage où étoient les Égyptiens d'appeler , après leur mort , tous les hommes , sans en excepter les rois , à un tribunal qui jugeoit sévèrement leur vie passée. Il regrette que cet usage ne se soit conservé que dans les académies : il auroit pu dire qu'il y a bien dégénéré , & qu'au lieu de trouver dans les éloges qu'on fabrique journellement , le fil & la véritable histoire de nos connoissances , par la loi qu'on s'est faite de louer tout le monde , on n'a plus qu'un déluge de paroles où tout est confondu , où l'orateur lui-même perdu , tâche de lever la tête , & de se sauver à la faveur de quelques formules d'esprit qui sont déjà devenues triviales. Une seule Académie sembloit s'être vouée à l'éloge. Depuis quelque temps , toutes les autres sociétés littéraires s'en sont emparées , de sorte que tous leurs travaux paroissent se réduire à louer ce qu'on a fait , & même ce qu'on n'a pas fait. Ce débordement d'éloges est tel , & l'on y garde si peu de mesure , que si la postérité peut jamais lire ce fatras , elle demandera par quel prodige notre siècle a pu produire tant de milliers de génies.

M. Brun est à l'abri de ce reproche , & il n'a eu besoin pour intéresser , que d'exposer simplement les qualités & les travaux de M. de Lammure , dont le nom est si recommandable parmi les médecins , & si cher à tous ceux qui l'ont

connu. Ce professeur a été un des plus propres & des plus utiles à l'enseignement, parce que le caractère de son esprit étoit la justesse jointe à beaucoup de pénétration. Ces qualités l'ont garanti des opinions extrêmes, & mis à même de n'adopter que ce que chacune pouvoit offrir de vrai. Il a fait plus, on lui doit de nouvelles lumières sur plusieurs points de l'économie animale. Il est vrai que *Haller*, qui disputoit à tort & à travers avec tout le monde, lui a disputé son idée sur le mouvement du cerveau, produit par le mouvement du sang dans les jugulaires pendant l'expiration. Mais l'opinion des savans est fixée, à cet égard, en faveur de M. de *Lamure*. En un mot, ce professeur est un de ceux dont le nom doit vivre dans l'histoire de la médecine, & faire époque dans celle de l'université de Montpellier; & M. *Brun* ne dit rien dans son éloge qui ne soit ratifié par le public.

Kritische nachrichten von kleinen medicinischen schriften : *Notices critiques d'opuscules médicaux, publiés dans les universités, tant d'Allemagne que d'autres contrées, pendant les années 1780, 1781, 1782 & 1783, contenant des extraits & des jugemens concis; par M. CHRISTIAN GEOFFROI GRUNER, conseiller aulique du duc de Saxe Weimar, professeur ordinaire de médecine à Jena, & membre de plu-*

*ſieurs Académies & Sociétés ſavantes :
troisième partie. A Langenſalza , chez
Zolling , 1788 ; in-8°. de 208 pages ,
non compris la préface & la table.*

20. Dès l'année 1783, M. Gruner a commencé à donner ſes *notices critiques* avec des jugemens ſur les opusculés académiques de médecine, ce qui forme aujourd'hui trois volumes ; nous avons fait connoître ce travail dans le Journal de médecine, *tom. lxiij, pag. 346*. On trouve dans cette troisième partie les notices de trois cent quatre-vingt-fept diſſertations, thèſes & programmes publiés dans les facultés de médecine, la plupart d'Allemagne ; mais il y a quatre-vingt-cinq thèſes ſoutenues dans l'univerſité de Nancy, durant le cours de quatre années.

Indiquons quelques-uns de ces écrits. Le premier que préſente ce volume, a été imprimé à Butzow ; il roule ſur l'uſage des os en médecine. Les ſuivans, ſur la ſtérilité de l'eſpèce humaine ; les maladies de Surinam ; la véritable préparation de la poudre fébrifuge angloiſe de *Robert James* ; de l'uſage du fluide électrique dans l'économie animale ; une nouvelle méthode pour claſſer les mouſſes ; ſur les eaux minérales acidules de Freudenthal en Siléſie, d'Egra & de Saint-Mathieu ; des vertus antiſténiques de la teinture de gaïac ; de la roſe *bullata* ; ſur le venin de la vipère ; l'analyſe des plantes ; le phlogiſtique des minéraux ; la dulcification des acides marin & nitreux ; liqueur docimaſtique, propre à éprouver ſi le vin eſt frelaté ; ſur la racine de ſeneka ; les vertus & l'uſage des lavemens avec le vinaigre ; obſervation ſur la gué-

rison du spasme tonique, par le moyen du gui;
 sur la médecine populaire; propriétés fébrifuges
 de la camomille; des médicamens anti-phthi-
 siques: on vante ici l'extrait du grand liseron à
 fleurs blanches; sur le microcosme; les aphro-
 disiaques; le cochemar; les dartres; l'usage des
 eaux minérales de Contréxeville en Lorraine,
 contre la strangurie; sur l'usage du froid en mé-
 decine.

M. *Thunberg*, professeur de botanique, & suc-
 cesseur du chevalier de *Linneé*, a donné, en 1784,
 la première partie des nouveaux genres de plan-
 tes qu'il a découverts dans le cours de ses voya-
 ges. Une de ces plantes est la *weigél du Japon*.
 Elle a sa tige en arbrisseau; ses rameaux sont
 opposés, cylindriques, cendrés, glabres, droits;
 ses feuilles opposées, pétiolées, ovales, poin-
 tues, découpées à dents de scie, veineuses, lisses;
 les fleurs sortent des aisselles des feuilles dans
 les rameaux; le pédoncule commun est solitaire,
 aplati, dilaté, à trois fleurs à onglets; les bra-
 ctées sont au nombre de deux, au sommet du
 pédoncule, en forme d'âlène droite; la cou-
 leur de la corolle est ordinairement pourpre,
 quelquefois blanche: cet arbrisseau varie par des
 feuilles plus grandes ou plus petites.

On trouve dans ce volume un article inti-
 tulé: *Affertions vétérinaires*; c'est une thèse sur
 les épizooties, qui a été discutée aux écoles de
 médecine de Vienne, le 15 juin 1782, par
Antoine Kovats, de Transylvanie.

Parmi ce grand nombre d'opuscules médi-
 caux cités dans ce recueil, on voit les suivans,
 qu'on a fait connoître dans le Journal de mé-
 decine, & desquels M. *Gruner* porte un juge-
 ment assez souvent semblable: 1°. dissertations

sur les huiles grasses; 2°. l'usage interne des cantharides; 3°. les causes qui rendent la déglutition difficile; 4°. de l'efficacité de la belladone contre la rage; 5°. sur les protéés; 6°. les oxalides; 7°. la polycholie; 8°. méthode de *Casamata* & de *Simon*, pour guérir la cataracte; 9°. sur la pensée (*viola tricolor. L.*); 10°. manière de guérir la teigne à la tête; 11°. du temps propre à administrer les vomitifs dans les fièvres intermittentes; 12°. de l'utilité botanique des noms triviaux de *Linné*; 13°. sur la rose de Sibérie; 14°. de l'usage des préparations antimoniales en médecine; 15°. des liqueurs salines officinales; 16°. spermatologie végétale, par *M. Boehmer*; 17°. sur les renoncules de Prusse; 18°. usage de l'opium dans les fièvres intermittentes; 19°. de l'usage & des propriétés de l'électricité dans les asphixies; 20°. de l'huile de cajepout; 21°. de l'acrimonie urineuse; 22°. observations pratiques sur l'usage de la belladone dans la mélancolie, la manie & l'épilepsie. Ces espèces d'annales médicales contiennent des notices sur des pièces fugitives, qu'il est très-difficile de se procurer. Il eût été utile que *M. Gruner* eût voulu les donner en latin; un plus grand nombre de médecins en auroient profité.



*Phytonomatotechnie universelle ; par M.
BERGERET, chirurg. de MONSIEUR,
Frère du Roi , & démonstrateur de bo-
tanique.*

VINGT-SIXIÈME CAHIER.

CRUCIFORMES, Tome III.

Le vingt-sixième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes : *Drave des montagnes*, B. *Drave spatulée*, B. *Drave à boucliers*, B. *Lunaire odorante*, B. *Lunaire des A'pes*, B. *Lunaire annuelle*, L. *Alysse maritim.*, V. *Alysse épineuse*, L. *Alysse des jardins*, B. *Alysse des montagnes*, L.

Cet ouvrage, dont il paroît deux volumes, se distribue par cahier de douze planches, & vingt-quatre pages de description.

La Souscription pour le papier d'Hollande, par année, est de 108 liv.

Celle du papier ordinaire, Fig. coloriées, 34 l.

Papier ordinaire, Figur. non-coloriées, 27 l.

On souscrit chez	{	L'AUTEUR, rue des Orties,
		Butte Saint-Roch, n°. 14.
		DIDOT le jeune, quai des
		Augustins.
	{	POISSON, graveur, cloître
		Saint-Honoré, cour des En-
		fans de Chœur.

358 PHYTONOMATOTECHNIE.

NOTA. *Le vingtième Cahier ne sera distribué qu'après le trentième.*

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviii, pag. 559. — Vol. lix pag. 477. — Vol. lx, pag. 191 & 393. — Vol. lxj, pag. 447.

N^{os} 1, 4, 5, 9, 12, 15, 16, M. GRUNWALD.
 2, 3, 6, 7, 8, 10, 11, 14, 18, 20,
 M. WILLEMET.
 13, M. HUZARD.
 17, 19, M. ROUSSEL.

Fautes à corriger dans le cahier d'avril 1788.

Page 15, ligne 20, au lieu d'augmentation, lisez l'augmentation.
 Page 129, ligne 9, arzneykunste, lisez Arzneykunste.
 Page 144, ligne 21, schmucker, lisez schmucker.
 Page 151, ligne 4, constraste, lisez contraste.
 Page 170, ligne 22, Hauptomann, lisez Hauptmann.
 Page 179, lignes 25 & 26, varietates, totidem, lisez varietates totidem, ...
Ibid. dernière ligne, Halles, lisez Halle.
 Page 182, ligne 16, Enslin de Spire, lisez Enslin, de Spire.
 Page 185, ligne 20, ausder, lisez aus der.
Ibid. ligne 21, arzney wißenschafti, lisez Arzney-wißenschaft.

Cahier du mois de mai.

Page 265, ligne 13, tineæ, lisez tincæ.
 Page 289, ligne 10, forget, lisez forjet.
 Page 312, ligne 28, persaturé, lisez sur saturé.
 Page 329, ligne 16, futtin, lisez stettin.
 Page 330, ligne 2, bin, lisez bis,

- Page 330, ligne 3, au lieu d'auderer, lisez anderer
Ibid. arctenden, lisez rāsenden,
 ligne 336, ligne 16, inthe, lisez in thē.
 Page 337, pénultième, Strach, lisez Strack.
 Page 339, ligne 16, Hall, lisez Hallé.
 Page 343, ligne 22, externe, lisez interne.
Ibid. ligne 8, Koetreuter, lisez Roelreuter.
 Page 365, ligne 19, Bartschius, lisez Bartschius.
 Page 381, ligne 20, souffigné; & ce souffigné, ne se
 trouve pas, il faut ajouter PHIL. L. WITTERET.

Cahier du mois de juillet.

- Page 135, ligne 6, in-8°, lisez in-4°.

TABLE.

- O**BSERVATIONS faites dans le département des
 hôpitaux civils, année 1788, n°. 8. Seconde par-
 tie. Topographie médicale de la ville & de l'hô-
 pital de Bruyères, contenant la description de l'hô-
 pital, &c. Par M. Felix, méd. Page 181
 Réflexions, 206
 Observations sur des entérities produites par diffé-
 rentes causes. Par M. Fereun, méd. 212
-
- Remarques tendantes à perfectionner l'usage des
 moyens pour rappeler à la vie les noyés & autres
 asphyxiés. Par M. Le Comte, méd. 221
 Observation sur les bons effets des vésicatoires dans
 une hydropisie anasarque & ascite, &c. Par M.
 Arnaud, méd. 244
 Observ. sur des accès épileptiques, guéris par l'usage
 des fleurs de zinc. Par le même, 246
 Précis sur la manière d'employer la brione, ou l'ipé-
 cacuanha européen, dans le traitement de quelques
 maladies aiguës. Par M. Harmand de Montgarny,
 médecin, 250

<i>Observations sur un passage des épidémiques d'Hippocrate, & sur le commentaire de Galien, qui la regarde.</i> Par M. Goulin,	266
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de juin 1788,</i>	284
<i>Observations météorologiques,</i>	289
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	291
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	292

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie.</i>	293
<i>Médecine,</i>	308
<i>Chirurgie,</i>	317
<i>Vétérinaire,</i>	319
<i>Hygiène,</i>	337
<i>Matière médicale,</i>	338
<i>Physiologie,</i>	339
<i>Botanique,</i>	344
<i>Histoire littéraire,</i>	251
<i>Phytonomatotechnie universelle.</i> Par M. Bergeret,	357

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois d'août 1788. A Paris, ce 24 juillet 1788.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1788.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1788.*

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N°. 9.

*Topographie médicale de la ville & des
hôpitaux de Moulins, extraite des Mé-
moires de MM. MICHEL & SIMARD,
médecins des hôpitaux de cette ville.*

M^OULINS est la capitale du Bour-
bonnois; cette province a reçu son nom
de la petite ville de Bourbon-l'Archam-
Tome LXXVI. R

bault, qui a été long temps le séjour des princes de l'illustre Maison de Bourbon. La ville de Moulins, ainsi nommée, suivant la tradition, à cause des moulins qui étoient dans son voisinage lors de sa fondation, est sur la rive gauche de l'Allier, au 20^e. deg. 59 min. de longitude, & au 46^e. 34 min. de latitude. Plusieurs personnes prétendent que le nom donné à la capitale du Bourbonnois, vient d'un moulin isolé qui existoit dans un lieu voisin de son emplacement, lors de son origine, & qui n'a été détruit que depuis environ vingt ans, pour obvier à différens inconvéniens relatifs à la sûreté publique. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que le lieu où est situé aujourd'hui Moulins, étoit occupé autrefois par une forêt de châtaigners, comme l'atteste la charpente des plus anciennes maisons & des plus anciennes églises, tandis qu'on ne trouve plus cette espèce de bois qu'à une grande distance de la ville. Moulins est situé presqu'au centre du royaume : car le Bourbonnois est borné au nord par le Nivernois, au sud par l'Auvergne & le Forez, à l'est par la Bourgogne, & à l'ouest, par le Berry & le Limosin. La rivière d'Allier est au couchant de la ville, & coule du midi au nord, dans

une direction semblable à la Loire, qui se trouve éloignée de six lieues de Moulins, du côté de la Bourgogne.

Ces deux rivières se joignent à une lieue de Nevers. Le lieu de cette jonction s'appelle le Bec - d'Allier ; & à compter de ce lieu, cette dernière rivière perd son nom, & ne sert plus qu'à grossir les eaux de la Loire. Autrefois l'Allier étoit sujet à des débordemens considérables, produits par la fonte des neiges d'Auvergne, & la partie basse de la ville souffroit de ces débordemens ; mais depuis la construction du pont que l'on a jeté sur cette rivière, la ville a été à l'abri de ces inondations, qui ne paroissent plus devoir être dangereuses.

Moulins est situé sur un plan incliné, dans une plaine fertile qui a environ quinze lieues du midi au nord, tandis que du côté du couchant, à demi-lieue de la ville, le terrain s'élève en amphithéâtre, & est borné par des montagnes qui forment un aspect fort agréable. Le sol du Bourbonnois est très-riche : on y trouve des mines de fer, de charbon de terre & d'antimoine (a). On y rencontre

(a) Il y a environ vingt-trois ans, qu'étant allé à la campagne, voir un malade dans le

une grande quantité d'eaux minérales , chaudes & froides , dont plusieurs jouissent d'une célébrité bien méritée , & où il s'opère tous les ans des guérisons multipliées. Telles sont les eaux de Vichy, de Chateldon , de Bourbon-l'Archambault, de Neris, d'Evaux, de Saint-Pardou, de Fonan, &c. Les minéraux qui se trouvent dans les terres du Bourbonnois, ne nuisent pas à leur fertilité. Elles sont presque toutes d'une bonne nature ; mais celles qui sont dans le voisinage de la rivière, sont sur-tout très-fortes & très-fécondes. On recueille dans cette province de très-beau froment, du seigle très-pur, de l'orge & de l'avoine de bonne qualité. Les terres les moins bonnes sont celles qui sont près des bois, parce qu'elles sont argileuses & humides ; cependant les agriculteurs actifs & intelligens savent en

bourg de Bunnay, à quatre lieues de Moulins, je découvris une mine d'antimoine, en ramassant quelques morceaux de cette mine, qui y avoient été brisés par la charrue. Je remis à *M. d'Argenville*, la mine & le régule que j'en avois tirés, & il en parle dans un de ses ouvrages, imprimé en 1755. Cette mine a été exploitée depuis avec beaucoup d'avantage par les Chartreux & par les Jacobins, à qui appartient ce terrain. (*Mémoire de M. MICHEL.*)

tirer parti, en faisant des saignées propres à favoriser l'écoulement des eaux. On sème le blé de Turquie & le sarrasin dans plusieurs cantons; mais la culture de la pomme-de-terre est encore plus générale : celle qui est rouge est la plus en vogue, & elle sert d'aliment aux plus pauvres habitans des campagnes & des villes. La rave est encore une plante fort commune : on s'en sert principalement pour nourrir les bestiaux; mais elle est quelquefois fort essentielle dans les maladies des hommes, où elle est employée comme un bon incisif.

Les comestibles sont abondans en Bourbonnois. Le bœuf, le mouton sont transportés à Paris. La volaille & le gibier y sont d'une bonne qualité, & le poisson y est fort commun, tant à cause des étangs qui y sont multipliés, qu'à cause des rivières, où l'on pêche, en certaines saisons, du saumon & des truites.

Les vignes sont très-abondantes. Il y a plusieurs cantons renommés, soit en vin rouge, soit en vin blanc, qui sont l'objet d'un grand commerce avec Paris.

Les jardiniers cultivent le colza, dont la graine sert à faire de l'huile. Les jeunes pousses de cette plante, sont recherchées des brebis, à qui elles sont

fort utiles. On donne aussi aux veaux le marc de cette plante, quand l'huile en a été extraite par la presse ; & l'expérience a prouvé que cette nourriture leur convient dans les premiers temps après leur naissance. Ce marc est également bon pour les vaches dans l'hiver, & peut alors suppléer au fourrage.

Les chanvres & le lin fournissent des toiles pour la province ; & l'on fait un commerce des chanvres les plus grossiers & les plus forts, qui sont employés pour la marine.

La denrée qui devient de jour en jour plus rare & plus chère en Bourbonnois, c'est le bois de chauffage, à cause de la grande quantité de forêts que l'on a détruites depuis dix ans.

On voit à deux lieues de Moulins, près la ville de Savigny, une verrerie ; & à trois lieues, d'un autre côté, sur la route de Limoges, une forge très-considérable, avec tous les ateliers qui en dépendent.

Il y a environ quarante ans que l'intendant qui étoit à Moulins, fit venir, pour seconder les vues du Gouvernement, une famille du Languedoc, qui forma une pépinière de mûriers, qui furent ensuite distribués au public. Peu à peu plusieurs

particuliers se chargèrent de faire des plantations de la même espèce ; mais quoique l'expérience ait prouvé de tous les côtés qu'il y avoit un grand avantage à faire valoir ainsi la terre, on a vu, & l'on voit journellement détruire les plantations des mûriers ; ce qui prouve la peine que l'on a à former les établissemens les plus utiles.

Il seroit d'autant plus intéressant de voir suivre & adopter ce genre de culture, que la soie du Bourbonnois est de beaucoup supérieure à celle du Languedoc, puisque la première se vend vingt-quatre livres, tandis que l'autre ne va pas à plus de dix-sept ou dix-huit livres. On peut assurer que, si les habitans de la campagne se livroient à ce genre d'industrie, il y auroit un grand nombre de paroisses qui payeroient les impositions avec cette récolte, dont le profit est d'autant plus sûr, que les travaux qu'elle exige se font dans une saison où il n'y a pas d'autres ouvrages à faire.

La situation de Moulins en amphithéâtre, l'éloignement des endroits marécageux, le cours de la rivière concourent à rendre l'air qu'on y respire fort salubre. La ville est accessible à tous les vents, dont l'action entretient

une perpétuelle mobilité dans l'atmosphère. Le nord, & le nord-nord-est, sont ceux qui soufflent le plus fréquemment ; mais il y a une grande variabilité dans la manière dont ils se succèdent. Souvent le vent du sud chasse brusquement celui du nord, & le vent humide de l'ouest remplace subitement le vent de l'est, qui est très-sec. Cette variation des vents, & l'influence beaucoup plus marquée de ceux qui sont humides & froids, sont la cause qu'on ne distingue, pour ainsi dire, que deux saisons : l'hiver, qui commence le plus souvent à la mi-septembre, & se prolonge jusqu'à l'été, sans laisser apercevoir des douceurs du printemps ; & l'été, qui commence dans le mois de juin.

Les montagnes qui bordent l'horison du côté du couchant, sont des obstacles contre lesquels viennent se briser les nuages qui s'élèvent des étangs & des forêts voisines, ce qui fait naître en été des orages fréquens, qui détruisent souvent en peu de temps l'espérance du laboureur.

L'eau est abondante à Moulins. On voit, dans différens quartiers, des fontaines qui sont l'ornement de la ville, & qui y distribuent une eau qui est amenée par des canaux de deux sources éloignées de

sept cents toises, & qui vont se confondre dans un réservoir commun, qu'on appelle le *Château-d'eau*. De ce réservoir partent des conduits multipliés, qui vont se porter non-seulement aux fontaines publiques, mais dans les hôpitaux, & dans la plupart des maisons & des jardins des particuliers. Ces eaux ont l'inconvénient de sortir d'un endroit marécageux, & de devenir troubles dans les temps de pluie; elles manquent d'aileurs dans les temps de sécheresse. On auroit pu éviter ces inconvéniens, en se servant de l'eau d'une fontaine placée beaucoup plus près de la ville, & qui joint à la pureté, la propriété d'être intarissable & inaltérable par les variations de l'atmosphère. Il y a de plus dans les rues & dans la plupart des maisons de Moulins, des puits qui fournissent une eau assez bonne. Les puits du quartier voisin de la rivière en donnent une très-légère, qui ne paroît autre chose que l'eau de l'Allier filtrée à travers les sables; aussi elle cuit les légumes, & le savon s'y dissout facilement. Mais malgré l'abondance de l'eau & la facilité que l'on a de s'en procurer, il n'existe point à Moulins de bains publics, établissemens qu'il est si nécessaire de faire dans toutes les villes,

à un prix qui puisse mettre les plus pauvres citoyens à portée d'en jouir.

On divise Moulins en quatre quartiers principaux, connus sous les noms de *Paris*, *Lyon*, *Bourgogne*, & *Allier*. Les rues de Moulins, quoique percées irrégulièrement, sont assez larges. Les nouvelles constructions, qui sont faites en brique ou en pierre, forment des habitations mieux distribuées, plus vastes, & plus salubres que celles que l'on bâtissoit autrefois en bois; & ces nouvelles maisons ont été si multipliées, que l'on peut dire que la ville a changé de face depuis trente ans. Le pont qui a été bâti il y a environ vingt ans, attire l'attention des voyageurs, soit parce que le courant de l'*Allier* est rapide & son sable très-mouvant, soit parce que ce pont avoit déjà été emporté deux fois avant cette nouvelle construction.

Les rues de Moulins sont propres, à l'exception de celles du faubourg du nord, où il y a toujours des fumiers croupissans, & de celle où sont placées les boucheries. L'aspect dégoûtant des excréments & du sang, les débris des animaux qui salissent la rue, l'odeur infecte qui s'élève des tueries, sont des motifs qui font désirer à tout le monde

de les voir placées dans les quartiers les plus éloignés, & d'écarter les bouchers du centre de la ville, en plaçant leur étal à l'entrée des différens faubourgs.

Moulins contient environ vingt mille habitans. On y voit une collégiale fondée par les anciens ducs de Bourbon, un collège dirigé par MM. les doctrinaires, & plusieurs juridictions. Mais ce qui est le plus important à considérer pour des médecins, ce sont les hôpitaux, & les maladies qui sont les plus communes dans cette ville.

HÔPITAUX DE MOULINS.

Il y a trois hôpitaux à Moulins. Le premier, sous le nom de *S. Gilles*, est pour les hommes ; le second, connu sous celui de *l'hôtel-dieu de S. Joseph*, est l'asyle des femmes malades ; le troisième est l'hôpital général.

L'hôpital de la charité de *S. Gilles*, situé au nord-ouest de la ville, est gouverné par les religieux de la charité. Il a deux salles bien aérées & bien éclairées, qui contiennent trente-deux lits, qui, dans plusieurs circonstances, ne suffisent pas pour placer tous les malades qui se présentent. L'une de ces salles est occupée

par ceux qui sont attaqués de fièvres ou de maladies aiguës ; l'autre est destinée à ceux qui sont affectés de maladies chirurgicales. Les malades de ces deux salles, sont visités & soignés journellement par le médecin de l'hôpital, un chirurgien-major, & un religieux-chirurgien qui a sous lui des élèves en chirurgie. L'apothicairerie est bien tenue, & fournit tous les remèdes prescrits par les officiers de santé. Les malades ont le même bouillon que les religieux. La propreté des salles est fort grande, & les soins y sont assidus pendant le jour & la nuit.

Depuis long-temps on reçoit dans cet hôpital les soldats passagers, ou ceux qui sont en garnison à Moulins & qui tombent malades. Faute d'emplacement, on les a couchés jusqu'à ce jour dans des lits surnuméraires au nombre de vingt, dont quatorze se dressent dans une des salles, & six dans une petite chambre voisine. Cet arrangement est également nuisible au pauvre de l'hôpital & au soldat malade, & il est infiniment à désirer que l'on trouve un moyen de placer plus convenablement les soldats.

L'hôpital général est l'asyle des vieillards & des orphelins. On y admet les insensés & les incurables des deux sexes.

On y reçoit encore, pour une modique pension, les citoyens pauvres & infirmes qui se présentent pour y finir leurs jours.

Cet hôpital est situé dans le faubourg de Paris; son exposition est au levant, & son étendue de ce côté est d'environ cinquante toises. On entre, par un fort beau portail, dans une cour carrée d'environ trente-six toises, au milieu de laquelle se trouve un puits.

Au couchant de cette cour & en face de l'entrée, il y a un vaste bâtiment qui contient deux grandes salles en bas & deux pareilles dans le haut. Les deux salles du bas servent, l'une pour les hommes âgés & infirmes, l'autre pour les femmes qui sont dans la même situation. Les deux salles d'en haut, séparées, ainsi que celles d'en bas, par un mur, sont destinées aux filles & aux garçons. Au-dessous de ce bâtiment sont des caves où travaillent les tisserands & les fergiers: les greniers sont au-dessus.

A l'extrémité de la salle des femmes, du côté du nord, il y a un couloir qui conduit dans une cour carrée d'environ 16 à 18 toises. A droite de cette cour, du côté du levant, on trouve la pharmacie & quelques chambres basses.

occupées par des femmes infirmes. Au couchant, il y a une salle pour les filles attaquées de scrophules, de teigne & autres maladies psoïques. Du même côté est une porte qui conduit au jardin, & l'on aperçoit au midi de cette cour un lavoir.

On rencontre à l'extrémité de la salle des hommes, un couloir semblable à celui qu'on remarque au bout de la salle des femmes, & l'on arrive à une cour où sont placées du côté du midi des chambres pour les hommes insensés, & d'autres chambres destinées à la correction; du côté du couchant sont les filles affectées de maladies scrophuleuses & psoïques. A l'est est un hangard sous lequel on travaille à faire du ciment. Il y a aussi une communication de cette cour au jardin.

Les sœurs ont leurs chambres à l'extrémité de la salle des femmes, & le chapelain est logé au bout de celle des hommes.

Les épileptiques occupent le pavillon qui est dans la cour d'entrée, en face du grand corps-de-logis. Les bâtimens du même côté, servent par bas de magasins, & par haut, de logement pour les pensionnaires. Cet hôpital a été fondé

par les citoyens, il y a à-peu-près cent trente ans, & contient environ deux cent cinquante individus.

Il est dirigé par quinze administrateurs, dont un est pris dans l'ordre ecclésiastique, un autre dans l'ordre de la noblesse, & dans le bureau des finances alternativement; deux dans le présidial, & les autres dans la bourgeoisie. La durée du service de chaque administrateur est de quatre ans. Tous les deux ans il en sort sept, & deux ans après les huit autres se retirent. Les fonctions sont partagées entre les différens administrateurs, & de plus, il y a toutes les semaines un des directeurs chargé des détails des comestibles & de la surveillance, dont il rend compte tous les samedis au bureau d'administration.

Les alimens des pauvres consistent, pendant cinq jours de la semaine, en légumes, & les deux autres jours ils ont de la viande. Ils sont soignés dans leurs maladies par un médecin, un chirurgien & un apothicaire.

L'hôpital connu sous le nom d'*hôtel-dieu de S. Joseph*, est un hospice consacré à secourir les pauvres femmes malades. On n'y admet point les maladies incurables, les vénériennes, les psoriques & les

femmes enceintes. Cet hôpital est l'asyle des femmes des journaliers & des femmes de service, dans leurs maladies ou dans leurs infirmités.

Il y a pour recevoir ces malades, deux grandes salles qui ont treize toises de longueur sur quatre de large : l'une est située en bas & l'autre en haut. La salle d'en bas est pour les maladies les plus graves, parce qu'elle est à portée du service, communiquant d'un côté à la communauté, & conduisant d'un autre à la pharmacie qui s'ouvre dans la salle même. Ces salles sont exposées au midi & au nord, & éclairées par des croisées opposées. On n'y ressent aucune mauvaise odeur, & il y règne la plus grande propreté. A l'extrémité de la salle d'en haut, il y a une nouvelle pièce qui se dirige du côté du midi, & qui reçoit le jour du levant & du couchant. On y a établi quatre lits qui servent d'addition à l'hôpital. On plaçoit autrefois des chaises de commodité entre chaquelit, mais la mauvaise odeur qui en résulloit, a fait construire des lieux d'aisance dans une salle carrée d'environ seize pieds. On a perdu, par cette nouvelle construction, un puits placé dans cet endroit, qui s'est corrompu par le voisinage des latrines.

Les officiers de santé sont , un médecin & un chirurgien ; & les religieuses qui font le service intérieur , sont on ne peut plus propres à les seconder. Ce sont presque toutes des dames de familles très-honnêtes, & plusieurs même de condition, qui consacrent leur vie & quelquefois même une fortune assez considérable au soulagement des malades. D'après un pareil dévouement , il est aisé de concevoir tous les secours que les femmes qui viennent chercher un asyle dans cet hôpital , reçoivent de leur charité active & éclairée.

Cet hôpital est encore dû à des fondations particulières, dont le revenu très-borné , se trouve augmenté par la dot des religieuses & par leur économie.

Les habitans de Moulins sont , en général, d'une taille médiocre, mais d'une assez bonne constitution. Les tempéramens sanguins & bilieux sont les plus dominans. On ne peut leur refuser d'heureuses dispositions du côté de l'esprit , & ils possèdent également les qualités qui répandent de la douceur & du charme dans la société ; mais on doit ajouter que l'amour du repos & du luxe , sont des obstacles qui les empêchent de profiter, autant qu'ils le pourroient, des dons qu'ils ont

reçus de la nature & de l'influence de leur climat. Les femmes, sans être belles, sont aimables ; & l'émulation qui s'est établie entre elles depuis quelques années, sur l'exa^{ct}itude à remplir le premier devoir de la maternité, les rend encore plus intéressantes.

L'abus du vin étoit autrefois un vice commun à toutes les classes ; il est réservé aujourd'hui aux artisans. On ne s'est pas cependant aperçu que depuis cette époque les constitutions soient devenues plus fortes ; au contraire même , depuis quarante ans il semble que les tempéramens soient altérés : ce que l'on croit pouvoir attribuer à l'abus des liqueurs & du café, aux passions, qui sont devenues plus actives depuis que les sociétés se sont plus multipliées, & à la fréquence de la maladie vénérienne qui, tantôt aiguë, tantôt chronique, se montre sous différentes formes très-dangereuses.

Les maladies épidémiques sont rares dans le territoire de Moulins ; mais la plupart de celles qui y règnent n'en sont pas moins liées d'une manière très-frappante avec les variations de l'air, soit par rapport aux changemens qui s'opèrent dans les différentes saisons, soit par

rapport aux variations qui ont lieu d'un jour à l'autre. La mauvaise disposition des premières voies, les vices organiques ou la mauvaise composition des humeurs, sont les sources des complications qui rendent souvent ces maladies très-dangereuses.

D'après les médecins qui ont observé les maladies de cette province, depuis le commencement du siècle, les plus communes sont, parmi les aiguës, les fluxions de poitrine humorales, & les fièvres putrides vermineuses ; & parmi les chroniques, les affections scorbutiques, scorphuleuses & vénériennes. Il faut y joindre les maladies spasmodiques & les épileptiques, qui deviennent plus fréquentes de jour en jour. On observe encore dans les hôpitaux de Moulins, les fièvres tierces au printemps, les fièvres doubles tierces en été, les diarrhées & les dysenteries à la fin de l'été, & les fièvres quartes en automne. La complication & la dégénérescence des fièvres intermittentes n'y sont point inconnues. Quelquefois les doubles tierces sont soporeuses, & souvent les quartes sont suivies d'œdème, d'hydropisie & de cachexie incurables.

Une preuve que l'action de l'atmosphère & le genre de vivre ont une

grande influence dans l'origine de ces maladies, c'est qu'elles sont très-fréquentes chez les journaliers qui, ayant une constitution affoiblie par le travail & la mauvaise nourriture, supportent toutes les injures de l'air, & éprouvent souvent bien des fois dans la journée des suppressions subites de la transpiration. Il est des maladies individuelles dépendantes de la constitution particulière; il en est d'autres qui tiennent au genre de travail auquel se livrent les ouvriers. On reçoit, par exemple, à l'hôpital de S. Gilles une assez grande quantité d'ouvriers qui travaillent sur les chaux métalliques, tels que les potiers de terre & les broyeurs de couleurs.

R É F L E X I O N S.

La ville de Moulins doit son origine & son agrandissement aux princes de la maison de Bourbon, qui y bâtirent un château; mais cette ville, quoique devenue la capitale de la province, est bien plus nouvelle & moins illustre que Bourbon l'Archambault, qui, de toute antiquité, a été célèbre par ses eaux minérales, & qui est devenue beaucoup plus fameuse, pour avoir été le berceau des ayeux de nos rois. Une des premières

époques où il soit fait mention de Moulins, est celle de *Robert*, fils de *S. Louis*, qui y fonda l'hôpital de *S. Gilles*.

Les éloges que MM. *Michel & Simard* donnent aux eaux minérales du Bourbonnois, sont fondés sur leur ancienne réputation, & sur l'affluence d'étrangers qu'elles attirent chaque année dans cette province. Mais l'esprit de critique, & même de scepticisme avec lequel on examine aujourd'hui les vertus des eaux minérales, sont faits pour imposer la plus grande réserve aux médecins qui ont occasion d'en parler. Les variations qu'il y a eu dans les différens âges de la médecine, sur cet article, formeroient l'objet d'une dissertation historique fort intéressante, sur laquelle nous ne nous permettrons ici qu'un aperçu général.

Les médecins Grecs ne connurent pas l'usage des eaux minérales, mais elles furent fort en vogue chez les Romains. On sait qu'ils alloient chercher du délassement & une nouvelle vigueur dans les eaux thermales de Baies. Dès les premiers temps qu'ils possédèrent les Gaules, ils fréquentèrent les eaux des Pyrénées & du Bourbonnois. On voit encore à Bourbon-Lancy ou l'Ancien, situé sur les confins du Bourbonnois &

de la Bourgogne, des monumens de la magnificence avec laquelle ils entretenoient ces fontaines salutaires. Des statues, des vases, de superbes débris de marbre, des médailles de *Jules-César* & d'*Auguste*, attestent que l'usage de ces eaux minérales étoit fort en vogue dans le siècle d'*Auguste*. *Charlemagne* chériffoit sur-tout celles d'Aix-la-Chapelle, où il avoit fait construire un vaste bassin pour s'y baigner avec tous ses enfans.

Les sources d'eaux minérales cessèrent d'être fréquentées, quand l'Europe, divisée en un petit nombre de seigneurs de fiefs & en un grand nombre de serfs, se trouva hérissée de barrières qui empêchèrent toute communication. D'un autre côté, la religion, mal interprétée dans ces temps d'ignorance & de superstition, n'inspiroit que des idées tristes & sévères: chacun, renfermé dans les étroites limites de son territoire, ne songeoit ni aux commodités, ni aux secours qu'il pouvoit tirer des pays voisins; mais lorsque le travail, éveillé par la liberté, eut répandu l'aisance, & que la tranquillité de la paix permit d'en jouir, on chercha à voyager d'une province à une autre, on se porta avec plus d'affluence aux foires, qui étoient alors le point de réu-

nion : on fit des pèlerinages plus éloignés ; & ces voyages, entrepris par divers motifs, apprenant à connoître les différentes provinces, on découvrit ces sources minérales dont la tradition avoit conservé un souvenir confus. On les fréquenta d'abord avec timidité, parce qu'on cherchoit encore à jeter un vernis de scandale sur ces lieux consacrés au délassement, aux soins & recherches propres à rappeler la santé. Il y a, dit *Borden*, dont nous nous plaçons à emprunter les idées & même les expressions, une fontaine dans nos montagnes, qui porte le nom d'*Enpreignadères* ; mais enfin le temps, qui mine les préjugés, comme l'air & l'eau rongent les métaux les plus durs, dissipa peu-à-peu les obstacles qui s'opposoient à la restauration des eaux minérales.

Sur la fin du seizième siècle, un grand nombre de médecins & de physiciens de différens pays, parloient avec enthousiasme des eaux minérales des lieux qu'ils habitoient. *Bayle*, *Allen*, *Lifter*, célébroient les eaux de Bath & de Burton ; *Gesner* & *Jean Bauhin*, vantoient les sources minérales d'Allemagne. Bientôt Aix-la-Chapelle & Spa attirèrent à leurs sources un grand nombre de malades

de tous les pays , qui étoient autant séduits par la commodité de leur situation , que par les vertus qu'on leur attribuoit. Mais les eaux minérales qui furent le plus tôt préconisées , furent celles des Pyrénées & du Bourbonnois. *Marguerite*, sœur de *François I* , établissoit sa cour à Bagnères & à Barèges; *Henri III* & *Louise de Lorraine* ont fait de fréquens voyages à Bourbon-l'Archambault & à Bourbon-Lancy , où ils ont laissé des témoignages de leur reconnoissance; *Henri IV* fréquenta souvent les eaux des Pyrénées & du Bourbonnois ; & plusieurs de ces fontaines lui doivent leur restauration.

Sur la fin du siècle dernier , & dans le commencement de celui-ci , la prévention , l'enthousiasme & la cupidité ont dicté souvent les éloges pompeux qui ont été donnés aux eaux minérales. Plus éclairés , mais peut-être trop sévères , les chimistes & les médecins examinent , depuis quelques années , ces eaux avec beaucoup de rigueur ; en les jugeant d'après les molécules que l'analyse découvre dans leur composition , il est arrivé que la plupart de ces sources si vantées n'offrent plus , pour garant de leurs propriétés & de leur réputation , qu'un degré de chaleur plus ou moins considérable , quel-
ques

ques grains de sel ou de terre, ou quelques atomes d'un principe gazeux & fuge.

Mais ne feroit-il pas à craindre qu'en cherchant à éviter un défaut, l'on ne tombât dans un autre ? Les agens dont nous nous servons pour analyser les eaux minérales, ceux même qui sont les plus simples, ne nous empêchent-ils pas de connoître parfaitement la nature du composé que nous examinons ? Ce qu'il y a de certain, c'est que les résultats des médecins qui ont observé les effets des eaux minérales bues à la source, paroissent de nature à balancer, jusqu'à un certain point, les conséquences décisives que les chimistes modernes tirent de leurs analyses pour déprimer leur vertu.

Au reste, les médecins connoissent trop bien l'influence de l'exercice, de la distraction & du changement de vie, pour ignorer la supériorité qu'auront toujours les eaux minérales naturelles, sur les eaux minérales factices. Le plaisir de voyager, l'effet vivifiant d'un air plus pur, & constamment renouvelé, soit par les vents, soit par les végétaux qui couvrent la surface des campagnes, un régime plus exact & plus doux, le sommeil plus conforme aux loix de la nature, un réveil plus ma-

tinal, le plaisir d'oublier ses affaires, & de se livrer à de nouvelles idées ; enfin les douceurs de l'égalité, qui ont de l'attrait pour les grands comme pour les petits, & à laquelle tout rappelle des hommes malades qui ont recours aux mêmes remèdes, tels sont les principaux motifs qui ne permettront jamais de mettre en parallèle les eaux minérales que les malades vont chercher à la source, avec celles que l'art leur prépare dans un laboratoire.

Les personnes à qui l'histoire de la médecine est familière, ne nous pardonneroient pas de parler de Moulins, sans rappeler que cette ville a donné naissance à deux médecins qui ont été célèbres dans le siècle dernier, *Jean & Charles de Lorme*.

Le premier, qui a été moins connu que l'autre, étoit médecin de *Louise de Lorraine*, reine de France.

Le nom de l'autre est passé à la postérité, comme celui d'un médecin qui a été un des plus fameux praticiens de son temps. On voit la preuve de la réputation dont il a joui, dans les écrits satiriques de *Bernier* & de *Guy Patin*, qui se sont attachés particulièrement à poursuivre ceux de leurs collègues, que le mérite ou les faveurs de la fortune ont élevés à un rang distingué.

Tel est le sort des médecins qui deviennent célèbres par les grandes places ou par la faveur du public. D'un côté, la reconnoissance accorde à leur mémoire une sorte de vénération qui se transmet pendant un certain temps, tandis que de l'autre, l'envie, qui ne pardonne aucun genre de supériorité, cherche à imprimer à leur nom des taches vraies ou fausses, & à les défigurer aux yeux de la postérité. Mais ce qu'il est bien important d'observer, c'est que les reproches faits par la satire, passent tout entiers, tandis que l'hommage que l'on rend sur parole, diminue de jour en jour. Ainsi les médecins qui ne laissent aucun ouvrage pour défendre leur mémoire, risquent d'être méconnus ou mal jugés par leurs descendans, qui ne sont portés à accorder de l'estime qu'à ceux qui ont marqué leur passage sur la scène de la médecine, par des découvertes ou par des ouvrages utiles. *Duret, Baillou*, ont sans doute eu des ennemis & des envieux, mais ils ont laissé des productions qui ont étouffé leurs attaques. La manière injurieuse dont *Guy Patin* parle des *Chartier*, ne sert qu'à donner de l'éclat à leur nom, quand on connoît le grand travail qu'ils ont fait sur *Hippocrate*, aux dépens de leur

santé & au prix de leur fortune: *Charles de Lorme* n'est pas si heureux. Tout ce qu'il a laissé pour gage de ses talens, c'est un petit recueil de ses thèses, & la recette des bouillons rouges, composition qu'il avoit mis fort à la mode, & où l'on ne trouve rien qui puisse faire regretter l'oubli dans lequel elle est tombée.

OBSERVATIONS sur les effets des eaux minérales de Candé, dans plusieurs maladies chroniques; par M. NOSE-REAU, médecin de l'hôpital de Loudun.

PREMIERE OBSERVATION.

Un jeune homme, nommé *Jacques Belly*, entra à l'hôtel-dieu dans le mois de novembre 1787, pour obtenir la guérison d'une fièvre quarte, dont il étoit affecté depuis dix-huit mois. Ayant jugé, d'après l'inutilité des remèdes qui lui avoient été administrés jusqu'alors, & d'après sa constitution, que les eaux de Candé (a) pourroient lui être utiles, je crus devoir lui prescrire, pour unique traitement,

(a) Candé est un village situé à une lieue de Loudun, où l'on trouve une source qui contient du fer & quelques parties salines en dissolution,

d'en faire usage d'une manière régulière & continue. Les accès étoient de douze heures quand le malade commença à les prendre. Il n'y eut pas le plus léger changement pendant les huit premiers jours. A cette époque, les évacuations abdominales commencèrent à devenir jaunes & plus fréquentes, & dès-lors la fièvre parut moins forte, tant par la diminution dans le frisson, que par celle des symptômes qui le suivoient. Pour favoriser cette fonte, j'augmentai la dose d'eaux minérales que prenoit le malade, & je lui conseillai d'aller les boire à la source; ce qu'il exécuta avec la plus grande exactitude, excepté les jours de fièvre, où il usoit de ces eaux à l'hôpital, en se promenant dans les salles jusqu'à ce que le frisson le prît. Au bout de quinze jours de traitement, les accès, qui avoient diminué graduellement depuis le commencement de la seconde semaine, étoient à peine sensibles. A la place de ces accès, le malade éprouvoit une moiteur légère, mais presque continue, qui nous a paru le signal de la guérison. En effet, il est sorti de l'hôpital au bout de trois semaines, & sa bonne santé s'est soutenue malgré la mauvaise saison.

Ce qui m'avoit déterminé à traiter ce

malade par les eaux de Candé, c'est que la fièvre paroissoit entretenue par le relâchement des premières voies. Les digestions étoient lentes & pénibles, le poulx foible, le visage pâle & un peu bouffi : tous signes d'une cachexie qui avoit sa source dans l'atonie des viscères du bas-ventre, & dans le vice des sécrétions & des excréctions qui devoit en être l'effet.

II^e. O B S E R V A T I O N.

Un jeune homme de la paroisse de Gueme, âgé de vingt-un ans, avoit passé une partie de l'hiver dernier dans notre hôpital, où il avoit été soigné & médicalement sans aucun succès, pour un ancien ulcère à la jambe, formé à la suite d'un dépôt varioleux dont le traitement avoit été négligé. Il y est revenu, d'après mon conseil, au mois de mai, pour y faire usage des eaux de Candé, que j'avois jugées ptopres à opérer un changement favorable dans sa situation. La jambe gauche étoit tuméfiée ; l'ulcère occupoit la partie moyenne externe du tibia, & se prolongeoit jusqu'à l'articulation du tarse. Les muscles extérieurs du pied étoient comprimés par le gonflement de la jambe. La suppuration étoit médio-

cre , & le pus séreux. Le chirurgien , après s'être assuré qu'il n'y avoit pas de carie à l'os , passa légèrement la pierre infernale sur le bord de l'ulcère , & il en saupoudra le fond avec l'alun calciné , pour détruire les chairs molles & fongueuses qui s'y formoient , ce qu'il renouvela plusieurs fois. Le pansement se fit pendant les premiers jours avec un digestif , ensuite la charpie sèche fut suffisante.

Avant de commencer l'usage des eaux de Candé , je crus devoir faire un traitement préliminaire , consistant dans une saignée , un vomitif & une médecine. La plénitude sanguine & humorale dont le malade avoit des signes évidens , ayant été ainsi combattue , il me parut en état de prendre les eaux avec efficacité. Le premier jour il en but deux verres , d'un demi-septier chacun , & l'on fit dissoudre dans le premier une demi-once de sel de saignette. Les trois jours suivans , il en but trois verres qui eurent de la peine à passer. Le bas-ventre étoit tendu ; le cinquième je fis mettre une demi-once de sirop de nerprun dans le premier verre d'eau , & le malade en but ensuite trois autres , ce qui produisit d'abondantes évacuations. Le six & le septième jour , il en prit une

pinte, préparée de la même manière; mais il n'en résulta aucun effet. Le huitième jour la fièvre survint, & fut accompagnée d'un violent mal de tête, & d'une rougeur considérable à la face. En même-temps la jambe désenfloît, & l'ulcère ne rendoit qu'une sanie fort claire. Ce mouvement extraordinaire, qui d'abord ne présentoit que trouble & agitation, fut suivi d'une sueur abondante qui dura pendant quatre jours. Le malade continua les eaux, & en but une pinte par jour, tant que dura ce travail critique; on en diminua ensuite la dose graduellement, & le malade finit, comme il avoit commencé, par en boire un seul verre. Le 17 juin, il sortit de l'hôpital, n'ayant plus d'ulcère à la jambe gauche, qui cependant étoit encore un peu gonflée.

III^e. OBSERVATION.

Le nommé *Roché*, âgé de dix-neuf ans, ayant la physionomie plombée, le visage rouge & les dents noires, entra à l'hôpital le 7 juin pour se faire traiter d'un ulcère sinueux qu'il portoit depuis trois ans au-dessus de la malléole externe de la jambe gauche. Le chirurgien diagnostiqua le sinus, & appliqua les remèdes qui

sont d'usage en pareille circonstance. Je mis en même-temps le malade à l'usage des bouillons apéritifs, dans lesquels je faisois entrer le creffon de fontaine, & je le purgeai avec les pillules de *Belloste* réformées. Il prit ensuite les eaux de Candé, à la dose d'une pinte & demie pendant neuf jours. Ces eaux produisirent un grand nombre d'évacuations, qui, bien loin de l'affoiblir, paroissoient augmenter ses forces, & donner plus d'énergie à toutes les fonctions. Le visage reprit sa couleur naturelle, les gencives ne tardèrent pas à devenir fermes & vermeilles; ce jeune homme sortit de l'hôpital le 29 juin, son ulcère étant parfaitement guéri.

*OBSERVATION sur les effets de l'ustion
dans une sciaticque.*

Jean Cassegrin, âgé de vingt-un ans, d'une foible constitution, natif de la paroisse de S. Galien, & servant à Loudun en qualité de domestique, éprouva au commencement du printemps dernier une grande douleur dans les muscles dorsaux & fessiers, principalement dans ceux de la cuisse droite. Cette douleur

le saisit tout-à-coup , au moment où il se reposoit dans une cave, où il venoit de travailler avec beaucoup d'action, & elle fut si vive, qu'il eut de la peine à remonter. En réchauffant auprès d'un grand feu la partie sur laquelle s'étoit porté le reflux de la transpiration, il éprouva d'abord assez de soulagement pour pouvoir continuer ses occupations ordinaires.

Cependant la douleur resta fixée dans la cuisse droite, & le mal, que ce jeune homme cherchoit à dompter par son courage, fit dans l'espace de deux mois des progrès considérables. Le mouvement de la cuisse, qui s'exécutoit de jour en jour avec plus de difficulté, devint tout-à-fait impossible par les efforts que fit le malade pour marcher & pour travailler. Quand il fut transporté à l'hôpital, la douleur occupoit toute la cuisse droite, tant en dehors qu'en dedans. Son pied droit étoit plus court que le gauche, & il ne pouvoit le remuer en aucun sens. Il y avoit du gonflement & une tension inflammatoire aux environs du grand trochanter; le malade étoit de plus affoibli par les insomnies qu'il éprouvoit depuis plus d'un mois.

Les bains domestiques lui auroient sans doute procuré du soulagement ;

mais la médiocrité des revenus de l'hôpital, nous prive de ce secours, dont l'avantage est inappréciable dans tous les cas où il faut détendre, relâcher, diminuer la raréfaction du sang, & rappeler à la peau l'insensible transpiration. Au défaut du bain tiède, j'eus recours à tous les moyens qui pouvoient y suppléer; je fis appliquer, à deux différentes reprises, des sangsues sur la partie de la cuisse qui paroissoit la plus tendue & la plus disposée à l'inflammation. Les bains de vapeur, les fomentations émollientes, & les cataplasmes de même nature furent mis en usage, mais ces différentes tentatives furent sans aucun succès.

Le malade éprouvoit toujours une très-vive douleur; de plus il ressentoit, pendant le jour, de fréquens frissons dans les extrémités supérieures, & pendant la nuit, une chaleur excessive dans les jambes; ce qui lui faisoit jeter des cris plaintifs qui troubloient le repos des autres malades. Au milieu de ces anxiétés, le pouls étoit petit, vif, fréquent, mais plutôt irrité que fébrile.

L'inefficacité des moyens que j'avois mis en usage pour combattre & dissiper cette fluxion vive & douloureuse,

me fit recourir à l'application du feu, remède énergique, familier aux anciens, qui est encore très-en vogue chez plusieurs nations éloignées, & dont on commence à connoître tout l'avantage dans plusieurs circonstances, & particulièrement dans les cas semblables à celui dont je parle.

L'espoir d'une guérison prochaine déterminâ ce jeune homme à se soumettre à l'opération que je lui proposois. En conséquence, le 13 de juin, je fis brûler un ample cylindre de coton aux environs du grand trochanter. Je voulois en brûler deux autres à la partie supérieure & antérieure de la cuisse, où la douleur se faisoit sentir assez vivement; mais n'ayant pu vaincre la résistance qu'il m'opposa à cet égard, j'appliquai les deux derniers cylindres au même endroit que le premier. Pendant l'ustion du second cylindre, la transpiration se déclara. Au troisième, la chemise étoit trempée de sueur, & à peine ce dernier étoit-il consumé, que le malade nous dit gaiement qu'il n'étoit plus boiteux, qu'il remuoit aisément sa jambe malade, & qu'il seroit encore en état de travailler. Les trois cylindres produisirent une escarre de la

largeur d'un écu de six livres, qu'on recouvrit d'abord avec des compresses bien chaudes, & sur laquelle on appliqua de l'onguent brun.

Cassegrin dormit la nuit suivante, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis fort long-temps. Il ne ressentit plus de chaleur cuisante aux extrémités inférieures, ni de froid aux extrémités supérieures. Immédiatement après l'opération, je prescrivis pour boisson une infusion de fleurs de sureau pour favoriser la transpiration, qui fut très-abondante pendant douze jours, mais qui cessa totalement lorsque l'escarre fut entièrement tombée. La suppuration, qui a suivi la chute de l'escarre, a été bien abondante & fort longue; mais le pus étoit d'une fort bonne qualité: on a cependant été obligé de passer deux fois la pierre infernale sur les plaies pour détruire les chairs fongueuses qui s'y formoient, & la cicatrice n'a été complètement formée que le 3 août.

Le malade est sorti de l'hôpital en fort bon état; il ressentait encore de temps en temps quelques légères douleurs dans l'aîne droite, dont il auroit sans doute été entièrement délivré, s'il n'eût pas refusé de se laisser brûler à la partie supérieure &

antérieure de la cuisse comme je le désirois. En cherchant à multiplier les escarres, j'étois fondé sur l'autorité du père de la médecine, qui recommande de cautériser en plusieurs endroits la cuisse des personnes attaquées de sciatique. *In coxendico dolore crus adurendum multis atque profundis adustionibus* (a).

REMARQUES.

Les trois premières observations de M. Nofereau présentent, ainsi que la quatrième, un résultat flatteur pour le médecin, puisque tous les quatre malades ont guéri. Mais en les considérant sous le rapport de l'instruction, on doit les placer dans des classes séparées & bien différentes. Quoique les trois premières observations fassent honneur au discernement & à la sagesse de M. Nofereau, elles ne démontrent pas, d'une manière positive & directe, l'efficacité des eaux qu'elles semblent préconiser. En effet, d'un côté deux malades (celui de la deuxième & celui de la troisième observation) sont entrés à l'hôpital dans la saison du printemps, où les seules forces

(a) *Hippocrates, liber de internis affectionibus.*

de la nature guérissent souvent des maladies chroniques plus graves & plus rebelles ; & ils étoient l'un & l'autre dans l'âge où ces guérisons spontanées sont les plus communes ; d'un autre côté, les soins chirurgicaux & les remèdes internes, assez actifs & multipliés, qui ont précédé & accompagné l'usage des eaux minérales, ne permettent pas d'attribuer à ces eaux un effet que les remèdes qu'ils ont pris, & le concours des circonstances dont nous venons de parler, sont bien capables de produire.

En examinant particulièrement ce qui concerne ces deux malades, on se confirme dans cette opinion. L'un (celui de la deuxième observation) a éprouvé, par les purgatifs répétés qui lui ont été donnés, un mouvement extraordinaire d'autant plus salutaire dans les maladies chroniques, qu'il les rapproche des maladies aiguës : l'autre (celui de la troisième observation) est resté vingt-deux jours à l'hôpital, & n'a pris les eaux de Candé que pendant neuf jours, d'où il est aisé de voir qu'elles n'ont pu servir qu'à assurer la guérison, qui étoit déjà opérée par l'action des évacuans, des bouillons apéritifs, des anti-scorbutiques, & surtout par les pansemens méthodiques &

réguliers qui avoient été mis en usage. La maladie dans laquelle les eaux de Candé paroissent avoir eu le plus de succès, est celle dont il est question dans la première observation. Il y a tant de fièvres quartes qui résistent, dans la mauvaise saison, aux remèdes les mieux indiqués en apparence, qu'il paroît d'abord surprenant de voir une maladie de cette espèce céder à un moyen aussi simple que l'usage de quelques pintes d'eau légèrement ferrugineuse. M. *Le Pecq de la Cloture* a guéri, par l'usage des eaux minérales de Saint-Paul, près de Rouen, un grand nombre de maladies chroniques, parmi lesquelles il a noté, sur-tout, celles qui sont entretenues par l'atonie de l'estomac & des fièvres automnales de longue durée, dont la guérison avoit en vain été tentée par plusieurs autres remèdes (a). On ne peut douter que les qualités ferrugineuses & salines des eaux de Saint-Paul, ainsi que celles des eaux de Candé, ne soient propres à donner du ton au canal alimentaire, & à restituer les excrétiions qui languissent quand les digestions sont imparfaites; mais on ne

(a) Voyez le Journal de médecine militaire, tom ii, pag. 444.

craint pas de se tromper, en ajoutant que l'on auroit le même succès dans le traitement des fièvres automnales entretenues par la même cause, si au lieu d'exténuer & de dessécher les malades par une foule de médicamens purgatifs, astringens & incendiaires, on leur donnoit tous les matins, pendant quinze jours ou trois semaines, une ou deux pintes d'eau légèrement ferrugineuse ou saline, en observant de la leur faire boire en se promenant, & en les tenant en même temps au régime propre à leur état.

La quatrième observation, qui a pour objet la guérison d'une sciatique par l'application du moxa, étoit bonne à opposer aux trois observations dont nous venons de parler. En effet, dans cette dernière, ce n'est ni à la saison, ni au laps de temps, ni au régime qu'on peut attribuer la guérison du malade. On ne peut pas davantage en trouver la cause dans les boissons, ou dans les moyens subsidiaires. Tout est dû à la valeur du remède auquel M. *Nosereau* a eu recours, en suivant, avec hardiesse, les préceptes de l'antiquité, que *Marc-Aurèle Severin* s'est en vain efforcé de faire revivre dans le commencement du siècle dernier, mais

qui devoient être renouvelés & adoptés dans le nôtre, par les soins & par le zèle du célèbre *Pouteau*. Il est peu de remèdes dont on ne puisse ravoquer en doute les propriétés, en attribuant au concours spontanée des forces organiques les effets que l'on voit survenir dans les maladies aiguës & chroniques. Mais il est évident que l'action du feu fait faire à la nature des choses qu'elle n'auroit pu opérer, si elle eût été abandonnée à elle-même.

Le malade de *M. Nofereau* étoit à-peu-près dans des circonstances pareilles à celles où se trouvoit le premier malade à qui *Pouteau* a appliqué le mōxa. En effet, le malade de *Pouteau* avoit une douleur vive au haut de la cuisse, vers le grand trochanter ; on avoit en vain fait usage des émolliens & des anodins : il ne dormoit plus, & il se plaignoit de ressentir fréquemment des frissons dans les extrémités inférieures. On trouve la même identité dans la guérison de ces deux malades. L'un & l'autre ont ressenti un soulagement marqué au moment même de l'opération : l'un & l'autre ont dormi dans la même journée. Dans ces deux cas, les frissonnemens n'ont plus eu lieu après l'application du feu, & la guérison complète s'est opé-

rée à-peu-près dans le même espace de temps (a).

Il résulte, de la comparaison de ces deux observations, une conséquence que l'on trouve confirmée dans presque tous les faits connus relatifs sur l'application du moxa ; c'est que toutes les fois que cette brûlure doit être utile, on s'en aperçoit par un changement avantageux qui arrive à l'état du malade, & par une sorte d'alacrité qu'il manifeste lui-même au moment de l'opération.

L'attention que M. *Nosserau* a eu de faire appliquer le moxa sur le siège principal de la douleur, est recommandée par *Pouteau*, comme la précaution la plus essentielle & la plus propre à assurer le succès de cette pratique. C'est, suivant lui, le moyen d'agir sur la partie du tissu cellulaire, dans laquelle l'âcre rhumatismal s'est épanché, & de prévenir les récidives de la maladie. M. *Nosserau* étoit encore dans les bons principes, quand il vouloit appliquer un ou deux cylindres à la partie supérieure & antérieure de l'os des iles, où le malade ressentait encore quelques douleurs.

(a) Œuvres posthumes de *Pouteau*, pag. 205 & 206, tom j.

Il auroit détruit, par ces nouvelles brûlures, la sensibilité qui se propageoit à cet endroit. Ces points douloureux, placés à quelque distance du siège du mal, y correspondent, dit *Pouteau*, par des irritations nerveuses, & il est certain qu'il n'est pas de moyen plus efficace que l'ustion, pour détruire cette correspondance.

D'après l'efficacité qu'a eue l'application du moxa dans l'observation présentée par M. *Nufereau*, il doit paroître prouvé que les bains auxquels ce médecin avoit songé d'abord, n'auroient pas eu de succès.

Pouteau a éprouvé que dans ce cas il y a une grande différence entre la chaleur sèche & la chaleur humide. Il a vu des douleurs qui augmentoient par les fumigations & par les bains tièdes, soulagées par le bain de sable, & guéries par le moxa.

Quand une humeur rhumatifante est récente, lorsqu'elle peut se dissiper par la transpiration, ou être repompée par les vaisseaux absorbans, les bains peuvent être très-utiles; mais lorsque cette humeur est ancienne, & que par son long séjour dans les cellules du tissu cellulaire, elle en altère jusqu'à un certain point

la substance, il n'y a que l'action des véficatoires, des ventouses ou du feu, qui puisse produire un changement salutaire.

On commence à faire un usage assez fréquent de l'ustion dans plusieurs maladies internes & externes; mais il est à désirer qu'un moyen de guérir si utile dans la main des personnes instruites, ne soit point employé par celles qui sont peu versées dans la connoissance des avantages & des inconvéniens qu'il peut avoir. Pour donner un exemple du risque que l'on peut courir en usant avec peu de réflexion de ce remède, il suffit de dire, sans sortir de l'observation présente, que l'application du moxa, qui est si nécessaire dans les rhumatismes anciens & fixes, seroit très-dangereuse dans les rhumatismes vagues & gouteux, parce qu'en arrêtant la marche naturelle de cette humeur, & en l'empêchant de se fixer à l'extérieur, on s'exposeroit à la répercuter sur les viscères.



OBSERVATIONS

Sur l'usage des vésicatoires dans certaines maladies de poitrine; par M. TARANGET, D. M. professeur royal de la Faculté de Douay, & membre de plusieurs Académies.

Ubi dolor, ibi morbus.

Archigène, cité par *Aëtius*, connoissoit & employoit les vésicatoires avec les cantharides. Long-temps avant *Archigène*, les médecins les plus célèbres avoient trouvé, dans la pratique d'*Herodicus* & d'*Hippocrate*, des moyens analogues. La diversité des sectes qui ont trop souvent partagé la médecine, l'antagonisme des opinions qui en ont retardé les progrès, la fureur des systèmes auxquels elle s'est vue livrée dans presque tous les âges, rien jamais n'a prescrit contre la médecine épipastique; mais quand nous n'aurions pas à citer une autorité aussi respectable que le témoignage non interrompu de tous les siècles, nous pourrions réclamer celle des nations incivilisées, à qui un heureux instinct avoit

révélé depuis long-temps les avantages des ulcères artificiels, lorsque *Baglivi* & quelques-uns de ses prédécesseurs, agitoient *ex professo* cette matière importante. La multiplicité & la répétition des effets heureux qu'ils présentent dans une foule de maladies, justifient l'usage fréquent qu'on en fait aujourd'hui. Pour fournir ma part des observations, & pour porter à la masse commune la foible contribution dont je suis redevable à mon art & à la société, l'on me permettra de citer deux maladies, à-peu-près du même genre, dans lesquelles j'ai vu l'usage des vésicatoires produire les changemens les plus avantageux.

PREMIERE OBSERVATION.

Un religieux de quarante-huit ans, d'une complexion originellement assez forte, mais successivement affoiblie par des hémoptysies fréquentes, me consulta pour des douleurs vagues à la poitrine, accompagnées d'enrouement, de toux & d'expectoration. Je m'informai des causes qui avoient pu amener les accidens dont il se plaignoit; & il me dit que vers l'âge de vingt-sept ans, il avoit essuyé un crachement de sang,

pour lequel il avoit été saigné dix-neuf fois ; que quelques années après , le même accident l'avoit dévoué encore à une lancette non moins avide de son sang , & que , depuis ce temps , il éprouvoit , une foiblesse de poitrine & un rhume continuel. Je lui interdis le chant auquel le soumettoit la règle de sa maison , en lui prescrivant une légère solution de gomme arabique mêlée à un peu de lait. Ce régime incraissant parut au moins endormir ses douleurs ; il se croyoit même presque guéri , lorsque tout-à-coup , un accès de toux rouvrit ses vaisseaux affoiblis , & lui fit cracher du sang avec tant d'abondance , que je crus bien moins à une hémoptysie , qu'à l'ouverture d'une artère ; le sang , en effet , sortoit de la bouche en jet continu , & je puis assurer que , dans cette première séance , il en perdit un livre au moins. Je fus effrayé d'un accident dont je n'avois pas encore été témoin : je lui imposai le silence le plus rigoureux ; je lui ordonnai un bain de pied , & je le mis à l'usage d'une forte décoction de *symplytum* , acidulée de quelques gouttes d'eau de Rabel. Ces grands accidens se calmèrent ; mais le malade se trouva très-affoibli. Le troisième jour , la fièvre parut ,
précédée

précédée d'un frisson; elle prit la marche d'une *continue rémittente*; & elle s'étoit montrée avec un point de côté qui parut être, au malade, la même douleur qu'il avoit éprouvée au moment de son dernier crachement de sang. La fièvre dura plusieurs jours; la douleur de côté disparut, mais la raucité & l'expectoration ne faisoient qu'augmenter, & je crus découvrir enfin la marche d'une fièvre lente. Il y avoit trois semaines que l'état du malade restoit à-peu-près le même, s'affoiblissant toujours un peu, lorsque je dis à ses confrères que je craignois la phthisie purulente, & que vraisemblablement il n'échapperoit pas à la destinée malheureuse des phthisiques. Comme je n'étois que trop persuadé de l'inutilité de la méthode ordinaire employée en pareil cas, je crus devoir me servir d'un moyen qui pouvoit paroître nouveau, mais dans lequel je ne pouvois m'empêcher d'avoir un peu de confiance. Ma proposition fut rejetée; je la fis au malade lui-même; & comme je le connoissois courageux & ferme, je ne lui dissimulai pas ce qu'il avoit à redouter, après avoir dévoré les longueurs & le dégoût d'un traitement infructueux. Je trouvai dans la confiance

une réponse à toutes les inepties qu'on m'avoit opposées : il accepta le moyen ; & un vésicatoire fut appliqué à l'endroit où il avoit senti comme *craquer* le vaisseau qui avoit fourni le sang. La suppuration fut entretenue pendant six semaines : dès les premiers huit jours , la fièvre disparut tout-à-fait ; la voix devint plus nette , l'expectoration diminua , le malade reprit de l'appétit , du sommeil & de l'embonpoint ; & en moins de trois mois , il guérit parfaitement , avec un moyen qu'il sembloit *inutile & cruel* d'employer dans un crachement de sang. Six semaines après , ce religieux fit son demi-jubilé. Les personnes qui m'avoient le plus blâmé se trouvoient à la fête , elles furent obligées de convenir du succès ; mais pour ne pas trop m'accorder , elles le regardèrent comme un de ces heureux hasards sur lesquels le calcul des probabilités ne permet pas de compter beaucoup.

II^e. O B S E R V A T I O N.

Une femme-de-chambre , née de parens qui vivent encore , mais nièce d'une femme morte phthisique avant sa quarantième année , eut , il y a sept à huit

ans, une maladie aiguë de poitrine, dont je n'ai pu savoir ni le caractère, ni la marche, ni le traitement. J'appris seulement qu'il lui étoit resté une toux sèche, & que, de temps en temps, elle rendoit quelques crachats salés. Cette fille, au service d'une jeune femme qui la faisoit veiller souvent, & travailler beaucoup, voyoit sa santé s'affoiblir de jour en jour. Elle consulta un médecin, qui lui fit ouvrir un cautère au bras gauche. L'exutoire ne produisit aucun des effets qu'on s'étoit promis. La jeune personne maigrit beaucoup, perdit l'appétit & le sommeil; la voix devint aigre, la toux plus sèche & plus continuelle. Elle quitta sa condition & vint me consulter. Elle me peignit vivement les lassitudes qu'elle éprouvoit dans tous les membres, les déchiremens de poitrine, & les douleurs qu'elle ressentoit entre les deux épaules; cet état étoit accompagné d'un crachement de sang qui duroit depuis plus de quinze jours. Je lui proposai le moyen qui m'avoit si bien réussi chez le malade précédent; & comme elle ne ressentoit aucune douleur fixée dans aucun endroit particulier de la poitrine, je choisis pour le vésicatoire le lieu qui me paroïssoit former la pointe de la pyramide cel-

lulaire, & je le fis appliquer transversalement au-dessus du creux de l'estomac, s'avancant d'un pouce de chaque côté vers les côtes, & montant de trois doigts le long du sternum. Le vésicatoire fut mis le matin à sept heures; à huit heures du soir, avant la levée de l'appareil, la malade m'assura que ses douleurs n'étoient presque plus rien en comparaison de ce qu'elles avoient été; qu'il y avoit plus de neuf mois qu'elle n'avoit eu autant de repos, & que les crachats de la journée n'avoient rapporté aucune trace de sang. La plaie fut pansée par la méthode ordinaire. Le 3^{me} jour toutes les douleurs étoient dissipées, & contre son attente, l'appétit s'étoit réveillé. Je lui prescrivis un régime convenable à son état. Aujourd'hui les chairs commencent à se remplir; la toux est presque nulle; elle dort sept à huit heures chaque nuit; elle se retrouve des forces qu'elle ne se connoissoit plus depuis long-temps; & je suis persuadé, d'après l'histoire de mon malade précédent, que cette seconde cure est tout aussi certaine que la première.

Je pourrois ajouter une troisième observation confirmative des deux autres. Le sujet est un batelier, malade depuis

deux ans, à la suite d'une fluxion de poitrine. Il s'est soumis au même traitement, & il est presque guéri. Mais comme la guérison n'est pas autant assurée, parce qu'elle est moins ancienne, & que cet homme, d'ailleurs, a des causes de maladies qui ne se sont pas trouvées chez les autres, je ne veux pas anticiper sur les événemens ; mais en supposant que ce batelier ne guérît pas, le soulagement qu'il éprouve suffiroit pour accréditer la méthode des vésicatoires : d'ailleurs, on ne peut pas exiger de ce topique qu'il remédie aux complications accidentelles à la maladie principale.

R É F L E X I O N S.

Si l'on rapproche ces deux observations de celles qui se trouvent consignées dans les œuvres posthumes de Pouteau (a), & qui m'ont suggéré l'usage que j'ai fait des vésicatoires dans les deux maladies que je viens de rapporter, l'on verra que j'ai étendu sa méthode à des cas un peu différens de

(a) Supplément, troisième vol. pag 353.

ceux dont-il fait l'histoire ; & si j'ai réussi, je n'ai point à me repentir d'avoir cédé aux attrait de l'analogie. Je dois faire observer que chez mes deux malades, je n'ai découvert aucune trace d'humeur particulière qu'on pût accuser d'avoir produit l'hémoptysie chez l'un, & la toux continuelle chez l'autre. Les vésicatoires ne conviendront donc pas seulement dans les maladies symptomatiques, qui trahissent un hétérogène profondément caché dans l'intérieur des organes, & dont l'apparition au dehors est le seul moyen curatif qui puisse être heureux. On ne peut se dissimuler que la phthisie confirmée ne soit encore aujourd'hui une maladie bien au-dessus des efforts de l'art ; & l'issue malheureuse qui la termine ordinairement, ne laisse aucun doute qu'il vaut mieux, dans tous les cas, les plus favorables même, en détourner les premières atteintes, que d'avoir à en traiter les accidens réunis. Je n'ai point encore par-dessus moi assez d'observations, pour prononcer quelles sont les indications précises qui sollicitent l'usage de cette espèce de remède dans les maladies de poitrine, bien moins encore pourrois-je en déterminer les contre-indications. Je

ne peux pas dire encore s'il y a dans une poitrine malade quelques endroits de prédilection, qui soient faits exclusivement pour recevoir le topique. Peut-être que l'observation suivante résoudra, en partie, cette dernière question.

III^e. OBSERVATION.

Un homme de cinquante ans, très-délicat & très-maigre, après quelques courses forcées, pendant lesquelles il s'en beaucoup, fut tout-à-coup saisi d'un frisson violent, avec oppression, point de côté & crachement de sang. La fièvre, après le froid, se manifesta d'une manière non équivoque; mais malgré la précipitation fébrile, l'artère n'avait ni le plein, ni la roideur qu'on retrouve ordinairement en pareil cas. La douleur de côté s'étendait jusque dans le vide au-dessus de la clavicule. Je ne me crus pas obligé, malgré la pratique reçue, de faire saigner le malade, parce que je voulois ménager ses forces. Mais je ne voulois pas non plus livrer à une nature trop foible, peut-être, la coction & l'expectoration de l'hétérogène pleurétique. Je lui fis appliquer un vésicatoire à l'endroit dont je parlois tout-

à l'heure. Six heures après l'application, le point de côté céda, & avec lui presque toute l'oppression, & le cinquième jour, la maladie fut complètement jugée.

R É F L E X I O N S.

D'après ces observations réunies, distinguons les maladies de poitrine en aiguës & en chroniques. Les maladies aiguës ont ordinairement un siège circonscrit, marqué par une douleur locale, mais qui souvent se propage, & semble trouver un écho dans quelque partie correspondante. Ainsi il pourra y avoir, en quelque sorte, douleur *directe* & douleur *réfléchie*. Dans le premier cas, il me semble qu'on ne peut choisir au topique d'autre place que celle de la douleur; & alors la partie ulcérée par le topique, devient l'écho de la douleur *directe*; & comme cet ulcère est aussi une route ouverte, il n'est pas douteux que le principe matériel de la maladie, amené jusqu'à lui, n'y trouve une voie pour s'échapper. Si nous raisonnons juste, que peut être, dans l'intention de la nature, la douleur qu'elle excite ailleurs que dans la partie malade, & que nous avons appelée douleur *réfléchie*?

c'est, en quelque sorte, un vésicatoire qu'elle se met à elle-même, mais un vésicatoire qui ne peut être comparé à celui que l'art emploie, que par l'irritation qu'il détermine. Il doit donc arriver dans cette partie où la douleur est renvoyée, ce qui arrive dans tous les cas de cause irritante. Le torrent de humeurs suivra les oscillations. Mais ici, malgré son transport, l'humeur n'en est pas moins ennemie, parce qu'elle reste emprisonnée ; & les barrières qu'elle rencontre, sont encore des entraves à l'alongement des oscillations. Il doit résulter que la poitrine s'engorgera par les efforts mêmes que fait la nature pour se débarrasser. Si, par ses propres forces, elle réussissoit à se ménager une issue, alors les vésicatoires seroient peut-être inutiles ; mais dans le cas dont nous parlons, elle est ordinairement impuissante : elle ne peut que donner le signal de ses desirs & de ses besoins ; elle marque l'endroit par lequel elle s'échapperoit ; mais cet endroit est un obstacle insurmontable pour elle : on applique donc un vésicatoire au lieu qu'elle a désigné, c'est-à-dire, qu'on évente la mine, qu'on alonge par une ouverture extérieure des oscillations trop con-

centrées, & par cela même nuisibles & malfaisantes; & sur la ligne de ces oscillations, est entraînée avec des humeurs utiles, l'humeur ennemie, l'espèce d'*acidum hostile*, qui donnoit le branle à tous les phénomènes de la maladie.

Résumons. Dans toute maladie aiguë de poitrine, il existe ordinairement une affection *directe*, & souvent une affection *réfléchie*. Dans le premier cas, un vésicatoire appliqué sur le lieu de l'affection, devient l'aboutissant d'une affection *réfléchie* artificielle; c'est-à-dire, que le vésicatoire imite le cas où, dans une affection locale, la nature établit une affection propagée pour se débarrasser de la première. Dans le second cas, le vésicatoire appliqué au point de l'action propagée, nous paroît être placé dans l'endroit qui lui convient exclusivement; & il donnera un produit d'autant plus assuré, que son effet, sur-ajouté à celui de l'action *réfléchie*, doit former une somme d'efforts bien supérieurs aux efforts de l'action interne ou *directe*. Cette supériorité me paroît d'autant plus probable, que les remèdes topiques actifs sont toujours secondés par une disposition originelle de la nature à rejeter sur la surface du corps, les hu-

meurs étrangères (a); cette disposition est, j'ose le dire, un vésicatoire commencé, & le topique ne fait qu'achever l'ouvrage.

Dans toute maladie chronique de poitrine, l'affection est plus générale, ou du moins plus répandue; & souvent le malade ne peut désigner que bien vaguement l'endroit qui le fait souffrir. C'est, dit-il, une espèce de plaie universelle, dont le foyer est aussi vaste que l'organe lésé. D'autres fois, cependant, quand les malades indiquent un local douloureux, j'ai remarqué assez généralement qu'ils rapportoient le mal au fond antérieur de la poitrine, un peu au-dessus du cartilage xiphoïde. C'est cette déposition de leur part, qui m'a fait choisir cet endroit de préférence à tout autre, pour l'application des cantharides; & quand ce local de douleurs n'existe pas, je crois interpréter l'intention de la nature, en y rappelant, avec le topique, le torrent des humeurs que je veux évacuer. Par cette manière de considérer les choses, je fais rentrer

(a) On peut citer en preuve, la douleur *ré-*
stictie, les dépôts, les éruptions, &c.

les maladies chroniques de la poitrine, dans la classe des maladies aiguës, qui tantôt me présentent à-la-fois douleur *directe* & douleur *réfléchie*, tantôt douleur *directe* seulement.

Ces réflexions me font sentir qu'il nous manque encore sur cet objet des renseignemens utiles, & qu'il seroit important de pouvoir déterminer, dans tous les cas de maladies internes, l'endroit du tissu cellulaire, le plus propre à devenir l'aboutissant naturel de l'humeur morbifique. Mais pour arriver à cette connoissance, il faudroit avoir lu dans le grand livre de l'observation, comment la nature a distribué & réparti ce *consensus* universel dans lequel tous les organes sont enveloppés : il faudroit pouvoir fixer, par une ligne bien précise, ces petites harmonies organiques, démembremens de l'harmonie générale qui préside à l'existence & aux fonctions; il faudroit avoir étudié toutes les espèces d'observations & de métastases; avoir démêlé celles qui sont, en quelque sorte d'usage, & celles qui sont plutôt des caprices, que l'observance d'une loi générale. Mais, bien loin de connoître ces détails importans, nous ignorons encore quelle est la machine

de ces correspondances (a). Nous ne savons pas par quelle voie la nature fait sympathiser entre elles des parties qu'elle semble n'avoir enchaînées par aucun lien commun. Quoi qu'il en soit de toutes ces données d'un problème encore à résoudre, nous ne pouvons nous dissimuler que l'application d'un vésicatoire *dans le lieu le plus voisin du siège de la douleur*, est un précepte trop vague pour servir de règle ; à moins que l'on ne dise que la nature place ordinairement la douleur *réfléchie* dans le voisinage le plus prochain de la douleur *directe* ; mais nous ne le croyons pas. Cette opinion, je le sais, est opposée à celle d'un grand homme dont je respecte infiniment les vues souvent originales ; mais au moins elle suppose que le vésicatoire doit toujours être appliqué là où la nature transporte l'affection *réfléchie* : c'est précisément le point où nous voulions arriver ; & si nous n'avons pas démontré la légitimité de cette conclusion, nous croyons au moins l'a-

(a) On a pressenti que cette machine est le cerveau ; il existe des preuves qui semblent lui adjuger ce titre ; mais cette découverte ne mène pas encore loin.

voir rendue probable. L'on conviendra encore que ce sentiment de M. Pouteau (a) ne se trouve pas justifié par l'aphorisme de *Baglivi*, que cet illustre observateur semble avoir copié d'après nature : *In pulmonis quicumque tumores fiunt ad crura, bani*. Or, je le demande, si l'on avoit laissé la chose à l'arbitrage de leurs conjectures, les praticiens auroient-ils choisi la jambe pour local d'un vésicatoire dans les maladies de poitrine (b)? Enfin, pour parler de M. Pouteau à M. Pouteau lui même, a-t-il placé le vésicatoire près du siège de la douleur, quand il l'a porté entre deux mamelles, dans le cas d'une perte de sang, accompagnée de douleurs vives à l'utérus?

Mais quelle peut être la raison de cette direction que la nature affecte dans certaines maladies, de porter la douleur réfléchie assez loin de la douleur

(a) POUTEAU, Œuvres posth. troisième volume, p. 288.

(b) L'observation avoit appris à *Hippocrate*, que les ulcères aux jambes étoient les plus avantageux dans les maladies de la poitrine. *Baglivi* n'a fait que le copier.

directe ? Voilà encore une question & un nuage. Nous dirons cependant que nous avons peine à regarder les loix de la circulation, pour la cause principale du phénomène ; & que les routes ouvertes au sang, ne nous paroissent pas des lignes tracées tout expriès pour indiquer au praticien le local qu'il doit adopter dans l'application du topique. D'ailleurs, on retrouve toutes les loix & tous les produits de l'irritation dans des parties dépourvues sensiblement de vaisseaux sanguins. Un atome de tabac tombe sur mon œil ; j'éprouve à l'instant une irritation brûlante, & mes larmes dépayfées roulent le long de mes joues. Cet atome, ce petit vésicatoire momentané, a-t-il rencontré dans ma conjonctive des vaisseaux assez sail-lans pour pousser l'humeur des larmes dans les *cellules des extrémités* ? D'ail-leurs, pourquoi faire produire un effet plus abondant, dans le temps même où il devroit être moindre ? C'est par leur *expansion*, dit M. Pouteau, que les ar-tères pressent dans toute leur longueur sur les cellules, qui les reçoivent & qu'elles pénètrent. Donc quand cette expansion sera contrariée & rétrécie, la compression sera moindre, & l'exfuda-

tion plus difficile & plus rare. Maintenant, quel est l'effet d'une irritation vive, soit naturelle, soit artificielle? Son effet sur l'artère (car c'est ici le seul qui puisse intéresser), est d'en resserrer le calibre, & de rendre son battement plus étroit. L'objection me paroît forte. C'est donc une loi indépendante des loix connues de la circulation, qui attire dans une partie irritée une surabondance de fluides? Et comme ce surcroît se retrouve toujours à la suite d'une douleur plus ou moins vive, il me paroît qu'on ne peut en accuser que les nerfs, & l'action portée immédiatement sur eux. Je ne m'aviserai pas de vouloir interpréter la nature; mais je connois des faits bien analogues à ceux que je cherche à expliquer, & qui, sûrement, n'appartiennent pas à la circulation. Mon oreille, frappée par le cri de la scie, me fait grincer des dents; un instrument qui joue faux, me donne des maux de cœur; un objet dégoûtant que j'aperçois, son souvenir seul me fait venir *la chair de poule*. Voilà, si je ne me trompe, certains effets réfléchis, dont l'impression directe est éloignée. Je demande si les impressions faites par les objets extérieurs sur mes

sens , sont réellement différentes de celles que font éprouver à mes organes internes les diverses irritations qu'ils effuient ; je ne crois pas qu'on puisse le soutenir sérieusement ; & alors , qu'ai-je besoin d'implorer , qu'ai-je besoin même de connoître l'itinéraire des vaisseaux sanguins , & les départemens de l'aorte ascendante & descendante ? Une chose m'intéresse , & me paroît démontrée ; c'est qu'une extrémité sentante , ne peut pas être irritée sans devenir le point central autour duquel viennent aboutir des fluides qui , sans cette circonstance , auroient suivi le torrent de la circulation. Je regarde cet abord des fluides , comme obéissant à des loix dont la raison n'existe pas dans les vaisseaux sanguins ; & j'en conclus qu'une maladie préparée par ce mécanisme , présente deux phases ; ou deux époques bien distinctes ; l'une , pendant laquelle les fluides accourent & s'assemblent autour du point irrité ; l'autre , pendant laquelle l'organe se trouve actuellement chargé de fluides qui , par leur état stationnaire , acquièrent des qualités qu'ils n'avoient pas au moment de leur arrivée , & qui , à raison de ces qualités , porteront dans l'organe surchargé , des désordres dont il

sera toujours assez difficile d'apprécier la valeur. J'arrive à cette conclusion, parce que j'imagine que la théorie des vésicatoires doit se ployer à l'influence de ces deux périodes ; & qu'il existe un moment, dans toutes les maladies, où le vésicatoire est le mieux indiqué, où il ne peut que foiblement diminuer la masse des fluides, sans rien changer d'ailleurs à la mauvaise constitution acquise de l'organe surchargé.

S U I T E

Des Remarques tendantes à perfectionner l'usage des moyens proposés pour rappeler à la vie les noyés & autres asphyxiés (a) ; par M. LE COMTE, docteur en médecine à Evreux.

Je commence par le cas le plus ordinaire, celui des noyés. Deux indications à remplir ; l'une, de rendre au corps la chaleur qu'il a perdue dans l'eau, l'autre de rétablir le mouvement du principe vital (b). Je reviens sur l'une & sur l'autre.

(a) Voyez cahier d'août 1788, p. 221.

(b) Dans les cas où la chaleur manque, l'in-

J'ai dit que le premier remède devoit être un lavement : cela doit être, surtout, lorsque le bas-ventre conserve encore quelque chaleur. Je ne fais, au reste, pourquoi ce lavement n'est pas d'un verre d'eau-de vie plutôt que d'un verre d'eau salée ou d'eau de savon, dans les premiers momens du moins, & lorsque le malade ne peut encore avaler. Je ne puis approuver le lavement de tabac ; il peut nuire, comme je l'ai remarqué, si le malade est apoplectique ; & quand il ne le seroit pas, comme ce lavement manque rarement de faire vomir, même avec violence, cette secousse ; si elle arrive avant que le noyé ait repris assez de vie, peut le perdre sans retour. Je n'ordonnerois par consé-

quation principale est de réchauffer le corps de l'asphyxié ; mais il faut en même temps recourir aux stimulans. La distinction que j'ai faite de l'asphyxie des noyés en deux espèces, l'une par syncope, l'autre par apoplexie ou par convulsion, est importante, en ce qu'elle sert à mieux diriger le traitement. Elle sert aussi à expliquer pourquoi deux ou trois minutes de submersion tue les animaux sans retour, tandis que beaucoup d'hommes ont été rappelés à la vie, après avoir resté plusieurs heures dans les eaux ; car l'on sait que les animaux ne sont point sujets à la syncope.

quent le tartre stibié, même à petite dose, que lorsque le malade seroit assez revenu pour n'en avoir rien à craindre. Quand le besoin de vomir est réel, il est rare que les seuls cordiaux ne deviennent pas émétiques. Je ne voudrois de cordiaux que ceux qui se rencontrent par-tout, l'eau-de-vie ordinaire, ou quelque liqueur de table, l'eau de Cologne, celle des Carmes, celle de la Reine d'Hongrie, étendues dans un peu d'eau; l'alkali volatil-*fluor* ne sauroit être un remède populaire. Il importe même pour les autres, que le malade ait été mis en état d'avalier, qu'il ait repris par conséquent un peu de vie; &, pour s'assurer qu'il peut avaler, de se contenter d'abord de lui laver l'intérieur du nez, de la bouche ou des joues, avec un petit tampon de linge attaché à un brin de balai, & trempé dans quelque-une de ces liqueurs. Je n'ai nommé pour le réchauffer, que les serviettes, les briques, les boules d'eau: tout doit servir dans ces occasions; les plats, leurs couvercles, les assiettes, mis & remis dans l'eau bouillante, les tisons même, pourvu qu'ils ne brûlent pas, pris à la cheminée, & appliqués de tous côtés, sur le ventre, sur la poitrine, sur les cuisses,

le long du corps ; le bonnet sera un bas ou le premier morceau de laine trempé dans du vinaigre chaud , & exprimé. On aura ensuite un lit quand on pourra , pourvu qu'il soit à portée , & que les mêmes secours puissent y être continués. Je parlerai dans un moment du bain tiède.

Le froid des noyés est encore celui de ces malheureux qui , surpris parmi les neiges , succombent dans les chemins à la rigueur de l'hiver ; c'est souvent celui de ces hommes que l'on appelle morts-ivres , celui encore des malades qui ont pris trop d'opium ; ce peut être , avec le temps , celui d'un ouvrier frappé de la vapeur d'une fosse d'aisance , celui d'un apoplectique que l'attaque a surpris seul & levé , ou qui a roulé hors de son lit ; celui d'un enfant nouveau-né que l'on aura exposé avec trop peu de précaution , ou sans le couvrir assez ; celui même d'un enfant qui , né avec peu de vie , aura été perdu de vue pendant quelques heures dans la maison paternelle ; celui , en un mot , de toute personne que l'on aura tardé à secourir dans un évanouissement. Dans tout état de mort apparente , le premier soin doit donc être de s'assurer si le corps con-

serve sa chaleur naturelle , & , lorsqu'il ne l'a plus , de la lui rendre. Je ne puis imaginer d'exception à cette règle ; & j'ai frémi lorsque je vois dans un ouvrage estimé , le conseil de traiter tout le corps d'un homme gelé , comme on traiteroit quelques-uns de ses membres , par des frictions de neige ou de glace pilée. Aussi M. de *Sauvages* nous ramène-t-il dans ce cas au principe ordinaire. Je distingue donc toutes les parties qui étoient couvertes , & qui , conséquemment , ne sont que froides : la tête , le tronc , les cuisses , & le plus souvent une partie des jambes , doivent être traitées comme chez les noyés ; & la neige , la glace , l'eau glaciale , seront réservées pour les parties où elles conviennent. Je suis persuadé de même que le traitement publié par M. *Harman* , pour les personnes asphyxiées par la vapeur du charbon , & devenu depuis si célèbre (a) , doit être subordonné au temps qui s'est écoulé depuis l'accident ; & que s'il s'en

(a) De l'eau froide , projetée vivement & sans interruption au visage , pendant quatre , six , huit heures , le malade étant exposé à l'air libre. *Journal de médecine* , vol. xlix , pag. 117.

est écoulé assez pour que toute chaleur ait été détruite, la pratique, quelque heureuse qu'elle puisse être dans le cas contraire, auroit dans celui-ci besoin du concours de la chaleur, c'est-à-dire, qu'on réchauffât tout le corps pendant le temps qu'on feroit la projection de l'eau froide au front. On se contente ordinairement, pour les gens morts-ivres, d'un bain de fumier : la pitié pour eux est moins active ; cependant leur état est souvent aussi pressant que celui des noyés, & on doit les traiter de même. Je ne voudrois même du bain tiède ordinaire, soit dans cette circonstance ou dans une autre, comme je l'ai dit, pour aucun adulte : il dérangeroit les procédés nécessaires pour remplir la seconde indication ; je le réserverois pour les enfans qui viennent de naître, en y mêlant du vinaigre ; parce qu'un bain pour eux est plus tôt prêt que pour un adulte ; parce que les procédés pour les ranimer sont moins composés ; parce que la chaleur à cet âge doit être plus ménagée, & qu'en la poussant trop loin, on pourroit la rendre mortelle. Je suis bien éloigné même de penser que l'excès de chaleur, s'il duroit, sur-tout, pût être exempt de danger à tout autre âge ; & c'est à quoi

on doit prendre garde en tâtant le corps de tous côtés , à mesure qu'on avance.

Dès que la chaleur paroît un peu rétablie , ou qu'elle paroît s'être communiquée à tout le corps , même aux endroits que les matières destinées à la répondre ne touchent pas , on doit s'occuper de l'autre indication , ou chercher à ressusciter l'action du principe de la vie. On peut y observer quelque gradation , pousser de l'air dans le poumon avec la bouche , avec un soufflet ordinaire , avec une pipe , avec une gaine de couteau , coupée par le bout ; si les dents sont serrées , & qu'il n'en manque point , le pousser par l'une des narines , en serrant l'autre ; le pousser , dis-je , alternativement , & le faire ressortir en pressant la poitrine ; mettre du sel dans la bouche ; jeter vivement de l'eau ou du vinaigre au visage & sur la poitrine ; fûcer les bouts des mamelles ; chatouiller vivement avec des brosses la plante des pieds , le dedans des mains & les flancs. Si on obtient quelque grimace , ou un commencement de respiration , insister , varier , pousser de nouvel air dans le poumon ; & à mesure que le malade revient à lui , le traiter comme une personne évanouie , lui procurer un
courant

courant d'air, continuer, redoubler les aspersions, frotter le nez, les oreilles, les tempes & tout le visage, avec un mouchoir trempé dans du vinaigre, & donner de distance en distance une cuillerée de quelque cordial. Il est rare que les malades foiblement affectés, les enfans sur-tout, exigent même la réunion de tous ces moyens, pour donner des preuves de vie. Si on n'en obtient pas, une attention de la dernière importance est de passer rapidement de l'un à l'autre; car cette interruption de toutes les fonctions, de quelque cause qu'elle vienne, ne peut être longue sans que le mal ne devienne irremédiable. On ne peut donc trop se hâter, s'il résiste, d'arriver à la dernière ressource: c'est l'expédient de *Rhazès*. « Un homme venoit, disoit-on, de mourir subitement dans une rue de Cordoue. Arrêté par le peuple, qui s'étoit assemblé autour de lui, *Rhazès* met pied à terre, il prend des verges, il en arme plusieurs des spectateurs, & ordonne de frapper rudement le prétendu mort sur toutes les parties du corps, & principalement sous la plante des pieds. Au bout d'un quart d'heure, l'homme se ranime, le médecin remonte à cheval; & comme on publioit cette cure: Ce

secret, dit-il, n'est pas de moi; c'est celui d'un conducteur de caravanes, qui m'a assuré qu'il l'avoit plusieurs fois éprouvé avec le même succès». Que l'on compare, ajoute M. *Pouteau*, qui rapporte ce fait (a), notre pratique avec celle-ci. Je me servirai, pour en faire mieux sentir la foiblesse, & presque le ridicule, d'une comparaison qu'il place un peu plus bas. Il croit que les Arabes ont été conduits à imaginer ce singulier remède, pour une induction prise du moyen qui leur sert à faire relever leurs chameaux tombés de fatigue. Que seroient dans ce dernier cas nos vésicatoires, nos petites frictions, nos lavemens âcres & nos odeurs les plus actives, près d'un coup de fouet?

J'ai retrouvé ce *Rhazès*, & j'ai eu besoin moi-même de le voir plus d'une fois, pour estimer sa méthode tout ce qu'elle vaut. Je traitois en dernier lieu un malade qui paroïssoit n'avoir, depuis cinq ou six jours, qu'une fièvre continue de peu de conséquence. Je l'avois quitté un matin presque dans l'état naturel. A midi, on vint me dire qu'il ne parloit, ni n'entendoit plus. C'étoit un *coma*, où la respiration étoit très-douce, où le malade

(a) Œuvres posth. tom. j, p. 196.

avoit les yeux ouverts & toutes les articulations flexibles, mais où il étoit immobile comme un morceau de bois, & n'avoit aucune connoissance. Je crus que c'étoit le début d'une fièvre qui alloit prendre une autre marche, ou se régler en intermittente, & que ce symptôme n'auroit pas de durée. Comme il continuoit encore trois heures après, la famille inquiète manda M. *Boulard*. Ce malade brûle, dit M. *Boulard*, après lui avoir touché la peau. En même temps il le tire de son lit, il le place en chemise sur une chaise à un courant d'air; c'étoit le 30 août dernier (1787), puis il l'inonde de vinaigre au visage, sur la tête, sur la poitrine, &c. Comme ni les projections de vinaigre, ni de fortes frictions sur presque toutes les parties du corps, avec des serviettes qui en étoient pénétrées, ne pouvoient tirer le malade de son apathie, il le fait mettre sur ses pieds; & tandis que deux personnes le soutenoient par-dessous les bras, avec sa serviette mouillée, il le bat sur les fesses, sur les jambes, sur les bras, sur les épaules, sur les mains, que le malade, revenu un peu, a présentées pour parer les coups. J'arrivai pendant cet exercice, qui dura plus de deux heures : le malade commençoit à

marquer de la sensibilité, à tousser, à cracher, à s'essuyer les yeux. J'avois pitié de lui; & il me fallut quelques heures de plus de sang-froid pour sentir que cette espèce de cruauté étoit le cri d'une raison supérieure à la mienne. On recoucha ce malheureux, mais avec la précaution de ne lui laisser qu'un drap sur le corps, & son sommier par dessous, une serviette mouillée pour bonnet, & le tronc élevé : le lendemain notre homme fut sans fièvre, & n'en a point eu de retour,

Quelques réflexions maintenant. Le chatouillement de la plante des pieds avec une brosse, est de l'invention d'un accoucheur de Paris, dont l'observation manuscrite s'est trouvée parmi les papiers de M. *Winslow*. Je ne connois que *Frédéric Hoffman*, entre les autres auteurs que j'ai lus, qui remarque que des noyés ont été rappelés à la vie en les frappant *fort & long-temps* sous les pieds (a). C'est s'approcher un peu plus de nous. J'épargnerois pourtant cette partie : la percussion sous les pieds auroit l'inconvénient de retenir plus ou moins long-temps le malade au lit, & de l'empêcher

(a) Méd. raison. tom. j, p. 124.

de marcher. M. *Pouteau* seul nous mène où nous devons arriver , mais sans nous indiquer les divers points de vue que ce terme nous découvre. J'achève son ouvrage. Je mets à part l'apoplexie causée par un épanchement ou par un abcès sous le crâne ; celle qui survient à une ample hémorrhagie qu'on ne peut arrêter ; celle des enfans hydropiques de cerveau ; celle des vieillards décrépits , dans laquelle la pâleur & le froid de la peau , la langueur du pouls , & une sueur d'exolution , annoncent une mort inévitable. Dans tous les autres cas d'abolition des sens & du mouvement , & non-seulement dans les cas que j'ai nommés , mais dans les extases vaporeuses , dans la cataplexie , dans les syncopes nerveuses , c'est-à-dire , dans presque toutes les syncopes , dans l'espèce d'apoplexie qui succède aux convulsions de l'épilepsie , & que j'ai vu devenir mortelle , le seul traitement sensé , pour peu que le mal dure , parce que c'est le seul traitement énergique , est celui-ci. J'attendrois seulement , après une attaque de convulsions , que l'engorgement de la tête eût été remplacé par de la pâleur. J'aurois soin , dans le *coma* ou dans l'apoplexie , si la chaleur étoit trop forte , de la réduire.

par celle qui a été employée pour mon malade. Je ne me proposerai pas dans tous les cas, d'apoplexie sur-tout, de vaincre tout d'un coup la maladie. J'obtiendrois quelques marques de sensibilité, & assez même de ces marques, pour que dans le repos il m'en restât quelques-unes qui me servissent de règle : tant qu'elles augmenteroient ou qu'elles se soutiendroient seulement au même état, j'aurois patience, ou mes remèdes ne seroient que les remèdes ordinaires; si le mal empirait, ou s'il continuoit trop long-temps le même, je reviendrois au traitement arabe. *M. Tissot* cite quelques maladies qu'il a guéries par le chatouillement, ou par le rire (a). *Rhazès*, comme on voit, est plus sérieux. Cependant, chose singulière, la méthode qui paroîtroit avoir besoin d'être plus ménagée, est celle de *M. Tissot*. J'ai vu du moins un malade qui sentoît peu des coups donnés sur les mains, sur les épaules & ailleurs, se débattre lorsqu'on lui chatouilloit, même par intervalles & avec précaution, la plante des pieds avec les doigts ou avec une brosse, se plaindre,

(a) *Maladie nerveuses*, tom. ij, part. j, pag. 425.

prononcer quelques monosyllabes , & parce qu'on insistoit , tomber dans une convulsion où je crus qu'il alloit mourir. J'ajoute qu'il est rare , ce me semble , que les soldats mêmes que l'on fait passer par les verges , soient pris de convulsions , & qu'il n'est personne au contraire de si robuste , à qui le chatouillement des pieds ou des côtés , ne causât en quelques minutes des convulsions , & même la mort , si on le pouffoit sans prudence. Je ne voudrois même exciter , comme je l'ai dit dans le traitement de *Rhazès* , que des mouvemens évidemment incapables d'épuiser le principe de la vie qui commenceroit à se rétablir. J'aimerois mieux prendre plus de temps , dès que je verrois quelques progrès vers le retour des fonctions. On ne passe point tout d'un coup , & par saut , de ces états de mort apparente à l'état de santé , surtout lorsque la cause en est interne.

O B S E R V A T I O N

Sur des vers trouvés dans le conduit auditif ; par M. FILLEAU , maître en chirurgie à Etampes.

Le 10 juillet 1786, un enfant d'en-

viron onze ans, fils du nommé *Babault*, laboureur à Marolles, près Etampes, étant couché sur le fumier de leur cour, une grosse mouche se reposa sur son oreille gauche, d'où suintoit depuis quelque temps une humeur puriforme, & y fit une piqûre.

Dès le lendemain cet enfant sentit du mouvement dans son oreille, & ses parens virent qu'il y avoit des vers. Les douleurs aiguës, & la fièvre même qu'il éprouvoit, déterminèrent les parens à me demander le surlendemain. Je tirai avec mes pinces à anneaux, du conduit auditif, cinq guillots longs d'un demi-pouce, gros comme le tuyau d'une médiocre plume à écrire, & fix. plus petits.

Malgré l'insufflation de la teinture de myrrhe & d'aloës que je fis & fis faire dans l'oreille du jeune malade, pour empêcher la reproduction de ces insectes, ou pour les faire périr s'il s'en reproduisoit, je tirai encore le lendemain de cette même oreille, cinq guillots, gros à-peu-près comme ceux de la veille; mais à ma troisième visite, je n'en trouvai plus, soit qu'il n'y en eût plus à se reproduire, ou que le remède insufflé en eût empêché le développement. Je fis faire pen-

dant quelque temps des injections déterfives dans l'oreille de cet enfant ; elles ont tari la suppuration purulente dans laquelle ces insectes avoient baigné ; ce qui m'avoit fait craindre que la membrane du timpan ne tombât en suppuration ; mais heureusement il entend aussi bien de ce côté que de l'autre.

*SUR LES EFFETS DU TONNERRE ;
par le même.*

Le 15 juillet 1787, le nommé *Michault*, petit laboureur à Boisherpin, village distant de deux lieues d'Etampes, fut s'asseoir sous des arbres qui sont près d'une mare, à peu de distance du champ où il labouroit, pour se mettre à l'abri de la pluie, qui commençoit à tomber en même temps que le tonnerre grondoit au loin ; il appela deux enfans pour venir s'asseoir près de lui ; à peine y furent-ils arrivés, que le tonnerre tomba sur l'arbre sous lequel *Michault* étoit assis ; la foudre se sépara, une portion tua les deux enfans sans ressource ; l'autre portion glissa le long de l'arbre qui lui servit de conducteur, & ayant atteint *Michault*, fit une ouverture presque imperceptible

à ses vêtemens, sur la région moyenne de l'omoplate du côté gauche, s'introduisit entre sa peau & sa chemise, en lui brûlant le tiers supérieur & latéral gauche du dos, de sorte que l'épiderme est resté attaché à la chemise. Une portion de ce fluide igné a passé dans la manche gauche de sa chemise, sans l'offenser, mais en brûlant légèrement différens points de la surface du bras : l'autre portion a glissé le long de la partie latérale gauche du corps, en y faisant une légère impression. Parvenue à la fesse gauche, elle y a fait, ainsi qu'à la chemise, environ deux cents points de brûlure peu profonds, assez semblables à l'effet qu'auroit produit un coup de fusil tiré à petit plomb, & de loin. La fesse droite a reçu aussi quatre impressions de brûlure plus profondes, de la grandeur & de la figure chacune d'une pièce de douze sols, placées symétriquement à une distance à-peu-près égale les unes des autres. La colonne de feu ayant cotoyé la cuisse gauche, en y laissant une légère trace de son passage, a glissé légèrement sous le jarret ; mais au mollet la surpeau a été enlevée : de-là le feu est descendu jusqu'au talon en rougissant la peau, & en s'échappant à déchiré la partie posté-

rieure du foulier, près la couture qui unit les deux quartiers ensemble.

Tous ces effets se sont passés si soudainement, que *Michault* asphyxié s'en est peu aperçu. Secouru très-promptement par le zèle aussi entendu que très-charitable de M. & de Mad. de *Grand-Maison*, seigneurs de Boisherpin, il fut retiré promptement de ce lieu pour être placé à un air plus pur, ce qui a suffi pour lui faire recouvrer la connoissance qu'il avoit perdue ; il a été ensuite transporté chez lui : on a fait dresser un lit dans la grange, où il a resté la nuit & le jour, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien à craindre du côté de la suffocation. C'est dans cet asyle que je lui ai fait ma première visite, environ quatre heures après l'évènement.

La commotion a été si violente, surtout vers la région des reins, que le cours des urines a été suspendu près de vingt-quatre heures, & qu'elles ont coulé difficilement pendant plusieurs jours. La saignée, les boissons tempérantes & les lavemens émolliens, ont rétabli ces défordres. Les brûlures ont été pansées avec le cérat de Saturne, auquel on a joint le jaune & le blanc d'œuf, ce qui a bien calmé l'irritation & soulagé ce malheu-

reux, qui venoit encore d'être bien effrayé, & même électrisé par un autre orage qui s'est fait entendre à Boïsherpin.

Cet effet du tonnerre est à-peu-près semblable à celui qui est consigné dans le Journal de médecine, tom. vj, p. 19.

SECOURS EFFICACES

*Donnés à un enfant qu'on croyoit mort ;
par le même.*

Le 16 mars 1788, ayant été requis pour accoucher la femme du nommé *Guillon*, maçon, demeurant à Morigny, village distant d'une demi-lieue d'Etampes, je trouvai les eaux de l'amnios écoulées depuis environ trois heures, & le coude du bras gauche de l'enfant engagé fort avant. J'ai été chercher les pieds de l'enfant, & ai terminé l'accouchement sans difficulté ; cependant l'enfant, qui probablement avoit souffert trop long-temps, dans cette attitude, des secousses de la matrice, ne donnoit, lorsque je suis arrivé, aucun signe de vie ; j'ai mis, mais inutilement, les secours en usage indiqués par M. *Martin*, dans son observation consignée dans le Journal

de médecine, tom. Ij, pag. 545. Je séparai donc de sa mère cet enfant pâle & décoloré. Quoique sans espoir de le voir revivre, je le fis mettre près du feu. Après avoir délivré l'accouchée, & lui avoir donné quelques soins relatifs à son état, je me suis attaché à réitérer quelques-uns des secours que j'avois déjà donnés à l'enfant. Je l'ai lavé avec du vinaigre chaud, & lui ai présenté au nez un oignon cru écrasé. L'ensemble de ces secours, continués environ trois-quarts d'heure, a peu-à-peu ranimé cet enfant. Toutes les fonctions vitales se sont parfaitement rétablies.

OBSERVATION ET RÉFLEXIONS

*Sur une tumeur lymphatique ; par M.
BOQUIS, chirurgien aide-major de
l'hôpital militaire de Bastia en Corse.*

La plupart des maladies chirurgicales sont faciles à connoître, elles se présentent à nos sens avec des signes évidens qui les caractérisent : on en trouve qui cependant se masquent aux yeux de l'observateur le plus attentif, & l'événement

446 TUMEUR LYMPHATIQUE.

découvre souvent une autre maladie que celle qu'on avoit soupçonnée. L'observation suivante nous en fournira un exemple.

M. *Martin*, marchand orfèvre de cette ville, âgé d'environ vingt-huit ans, d'un tempérament bilieux-sanguin, ressentit, au mois de septembre 1779, une douleur profonde & gravative à l'hypocondre droit, qui augmentoit dans l'inspiration, sans fièvre, & sans apparence d'aucun mal. Il avoit la peau & le blanc des yeux jaunâtres; il remplissoit d'ailleurs les devoirs de son état, & il mangeoit à son ordinaire.

Après une saignée & l'usage d'une tisane de chicorée, je prescrivis, j'administrerai l'émétique, & ensuite un minoratif, des bains domestiques, des pilules savonneuses & une décoction apéritive: on faisoit sur la partie des embrocations & des fomentations émollientes. Je recommandai moins d'assiduité au travail, & l'équitation.

Ces moyens, employés successivement, produisirent un effet marqué. La douleur cessa, & ne revint que de temps à autres, ambulante & moins forte. Un an après elle se fit sentir plus haut & plus extérieurement: quoiqu'on ne vît au-

cune tuméfaction, en appuyant les doigts dessus, la douleur augmentoit & se propageoit aux parties circonvoisines, principalement vers le cartilage xiphoïde. Je soupçonnai alors une humeur rhumatismale : j'ordonnai le petit lait, & le lait coupé avec une décoction de squine; je conseillai les bains & les douches des eaux thermales de Pise. Je voulus appliquer un vésicatoire, mais ces dernières propositions furent rejetées. Je m'en tins à des douches faites avec la lessive de cendres de sarment. Il y eut amélioration, à quelques ressentimens près de temps en temps, jusqu'au mois de mars de l'année 1782, qu'il s'éleva peu-à-peu, à la partie inférieure & latérale droite du thorax, sur les deux premières fausses côtes, une tumeur du volume d'un œuf de dinde. Cette tumeur étoit sans changement de couleur à la peau, immobile; elle paroissoit adhérente aux côtés, & n'étoit sensible que par une forte compression. Lorsque le malade vouloit soulever un poids avec la main droite, il éprouvoit un sentiment douloureux qui partoît de la tumeur, s'étendoit jusqu'à l'épaule du même côté, & gênoit la respiration. Il n'y avoit aucun mouvement de fièvre.

J'appelai en consultation M. *Guillaux*, praticien d'un mérite distingué ; mais il nous fut impossible d'asseoir un diagnostic juste sur le vrai caractère de cette tumeur. Dans cette incertitude nous convinmes d'employer les résolutifs. Nous fîmes pour cet effet exposer la tumeur plusieurs fois par jour à la vapeur d'une décoction des plantes émollientes, afin de donner de la fluidité à l'humeur qui y étoit contenue. Nous y appliquâmes ensuite des emplâtres fondans, composés de ceux de ciguë & de diabolium, & nous donnâmes intérieurement l'extrait de ciguë.

Au lieu de se résoudre, la tumeur parut se porter plus au dehors ; en la pressant avec les doigts, le malade éprouvoit une douleur aiguë semblable à l'impression qu'auroit faite une aiguille qui y auroit été nichée. On appliqua des cataplasmes émolliens, puis attractifs stimulans, afin de ramener dans la partie l'action organique languissante. La tumeur s'éleva en pointe, & une sorte de fluctuation me décida à y faire une incision. Il ne sortit qu'une petite quantité d'une matière séreuse, & je fus surpris de voir se présenter à l'ouverture que je venois de faire, un corps glan-

doux de forme globulaire, & qu'il ne me fut pas difficile d'extraire avec mes doigts. Je coupai ce corps en plusieurs morceaux; il ne me parut être qu'un tissu adipeux désorganisé, dans les cellules duquel étoit contenue une humeur en partie fluide & limpide, & en partie épaisse, de nature albumineuse, & très-peu grasseuse.

Je pansai simplement : le fond de l'ulcère étoit blanchâtre, les bords élevés & durs, la suppuration abondante, blanche & tenace. J'employai les détersifs les plus appropriés; l'eau de Ballard en injection ne produisit rien de favorable. J'y substituai la lessive de cendre de genêt, qui procura une fonte considérable. Le malade usoit intérieurement de la panacée mercurielle à des doses graduées, & du lait coupé avec le thé. La suppuration devint plus ténue, mais toujours abondante malgré les purgatifs réitérés. Les bords de l'ulcère s'étoient affaîlés, mais les tégumens qui les environnoient, étoient noirâtres & percés en deux endroits. Nous étions pour lors à la mi-septembre, cinq mois après l'ouverture de la tumeur. Je conseillai à M. *Martin* d'aller respirer l'air salubre de Tarascon, sa patrie, ce qu'il

450 TUMEUR LYMPHATIQUE.

fit. Il y resta trois mois, après lesquels il revint à Bastia. Les tégumens des bords de l'ulcère s'étoient recollés ; mais il restoit toujours un trou fistuleux, entretenu par le passage continuel d'une liqueur claire & limpide. J'introduisis dans ce fond un petit tampon de charpie imbibé d'eau-de-vie, & je fis une compression graduée, assez forte & constante, qui, en rapprochant les parois de ces vaisseaux, en procura vraisemblablement la cohésion, puisque le suintement cessa, & la solidité de la cicatrice, qui paroît adhérente aux côtes, mit le sceau à la guérison au mois de mars 1783.

R É F L E X I O N S.

Les progrès lents de cette maladie, & les divers aspects sous lesquels elle s'est présentée, ne nous ont pas permis de la connoître dans son principe. Mais en suivant les indications qui nous ont été tracées par les signes apparens, nous avons favorisé la formation de la tumeur à l'extérieur.

Nous éprouvâmes beaucoup de difficultés à caractériser cette tumeur. La combinaison des signes qui appartiennent à différentes espèces de tumeurs qui

peuvent survenir dans la même région, ne servit qu'à nous la couvrir d'un voile plus épais. Falloit-il la regarder comme une exostose des côtes, une hyperostose, ou comme une de ces tumeurs que M. Astruc (a) nomme gommeuses, & qui reconnoissent pour cause le virus vénérien? La dureté & l'adhérence exacte de la tumeur aux côtes, pouvoient bien le faire penser; mais aucun autre symptôme n'annonçoit la présence du virus syphillitique, & les réponses du malade levoient tout soupçon à cet égard. Devoit-on la croire un dépôt, suite d'une suppuration au foie, dont le pus s'étoit fait jour à travers l'espace intercostal? Mais la fluctuation qui annonce la présence d'un liquide, & la fièvre d'horripilation n'existoient pas. On ne devoit pas non plus soupçonner un dépôt résultant de la carie de quelques côtes, puisque les signes commémoratifs, c'est-à-dire, l'espèce de douleur primitive avoit été bien différente de celle que cause la carie (b).

(a) Traité des tumeurs, tom. ij, pag. 5.

(b) On doit se rappeler que la douleur primitive étoit gravative, au lieu que celle qui est occasionnée par la carie, est punitive, circonscrite.

D'après la douleur piquante, que le malade ressentit quelques jours avant l'ouverture de la tumeur, n'auroit-on pas pu présumer qu'elle étoit causée par la présence de quelque corps étranger avalé, qui cherchoit à sortir par cet endroit, ainsi qu'on en a beaucoup d'exemples (a) ?

Lieutaud (b) met les tumeurs lymphatiques analogues, au nombre des tumeurs enkistées ; mais ces dernières ont des signes caractéristiques qui n'existoient point ici, tels qu'une certaine mollesse, & sur-tout la mobilité de la peau en tout sens ; signes que *Marc-Aurèle-Severin* a décrits avec beaucoup d'exactitude lorsqu'il dit : » *Abcessus cum tunica qui manibus attrahati, permotique, sese exhibent circumfluos, id est quoquo versum sub cute mobiles* (c) ».

Dans cette perplexité, que falloit-il faire ? sinon épier les mouvemens de la nature, la tâter, pour ainsi dire, afin de

(a) On peut consulter particulièrement à ce sujet, le Mémoire de M. *Hévin*, sur les corps étrangers, inséré dans le premier volume de ceux de l'Académie royale de chirurgie.

(b) Précis de la médecine pratique, pag. 77, troisième édit.

(c) *De abcessib. anomalis*, cap. 25.

savoir quelles étoient ses dispositions. C'est sous ce point de vue que les moyens propres à procurer la résolution de la tumeur furent employés avec circonspection. Une légère quantité de liquide entre la peau & le corps glanduleux, & l'élasticité de ce dernier en imposèrent pour une fluctuation parfaite. L'opération nous fit connoître que la tumeur étoit lymphatique sans être enkistée.

La suppuration étoit en partie formée par le dégorgement du tissu cellulaire ambiant, & par la lympe, qui suintoit des embouchures béantes des vaisseaux lymphatiques qui se rendoient auparavant à la tumeur. *De la Peyronie* employoit les lessives alcalines avec le plus grand succès dans les engorgemens lymphatiques: aussi n'avons-nous rien trouvé de mieux, pour opérer la fonte des durétés restantes, que l'usage de ce moyen. La suppuration devint ensuite ténue, n'étant presque plus fournie que par la lympe. Les tégumens détériorés ne pouvant plus se recoller, nous appréhendions que cette simple cause ne donnât lieu à une fistule, ainsi que *Fabricius Hildanus* l'a observé (a). Nous propo-

(a) Obs. 79, cent. 5.

454 TUMEUR LYMPHATIQUE.

sâmes de les enlever avec le caustique, en suivant les précautions indiquées par ce célèbre patricien, ou avec l'instrument tranchant, auquel M. *Marvidès* paroît donner la préférence (a).

Le changement d'air favorisa l'adhérence de la peau aux environs de l'ulcère; mais ce dernier étoit entretenu par la sortie continuelle d'une liqueur lymphatique, qu'on devoit regarder comme une hémorrhagie, selon l'expression de *Quesnay*. Nous fîmes une compression, à l'exemple de *Ruisch*, qui arrêta par ce procédé un écoulement de lymphe à l'aîne, à la suite d'un abcès ouvert en cet endroit, & nous eûmes le même succès. Si ce moyen eût été insuffisant, nous nous serions servi d'un caustique approprié, soit solide, soit liquide, « qui, en cautérisant les lèvres des vaisseaux lymphatiques, auroit excité aux environs de l'escare une légère inflammation qui les auroit consolidés aux parties du tissu cellulaire qui les avoisinent. Comme ces canaux sont extrêmement multipliés, la liqueur prend

(a) Mémoire qui a remporté le prix de l'Académie royale de chirurgie, sur les fistules, tom. ix de l'édition in-12, pag. 41.

ensuite son cours par les branches collatérales (a). « Aucun indice n'avoit pu faire soupçonner, avant l'ouverture de la tumeur, qu'elle fût enkistée, ni causée par la carie des côtes; lorsqu'elle a été ouverte & qu'elle a suppuré, ce diagnostic n'a point changé : aucune apparence de kiste ou de suppuration sanieuse ; & la guérison, opérée par des moyens simples, le confirme. Dans la première supposition, la cure n'auroit été parfaite que par la destruction totale du kiste, & dans la seconde, qu'après avoir fait exfolier la carie. Si le fond du sinus eût été vicié par des vaisseaux lymphatiques devenus variqueux, il est incertain si la consolidation eût pu se faire par la seule compression, comme dans la circonstance présente, où nous présumons que ces vaisseaux étoient simplement ouverts. Dans ce cas la pratique nous apprend qu'on est obligé souvent de dénaturer le fond avec un caustique ou autre moyen convenable, sans cela il ne peut fournir un point d'appui ferme & solide à la cicatrice.

« L'art ne manque pas de ressources

(a) Mémoire sur les fistules. *loc. cit.* pag. 65 & suiv.

pour parvenir à la cure des maladies les plus opiniâtres : le point important est d'en bien discerner le caractère (a). »

OBSERVATION (b)

Sur une masse considérable d'hydatides, rendue par l'utérus, communiquée dans une Lettre au docteur SIMMONS ; par M. B. WILMER, chirurgien à Coventry.

Madame Oakes, de Longford, dans le comté de Warwick, âgée de quarante-six ans, mit au monde, il y a environ deux ans, un enfant bien portant ; & depuis cette époque jusqu'au mois d'avril dernier, elle jouit d'une bonne santé. Je fus alors appelé pour la voir. Elle me dit que quelques raisons la portoient à se croire grosse de quatre à cinq mois ;

(a) M. Louis, Mémoires de l'Académie royale de chirurgie, tom. xiiij, pag. 202 de l'édition in-12.

(b) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. viij, partie iv, pour l'année 1787, page 385, traduit par M. Affollant.

ses règles avoient été supprimées pendant cet intervalle ; ses seins étoient gonflés, & il en sortoit du lait ; la capacité de la partie inférieure de l'abdomen étoit augmentée. Durant les quatorze derniers jours elle eut de temps à autres des pertes qui, depuis peu, revenant plus fréquemment, l'avoient considérablement affoiblie. Son visage étoit pâle & enflé, & elle avoit une toux fâcheuse qui ne lui laissoit pas fermer l'œil de toute la nuit.

Je prescrivis le repos, & j'ordonnai de la teinture de roses, à laquelle on ajoutoit dix gouttes de laudanum, à prendre de six heures en six heures ; la nuit, elle prit une potion composée d'une dissolution de blanc de baleine, avec une petite quantité d'élixir anodyn.

Le jour suivant, on vint me chercher à la hâte, en me disant que si je tardois un moment à me rendre, je ne trouverois point la malade en vie. Elle avoit senti de nouvelles douleurs, & avoit éprouvé une nouvelle perte ; & quand j'arrivai, on venoit de la délivrer de ce que ses gens appeloient une fausse conception. Ce qu'elle avoit rendu remplissoit presque un pot de chambre ordinaire. J'aperçus, en l'examinant, que

c'étoit un amas d'hydatides de différentes grosseurs, mais dont aucune n'excédoit le volume d'une fève (de l'espèce que l'on donne aux chevaux). Elles étoient parfaitement rondes, & jointes ensemble comme une grappe de raisin, avec cette différence qu'elles n'étoient point attachées à un pédicule commun. La masse entière, soit rompue ou coupée en travers, n'offrit par-tout qu'un composé d'hydatides.

Madame *Oakes* étoit au lit. Elle se trouvoit tellement affoiblie par les pertes qu'elle avoit éprouvées, & la fatigue que lui avoit causée la sortie de cette masse; sa santé, en outre, étoit en si mauvais état, que je craignis beaucoup pour ce qui pourroit s'ensuivre. Les pertes, quoiqu'elles allassent en diminuant, continuèrent encore. Les douleurs à l'abdomen revinrent; & le lendemain, ainsi que plusieurs autres jours de suite, il sortit par l'utérus de petites grappes d'hydatides.

Par le moyen d'une diète nourissante, du quinquina, d'un air frais, &c. la malade commença à recouvrer ses forces; au bout de huit jours il ne parut plus d'hydatides, & elle n'eut presque plus de pertes. En quelques se-

maines elle fut en état de marcher : sa toux l'abandonna. Elle est actuellement aussi bien portante qu'avant sa maladie.

Je vis, il y a quelques années, avec M. Cole, chirurgien, une dame de cette ville, dont la maladie étoit presque semblable à celle que je viens de rapporter.

Ruisch (a) a décrit la même maladie; il pense que les hydatides sont produites par un état maladif des glandes du placenta retenu dans la matrice. Mais dans les exemples que nous venons de citer, la masse qui a été rendue paroissoit consister entièrement en hydatides unies par l'interposition d'un mucus.

DESCRIPTION d'un compresseur de l'urètre contre l'écoulement involontaire de l'urine chez les femmes; par M. LE ROUGE, membre du collège & de l'Académie royale de chirurgie, herniaire, docteur en médecine, ancien médecin du Roi.

Quand on considère l'état fâcheux des

(a) Observat. xxxiiij & xxxiv.

460 COMPRESSEUR DE L'URÈTRE.

personnes du sexe sujettes à l'incontinence d'urine, & les tentatives que les maîtres de l'art ont dû faire de tout temps pour y remédier, & qu'on sent combien il étoit facile d'y parvenir, on ne peut concevoir comment la chirurgie a pu rester si long-temps en défaut contre cette maladie.

L'idée de comprimer l'urètre derrière le pubis devoit se présenter naturellement à l'esprit ; & une fois conçue, l'application du doigt qui la confirmoit, conduisoit à l'invention d'une machine capable de le remplacer avec succès. Elle indiquoit qu'une tige courbée qui, partant du milieu d'une plaque fixée d'une manière invariable sur le pubis par une ceinture, se dirigeroit vers le vagin, & y introduiroit son extrémité en forme de bouton, qui s'appuieroit sur l'urètre & s'en élèveroit à volonté, auroit la forme & les propriétés nécessaires. Aussi fut-ce la structure du doigt qui me dirigea dans la composition du compresseur dont il s'agit.

Je terminai l'extrémité de la tige par une sorte de phalange ; le reste de sa longueur fut creux, & représentoit la gaine du tendon ; une poulie, qu'on fait agir avec un bouton, fit la fonction de

muscle ; une corde de boyau , ou un cordonnet de soie , attaché d'un bout à la poulie & de l'autre à la phalange , imitoit le tendon. En tournant le bouton de la poulie , on tire la corde qui , entraînant la phalange , fait appuyer le bouton qu'elle porte. Ainsi tournée & serrée , la poulie trouve dans son barillet un moyen simple qui l'empêche de se relâcher. Enfin , pour compléter la ressemblance d'action , en ce cas , entre le doigt & la machine , je donnai au bouton , par le moyen de la gomme élastique , une mollesse qui imitât celle du bout du doigt.

On sent , d'après cette description , l'usage de cette machine. Veut-on empêcher l'urine de couler ? on tend la corde en tirant le bouton de la poulie , en le tournant dans le sens qu'il convient jusqu'à ce que la pression soit suffisante , & en le poussant alors pour l'arrêter. Veut-on rendre l'urine ? on lâche la corde dans le sens contraire.

Cette machine , d'un usage sûr & commode pour les femmes , avoit un inconvénient pour les jeunes personnes ; c'étoit la grosseur du bouton , dont l'introduction dans le vagin ne pouvoit se faire sans molester les parties , & pro-

duire même des déchiremens & un élargissement de lieu qui auroient pu faire suspecter la conduite & les mœurs : voici comment j'ai corrigé ce défaut.

Il falloit que l'extrémité de la tige qui entre dans le vagin, y pénétrât sous un petit volume, & , qu'introduite, elle présentât une surface assez étendue pour appuyer sûrement & mollement sur l'urètre ; il falloit de plus que cette surface, développée & élargie, pût s'approcher & s'éloigner, à volonté, du canal : j'ai rempli comme il suit cette double intention.

J'ai supprimé le bouton de l'extrémité de la tige ; j'ai brisé cette tige à six lignes de son extrémité ; j'ai rendu ce bout mobile par le moyen d'une charnière, de manière qu'il peut être introduit dans le vagin suivant la même direction de la tige, & ensuite en recevoir une transversale qui fait présenter une surface comprimante de six lignes d'étendue. J'ai composé la courbure de la tige de deux tuyaux, dont l'un recevant l'autre & glissant sur lui, donne la faculté d'allonger ou de diminuer cette partie courbée de la tige suivant qu'on veut que l'urètre soit comprimé ou relâché. Un filet logé dans les creux de

la tige, tient d'un bout à l'extrémité brisée, & de l'autre à une crémaillère. Un seul agent fait mouvoir toutes ces pièces. Cet agent est une noix d'engrénage qui, mue par un bouton, & faisant monter ou descendre la crémaillère, pousse ou attire le filet qui, par ce mouvement, développe ou replie sur eux-mêmes l'extrémité brisée de la tige, & les deux tuyaux composant la courbure. J'ai défendu le tout de l'humidité qui auroit pu nuire à son action, en recouvrant toute la courbure d'un luitout de taffetas-gommé, & en renfermant le filet, la crémaillère & la noix d'engrénage dans le creux de la tige. C'est ainsi que j'ai évité dans cette seconde machine l'inconvénient qui se rencontroit dans la première.

Cette description sera bientôt suivie de celle d'un compresseur de l'urètre au périnée chez les hommes, contre la même maladie, & certaines fistules urinaires qui se forment en ce lieu.



*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de juillet 1788.*

Du premier au seize, la colonne du mercure s'est soutenue quatre jours de 28 pouces 1 ligne, à 28 pouces 3 lignes; elle s'est abaissée douze jours de 28 pouces à 27 pouces 10 lignes; elle s'est maintenue un jour à 27 pouc. 11 lignes; du dix-sept au trente-un, elle s'est soutenue de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes.

La plus grande élévation a été de 28 pouc. 3 lignes, & la moindre 27 pouces 10 lignes : la différence a été de 5 lig.

Le thermomètre, du premier au seize, a marqué, au matin, de 10 à 16; à midi, de 17 à 26; au soir, de 10 à 19; du dix-sept au trente-un, il a marqué, au matin, de 8 à 14; à midi, de 15 à 20, au soir, de 9 à 15.

Les vents ont soufflé, du premier au dix-sept, six jours S., cinq jours S-S-O, deux jours O-S-O, un jour S-S-E, deux jours O.; du dix-sept au trente-un, trois jours S-S-O, un jour O, deux jours O-N-O., un jour N-O, deux jours N-N-O, six jours N.

Le ciel a été pur quatre jours, cou-

vert huit, nuageux deux, & variable le reste du mois. Il y a eu du premier au 16 neuf fois de la pluie, trois fois de l'orage, grêle deux fois; le 3 & le 13, avec tonnerre & vent; du 17 au 31, trois jours de la pluie par intervalle, deux fois par averse, deux fois couvert & brumeux.

L'hygromètre n'est monté qu'à 9 pendant la première quinzaine, & à 11 pendant la seconde. Il est tombé à Paris un pouce 4 lignes 2 dixièmes d'eau pendant ce mois.

La constitution a été chaude, orageuse; & la grêle a fait beaucoup de ravage le 3 & le 13, par S. & O. Elle s'est tempérée vers le 17 par N.-N.O.; & quoique le ciel ait été moins orageux, l'atmosphère cependant a été plus humide & plus élastique.

Cette constitution a été assez saine en général: il y a eu peu de malades pendant ce mois; les rougeoles ont continué de régner: plusieurs ont été fort orageuses, & se sont compliquées avec les fièvres nerveuse & vermineuse: alors elles ont été accompagnées de délire & de convulsions; les secondes ont été moins funestes que les premières. Les petites-véroles ont paru moins nombreuses que

le mois précédent. En général, elles ont été très-bénignes. Les fièvres intermittentes ont été plus nombreuses, surtout les tierces : elles ont cédé au traitement indiqué. Quelques-unes, plus rebelles, ont dû leur résistance à la nature de la bile, qui est entrée en fonte avec beaucoup de lenteur. Les érysipèles ont participé à ce caractère. La langue, quoique chargée, indiquoit les émétiques ; cependant leur usage a été fréquemment infructueux : il a fallu employer les délayans plus ou moins long-temps, & amener par ce moyen la bile à l'état de coction. Les fièvres malignes, ou plutôt méfentériques, ont été plus ou moins orageuses, en raison de la difficulté plus ou moins grande d'obtenir la fonte de la bile ; c'est ce qui a rendu les ophthalmies aussi rebelles que le mois précédent. Les synoques ont été plus ou moins orageuses : quelques-unes ont dégénéré en fièvre gangréneuse. Les esquinancies ont plus tenu leur existence de la qualité de la bile, que d'un état purement inflammatoire, & on pourroit les dénommer *esquinancies bilieuses*. Comme les fausses fluxions de poitrine, dites *bilieuses*, elles ont paru parcourir plus lentement leurs périodes, parce qu'on n'a

pu obtenir que tard la coction bilieuse. Sur la fin du mois, il s'est manifesté beaucoup de courbatures, de vertiges, de maux de tête, qu'une ou deux saignées, & sur-tout les moiteurs, soutenues par les boissons délayantes & légèrement diaphorétiques, ont dissipés assez promptement. Il n'en est pas de même des toux convulsives qui commencent à se montrer : elles paroissent opiniâtres, & appartenir à une répercussion de transpiration, dont le foyer semble résider à l'estomac ; le ventre est constipé, les lavemens ne tirent rien, & les urines sont très-cruës. Il a paru quelques dyssenteries muqueuses : elles sont légères & de peu de durée.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JUILLET 1788.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	Dans l'après- midi.	Au soir.	Au matin.	Dans l'a- près-midi.	Au soir.
	Degr.	Degr.	Degr.	Ponc. Lig.	Ponc. Lig.	Ponc. Lig.
1	11, 8	18, 3	10, 2	28 1, 8	28 3, 0	28 2, 9
2	10, 2	18, 9	11, 2	28 2, 9	28 2, 4	28 2, 5
3	12, 2	22, 6	17, 2	27 11, 7	28 0, 8	27 4, 7
4	15, 0	20, 6	12, 2	27 11, 7	27 11, 7	27 11, 6
5	12, 4	17, 2	11, 7	27 11, 3	28 0, 2	28 0, 1
6	11, 0	17, 2	12, 0	27 11, 7	28 0, 8	28 1, 6
7	11, 8	17, 8	14, 2	28 1, 2	28 0, 6	28 0, 9
8	13, 4	17, 0	12, 3	28 0, 7	28 0, 1	27 11, 8
9	13, 0	20, 5	14, 9	27 11, 7	28 0, 3	28 0, 2
10	13, 0	22, 7	17, 3	27 11, 2	28 0, 8	28 0, 4
11	16, 0	24, 8	17, 7	27 11, 2	28 1, 0	28 0, 4
12	15, 5	26, 8	19, 1	28 0, 2	28 0, 1	27 11, 3
13	16, 3	19, 5	12, 1	27 10, 3	27 10, 4	28 1, 0
14	11, 4	19, 6	13, 1	28 1, 4	28 0, 9	28 0, 3
15	10, 7	21, 4	15, 8	28 0, 2	27 11, 8	27 11, 8
16	13, 0	20, 0	13, 2	27 11, 4	28 0, 4	28 0, 4
17	12, 1	18, 0	14, 3	28 0, 8	28 0, 7	28 1, 8
18	11, 6	17, 8	11, 5	28 2, 2	28 3, 1	28 3, 3
19	12, 6	20, 6	12, 6	28 3, 2	28 3, 1	28 1, 8
20	13, 8	17, 3	14, 7	28 2, 5	28 3, 3	28 3, 1
21	13, 4	15, 4	12, 1	28 1, 8	28 2, 6	28 2, 5
22	10, 9	16, 8	13, 1	28 2, 8	28 2, 4	28 2, 0
23	12, 6	16, 2	15, 5	28 2, 2	28 1, 5	28 1, 6
24	14, 2	18, 1	10, 6	28 1, 8	28 1, 9	28 2, 2
25	8, 0	17, 4	9, 2	28 2, 1	28 1, 9	28 2, 2
26	9, 8	16, 0	12, 6	28 2, 5	28 2, 8	28 2, 6
27	12, 2	18, 3	12, 8	28 2, 6	28 2, 7	28 2, 2
28	11, 4	16, 3	12, 0	28 2, 4	28 2, 0	28 2, 1
29	12, 0	16, 6	12, 6	28 2, 2	28 2, 0	28 2, 3
30	11, 7	19, 3	14, 5	28 2, 3	28 2, 8	28 3, 1
31	10, 5	20, 1	14, 0	28 3, 5	28 3, 2	28 3, 3

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après midi.</i>	<i>Le soir.</i>	<i>Vents domi- nans dans la journée.</i>
1	Ciel couvert.	<i>De même.</i>	Beau temps.	S-S-O.
2	Ciel pur.	Quelqu. nuag.	Beau ciel.	S.
3	Ciel pur.	Pluf. orage. un peu de grél.	<i>Aurore boréal.</i> vers 11 heur.	S-S-E.
4	Ciel co. en pa.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	O.
5	Pluvieux.	Clair & co. alt.	<i>De même.</i>	O-S-O.
6	Co. un p. de pl.	Beau ciel.	<i>De même.</i>	O-S-O.
7	Couv. pluie.	Couvert.	Beau, v. à 8 h.	S-S-O.
8	Couv. & pluv.	<i>De même.</i>	Assez beau.	S-S-O.
9	Couvert.	Couvert.	Ciel éclai. ave.	S.
10	Assez beau.	<i>De même, p. pl.</i>	Assez beau.	S.
11	Assez beau.	Assez beau.	Beau ciel, écla.	Calme.
12	Ciel couvert.	Ciel couv. ton. à 8 heures.	Assez beau.	Calme.
13	A 8 h. coup de à l'ouest fuiv. peu de grêle &	vent assez fort de tonn. d'un d'une gran. pl.	Assez beau.	O.
14	Assez beau.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-S-O.
15	Ciel pur.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-S-O.
16	Assez beau.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S.
17	Co. engr. par. pluie.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-S-O.
18	Cou. & brum.	<i>De même.</i>	Très-beau.	Calme.
19	Ciel pur.	Ciel pur.	Ciel pur.	Calme.
20	Assez beau.	Assez beau.	Beau.	O. foibl.
21	Ciel couvert.	Assez beau.	Assez beau.	O-N-O.
22	Ciel pur.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	N.
23	Ciel cou. plu.	Ciel couv. pl.	<i>De même.</i>	N.
24	Couvert, en grande parti.	Couvert en grande parti.	Ciel pur. aver. à 10 heur.	O-N-O.
25	Nuages.	Nuages.	Ciel pur.	N-O.
26	Assez beau.	Couvert. à 5 h.	Couvert.	N-N-O.
27	Ciel couvert.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	Calme.
28	Beau temps.	Cou. pet. plu.	Couvert.	N.
29	Assez beau.	Couvert.	Ciel pur.	Calme.
30	Couvert.	Couvert.	Clair, <i>Aurore bor.</i> à 10 he.	Calme.
31	Ciel vapo. co.	<i>De même.</i>	Assez beau.	Calme.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 26 8 deg. le 12
 Moindre degré de chaleur. . 8 le 25

Plus grande élévation de *pouc. lig.*
 Mercure. 28 3, 5 le 31
 Moindre élév. de Mercure. . 27 10, 3 le 13

Nombre de jours de Beau. . . . 13
 de Couvert. 14
 de Nuages.. 3
 de Vent. 2
 de Tonnerre, 2
 de Pluie. 10
 de Grêle. 2

Quantité de Pluie 1 pouce 4 lig. 2
 dixièmes.

Le vent a soufflé du N. 3 fois.

N-O. 1

N-N-O. 1

S. 4

S-S-E. 1

S-S-O. 6

O. 2

O-S-O. 2

O-N-O. 2

TEMPÉRATURE variable.



*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de juillet 1788; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps a continué à être pluvieux & orageux jusqu'au 15 de ce mois. Une grande partie du territoire de notre châellenie, du côté du midi & de l'est, a été dévastée par l'orage du 13, succédant à une chaleur étouffante. Une quantité prodigieuse de gibier & de volailles a été écrasée par les pierres, quantité d'arbres de toute grosseur ont été déracinés, cassés même par le milieu, par l'effet de l'ouragan, & quelques personnes ont été enterrées sous les débris de leurs chaumières renversées.

Le changement favorable du temps après le 14 du mois, a permis de travailler à la moisson, qui s'est trouvée fort avancée le 31.

La liqueur du thermomètre s'est élevée, le 11 & le 13, à la hauteur de 21 degrés, & à celle de $22\frac{1}{4}$, le 12. Après le 13, elle ne s'est point portée au-dessus du terme de 20 degrés.

Le mercure dans le baromètre s'est peu éloigné du terme de 28 pouces durant tout le mois.

Le vent a presque été constamment *sud*, du 1^r au 28; & après le 20, il a toujours été *nord* & *ouest*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $22\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés $\frac{1}{2}$.

472 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne $\frac{1}{2}$, & son plus grand abaissement a été de 27 pouc. 9 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes est de 5 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.
 6 fois du Nord vers l'Est.
 13 fois du Sud.
 9 fois du Sud vers l'Ouest.
 5 fois de l'Ouest.
 3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.
 14 jours de pluie.
 4 jours de tonnerre.
 4 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse durant la plus grande partie du mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de juillet 1788.

La petite-vérole a été répandue épidémiquement ce mois, & les adultes n'en ont pas été à l'abri : elle a été confluyente & dangereuse chez nombre de personnes. Peu cependant de ceux qui ont été à portée d'avoir les secours convenables, ont succombé, même parmi les adultes.

Je ne me souviens guère d'avoir vu dans aucun temps autant de diarrhées bilieuses, & si opiniâtres, que dans le cours de ce mois. Nous avons vu aussi un grand nombre de personnes de tout âge & de toutes conditions, affectées d'engorgement plus ou moins considérable dans les viscères du bas-ventre : plusieurs même ont essuyé

des inflammations d'entrailles , auxquelles quelques-unes ont succombé, quoiqu'on eût employé le traitement le mieux entendu.

Il y a eu encore quelques familles parmi le peuple, qui ont effuyé la fièvre bilieuse-putride; mais on a sauvé la plupart de ceux qui ont été traités à temps, & par des remèdes convenables.

Il y a eu aussi des érysipèles au visage, qui ont exigé beaucoup de circonspection dans la cure; & quelques personnes ont été prises de rhumatisme inflammatoire-goutteux.

Les fièvres tierces & les doubles-tierces étoient déjà assez communes.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

M É D E C I N E.

Verfuch einer allgemeinen heilkunfte,
&c. *Essai de Thérapie générale, à l'usage des leçons de l'université; par M. JUNKER, docteur en médecine. A Halle; & à Strasbourg, chez Kœnig, 1788; in-8°, de 328 pages: première partie.*

1. On expose dans cette première partie les moyens de perfectionner les études en médecine; les avantages inappréciables qui résulteroient pour la société, si l'on obvioit aux inconvéniens, & si l'on formoit des établissemens

capables de perfectionner la médecine ; les avantages d'un médecin habile & expérimenté ; les fautes qu'on peut commettre dans le diagnostic & le pronostic des maladies , &c.

CHANDLERS Versuch über die verschiedenen theorien und heilmethoden, &c. *Essais sur les diverses théories & méthodes curatives des apoplexies & des paralysies ; traduits de l'anglois de B. CHANDLER, docteur en médecine.*

A. Stendal, chez Franz & Grosse, 1787 ; in-8°. de 166 pages.

2. On a fait connoître dans le tome lxxiv, page 664 de ce Journal , l'original anglois qui parut à Londres en 1784. Cette version allemande, estimée dans le Nord, a le mérite de réunir la fidélité à l'exactitude.

Constitutionis ævi nostri febrilis quædam momenta ; par ALBERT RENGGER, Suisse, docteur en médecine & chirurgie. *A Gottingen, chez Dieterich, 1788 ; in-8°. de 40 pages.*

3. L'auteur entre dans tous les détails qui regardent cette fièvre épidémique. Il parle des parties que le miasme contagieux affecte, des différens degrés d'irritation que cause ce miasme délétère dans les parties qui sont susceptibles de

son action , et qui ont plus ou moins d'affinité avec lui ; de la diversité des tempéramens ou des complexions , des habitudes , du régime ou des exercices qui donnent plus ou moins de prise à sa malignité ; en sorte qu'il semble , par la diversité des symptômes , qu'il y a dans une telle épidémie autant de maladies différentes qu'il y a de malades. M. *Rengger* rappelle sommairement plusieurs fièvres épidémiques qui ont régné à Londres ; il parle d'une maladie contagieuse qui passa de la Chine en Russie par la Sibérie , & qui se répandit en Europe jusqu'à Lisbonne. Cet opuscule mérite d'être lu par les médecins.

De melancholia ex mente ; par *GAS-PARD LANDIS* , de Zurich en Suisse, médecin & chirurgien. A Gottingue, chez Grape, 1788 ; in-8°. de 67 pag.

4. La mélancolie est une maladie très-commune ; c'est celle de la plupart des habitans des villes , qui éprouvent des changemens subits de fortune , qui perdent des parens & des amis , qui les voient souffrir ou souffrent eux-mêmes , & languissent sous le poids accablant des maladies , de la tristesse , du chagrin ; c'est celle des gens trop appliqués aux lettres ou à d'autres travaux de l'esprit , des amans malheureux , des âmes trop sensibles , de tous ceux dont la délicatesse des fibres est extrême. M. *Landis* définit la mélancolie , une foiblesse de l'ame produite par les vices du corps , dans laquelle on est vivement frappé par les objets extérieurs , ou par ceux que l'imagination enfante ; en sorte

qu'il est impossible de résister aux idées qui en naissent, de s'en délivrer, ou d'en avoir de contraires par le secours de la raison. Les causes de la folie sont corporelles ou mentales : les passions violentes, les préjugés & une attention trop vive & trop continuée à une seule idée, la produisent.

Cette dissertation, dans laquelle on donne l'ætiologie de ces affections, est terminée par plusieurs observations pratiques qu'il faut lire dans l'ouvrage même.

PETRINIS neue heilmethode des nervichten Hustwechs, &c. C'est-à-dire, *Nouvelle méthode curative de la sciatique nerveuse de JOSEPH PETRINI, traduite du latin, & enrichie de notes ; par C. H. SPOHR, médecin provincial du Hary, & pensionné de la ville de Seesen, avec une planche. In-8°, de 154 pages. A Detmold & Meyenberg, 1787.*

5. C'est au docteur *Coturni*, de Naples, que M. *Petrini* doit la connoissance de la sciatique nerveuse, & à un père Récollet qu'il est redevable de la manière de la guérir. On cherche une certaine nodosité placée entre les doigts annulaire & auriculaire de la jambe affectée, & on y enfonce une aiguille rouge, ou, comme le veut le docteur *Petrini*, un instrument fait en forme de phlébotome.

WENC. TRNKA DE KRZOWITZ, *Historia rachitidis omnis ævi observata medica continens*, 1787. *In-8º. de 339 pag.*

Ejufd. *Historia tympanitidis omnis ævi observata medica continens*, 1788. *In-8º. de 503 pages. Ces deux Traités se trouvent à Vienne, chez Graffer.*

6. Nous avons déjà fait connoître plusieurs volumes de M. *Venceslas Trnka de Krzowitz*, qui recueille dans les auteurs tout ce qui peut augmenter ses diverses histoires des maladies. Il rapporte les opinions différentes sur chacune d'elles, & les cas singuliers qui y sont relatifs.

Nous lui connoissons déjà huit traités particuliers, savoir, sur le diabète, la fièvre hectique, l'ophthalmie, la cardialgie, les menstrues, la goutte sereine & autres maladies des yeux.

Observations médicales & politiques sur la petite-vérole, & sur les avantages & les inconvéniens d'une inoculation générale, adoptée spécialement dans les villes; où l'on essaie de prouver que dans une seule année la ville de Londres pourroit, par son moyen, sauver deux mille de ses habitans, &c. : ouvrage traduit de l'anglois de W. BLACK, D. M. sur

*la dernière édition ; par M. MAHON ,
D. M. P. & membre de la Société royale
de médecine. A Paris, chez Cucher ,
libraire, rue & hôtel Serpente , 1788 ;
in-12. de 237 p. Prix 1 liv. 16 s. br.*

7. Cet ouvrage contient une histoire succincte & raisonnée de la petite-vérole, & une réfutation du baron *Dimsdale*, qui croyoit qu'il étoit dangereux de rendre l'inoculation générale, voulant seulement qu'on aggrandit en faveur du peuple l'hôpital des inoculés. Sans approuver le ton peu naturel qu'emploie *M. Black*, à l'égard de son adversaire, ses vues & ses raisons, pour faire partager à toutes les classes de la société, les avantages de l'inoculation, nous paroissent inspirées par un esprit d'humanité, éclairées & faites pour exciter l'intérêt du public, & l'attention du législateur. Cette idée d'une inoculation générale, est peut-être le seul moyen de se soustraire aux atteintes d'un mal aussi funeste à la population que l'est la petite-vérole ; car les précautions qu'on emploie contre la peste, employées contre une maladie dont les foyers sont multipliés dans un même nation & souvent dans une même ville, seroient insuffisantes, & troubleroient continuellement l'ordre de la société. Si la pratique d'une inoculation générale s'établissoit, la plupart des objections faites contre l'inoculation partielle, sur les dangers de répandre la contagion, perdroient toute leur force. Si celle qu'exercent continuellement les préjugés contre la marche lente de la raison & de la philosophie, venoit à s'anéantir, alors

on verroit ce que l'intérêt fait apercevoir de si bonne heure aux Circassiens, & à d'autres peuples aussi ignorans qu'eux, les bienfaits d'une méthode qui peut conserver la vie à plusieurs milliers d'hommes. Il est des pays où l'usage est établi de se faire saigner & purger tous les ans, au mois de mai. Ces moyens de précaution, employés sans discernement, sont peut-être plus dangereux que ne le seroit l'inoculation de la petite-vérole, devenue une pratique domestique. L'habitude qu'on en contracteroit, en banniroit, avec la terreur qui en trouble quelquefois les effets, & que l'emphase & le charlatanisme des inoculateurs doivent augmenter; ces préparations indiscrettes, & ces soins plus indiscrets encore qui, pour empêcher la multiplication des boutons, font avorter l'éruption, & préparent le germe de maladies incurables. On est peut-être loin encore du temps où cette révolution heureuse s'établira; mais on n'en doit pas moins louer les efforts de ceux qui, par leurs écrits, travaillent à en avancer le terme.

Recherches sur les irrégularités que présente quelquefois dans sa marche la petite-vérole inoculée, & sur la confiance que méritent ces sortes d'inoculations irrégulières; par M. CUSSON, docteur en médecine, & vice-professeur royal de botanique dans l'université de Montpellier, membre de la Société royale des sciences de Madrid, Turin, Toulou-

se, &c. A Montpellier, de l'imprimerie de Jean Martel aîné, imprimeur ordinaire du Roi, &c. 1788; & se trouve à Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n°. 32.

8. M. *Cuffon* examine d'abord les phénomènes qui caractérisent chacune des périodes qui partagent le cours de la petite-vérole inoculée, c'est-à-dire, l'éruption locale, la fièvre d'invasion, l'éruption générale, la suppuration des boutons & le dessèchement des pustules. Il parcourt & détaille ensuite les irrégularités qui surviennent quelquefois dans chacun de ces périodes, pour tâcher de fixer le degré de confiance qu'on doit avoir dans les inoculations, où ces irrégularités ont lieu. Parmi ces irrégularités, les unes sont entièrement dépourvues des caractères essentiels de la petite-vérole, & les autres les présentent dans toute leur étendue. Par exemple, l'inoculation qui a été sans effet, & celle qui n'a produit qu'une affection locale, ne doivent point, selon M. *Cuffon*, être censées avoir produit une véritable petite-vérole. L'inoculation qui offre tous les symptômes propres à la fièvre éruptive, mais sans aucune éruption ni inflammation des plaies, & celle dont le cours se fait avec rapidité, doivent laisser des incertitudes. Les règles que M. *Cuffon* cherche à établir sur cette matière, en offrent aussi beaucoup, puisqu'elles ne s'accordent point entièrement avec les principes de beaucoup d'inoculateurs, qui sont censés avoir pour eux l'expérience. Dans un *post-scriptum*, M. *Cuffon* dit, que depuis

puis l'impression de son Mémoire, il a eu connoissance d'un fait qui semble rendre moins douteuse la petite-vérole inoculée, dont la marche est rapide. S'il pouvoit connoître tous les faits qui dérogent aux règles qu'il a posées, il verroit combien il est difficile de rien établir de fixe sur cela. Il attribue les inoculations sans effet à l'emploi d'un pus séreux. Cependant beaucoup d'inoculateurs prétendent qu'il a plus d'énergie que celui que fournit une suppuration avancée; & en effet, la qualité purulente de la matière n'a rien de commun avec la propriété contagieuse spécifique du miasme varioleux; la suppuration est le résultat de l'irritation & de l'inflammation, & si l'humeur qu'elle fournit peut avoir quelque effet sur ce miasme, c'est de l'affoiblir.

Quoi qu'il en soit, M. Cusson forme deux classes très-distinctes de petites-véroles inoculées. Il appelle *préservatives* celles de la première classe, & de ce nombre sont, 1°. la petite-vérole inoculée, régulière dans ses quatre périodes; 2°. celle qui marche avec lenteur; 3°. celle qui n'offre qu'une éruption locale ou générale, mais qui est accompagnée de fièvre; 4°. celle dans laquelle il se fait des éruptions successives ou érysipélateuses; 5°. celle dont la suppuration est incomplète, & où la cicatrice ne se fait que tard. La seconde classe, composée des inoculations *non-préservatives*, comprend, 1°. la petite-vérole inoculée, qui est sans effet; 2°. celle qui ne produit qu'une affection purement locale, & à laquelle le reste du corps ne participe point; 3°. celle qui ne présente que la fièvre éruptive, sans inflammation des plaies, & sans éruption; 4°. celle dont la marche se fait avec une

rapidité marquée; 5°. celle qui, quoique accompagnée de l'inflammation des plaies & de la fièvre, est dépourvue d'éruption. Les inoculateurs ne seront pas en tout de l'avis de l'auteur de ce Mémoire; mais son caractère, son expérience & son savoir reconnus, sont propres à donner assez d'importance à ses discussions, pour mériter d'être approfondies par les médecins.

Ein paar worte über die pocken und über die inoculation derselben, &c.
C'est-à-dire, *Quelques mots sur la petite-vérole & sur l'inoculation; par CHRIST. FRIEDRICH ELSNER, docteur & professeur en médecine à Königsberg; in-8°. de 80 pages. A Königsberg, chez Hartung, 1787.*

9. L'auteur, zélé partisan de l'inoculation, cherche ici à disculper cette pratique d'un reproche qu'on pourroit lui faire en conséquence d'une variole naturelle & spontanée, survenue après une petite-vérole inoculée, dans la jeune comtesse de *Kaiserlingk*. Comme il n'y a pas moyen d'éluder les preuves d'une véritable petite-vérole double, M. *Elsner*, pour justifier la méthode, prétend que le pus dont on s'est servi pour l'inoculation, a été pris sur un sujet attaqué d'une fausse petite-vérole. De pareils subterfuges sont aussi inutiles que ridicules; & ne rendent pas meilleure la cause qu'on défend. Il nous semble que la rareté de ces récidives est

plus que suffisante pour rendre toute autre justification inutile.

Essai sur la théorie & la pratique des maladies vénériennes, par WILL. NISBET, D. M. & membre du collège royal de chirurgie d'Edimbourg : ouvrage dédié à M. CULLEN ; traduit de l'anglois, augmenté de notes, & dédié à M. ANTOINE PETIT ; par M. PETIT-RADEL, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, & ancien chirurgien-major du Roi aux Indes orientales. A Paris, chez Briand, libraire, quai des Augustins, n°. 50, 1788 ; in-8°. de 359 pag.

10. Il n'est point de maladie qui ait été l'objet d'un aussi grand nombre d'ouvrages que la maladie vénérienne. Il semble, au premier coup-d'œil, que la connoissance & le traitement de cette affection devroient par conséquent être plus avancés qu'ils ne le sont, & présenter moins de difficultés qu'ils n'en offrent encore. Mais si on fait attention que la plupart de ceux qui s'en sont occupés, avoient moins à cœur le progrès de la médecine, que leur intérêt personnel ; que beaucoup n'avoient point la sagacité nécessaire pour saisir & combiner cette foule de rapports qu'offrent les maladies vénériennes, & que, presque tous imbus de faux principes sur

la théorie des autres maladies, ils les ont transportés dans l'étude de la maladie vénérienne, on ne sera pas surpris des lumières qui nous manquent encore sur cet objet. Il est vrai que cette maladie présente une variété de phénomènes qui étonne, & dérouté ceux qui ont voulu en suivre & étudier la marche; &, sans les travaux de MM. *Svediaur* & *Hunter*, une nuit profonde régneroit encore sur cette matière.

On trouvera, dans l'ouvrage de M. *Nisbet*, un précis des connoissances les plus certaines & les plus récentes que nous ayons sur les effets du virus vénérien. Il considère son action sur les surfaces muqueuses, celle qu'il a sur celles qui s'ulcèrent, sur les glandes, & celle qu'il développe dans toute la constitution. La découverte du système lymphatique a jeté beaucoup de jour sur la nature & le siège de cette action du virus vénérien. M. *Nisbet* est de l'opinion qui suppose que les sucs lymphatiques seuls sont affectés, & que les autres humeurs sécrétoires, & le sang même, conservent leur pureté.

La surface muqueuse sur laquelle le virus agit le plus communément dans l'homme, est celle de l'urètre. Son effet est d'y augmenter la sécrétion de la mucosité qui l'enduit naturellement, & cet état, est ce qu'on appelle *gonorrhée*. Il ne suppose point d'ulcération, & *Morgagni* a fait voir, en effet, qu'il n'y en a point pour l'ordinaire. M. *Nisbet* ne met point d'autre différence entre le virus qui produit la gonorrhée & celui qui produit le chancre, que celle des surfaces que le même virus affecte. Il réduit le traitement de la gonorrhée à trois méthodes générales, qui toutes ont pour but de diminuer l'irritation que cause l'acrimonie des urines, &

de combattre l'inflammation que la cause spécifique de la maladie détermine. La première de ces méthodes consiste à affaiblir l'irritabilité de la partie affectée ; la seconde , à exciter, sur le siège même de la maladie, une irritation supérieure à celle que la cause morbifique occasionne ; la troisième , à mettre en usage tous les moyens anti-phlogistiques qui peuvent prévenir ou calmer l'inflammation. L'auteur apprécie, d'une manière judicieuse , les avantages qui sont propres à chacune , & détermine très-bien les cas où les circonstances où elle doit avoir la préférence. Les suites de la gonorrhée, telles que le gonflement du testicule , la rétention d'urine, & les autres symptômes ou maladies qui succèdent à la suppression de la gonorrhée, sont bien décrites & bien évaluées.

Le virus vénérien agissant sur les surfaces poreuses, le chancre est, dans l'ouvrage de M. *Nisbet*, le sujet de discussions très-lumineuses. Il distingue trois espèces de chancres : l'ulcéreux , le lymphatique & le vésiculaire. Il les considère comme des affections locales, dont le traitement , comme celui de la gonorrhée, doit être aussi local. Il réduit celui de la première espèce, 1°. à les détruire en totalité ; 2°. à changer l'inflammation spécifique en une qui soit commune, & au moyen de laquelle le renouvellement de la partie puisse s'opérer ; 3°. à empêcher l'irritabilité morbifique. Dans le chancre lymphatique , il y a deux indications à remplir. La première consiste à couper toute communication du vaisseau affecté avec les parties supérieures ; & la seconde, à exciter, sur le vaisseau même, un degré d'irritation qui soit incompatible avec l'action spécifique du virus. La troisième espèce

de chancre, ou le vésiculaire, est le plus simple de tous. Il a son siège ordinairement sur le prépuce ou sur le frein. S'il se rompt de très-bonne heure, la peau revient, & il n'en reste plus aucun effet. Mais s'il est long-temps à se rompre, il occasionne l'ulcération, & il se termine en celui de la première espèce.

M. *Nisbet* n'a pas une grande idée des préservatifs, qui sont la pierre philosophale des libertins. Il regarde les vertus qu'on leur attribue, comme imaginaires, & ne pense pas que sur la foi de pareils moyens, un homme puisse exposer sa santé.

Les principes, d'après lesquels M. *Nisbet* explique la formation du bubon & établit son traitement, sont très-satisfaisans, & conformes aux notions les plus sûres que nous ayons jusqu'à présent sur cette matière. Il les divise en sympathiques & en idiopathiques. Les premiers ont ordinairement lieu pendant le période aigu de la gonorrhée. Le bubon est le symptôme de la maladie vénérienne le plus opiniâtre, & sa cause la plus difficile, peut-être, à déraciner sans produire un changement dans l'organisation de la partie. Les différens degrés d'action que le virus exerce sur les glandes, ont fait ranger les bubons sous différentes classes, en leur donnant les noms d'inflammatoires, d'érysipélateux & d'œdémateux. Dans tous les cas, M. *Nisbet* insiste sur la nécessité de la résolution, prétendant que la suppuration est le moyen le plus prompt & le plus sûr pour introduire le virus dans tout le système. Les moyens d'exciter la résolution sont, 1°. d'animer l'action des absorbans ; 2°. de rendre la glande elle-même incapable de souffrir l'action ultérieure du virus.

Les deux derniers chapitres de l'ouvrage de M. Nisbet, traitent de la maladie constitutionnelle ou de la vérole confirmée, & de la maladie vénérienne chez les enfans. Par-tout, l'auteur montre un jugement sûr, qui l'éloigne des opinions extrêmes, & le porte à les combattre même dans les auteurs du premier ordre, tels que M. Hunter ; de sorte que, par là, son livre n'en est que plus assorti au plus grand nombre des lecteurs.

Recherches sur les maladies vénériennes, chroniques, sans signes évidens, c'est-à-dire, masquées, dégénérées ou compliquées ; par M. CARRERE, conseiller-médecin ordinaire du Roi, professeur royal émérite en médecine, censeur royal, ancien inspecteur général des eaux minérales de la province du Roussillon & du comté de Foix ; de la Société royale de médecine, de celle des sciences de Montpellier, des académies de Toulouse, des Curieux de la nature, &c. A Paris, chez Cuchet, libraire, rue & hôtel Serpente, 1788 ; in-8°. de 204 pag. Prix 1 liv. 16 s. broché.

11. Il faut un grand courage pour se charger d'écrire sur des maladies qui n'ont aucun signe évident. Si l'écrivain a de la logique, il doit se trouver

sans cesse dans la situation la plus pénible , parce que , forcé de flotter continuellement dans le vague , & de marcher de conjecture en conjecture , il ne peut se prouver à lui même , ni prouver aux autres ce qu'il écrit. On doit cependant savoir gré à M. Carrère d'avoir fait cette entreprise , & son travail peut n'être pas sans fruit. Mais nous croyons devoir avertir que tout ce qui se trouve dans son livre , ne doit pas être pris à la lettre ; que beaucoup des choses qu'il contient , souffrent de grandes difficultés , & ouvrent un vaste champ au doute. Les preuves sur lesquelles M. Carrère fonde l'existence des maladies dont il parle , sont les autorités d'un grand nombre d'auteurs , la plupart anciens. Ce genre de preuves , fort usité parmi les érudits , & qui peut avoir son usage dans quelques branches des connoissances humaines , est en médecine précisément le plus sûr moyen de perpétuer les erreurs ; il n'y en a aucune qui ne pût s'y établir irrévocablement , si un certain nombre d'années & d'auteurs suffisoit pour donner à une chose fausse ou douteuse , le caractère d'une vérité. Ce seroit y admettre ce probabilisme , introduit par une classe de théologiens , qui seroit capable de faire disparaître toute certitude de la surface de la terre.

Le premier des auteurs que M. Carrère cite en témoignage , c'est *Mercurialis* , qui dit que toutes les fois qu'une maladie résiste aux remèdes ordinaires , il y a lieu de craindre qu'elle ne soit entretenue ou produite par un vice vénérien. Qui ne sent combien cette assertion de *Mercurialis* est peu fondée & peu conforme à une manière exacte de raisonner ? puisque de tout temps il y a eu des maladies qui ont résisté aux remèdes

ordinaires ; de sorte que si on se guidoit d'après un pareil principe, un médecin seroit à chaque instant réduit à semer inutilement les soupçons & les alarmes, & souvent même au détriment des malades & de sa propre réputation.

On est autorisé à être en peine de savoir comme M. Carrère s'y prend pour décrire des maladies qui ne se manifestent par *aucun signe évident*. Il prévient qu'il *n'entreprendra point d'en donner une description précise*. Mais encore faut-il en donner une idée. Il se sert pour cela des propres paroles de M. Sanchez, qu'il dit avoir *saisi les différentes nuances de ces maladies, avec la sagacité qui lui étoit ordinaire*. Voici ces paroles : « La tristesse s'empare de l'ame ; on est tourmenté de vertiges par intervalles ; on éprouve une douleur sourde aux épaules, au col & sur les reins, un embarras dans la gorge, une légère rougeur des yeux ; on est attaqué de douleurs sourdes au sternum ou au côté droit, de vents dans l'estomac, de borborigmes dans le colon ; les gencives deviennent d'un rouge pourpre : il paroît sur le visage de petits boutons, mais en petit nombre ; ces malades ont des douleurs de tête fréquentes : ils deviennent tristes, languissans, paresseux. Plusieurs ont les ongles difformes, des douleurs d'estomac après les repas. Les femmes ont des coliques plus vives, plus tranchantes avant l'apparition de leurs règles ; il leur survient des maladies dans les reins, dans les ovaires ; leur teint devient jaune, plombé, verdâtre ; enfin ces malades sont tourmentées de mille maux différens qui les dégoûtent de la vie, & leur en font desirer la fin ».

Certainement, sans être difficile, on aura bien de la peine à reconnoître, dans ces symptômes,

les caractères de la maladie vénérienne, &, d'après eux, il y a bien peu de malades à qui on ne pût imputer cette affection. Cette description ne doit point étonner dans l'ouvrage de M. *Sanchez*, pour qui le mal vénérien étoit un phantôme qu'il voyoit par tout. Selon ce médecin, on peut contracter ce mal *en respirant l'air infecté & renfermé de la chambre d'un malade qui a des ulcères vénériens*. Si cela étoit vrai, y auroit-il un chirurgien qui fût à l'abri de l'infection vénérienne? L'opinion de M. *Sanchez*, ou des auteurs qu'il cite, est à-peu-près aussi fondée que celle de M. *Paw*, qui, *dans ses recherches sur les Américains*, dit que dans les premiers temps de la conquête de l'Amérique, les Espagnols y contractoient la maladie vénérienne par le moyen de l'air, sans aucun commerce avec les Américains. M. *Carrère* dit avoir vu le contraire de ce qu'avance M. *Sanchez*, dans l'hôpital militaire de Perpignan, où un grand nombre de soldats, infectés du mal vénérien, sont dans la même salle, sans le communiquer à ceux qui les soignent. Mais il a vu un homme *communiquer cette maladie à deux femmes différentes, sans avoir éprouvé aucun des signes extérieurs qui pouvoient lui inspirer des craintes pour lui-même*. Ce fait paroît douteux, avec raison, à tous ceux qui savent que tous les jours des hommes évidemment infectés, ont un commerce habituel avec des femmes, sans leur communiquer leur mal, s'ils n'ont ni chancre ni écoulement, en un mot, une surface qui produise la matière de l'infection. On sait que la salive & le lait ne la donnent pas, s'il n'y a point d'érosion dans la bouche, ou sur le mamelon de la nourrice. M. *Hunter*, qui est d'un si grand poids sur

cette matière, va jusqu'à dire que les ulcères secondaires mêmes ne sont plus propres à transmettre le virus vénérien. Au surplus, on aimera mieux croire qu'un médecin a été trompé par son malade, ou que ce malade s'est trompé lui-même, que d'admettre un fait contraire à l'expérience journalière des médecins les plus instruits.

« Les ma'adies vénériennes dégénérées sont toutes les ma'adies chroniques entretenues ou produites par un vice vénérien dégénéré. Ici, le virus a perdu son caractère primitif ; il a cessé d'être vérolique ». Ainsi on a d'autres maladies à guérir que la vérole.

Le virus vénérien peut *se combiner avec les vices écrouelleux, scorbutique, cancéreux, gouteux, rhumatismal, rachitique, dartreux, &c.* Dans toutes ces affections, le caractère vénérien, en supposant que cette complication existe, est très-difficile, pour ne pas dire impossible à reconnoître. L'existence simultanée de plusieurs maladies dans le corps humain, souffre beaucoup de difficultés, & semble s'accorder peu avec les loix connues de l'économie animale. Nos affections se succèdent, plutôt qu'elles ne marchent ensemble. On voit souvent une maladie suspendre le cours d'une autre maladie qui le reprend, lorsque l'autre est parvenue à sa terminaison naturelle. La grossesse arrête la marche d'une phthisie, elle suspend même quelquefois la folie. Il en est de même de nos affections morales, elles tendent, en général, à se concentrer dans un seul objet.

M. Carrère rejette l'emploi du mercure du traitement des maladies vénériennes chroniques, pour s'en tenir aux dépuratifs. Ce parti est

très-fage. Comme ces maladies n'ont point de *signes évidens*, & que les remèdes mercuriaux agissent trop fortement sur la constitution, pour des individus affoiblis & cachectiques, on évite par là de s'exposer à donner des remèdes actifs à des malades qui, le plus souvent, ont toute autre maladie que la maladie vénérienne. Les dépuratifs dont M. Carrère s'est servi avec succès, sont, le gâïac, le saffraas, la falsepareille, la squine, la bardanne, la saponaire, le buis, &c. Dans le traitement, il s'est attaché à calmer les spasmes, à soutenir les forces, & à favoriser les évacuations vers lesquelles la nature sembloit tendre. Il rapporte plusieurs observations qui prouvent les bons effets de ce traitement, qui ne peut qu'être utile, mais qui vraisemblablement seroit insuffisant dans beaucoup de cas où l'infection vénérienne auroit lieu; car ce qu'il dit contre le mercure & ses préparations, n'est bon que pour détourner le peuple d'abuser d'un remède qui peut être dangereux dans ses mains, mais qui offre tous les jours les plus grandes ressources aux médecins qui savent s'en servir.

Practical observations on the natural history and cure of the venereal disease, &c. C'est-à-dire, *Observations pratiques sur l'histoire naturelle & le traitement de la maladie vénérienne. Vol. I & II; par JEAN HOWARD, chirurgien; in-8°. A Londres, chez Balwin, 1788.*

12. M. Howard suit dans la distribution de son

ouvrage la marche que la maladie a affectée depuis son origine jusqu'à nos jours. Par conséquent il traite d'abord de l'infection générale, & parle ensuite des modifications particulières, & des nouveaux accidens qui se sont manifestés plus ou moins long-temps après son invasion, tels que la gonorrhée, les bubons aux aines, &c. Il adopte le sentiment de ceux qui pensent que la véritable maladie vénérienne reconnoît exclusivement pour principe le virus qui produit les chancres, & que la gonorrhée n'a jamais causé de vérole universelle. L'étendue que M. Howard donne à ses recherches, ne lui a pas permis de les renfermer en deux volumes ; en sorte que nous devons au moins en attendre un troisième.

Medicinisch politischer vorschlag der luffseuche in grossen städten vorzüglich in Wien, einhalt zu thun, &c. C'est-à-dire, *Projet pour mettre des entraves à la maladie vénérienne dans les grandes villes, principalement à Vienne; par JOSEPH KOTING, doct. en médecine; in-8°. de 78 pages, sans nom de libraire, ni du lieu de l'impression, 1786.*

13. L'Empereur avoit chargé la Faculté de médecine de Vienne de donner son avis sur cet objet : Est-il convenable d'établir ou non, à Vienne, des maisons particulières pour les filles publiques, sous l'inspection de la police ? Il est

probable que c'est cette injonction qui a fait prendre la plume à l'auteur. Les moyens qu'il propose pour remédier à la communication de la maladie vénérienne, sont, 1°. de charger un bureau de santé de travailler à l'extinction du virus vérolique; 2°. d'établir des traitemens publics & gratuits des malades infectés de ce virus; 3°. de prendre les mesures nécessaires pour qu'on ne se serve que de nourrices bien portantes (ne conviendrait-il pas aussi de ne mettre en nourrice que des enfans exempts de germes vénériens); 4°. d'autoriser des maisons publiques de filles (*lupanaria*).

Medicinische fragments, &c. *Fragments médicaux; ouvrage posthume du docteur THOMAS KNIGGE, médecin-praticien à Ratisbonne, publié par M. J. J. KOHLAAS, docteur en médecine. A Ratisbonne, chez Montan; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788; in-8°. de 222 pag.*

14. M. Kohlâas, l'ami intime du docteur Knigge, publie dans ce volume les meilleures pièces qu'il a trouvées dans ses papiers, & parmi lesquelles on doit distinguer celles qui traitent de la diversité des tempéramens, & de son influence sur le génie de chaque individu.

Traité de la génération des vers des intestins, & des vermifuges; par M. BLOCH, docteur en médecine de la Faculté de

Berlin, membre des Sociétés des Curieux de la nature de Berlin, de Dantzick, de Halle, &c. &c. : ouvrage couronné par la Société royale des sciences à Copenhague, & traduit de l'allemand, avec dix planches; suivi d'un précis du traitement contre le tania, publié par ordre du Roi. A Strasbourg, chez J. G. Treuttel, libraire, 1788; & se trouve chez Barrois jeune, quai des Augustins; & chez Croullebois, libr. rue des Mathurins: vol. in-8°. de 127 p. Prix 3 liv. 12 s. broché.

15. Les naturalistes qui ont poussé si loin nos connoissances dans certaines branches de l'histoire naturelle, avoient, avant M. Muller, beaucoup négligé celle des vers. Cela déterminâ M. Bloch à s'occuper particulièrement de la nature des vers des intestins, & il en a découvert plusieurs nouvelles espèces, qu'il fait connoître dans cet ouvrage. Il l'a divisé en trois sections, dont la première contient les faits; la seconde les conséquences, & la troisième traite des vermifuges. La première section présente la description méthodique des différentes espèces de vers; comprises dans onze genres. Dans le premier, parmi les vers plats, sont les bandelettes: elles sont de deux espèces; l'une est la bandelette des poissons, & l'autre la bandelette des oiseaux. La douve forme le second genre,

& comprend la douve du foie , & la douve à long cou. Les *tænia* forment le troisième genre, qui offre deux divisions, composées des *tænia* sans armes , & des *tænia* armés ; & les deux divisions comprennent vingt espèces. Parmi les vers ronds, les vers vésiculaires forment le quatrième genre, & présentent trois espèces. Le cinquième genre offre deux espèces de gratteurs, le géant & le cou armé. Le sixième genre est celui des *ascarides* des intestins , qui a quatre espèces. Le septième genre , qui n'a qu'une espèce, est formé par le vers à queue : vient ensuite celui des crinons, qui est le huitième , & où sont comprises trois espèces. Le géroflé seul forme le neuvième genre. Dans le dixième sont le capuchon vivipare , & le capuchon cunéiforme. Enfin, le onzième genre est formé par le chaos intestinal , & comprend la sang-sue intestinale , & le chaos intestinal cor diforme.

Comme l'auteur de cette dissertation pense que les vers sont innés dans les animaux , & ne leur viennent point du dehors , il n'y comprend point l'œstre , le dragonneau, la furie infernale, la myxine , & encore moins les animaux qui peuvent entrer dans notre corps avec les alimens & la boisson , tels que des serpens, des grenouilles ; des lézards , des crapauds, &c. *M. Bloch* fonde son opinion, touchant la coexistence des vers des intestins avec les animaux , sur plusieurs preuves. Il allègue que les analogues de ces vers ne se trouvent point hors du corps animal , & que *MM. Linné & Rosenstein*, qui ont cru les voir ailleurs, se sont trompés , en prenant la bandelette des poissons , pour le *tænia*. Une autre preuye, selon *M. Bloch*, c'est la présence des vers dans des enfans , dans des

animaux nouvellement nés , & même dans des avortons. Il s'appuie encore sur d'autres arguments , tirés de leur séjour dans les parties intérieures du corps , de la durée de leur vie dans des endroits où d'autres corps sont digérés , de leur prompt mort , après être sortis du corps animal. Cette dernière circonstance nous paroît la plus favorable à l'opinion de M. *Bloch* ; car si ces insectes viennent du dehors , ils sont faits pour y retourner. Les raisons qu'il tire de leur structure , de la quantité de leurs œufs , du grand nombre de leurs femelles , de leur séjour affecté au corps de certains animaux , & du peu d'incommodité qu'ils causent souvent à ces derniers , n'ont peut-être pas la même force.

Quoi qu'il en soit , M. *Bloch* considère les vers des intestins comme une classe particulière d'êtres dans le règne animal. La préexistence des germes de ces vers , que l'opinion de ce naturaliste suppose , est , à la vérité , très-difficile à concevoir : on a de la peine à se figurer des germes qui peuvent circuler , sans développement & sans action , dans notre sang , pendant plusieurs générations ; car on est forcé de convenir qu'une longue suite d'individus , peuvent , de père en fils , être exempts de vers , quoiqu'ils en portent les germes avec eux , jusqu'à ce qu'une certaine foiblesse survenue dans la constitution , permette à ces germes de se développer. La faculté qu'ont les forces vitales dans toute leur intégrité , d'empêcher la génération des vers , pourroit autoriser à croire qu'ils sont le résultat d'une matière mal assimilée , qui ayant échappé à l'énergie de la vie générale de l'individu , s'organise en vertu des forces particulières qu'elle a déjà reçues. Cette organisation est très-sim-

ple, & analogue à celle des polypes. Le foible degré de vie particulière, qui est propre à ces productions imparfaites, elles ne l'exercent même que sous l'influence & l'irradiation de la vie générale; car elles ne tardent pas à perdre le mouvement, lorsqu'elles sont hors du corps où elles ont reçu l'existence.

Comme la foiblesse est la disposition la plus favorable à la production des vers, il s'ensuit que les toniques sont le moyen le plus efficace pour la prévenir; & en effet, tous les vermifuges sont de cette classe, lorsqu'ils n'agissent pas comme évacuans, ou comme atténuans. Ceux dont parle M. Bloch, dans la dernière section de son ouvrage, sont très-propres à remplir les vues des médecins.

Mémoire couronné par l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux; le 25 août 1787, sur cette question: Quels seroient les meilleurs moyens de corriger les abus qui régnoient dans les hôpitaux, relativement au service des malades, & de lier à leur sort l'intérêt de ceux qui les servent? Par M. CAPELLE, docteur en médecine. A Bordeaux, chez Michel Racle, imprimeur agrégé de l'Académie, rue S. James, 1788; in-4°. de 52 pag.

16. On trouvera des vues utiles dans ce Mé-

moire, qui n'est pas susceptible d'un extrait détaillé. L'auteur a cru voir que les abus qui règnent dans les hôpitaux, ont leur source dans la négligence & l'incapacité de ceux qui les entretiennent, dans les vices des lieux, & dans des réglemens mal combinés. Il parle, dans des chapitres particuliers, des différens ordres de personnes qui concourent au service des malades; il fait ensuite des réflexions sur les lieux & les coutumes qui ont force de réglemens sur beaucoup d'objets. L'auteur propose des choses déjà établies ailleurs; mais elles n'en sont pas moins propres à remplir le but de l'académie. Dans le neuvième chapitre, il est question des pauvres malades domiciliés; car l'auteur adopte les idées de ceux qui pensent qu'il conviendrait, pour rendre les secours destinés aux pauvres plus satisfaisans & par conséquent plus efficaces, de les porter dans le sein même des familles, qu'un malade quitte toujours à regret, & où il trouve des soins plus chers & plus agréables à son cœur. Il croit que les hôpitaux ne doivent servir d'asyle qu'à l'étranger isolé, à l'ouvrier, au serviteur abandonné de ses maîtres, au malheureux qui n'a ni famille ni amis; au laboureur, dont la maladie prive la campagne qu'il fertilisoit, & dont les bras sont rendus inutiles pour lui & pour les autres. Indépendamment des inconvéniens attachés à tous les lieux où beaucoup de malades sont rassemblés, on ne sent pas assez ceux qui dérivent de la forme des secours publics, de la répugnance avec laquelle on les accepte, & combien, dans ce cas, les effets de moyens physiques sont contrariés par la disposition morale de ceux en faveur desquels on les emploie.

MARX vermischte beobachtungen, &c.

Observations diverses de M. JACQUES MARX, Juif, docteur en médecine, médecin du corps de l'électeur de Cologne, traduites du latin ; par M. BÆHME, avec des notes. A Berlin ; & à Strasbourg, chez Amand Kœnig, grand in-8°, premier Recueil, 1786 ; second Recueil 1787. Prix 2 livres les deux.

17. Ces observations méritent d'être rangées parmi le petit nombre des productions vraiment utiles. M. Marx, en parlant de l'abus des vésicatoires dans les fièvres avec délire, indique le moment où ils doivent être appliqués pour être véritablement utiles, & le moment où il faut prescrire l'opium, qui empêche toujours la phrénésie de se manifester. On y trouve aussi l'histoire & la cure d'une fièvre tierce épidémique ; la relation d'un scrophule qui occasionnoit presque l'aveuglement ; des remarques sur la foiblesse d'estomac accompagnée de vents ; sur un catarrhe suffocant avec douleur de la trachée artère ; sur l'emploi de l'oliban dans les écoulemens de la matrice, &c. Le commencement de l'original latin parut à Hanovre en 1774.

OSIANDERS, &c. Beobachtungen, abhandlungen und nachrichten, &c.

C'est-à-dire, *Observations, traités &*

notices concernant principalement les maladies des femmes, celles des enfans & l'art des accouchemens, avec des documens & des gravures; par FRIEDRICH - BENJAMIN OSIANDER, docteur & professeur en médecine, & en l'art des accouchemens à Kirchheim, sous TECK GRAND. In-8°. de 284 pages, outre 20 pages pour la préface & la table. A Tubingue, chez Cotta, 1787.

18. L'auteur est un élève de M. Stein, professeur à Cassel; & c'est dans cette ville qu'il a recueilli la plupart des observations présentées dans cet ouvrage. Elles concernent les fièvres, tant intermittentes que continues, des femmes en couches; une hydropisie pendant & après la grossesse; des évacuations périodiques prolongées beaucoup au-delà du terme ordinaire; les changemens qu'il seroit important d'établir dans le régime des sage-femmes; les naissances de gémeaux; la théorie de la génération de M. Henck; les vices du cordon ombilical trop long, trop court, ou noueux; les signes de la vie ou de la mort des enfans qui viennent de naître. On y lit encore l'énumération des accouchemens faits à l'hôpital de Cassel, depuis 1767 jusqu'en 1781, ainsi que l'histoire de cet établissement & de celui de l'hôpital des Enfans-trouvés; enfin, la description d'une seringue propre à donner toute sorte de lavemens.



Abhandlungen über die kranckheiten ,
&c. *Traité des maladies des os, des*
cartilages & des tendons ; par M.
BÆTTCHER ; partie première. A Kœ-
nigsberg, chez Hartwig, 1787 ; in-8°.
de 127. pages.

19. L'ouvrage de M. *Petit* (chirurgien fran-
çois), qu'on a traduit en allemand, est beau-
coup meilleur que le petit livre de M. *Boettcher*.
Ce n'est qu'une compilation, dans laquelle le
rédacteur a semé des assertions fausses, qu'il
abandonnera lorsqu'il aura acquis plus d'expé-
rience.

Traité d'anatomie & de physiologie , avec
des planches coloriées, représentant au
naturel les divers organes de l'homme
& des animaux : dédié au Roi , par
M. VICQ-D'AZYR , docteur-régent,
& ancien professeur de la Faculté de
médecine de Paris, de l'Académie royale
des sciences, secrétaire perpétuel de la
Société royale de médecine, &c. &c.
A Paris, de l'imprimerie de Fr. Ambr.
Didot l'aîné, 1786 ; très-grand in-fol.

(quatrième livraison.) *Prix*, 16 liv.
6 s. 6 d.

20. Lorsqu'il nous échappoit de dire que la troisième livraison de ce traité terminoit la topographie du cerveau de l'homme (a), M. *Vicq-d'Azyr* pouvoit plus loin ses vues ; il imaginoit sur ce viscère d'autres coupes ingénieuses, qu'il nous met sous les yeux dans cette quatrième livraison. Les planches qu'elle contient sont au nombre de huit, sous les numéros XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV, XXV, XXVI & XXVII. Nous allons indiquer les différens objets qui y sont représentés.

XX^e. P L A N C H E.

Elle représente le cerveau vu par sa base ; il est disséqué de manière à montrer une coupe horizontale des cornes d'Ammon ou grands hippocampes, qui sont dessinés en entier dans les planches XV, XX, XXI & XXII. On y remarque les substances grise & blanche, & la portion godronnée de ces productions. Chacune des couches optiques a été coupée obliquement de dehors en dedans & de haut en bas ; & la face inférieure de la voûte est à découvert.

XXI^e. P L A N C H E.

Elle met sous les yeux plusieurs figures.

La *fig. 1^{re}* représente le cerveau disséqué par sa base, & coupé à peu-près horizontalement à

(a) *Journal de médecine*, tom lxxij, p. 132, où nous exposons les objets des dix-neuf planches qui avoient été distribuées.

la hauteur des nerfs & des *tractus* optiques. Cette préparation est destinée à faire voir la partie antérieure & inférieure du corps calleux, la cloison médullaire du troisième ventricule, le trajet des nerfs optiques dans la base du cerveau, l'extrémité inférieure de la bandelette striée ou *tænia semicircularis*, & une coupe des pédoncules du cerveau près de la tubérance annulaire.

Les *fig. 2^e, 3^e & 4^e*. sont destinées à faire voir quelques variétés dans les objets représentés dans la *fig. 1^e*.

M. *Vicq-d'Azyr* indique ici les précautions qu'il faut prendre, en faisant une coupe verticale du cerveau, pour séparer les deux lames du *septum lucidum*. Ce problème anatomique, ajoute-t-il, est certainement très-difficile à résoudre : voilà pourquoi je me suis efforcé d'en développer toutes les circonstances.

XXII^e. P L A N C H E.

Le cerveau étant renversé de manière que l'on voit la base en dessus, si l'on fait une coupe horizontale qui, commençant au niveau des corps pyramidaux, se prolonge dans l'épaisseur de la protubérance annulaire, dans celle des jambes du cerveau, dans les corps striés, latéralement, en devant & en arrière, dans les parties correspondantes des deux hémisphères, on obtient une préparation telle que celle-ci. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine, dit M. *Vicq-d'Azyr*, que je suis venu à bout de la faire avec assez de netteté pour être bien saisie par le dessinateur. L'étude de cette planche, ajoute-t-il, me paroît intéressante, en ce qu'elle montre mieux que toutes les descriptions possibles, les rapports

rapports de la moëlle allongée & des corps pyramidaux avec la protubérance annulaire, avec les jambes & toute la substance médullaire moyenne du cerveau. On y retrouve les corps striés que l'on a vus en dessus dans les PLANCHES IX, X, XI & XII, & l'on y voit le troisième ventricule ouvert en dessous, & une portion du corps calleux en devant.

XXIII^e. P L A N C H E.

Cette coupe, faite sur un cerveau vu par sa base, est plus profonde que la précédente.

Pour y procéder, dit le savant anatomiste, j'ai entamé la moëlle allongée presque dans son milieu, & j'ai continué la section horizontalement dans toute l'étendue du cerveau. La plupart des *tractus*, filets ou arcades que l'on voit dans la planche précédente, se retrouvent ici ; mais leur expression est plus foible, & leur empreinte est moins marquée. Cette dissection du cerveau, faite, soit en dessus, soit en dessous, par couches successives de sa surface vers son centre, ne laisse ignorer la structure d'aucune des parties qui le composent. Le cerveau que j'ai employé pour cette préparation, avoit été endurci par l'action d'un mélange d'esprit-de-vin & d'acide marin.

XXIV^e. P L A N C H E.

On ne démontre point le cerveau sans faire voir le centre ovale de *Vicussens*, & la face supérieure du corps calleux ; mais on n'a point recherché quelle est la structure de la face inférieure de ces corps, ni quelle est la disposition

de la voûte que la substance médullaire forme de chaque côté au dessus des corps striés. C'est ce que M. *Vicq-d'Azyr* a fait dessiner dans cette planche, en continuant la dissection du cerveau par sa base. On y voit le corps calleux en dessous, des restes du *septum lucidum* & du triangle médullaire, la partie supérieure des ventricules latéraux, & une portion du prolongement postérieur de ces mêmes cavités.

XXV^e. P L A N C H E.

Cette planche est destinée à faire voir le cerveau coupé perpendiculairement de devant en arrière, & divisé en deux parties égales. Elle présente un grand nombre d'objets que cette coupe seule peut montrer, telle que l'origine des piliers ou colonnes du triangle médullaire, celle des pédoncules de la glande pinéale, la forme & l'étendue du *septum lucidum*, & la face interne des couches optiques.

La *fig. 1^{re}*. représente la moitié gauche du cerveau.

Cette préparation, observe M. *Vicq-d'Azyr*, est très-difficile à faire; elle a été destinée sur un cerveau vu par sa base, & dont la face convexe étoit en bas. Cette position étoit nécessaire pour ne point déformer par la pression les saillies nombreuses que la base de cet organe montre à l'observateur.

La *fig. 2^e*. offre les mêmes parties que le centre de la figure première; mais les organes sont préparés de sorte à faire voir les rapports des différens cordons ou *tractus* avec l'éminence mamillaire, & entre eux. Une portion de la paroi interne de la couche optique a été enlevée pour

montrer le prolongement des *tractus* médullaires. Le pilier antérieur du triangle médullaire ou voûte à trois piliers, a été détaché & coupé pour montrer dans une plus grande étendue le *tænia semi-circularis*, dont on ne voit dans la figure première qu'une très-petite portion. Ici le corps calleux est soulevé, & l'on voit la portion postérieure & étroite du *septum lucidum* qui n'est point sensible dans la figure première.

Fig. 3^e. On remarque dans cette figure une coupe perpendiculaire du cerveau, faite par sa base, & présentée obliquement, afin de faire voir comment on peut pénétrer dans les prolongemens inférieurs des ventricules latéraux, sans blesser aucune partie du cerveau. Il suffit de soulever adroitement dans la base de ce viscère, la partie que j'ai appelée le *crochet des grands hippocampes*. On aperçoit à déconvart, dans cette figure, le bord dentelé ou godronné de ces productions.

La couche optique est entamée plus profondément; le pilier postérieur du triangle médullaire est plus éloigné de la glande pinéale; le *plexus choroïde* paroît dans une plus grande étendue que dans les figures précédentes, & le prolongement inférieur des ventricules latéraux est plus ouvert que dans l'état naturel; ce qui étoit nécessaire pour faire voir toutes les parties de ce dessin.

XXVI. P L A N C H E.

On voit dans cette planche:

1^o. Une coupe du cerveau faite perpendiculairement de droite à gauche dans la partie moyenné de cet organe;

- 2°. Différentes sections des couches optiques ;
 3°. Des coupes longitudinales & verticales des cornes d'Ammon , ou grands hippocampes.

Fig. 1^{re}. Comme on n'a pas d'autre moyen , pour bien connoître le cerveau , que d'en faire des coupes dans toutes sortes de sens , dit M. *Vicq-d'Azyr* , j'ai multiplié ces préparations autant que je l'ai cru nécessaire pour montrer successivement tous les reliefs , toutes les cavités , & les divers mélanges des filamens , cordons & replis qui existent dans ce viscère.

La coupe qu'on voit dans cette figure a été faite verticalement de droite à gauche , à la partie postérieure du conduit auditif externe.

« On trouve dans les œuvres posthumes de *Santorini* (*septemdecim tabulae* , fol. 1775 , tab. iij , fig. iij.) une figure à peu-près semblable à celle que je décris. Ceux qui compareront ces figures entre elles , remarqueront dans celle que je publie , & que j'ai fait dessiner avec grand soin d'après nature , plusieurs détails que *Santorini* a négligés , principalement sur la disposition intérieure des corps striés , sur celle des grands hippocampes , sur celle de la protubérance annulaire , & enfin sur celle de la partie qui répond aux jambes du cerveau ».

Fig. 2^e , 3^e & 4^e. Ces trois dessins ont pour objet de faire connoître la structure interne des couches optiques , & de montrer l'origine intime du nerf qui porte le même nom. Cette dissection a été faite en creusant les couches optiques tout le long du nerf , & du *tractus* optique lui-même. La troisième & la quatrième figures sont celles qui expriment les coupes creusées le plus profondément. Jusqu'ici , on s'é-

toit contenté de dire que les nerfs de la seconde paire naissent des tubercules quadrijumeaux & des couches optiques. « Je crois être parvenu , ajoute M. *Vicq-d'Azyr* , à montrer comment ces couches contribuent à leur formation. J'ai présenté ces observations sur l'origine intime des nerfs optiques , à l'Académie royale des sciences , en 1781. (*Voyez* les trois mémoires que j'ai publiés dans le volume de la même année, sur l'anatomie du cerveau , *planche* iij, *fig.* 3, 4 & 5, *pag.* 611.) Il n'y a qu'un petit nombre de nerfs dont il soit possible de suivre ainsi la substance médullaire jusque dans l'intérieur de cet organe ».

Fig. 5^e & 6^e. Après avoir fait connoître dans plusieurs dessins la disposition & la forme extérieure des grands hippocampes ou cornes d'Ammon dans leur entier, M. *Vicq-d'Azyr* a pensé qu'il falloit en développer la structure intérieure par différentes sections. Les figures 5^e. & 6^e. présentent une coupe faite longitudinalement & du haut en bas , le long du grand hippocampe du côté droit. La figure 5^e. offre la moitié externe , & la figure 6^e. la moitié interne de cette production.

Fig. 7^e, 8^e, 9^e & 10^e. Elles ont pour objet de représenter des coupes faites verticalement de droite à gauche , le long du grand hippocampe. La section , que présente la figure 7^e. , a été faite très-près de l'origine de cette production , en arrière , où elle est le plus étroite. La figure 10^e. montre cette production coupée vers son extrémité inférieure dans l'élargissement même du grand hippocampe. Les coupes des figures 8^e. & 9^e. ont été faites dans l'espace in-

termédiaire, celle de la figure 8°. plus près de la petite extrémité, & celle de la figure 9°. plus près de l'élargissement ou grosse extrémité de cette production.

XXVII^e. P L A N C H E.

Elle contient plusieurs détails qui n'ont pas été présentés avec assez d'étendue dans les planches précédentes. On y trouve sur-tout des coupes de différentes parties isolées.

Fig. 1^{re}. On y voit la place qu'occupent les jambes du cerveau, les nerfs & les *tractus* optiques, la partie inférieure de la bandelette striée ou *tania semi-circularis*, & la face inférieure du triangle médullaire ou voûte à trois piliers. La dissection du cerveau est continuée par sa base.

Fig. 2^e. Elle présente une coupe du cerveau vu par sa base, & préparé de manière qu'on y aperçoit la commissure antérieure dans toute son étendue.

Fig. 3^e. Ce dessin montre la disposition intérieure du corps strié, & la manière dont le nerf olfactif en sort. La coupe qu'il représente a été faite par la base du cerveau longitudinalement & perpendiculairement suivant la direction du nerf olfactif.

Fig. 4^e. On y voit la corne d'Ammon ou grand hippocampe du côté droit, avec une partie de la loge ou étui qui le contient, & qui est ouvert sur le côté.

Fig. 5^e. & 6^e. Coupe perpendiculaire & longitudinale d'une des éminences mamillaires. Cha-

cune de ces deux figures offre une des parties symétriques qui résultent de cette section.

Fig. 7^o. Cette figure, destinée à faire voir les petits calculs de la glande pinéale, est tirée d'une dissertation de M. *Soemmerring*, intitulée : *Dissertatio inauguralis anatomica de decussatione nervorum opticonum*, Moguntiae, 1786, fig. 2.

« En traitant de l'anatomie du cerveau dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences, année 1781, pag. 532, j'ai dit (c'est M. *Vicq-d'Azyr* qui parle) que le plus souvent les petites pierres ou concrétions de la glande pinéale se trouvoient à la partie antérieure, c'est-à-dire, à la base de cet organe, qui est dirigée en devant. M. *Soemmerring*, anatomiste très-habile, a fait des observations analogues aux miennes, & même plus étendues, parce qu'il s'est spécialement occupé de cette recherche. Voyez *Dissertatio inauguralis anatomica de lapillis vel pæpæ vel intra glandulam pinealem sitis, sive de acervulo cerebri*, &c... præfide D. S. E. *Soemmerring*, Moguntiae, 1785. Le dessin dans lequel cet habile anatomiste a montré ces petits calculs, étant très-exact, j'ai cru devoir l'adopter & le placer ici. Le cerveau est vu en dessus.

» Cet assemblage de petites pierres a été appelé par M. *Soemmerring* du nom d'*acervulus cerebri* : il pense qu'elles ne se trouvent dans les cerveaux humains qu'après la quinzième année.

» Les petits calculs de la glande pinéale sont distribués de trois manières différentes :

» 1^o. Ils sont réunis & groupés de sorte à former l'*acervulus* de M. *Soemmerring* à la base de la glande pinéale, près de la commissure postérieure & sous le *plexus choroïde* ;

» 2°. On les voit quelquefois répandus vers les côtés de la glande pinéale, où ils forment de petits amas particuliers ;

» 3°. Souvent aussi ils sont irrégulièrement semés dans la substance de la glande elle-même.

» M. *Soemmerring* a trouvé ces concrétions dans le cerveau de deux nègres qu'il a disséqués. Ayant toujours rencontré ces petits calculs dans les cerveaux des hommes âgés de plus de quinze ans, cet habile anatomiste a conclu qu'on ne doit pas les regarder comme étant l'effet d'aucune maladie du cerveau. J'avois dit la même chose dans les Mémoires de l'Académie des sciences, année 1781, pag. 533. *Lieutaud*, *Meckel* & M. *Walter* sont du même avis.

Le mérite de cet important & magnifique ouvrage n'est point équivoque ; il a obtenu les suffrages du public : nous les avons présentés en annonçant dans ce Journal le prospectus, & les différentes livraisons qui l'ont suivi. Voyez les tom. lxxv, pag. 347 lxx, pag. 159 lxxij, pag. 132 lxxv, pag. 146.

Sopra l'azione dei medicamenti, &c.

De l'action des médicamens ; Lettre première, par MATTHIEU ZACCHIROLI. A Fermo, chez Paccafalli, 1787 ; in-8°.

21. Cette première lettre de M. *Zacchirolì*, développe une idée ingénieuse, qu'il a conçue sur le principe d'où les médicamens tirent leur principale efficacité ; c'est que les alimens opè-

rent la nutrition par le moyen de l'air qu'ils contiennent, air qui se développe dans l'estomac comme dans les intestins. Il croit donc que du développement des différentes espèces d'air, résulte l'action diversifiée des médicamens. Pour donner un air de vraisemblance à cette opinion, il s'appuie sur la théorie, ainsi que sur les découvertes des *aérosophes* modernes ; en parcourant ensuite les maladies les plus connues du corps humain, & leurs remèdes les plus efficaces, il tâche de démontrer que l'introduction & le développement de certains airs, forment le principe des unes, en même-temps que l'énergie des autres ; en effet, la putréfaction n'a d'autre cause, suivant les théories modernes, que le développement de l'air fixe, le quel est comme le ciment qui lie les petites molécules des corps : au lieu que les anti-putrides, que l'on ordonne dans les maladies de cette nature, agissent ou empêchent l'air fixe de se développer, ou le rétablissent dans son premier état. Quel est le physicien moderne qui ne convienne que les effets salutaires des eaux acidules, dérivent particulièrement de cet acide aérien, ou de cet air fixe dont elles sont abondamment pourvues ? N'est-il pas constant aussi, que les effets bien-faisans ou funestes qui résultent de l'usage modéré ou excessif du vin, n'ont point d'autre cause ? D'où pourroient provenir ces angoisses, ces tensions convulsives que produisent quelques grains de limaille de fer avalées, sinon de la trop grande quantité d'air inflammable que les sucs gastriques de l'estomac en font rapidement sortir ? Quel moyen d'expliquer la singulière vertu qu'a le nitre de refroidir, sinon en recourant à la quantité d'air déphlogistiqué

14 MATIERE MÉDICALE.

qui s'en échappe. C'est par ces exemples, & plusieurs autres; que M. *Zacchiroli* tâche d'étayer son opinion: que le principe opératif des remèdes réside dans un air qui en sort lorsqu'ils sont renfermés dans l'estomac; opinion qu'il se réserve de mettre en évidence par une suite d'expériences aussi simples que méthodiques.

GEORG. RUD. BOEHMERI, prolusio quâ
cyani segetum nuper expertæ vires
laudantur. *A Wittemberg*, 1787; in 4.^o.
de 12 pag.

22. Le bluet ou barbeau qui se trouve très-communément parmi les blés, est célébré dans cet opuscule. On lui a attribué beaucoup de vertus, qui sont presque contraires.

Plusieurs recommandent l'eau distillée de bluet pour l'inflammation des yeux, la rougeur, la chassie, même pour fortifier la vue & la rendre plus claire. C'est pourquoi le peuple l'appelle *eau de casse-lunette*.

D'autres vantent la poudre des fleurs avec les têtes, à la dose d'un gros, prise dans du vin, pendant quelque temps, pour guérir la jaunisse. *Rai* dit que cette poudre est utile étant appliquée sur l'érysipèle, & que le suc exprimé de ces mêmes fleurs guérit les ulcères putrides: vertus qui nous semblent fort incertaines.

Cette plante annuelle se cultive dans les jardins pour l'ornement, & à cause de ses variétés; par là on obtient des fleurs doubles & de toutes couleurs: elles ont peu d'odeur. On peut en mêler avec du tabac à fumer.

Toute la plante peut servir de fourrage aux

boeufs, aux chèvres & aux moutons. La fleur du bluet des blés exprimée tandis qu'elle est récente, donne une belle couleur bleu de ciel, que les acides rougissent, & qui verdit avec l'alkali. On prépare cette couleur pour la peinture. On teint aussi le sucre & le sirop d'un bleu céleste, par le moyen de cette fleur. La semence de cette plante est amère & purge. M. *Boehmer* dit que *Goetz* a vanté cette semence contre les convulsions, & assure qu'elle n'a point cette propriété.

*La Chasse, poème d'Oppien, traduit en françois par M. BELIN DE BALLU, conseiller à la Cour des monnoies, avec des remarques : suivi d'un extrait de la grande histoire des animaux d'Eldémiri ; par M. * * *. A Strasbourg, à la librairie académique, 1787 ; in-8°. de 224 pag.*

23. M. *Belin de Ballu* donna, en 1786, deux éditions latines du poème d'*Oppien* sur la chasse, qui ont été bien reçues, & qui se trouvent dans la même librairie que la traduction qui fait l'objet de cet article.

Parmi les chef-d'œuvres poétiques de l'antiquité, échappés aux injures des temps & à la barbarie, il en est peu, selon le nouvel éditeur, qui méritent autant notre estime que ceux d'*Oppien*, tant par le choix du sujet, que pour le style agréable & nombreux dont il a su l'em-

bellir, par la richesse & la variété des descriptions.

Quatre chants composent le poème sur la chasse. *Oppien* y passe en revue presque tous les quadrupèdes. Il fait la description poétique de leurs mœurs, de leurs allures, de leur reproduction. La chasse, de son temps, se faisoit avec des rêts, des filets, des arcs, des flèches, des chiens, des coursiers. Nous allons présenter quelques morceaux qui feront connoître la manière du traducteur.

Gazelles ou dorcades. « Les légères dorcades forment une espèce charmante. Tout le monde en connoît la forme, la taille & la force ; les perdrix belliqueuses, au col changeant, à l'œil enflammé, contractent, dans les vallées, l'amitié la plus tendre pour les dorcades, vivent familièrement avec elles, habitent la même retraite, placent leur nid près de leur séjour, & les suivent au pâturage. Mais, hélas ! cette amitié par la suite devient funeste à toutes deux ; elles en retirent l'une & l'autre de tristes fruits : les humains profitent de cette inclination mutuelle, dressent à ces infortunées une embuche perfide, pour attirer les dorcades dans le piège ; ils leur présentent des perdrix, objets de leur tendresse, & offrent à celles-ci des dorcades, leurs amies. »

« Je ne parlerai point de l'écureuil, aux longues soies, de cet animal timide, qui, dans la saison brûlante, oppose, en élevant sa queue, un abri naturel aux rayons de l'astre du jour ; c'est ainsi que le paon ombrage son corps d'une voûte circulaire, sur laquelle éclatent les couleurs les plus riches & les plus variées. De tous ces êtres qui marchent sur la terre, dont le sein

fécond les fait naître, qui, d'une aile légère, traversent l'immensité des cieus, ou sillonnent les flots agités dans les gouffres de l'océan, le souverain des dieux n'en a produit aucun de plus brillant ni de plus agréable aux yeux des mortels, que cet oiseau, dont le corps étincelle de la richesse de l'art, unie à l'éclat du feu.»

« Je ne parlerai pas non plus de l'horrible hériffon, environné d'un rempart formidable. Il est deux espèces de ces animaux affreux; l'une, petite & sans force, n'est armée que de foibles pointes; l'autre, d'une taille plus considérable, est hériffée de tous côtés de dards menaçans. »

Les remarques placées à la suite du poème, sont tout-à-la-fois savantes & nécessaires à l'intelligence du texte.

L'extrait de la grande histoire des animaux d'Eldémiri, termine le volume : c'est un échantillon de la littérature orientale; car *Eldémiri* étoit un écrivain arabe, mort en l'année 808 de l'hégire, 1405 de Jésus-Christ, selon la bibliothèque orientale. Cet écrivain étoit un auteur savant. Sa zoologie fut achevée en l'année 773, (1371.) Elle contient bien des absurdités, & montre la différence qu'il y a des sciences naturelles dans son siècle, à ce qu'elles sont aujourd'hui. Les animaux dont il est fait mention dans cet extrait, sont la gazelle ou dorcade, l'âne sauvage ou onagre, l'autruche, l'hiène, le loup, le léopard, le loup cervier, le lion, le chakal, le lièvre, le renard, le chien, le chameau, le cheval, & les animaux compris par les arabes sous le nom de bœufs sauvages.

« Le musc (dit *Eldémiri*,) affermit la vue,

excite la transpiration , fortifie le cœur & le cerveau , détruit les cataractes des yeux , & est un très-bon remède pour les palpitations de cœur : c'est une substance sèche & chaude. Le meilleur vient du Tibet. On corrige la trop grande chaleur du musc , dangereuse pour les tempéramens chauds , en le mêlant avec du camphre. Le musc est un bon contre-poison ; il n'a d'autre inconvénient que de jaunir le teint. Pris dans les alimens , il occasionne une soif dévorante. La chair de gazelle est très-bonne à manger , & est préférable à tout autre gibier ; c'est un aliment sec & chaud. Les huiles & les acides en corrigent la trop grande chaleur. »

« La fiente & la peau de gazelle , brûlées & réduites en poudre , mêlées dans la nourriture des enfans , leur donnent de l'esprit, un caractère heureux , & une bonne mémoire. »

« Si l'on fait manger à une femme hautaine & impertinente dans ses discours , la langue d'une gazelle séchée à l'ombre , elle sera guérie de ce vice (a). »

Cet ouvrage est imprimé avec beaucoup de soin.

(a) Ces remèdes & tant d'autres , vantés pour changer le moral , ne sont pour nous qu'absurdes ou superstitieux. Nous avons peine à croire que ce soient des hommes instruits qui les aient indiqués. Mais ces remèdes cesseroient peut-être de nous paroître tels , si nous pouvions déchirer le voile emblématique qui les couvre. *Note de M. J. G. E.*



PRIX distribués & proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 26 août 1788.

P R I X D I S T R I B U É S.

La Société royale de médecine a tenu, le 26 août 1788, sa Séance publique au Louvre : à l'ouverture de cette Séance, le secrétaire perpétuel a dit :

La Société royale de médecine a reçu un très-grand nombre de Mémoires pour concourir aux prix qui doivent être distribués dans cette séance. C'est avec un grand plaisir qu'elle voit chaque année le nombre de ses correspondans s'accroître, l'émulation augmenter, & ses travaux ainsi secondés, devenir plus complets & plus propres à remplir les vues de son institution. Elle ne sauroit témoigner trop de reconnaissance aux nombreux coopérateurs qui veulent bien entrer dans ses vues, & l'enrichir de leurs productions. Ils peuvent être assurés que son zèle ne se rallentira point; elle espère aussi que le leur se soutiendra, & qu'ils justifieront les espérances qu'ils se sont empressés de lui donner.

I. Maladies héréditaires.

La Société avoit proposé dans sa Séance publique du 27 février 1787, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer, 1^o, s'il existe des maladies vrai-

ment héréditaires, & quelles elles sont ; 2^o S'il est au pouvoir de la médecine d'en empêcher le développement, ou de les guérir après qu'elles se sont déclarées.

Parmi les Mémoires envoyés au concours, dont les conditions n'ont point été remplies, un seul a fixé spécialement l'attention de la Société: Le sens du programme y est bien saisi; & quoique sous plusieurs rapports, les réponses aux questions proposées y soient incomplètes, la compagnie a cru devoir décerner à l'auteur de ce Mémoire, comme prix d'encouragement, une médaille d'or de la valeur de 100 livres. Cette dissertation latine porte pour épigraphe le passage suivant de Bacon : *Non fingendum aut excogitandum, sed inveniendum quid natura ferat vel faciat.*

L'auteur est M. Michel-Raphaël de Gellei, docteur en médecine, résident à Vienne en Autriche.

La Société a aussi trouvé quelques détails bien présentés dans les Mémoires envoyés avec les épigraphes suivantes : *Il ne suffit pas qu'un système soit possible pour mériter d'être cru, &c.* VOLTAIRE, *Elém. de Philos. de Newton*; & *Semen ab omnibus partibus prodit, à sanis sanum, à morbofis morbosum.* HIPPOCRATE, *lib. de aere. loc. & aq.*

La Société royale invite les auteurs de ces Mémoires à rendre leurs recherches plus complètes. Elle propose de nouveau le même programme, pour sujet d'un prix de la valeur de 800 liv. qui sera distribué dans la séance publique de la fête de S. Louis 1790. Les Mémoires seront remis avant le premier de mai de la même année.

La plupart des concurrens ont supposé plutôt qu'ils n'ont prouvé l'existence des maladies héréditaires ; ils n'en ont pas assez déterminé la nature. Il s'agit de savoir si quelques-uns des vices morbifiques se transmettent réellement & individuellement des pères aux enfans , ou si les maladies qu'on appelle héréditaires , ne sont pas plutôt une suite de la conformation des organes , qui , dans les pères & dans les enfans , doivent être , à raison de leur structure , sujets aux mêmes affections. C'est sur l'existence & la nature de ces maladies qu'il faut sur-tout porter ses recherches.

II. Rouissage du chanvre.

La Société avoit demandé , dans sa Séance publique du 28 août 1787 , *des renseignemens exacts sur la manière de faire rouir le chanvre & le lin , s'il en résulte des inconvéniens pour la santé des hommes ou des animaux , & quels sont ces inconvéniens , & si l'eau dans laquelle on a fait rouir du lin ou du chanvre , contractoit des qualités plus malfaisantes par leur macération , que par celle des autres substances végétales.*

Parmi les Mémoires qui ont été remis , la Société en a remarqué deux. Le premier prix , consistant en une médaille d'or de la valeur de 150 liv. , a été décerné à M. *Salva Campillo* , de Barcelone en Espagne , auteur d'un Mémoire envoyé avec l'épigraphe suivante : *Ars datur optima , cui recta physica juvat.*

Aucune partie essentielle n'a été négligée dans ce travail très-étendu , qui comprend tous les procédés employés pour le rouissage du chanvre & du lin , dans les différentes provinces de

l'Espagne. La manière de faire rouir le chanvre presque à sec dans la terre, y est exposée avec un grand détail. M. l'abbé *Rostier* a publié des observations très-intéressantes sur le même sujet, qu'il a considéré d'une manière économique.

M. *Salva Campillo* assure que les ouvriers qui travaillent au rouissage dans le pays qu'il habite, où cette opération se fait en grand, jouissent de la meilleure santé.

Le second prix, consistant en un jeton d'or, a été décerné à M. *Claude Willermoz*, fils, demeurant à Lyon, auteur d'un Mémoire, dans lequel tout ce qui concerne le rouissage, considéré dans les provinces méridionales de la France, est réuni. Il seroit à souhaiter que ce recueil, riche en faits, fût rédigé avec un peu plus d'ordre. La Société invite l'auteur à le retoucher.

L'accessit a été partagé entre M. *Aufauvre*, docteur en médecine, à Vichy, ville aux environs de laquelle on cultive une grande quantité de chanvre; & M. *Guéret*, apothicaire de l'hôpital militaire de Metz, qui a fait des expériences suivies sur les différentes espèces de rouissage.

La partie médicale de ce dernier Mémoire n'est pas, à beaucoup près, aussi complète que la partie économique.

La Société a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable des Mémoires envoyés sur le même sujet par M. *Landais*, docteur en médecine aux Essarts, en bas-Poitou; par M. *Robineau*, maître en chirurgie à Dourdan, & par M. *Moulet*, docteur en médecine à Montauban.

La Société pense que pour avoir sur cette question tous les renseignemens que le gouver-

nement a paru desirer , il faut attendre que les médecins & phyficiens des différentes parties du royaume , nous aient envoyé des détails sur les procédés que l'on met en usage pour rouir le chanvre dans les pays qu'ils habitent. La compagnie propose de nouveau le même programme , & elle invite tous ceux qui sont à portée de lui donner des lumières sur ce sujet , à lui communiquer leurs observations. Les Mémoires seront remis avant le premier décembre 1789.

Des médailles d'or de différentes valeurs seront distribuées dans la séance publique du carême 1790 , aux auteurs des meilleurs Mémoires qui auront été remis pour ce concours.

III. Médecine pratique.

Parmi les Mémoires envoyés sur le traitement des différentes maladies , la Société a distingué celui de M. *Strack* , docteur en médecine à Mayence , intitulé , *Observationes medicinales de undecim morbis infantum* , & les nombreuses observations fournies par la correspondance de M. *Durande* , docteur en médecine à Dijon ; elle a décerné à l'un & à l'autre une médaille d'or de la valeur de 100 liv. La dissertation de M. *Strack* contient des observations qui sont suite à celles du même auteur , sur l'usage de la plante appelée *viola tricolor* , dans le traitement de la croûte laiteuse des enfans.

La Société a arrêté qu'il seroit fait , dans cette séance , une mention honorable des observations adressées par M. *Bagot* , docteur en médecine à Saint-Brieux , sur les tumeurs cancéreuses ; & par M. *de Laudun* , père & fils , docteurs en médecine à Tarascon , sur la mala-

524 PRIX DISTRIBUÉS

die appelée *croups* ou *angine polypeuse des enfans*. Ces médecins ont prouvé que *Baillou* a eu connoissance de cette maladie.

La Société a aussi été très-satisfaite d'un recueil d'observations cliniques, remis par M. *Bridault*, syndic des médecins de la Rochelle.

IV. Matière médicale.

La Société a reçu plusieurs Mémoires sur l'usage de quelques nouvelles préparations en médecine. Parmi ceux envoyés à ce concours, la compagnie a remarqué celui de M. *Marchant*, docteur en médecine à Saint-Jean-d'Angely, sur la combinaison du mercure, soit avec l'acide végétal, soit avec l'acide phosphorique, & sur la manière d'employer ces deux sels dans le traitement des maladies vénériennes, scrophuleuses & vermineuses; la Société lui a adjugé un prix de la valeur d'un jeton d'or.

La compagnie a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable d'un Mémoire remis par M. *Lorentz*, docteur en médecine à Schelestat, sur les bons effets de l'huile d'asphalt, dans le traitement de certaines affections chroniques du poulmon.

V. Application de l'histoire naturelle à la médecine.

De tous les Mémoires envoyés sur quelques points d'histoire naturelle considérés dans leurs rapports avec les maladies, celui de M. *Villars*, docteur en médecine à Grenoble, sur les causes locales du goitre, a paru devoir être préféré. Il attribue la cause de cette maladie au séjour froid & humide des vallées qui n'ont qu'une ouverture par où elles puissent commu-

niquer avec les pays découverts, & dans lesquelles l'air est pour ainsi dire stagnant. Plusieurs détails, présentés avec une grande exactitude sur la situation des différentes contrées du Dauphiné, où le goître est endémique, viennent à l'appui de cette opinion. La Société a adjugé à M. *Villars* un prix de la valeur d'un jeton d'or.

V. I. *Inoculation de la petite-vérole.*

Il a été arrêté qu'il seroit fait dans cette séance, une mention honorable des Mémoires envoyés sur l'inoculation, par M. *Chrétien*, docteur en médecine à Montpellier, & par M. *Nicod*, docteur en médecine à Besançon. Le premier a fait plusieurs expériences curieuses sur la contagion des boutons varioleux, dont quelques-unes ont été tentées sur lui-même. Le second a rendu compte à la compagnie des inoculations pratiquées dans les campagnes de la Franche-Comté, depuis l'année 1783 jusqu'à l'année 1787. Le nombre des inoculés pendant cet intervalle de temps, monte à plus de 6000. Les états envoyés par M. *Nicod*, comprennent les noms des bailliages, ainsi que ceux des médecins & des chirurgiens employés pour ces inoculations.

V II. *Maladies des artisans.*

Parmi les Mémoires envoyés sur les maladies des artisans, celui de M. *Bertrand*, docteur en médecine, résidant à la verrerie de Sainte-Catherine en Nivernois, sur les maladies des verriers, a paru digne d'être cité honorablement.

Nous ferons encore ici une mention honorable des Mémoires envoyés par M. *Pajot* des

Charmes, inspecteur des manufactures de la Picardie, sur les maladies des imprimeurs en taille-douce, & sur celles des ouvriers employés aux manufactures des glaces & des verreries.

La Société voulant donner à l'auteur une marque de satisfaction & de son estime, a inscrit son nom parmi ceux de ses correspondans.

Nous avons reçu plusieurs autres Mémoires sur les maladies des artisans, qui sont réservés pour un prochain concours.

La Société a aussi été très-satisfaite d'un Mémoire envoyé par M. *Balme*, docteur en médecine au Puy en Velay, sur les maladies des jeunes gens réunis, soit dans les pensions, soit dans les séminaires.

VIII. *Observations médico-chirurgicales.*

La Société royale ayant reçu, de la part d'un très-grand nombre de chirurgiens très-instruits, des Observations & des Mémoires sur divers sujets qui intéressent la médecine, elle a jugé à propos d'en faire mention dans cette séance.

Parmi ces Mémoires, elle en a distingué quatre, aux auteurs desquels elle a décerné des prix de la valeur d'un jeton d'or, dans l'ordre suivant :

1°. à M. *Marchal*, chirurgien-major de l'hôpital-général des bourgeois, à Strasbourg, qui nous a envoyé des observations sur différentes plaies compliquées de maladies internes, & sur le pronostic des amputations faites dans le cas de carie. 2°. à M. *Desgranges*, membre du collège de chirurgie de Lyon, dont la Société a reçu un grand nombre d'observations anatomiques & pathologiques; 3°. à M. *Didot*, chi-

rurgien à Remiremont, qui nous a envoyé un Mémoire, où l'on trouve des observations intéressantes sur l'art des accouchemens; 4°. à M. *Chabrol*, chirurgien à Mézières, dont nous avons déjà reçu un grand nombre d'observations & de Mémoires sur divers objets de médecine & de chirurgie.

La Société a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable, 1°. d'un Mémoire sur la nécrose, envoyé par M. *Mathieu*, chirurgien à Conze en Sarladois; 2°. des observations sur divers points de chirurgie & de médecine, remises par M. *Chevreau*, maître en chirurgie à Angers; & par M. *Rigal*, chirurgien de l'hôtel-dieu de Gaillac en Albigeois.

La Société a aussi été très-satisfaite des recherches sur les maladies qui attaquent les navigateurs dans les Indes orientales, par M. *Renard*, chirurgien de la marine, au port de Toulon; & d'un recueil de faits de médecine & de chirurgie, rédigé par M. *Godin*, chirurgien de l'hôpital de Porreutruy.

I X. *Topographie.*

La Société suit toujours le projet qu'elle a formé de rédiger la topographie médicale du royaume. Elle a reçu depuis douze années un grand nombre de Mémoires pour servir de matériaux à ce grand travail. Elle publiera dans sa prochaine séance publique un état des Mémoires topographiques, qui sont déposés à bureau de sa correspondance, avec une notice des recherches qui restent à faire, & pour lesquelles elle ne doute pas qu'elle ne soit secondée, comme elle l'a déjà été par les médecins, chirurgiens &

physiciens des différentes provinces du royaume.

La compagnie a adjugé le premier prix de topographie médicale, consistant en une médaille d'or de la valeur de 100 livres, à M. *Borhomme*, docteur en médecine à Avignon, auteur d'un essai sur la topographie, & sur la mortalité du grand hôpital de cette-ville.

Elle a partagé le second prix, consistant également en une médaille d'or, de la valeur de 100 livres, entre MM. *Bértingo & Anglada*, professeurs en médecine de l'Université de Perpignan, auteurs d'un essai médico-topographique sur la ville & l'hôpital militaire de Perpignan, avec la description des maladies qui y ont régné pendant l'année 1787.

Le troisième prix, de la valeur d'un jeton d'or, a été adjugé à M. *Ramel* le fils, auteur de la topographie médicale de la Ciotat, Céreste, Cassis, Aubagne, Cuges, Géménos & Roquevaire.

La compagnie a voulu qu'il fût fait une mention honorable, 1°. d'un essai sur la topographie médicale de *Josselin* en Bretagne, par M. *Lehardy*, docteur en médecine; 2°. d'un Mémoire sur la topographie d'une partie du Laonnois, où se trouvent la Fère, Crépy, Laon, Bruyères & Liesse, par M. *le Maître*, élève de l'école royale des mines. C'est principalement sur les productions minérales que l'auteur s'est étendu. 3°. Des observations sur la topographie médicale d'une partie du Hurepoix, du Gâtinois, de l'Orléanois, & du pays Chartrain, par M. *Boncerf*, docteur en médecine à Etampes.

La Société a aussi été satisfaite de quelques détails sur la topographie médicale de Champagnols,

pagnols, & des montagnes du bailliage de Poligny, par M. de Villaine, chirurgien à Champagnols.

P R I X P R O P O S É S.

I. Médecine humaine.

La Société propose, pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 livres fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer quels sont les inconvéniens, & quels peuvent être les avantages de l'usage des purgatifs, & de l'exposition à l'air frais, dans les différens temps de la petite-vérole inoculée & jusqu'à quel point les résultats des recherches faites à ce sujet, peuvent être appliqués au traitement de la petite-vérole naturelle.

Les inoculateurs emploient des méthodes très-variées, soit dans l'intention de préparer les sujets à la petite-vérole artificielle, soit pour le traitement de ceux auxquels ils l'ont communiquée. Quelques-uns restent dans l'inaction, & n'emploient aucun médicament. Plusieurs répètent souvent l'usage des purgatifs, soit en avant, soit pendant le temps de l'éruption. La plupart ne manquent jamais, pour la modérer, d'exposer les malades à l'air frais. La petite-vérole naturelle étant au fond la même que celle qui est inoculée, il paroîtroit qu'elle devroit aussi être traitée de la même manière; & cependant les méthodes employées pour l'une & pour l'autre sont en général très-différentes. C'est sur cette opposition dans la conduite des inoculateurs, c'est sur cette différence dans le traitement de la petite-vérole naturelle, & dans

celui de la petite-vérole inoculée, que la Société desiré de fixer l'attention des gens de l'art. Elle les invite à établir des bases sur lesquelles la théorie & la pratique de cette partie de notre art soient uniformément & solidement établies.

Ce prix sera distribué dans la Séance publique du Carême 1790, & les Mémoires seront remis avant le premier décembre 1789: ce terme est de rigueur.

II. Médecine des animaux.

La Société propose, pour sujet d'un prix de la valeur de 300 livres, dû à la générosité d'une personne qui n'a pas voulu se faire connoître, la question suivante :

Déterminer, par une suite d'observations, quels sont les bons & les mauvais effets qui résultent de l'usage des différentes espèces de son, considéré comme aliment, ou comme médicament dans la médecine des animaux.

Le Son de froment est d'un grand usage dans l'art Vétérinaire. Il y a des cantons où les chevaux, les mulets, les vaches & les porcs n'ont pas d'autre nourriture. On a cru remarquer que le Son donnoit quelquefois des tranchées & même la diarrhée aux chevaux.

Le Son est généralement du goût de tous les animaux herbivores ; plusieurs en sont même très-friands. Ceux qu'on en nourrit uniquement sont très-mous, & ne peuvent pas supporter de grands travaux: la graisse que produit cet aliment est jaunâtre & molasse. On a souvent trouvé le Son accumulé dans les replis de l'intestin colon, & dans les feuillets du troisième estomac des ru-

minans. Plusieurs médecins réfléchissant que la décoction de cette substance se corrompt très-aisé-
ment, en ont défendu l'usage dans le traite-
ment de toutes les maladies putrides. Il paroît
certain que les animaux qui l'ont avalé, le ren-
dent presque sans aucun changement. Il ne faut
pas oublier qu'une certaine quantité de farine est
toujours adhérente au Son, dont on emploie plu-
sieurs espèces dans les usages économiques. Le
Son des amidonniers & des brasseurs est en
usage pour nourrir les vaches & les porcs dans
les faubourgs de Paris. Les auteurs indique-
ront le nom trivial de celui qu'ils auront em-
ployé ; ils diront s'ils se sont servi de *gros son*,
du *son gras*, du *treffiot*, de la *recoupe*, ou de
la *recoupette*, &c. Ils trouveront des renseigne-
mens sur cette substance dans les ouvrages éco-
nomiques de M. *Parmentier*, dans ceux sur les
épizooties de M. *Vicq-d'Azyr* & de M. *Paulet*,
& dans le Journal de médecine, tom. lix,
pag. 249.

La Société invite tous ceux que leurs occu-
pations mettent à portée d'employer cette sub-
stance, à en suivre les effets. Elle prie MM.
les artistes-vétérinaires de lui faire part de leurs
observations sur ce sujet.

Ce prix sera distribué dans la Séance publique
du Carême de 1790, & les Mémoires seront
remis avant le premier décembre 1789. Ce terme
est de rigueur.

*Les Mémoires qui concourront à ces prix, se-
ront adressés, francs de port, à M. Vicq-d'A-
zyr, secrétaire perpétuel de la Société royale
de médecine, rue des Petits-Augustins, n°. 2,
avec des billets cachetés, contenant le nom de l'au-
teur, & la même épigraphe que le Mémoire.*

CORRESPONDANCE.

Le traitement & la description des maladies épidémiques, l'histoire de la constitution médicale de chaque année, étant le but principal de notre institution, & l'objet dont nous nous sommes le plus constamment occupés, nous invitons les gens de l'art à nous informer des différentes épidémies ou épizooties régnantes, & à nous envoyer des observations sur la constitution médicale des saisons. La Société distribuera des Prix d'encouragement aux auteurs des meilleures Mémoires ou Observations qui lui auront été adressés sur ces différens sujets, dont la connoissance lui est spécialement attribuée par l'arrêt du Conseil de 1776, par des lettres-patentes de 1778, & par un nouvel arrêt du Conseil de 1785.

La Société royale invite les médecins à examiner avec attention l'état des personnes qui ont éprouvé des maladies épidémiques, à les suivre au-delà de la cessation apparente de ces maladies, afin de donner à leurs observations un complément nécessaire, & qui est négligé par le plus grand nombre.

La Compagnie croit devoir rappeler ici la suite des recherches qu'elle a commencées, 1°. sur la météorologie; 2°. sur les eaux minérales & médicinales; 3°. sur les maladies des artisans. Elle espère que les médecins & physiciens regnicoles & étrangers voudront bien concourir à ces travaux utiles, qui seront continués pendant un nombre d'années suffisant pour leur exécution: La Compagnie fera dans ses Séances publiques prochaines, une mention honorable des observations qui lui auront été envoyées, & elle

distribuera des médailles de différente valeur aux auteurs des meilleurs Mémoires qu'elle aura reçus sur ces matières.

ORDRE des lectures qui ont été faites dans la Séance publique que la Société royale de Médecine a tenue le 26 août 1788.

Après la distribution & l'annonce des Prix, M. Hallé a fait la lecture d'un Mémoire sur le traitement de la manie, & sur l'usage des purgatifs considérés, en général, dans le traitement des maladies.

M. Vicq-d'Azyr a lu une notice sur la vie & les ouvrages de MM. Le Houx, Duvenin, Dupuy, Destrapières, Douzan & Marette, associés & correspondans de la Société.

M. Macquart a fait la lecture d'un Mémoire sur l'analyse & la nature du suc gastrique des animaux.

M. Saillant a lu un Mémoire sur l'inflammation de l'estomac des enfans.

La Séance a été terminée par la lecture que M. Vicq-d'Azyr a faite de l'éloge de M. Poulletier de la Salle, maître des requêtes honoraire, & associé libre de la Société.

TABLEAU contenant la suite de tous les Programmes ou sujets des Prix proposés par la Société royale de médecine, avec les époques auxquelles les Mémoires doivent être remis.

PREMIER PROGRAMME.

Prix de 800 livres proposé dans la Séance du

534 PRIX PROPOSÉS

11 mars 1783, & dont la distribution a été différée dans celle du 15 février 1785, & du 28 août 1787 : *Exposer quelles sont les maladies que l'on peut regarder comme vraiment contagieuses ; quels organes en sont le siège ou le foyer, & par quels moyens elles se communiquent d'un individu à un autre ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1789.

DEUXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la Séance du 7 mars 1786 : *Déterminer quelles sont les maladies dont le système des vaisseaux lymphatiques est le siège, c'est-à-dire, dans lesquelles les glandes, les vaisseaux lymphatiques & le fluide qu'ils contiennent, sont essentiellement affectés ; quels sont les symptômes qui les caractérisent, & les indications qu'elles offrent à remplir.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.

TROISIEME PROGRAMME.

Prix de 400 liv. proposé dans la Séance du 7 mars 1786, & dont la distribution a été différée dans celle du 28 août 1787 : *Déterminer quelles sont, relativement à la température de la saison & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver la santé d'une armée vers la fin de l'hiver & dans les premiers mois de la campagne ; à quelles maladies les troupes sont le plus exposées à cette époque, & quels sont les meilleurs moyens de traiter ou de prévenir ces maladies.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.

QUATRIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres proposé dans la Séance du

PAR LA SOC. ROYALE DE MÉDEC. 535

27 février 1787, & dû à la bienfaisance d'une personne qui n'a pas voulu se faire connoître : *Déterminer, par l'observation, quelles sont les maladies qui résultent des émanations des eaux stagnantes, & des pays marécageux, soit pour ceux qui habitent dans les environs, soit pour ceux qui travaillent à leur dessèchement, & quels sont les moyens de les prévenir & d'y remédier.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.

CINQUIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la Séance publique du 28 août 1787 : *Déterminer la nature du pus, & indiquer par quels signes on peut le reconnoître dans les différentes maladies, sur-tout dans celles de la poitrine.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1789.

SIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres proposé dans la Séance publique du 28 août 1787, & fondé par un citoyen qui ne s'est pas fait connoître : *Rechercher quelles sont les causes de l'endurcissement du tissu cellulaire auquel plusieurs enfans nouveau-nés sont sujets ; & quel doit en être le traitement ; soit préservatif, soit curatif.* Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier janvier 1789.

SEPTIEME PROGRAMME.

Prix double de 1200 livres, fondé par le Roi, proposé dans la Séance du 5 février 1785, & dont la distribution a été différée dans celles des 29 août 1786, & 12 février 1787 : *Déterminer, par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache,*

536 PRIX PROPOSÉS

de chèvre, d'âneſſe, de brebis & de jument. Les Mémoires feront envoyés avant le premier décembre 1789. Ce terme eſt de rigueur.

HUITIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres fondé par le Roi, & propoſé dans la ſéance publique du 12 février 1788 : *Déterminer, dans le traitement des maladies pour leſquelles les différens exutoires ſont indiqués, 1°. quels ſont les cas où l'on doit donner la préférence à l'un d'eux ſur les autres. 2°. Dans quels cas on doit les appliquer, ſoit à la plus grande diſtance du ſiège de la maladie, ſoit ſur les parties les plus voiſines, ſoit ſur le lieu même de la douleur.* Les Mémoires feront remis avant le premier décembre 1789. Ce terme eſt de rigueur

NEUVIEME PROGRAMME.

Prix de 2000 liv. dû à la bienſaiſance de M. de Croſne, lieutenant-général de police, & propoſé dans la ſéance publique du 12 février 1788. La Société deſire de réunir toutes les obſervations qui ont été faites ſur l'allaitement artificiel des enfans nouveau-nés, & les réſultats de tous les eſſais qui ont été tentés dans ce genre ; en conſéquence elle invite les médecins, les chirurgiens, ſoit regnicoles, ſoit étrangers, & tous ceux qui ont quelques connoiſſances ſur ce ſujet, à lui en faire part. Elle leur demande, *quel plan on a ſuivi dans les eſſais dont il : ont été témoins ; quelle méthode on a employée pour nourrir les enfans, ſoit pendant qu'ils ſe portoient bien, ſoit pendant qu'ils étoient malades ; quelles ont été leurs maladies ; qu'il a été le réſultat de la mortalité, & à quelle cauſe on l'a attribuée ; ſi c'eſt à la nourriture artificielle même, ou à des cauſes qui lui étoient étrangères, telles que*

PAR LA SOC. ROYALE DE MÉD. 537

es maladies vénériennes, l'entassement des enfans, ou le muguet. Ce Prix sera distribué sous la forme de médailles d'or de différente valeur, aux auteurs des meilleurs Mémoires qui seront envoyés pour ce concours. Les Mémoires seront remis avant le premier avril 1789.

DIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la Séance du 26 août 1788: *Déterminer quels sont les inconvéniens, & quels peuvent être les avantages de l'usage des purgatifs & de l'exposition à l'air frais dans les différens temps de la petite-vérole inoculée, & jusqu'à quel point les résultats des recherches faites à ce sujet peuvent être appliqués au traitement de la petite-vérole naturelle.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1789. Ce terme est de rigueur.

ONZIEME PROGRAMME.

Prix de 300 livres-dû à la bienfaisance d'une personne qui n'a pas voulu se faire connoître, & proposé dans la Séance du 26 août 1788: *Déterminer, par une suite d'observations, quels sont les bons & les mauvais effets qui résultent des différentes espèces de son, considéré comme aliment, ou comme médicament dans la médecine des animaux.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1789. Ce terme est de rigueur.

DOUZIEME PROGRAMME.

Prix de 800 livres fondé par le Roi, proposé dans la Séance du 27 février 1787, & dont la distribution a été différée dans celle du 26

août 1788. : *Déterminer, 1°. s'il existe des maladies vraiment héréditaires, & quelles elles sont; 2°. s'il est au pouvoir de la médecine d'en empêcher le développement, ou de les guérir après qu'elles se sont déclarées.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1790. Ce terme est de rigueur.

TREIZIEME PROGRAMME.

Prix dont la valeur est indéterminée, proposé dans la Séance du 23 août 1787, & dont la question a été proposée de nouveau dans l'Assemblée du 26 août 1788 : *Donner des renseignements exacts sur la manière de faire rouir le chanvre & le lin; indiquer s'il en résulte des inconvéniens pour la santé des hommes ou des animaux, & quels sont ces inconvéniens; si l'eau dans laquelle on a fait rouir du lin ou du chanvre, contracte des qualités plus malsaisantes par leur macération, que par celle des autres substances végétales? &c. &c.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1789. Ce terme est de rigueur.

Ceux qui enverront des Mémoires ou Observations pour concourir aux prix d'émulation, relativement à la constitution médicale des saisons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyse & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la correspondance de la Société, les adresseront à M. *Vicq-d'Azyr*, par la voie ordinaire de la correspondance, & ainsi qu'il est d'usage depuis l'établissement de cette Compagnie, c'est-à-dire, avec une double enveloppe; la première à l'adresse de M. *Vicq-d'Azyr*; la seconde, ou celle extérieure, à l'adresse de *Monsieur le*

PAR LA SOC. ROYALE DE MED. 539
*Contrôleur-Général des Finances, à Paris, dans
 le département & sous les auspices duquel se
 fait cette correspondance.*

N^{os} 1, 2, 3, 4, 6, 14, 17, 19, 21, 22, 23,
 M. WILLEMET.
 5, 9, 12, 13, 18, 24, M. GRUNWALD.
 7, 8, 10, 11, 15, 16, M. ROUSSEL.
 20, M. J. G. E.

T A B L E.

<i>OBSERVATIONS faites dans le département des hospitaux civils, année 1788, n^o. 9. Topographie médicale de la ville & des hospitaux de Moulins, extraite des Mémoires de MM. Michel & Simard, médecins,</i>		Page 361
<i>Hospitaux de Moulins,</i>		371
<i>Réflexions,</i>		380
<i>Observations sur les effets des eaux minérales de Candé, dans plusieurs maladies chroniques. Par M. Noste- reau, méd.</i>		388
<i>Observation sur les effets de l'ustion dans une scia- tique,</i>		393
<i>Remarques,</i>		398
<hr/>		
<i>Observations sur l'usage des vésicatoires dans cer- taines maladies de poitrine. Par M. Tarangët, médecin,</i>		406
<i>Réflexions,</i>		413
<i>Suite des Remarques tendantes à perfectionner l'usage des moyens proposés pour rappeler à la vie les noyés & autres asphyxiés. Par M. Le Comte, méd.</i>		426
<i>Observ. sur des vers trouvés dans le conduit auditif: Par M. Filleau, chir.</i>		439
<i>Sur les effets du tonnerre. Par le même,</i>		441

<i>Secours efficaces donnés à un enfant qu'on croyoit mort. Par M. Filleau, chir.</i>	444
<i>Observat. & Réflexions sur une tumeur lymphatique. Par M. Boquis, chir.</i>	445
<i>Réflexions ;</i>	450
<i>Observ. sur une masse considérable d'hydatides, &c. Par M. Wilmer, chir.</i>	456
<i>Description d'un compresseur de l'artère, &c. Par M. Le Rouge,</i>	459
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de juillet 1788,</i>	464
<i>Observations météorologiques,</i>	468
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	471
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	479

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Médecine,</i>	473
<i>Chirurgie,</i>	502
<i>Anatomie,</i>	ibid.
<i>Matière médicale,</i>	512
<i>Economie,</i>	515
<i>Prix distribués & proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine,</i>	519
<i>Prix proposés,</i>	529
<i>Ordre des lectures qui ont été faites dans la Séance publique de la Société royale de médecine,</i>	533
<i>Tableau de tous les sujets de prix, &c.</i>	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de septembre 1788. A Paris, ce 24 août 1788.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1788.